R-12974

A-9607

LE LIVRE
DE LA
15ÈME BRIGADE
INTERNATIONALE

DELEGACION DEL ESTADO
RECUPERACION
DE
DOCUMENTOS
SALAMANCA

NOS COMBATS

CONTRE LE FASCISME

MADRID
1937

© Archivos Estatales, mecd.es

ROGAMOS a los lectores nos perdonen las deficiencias que observen en la confección de este libro, teniendo en cuenta que ha sido hecho por camaradas españoles y, por tanto, desconocedores del idioma francés, y aunque hemos puesto toda nuestra voluntad y buen deseo en el trabajo, siempre habremos incurrido en algún error, fácilmente subsanable por nuestros estimados camaradas internacionales.

DIANA (U. G. T.).—Larra, 6. Madrid

© Archivos Estatales, mecd.es

PREFACE

Rassembler et conserver par le texte et par l'image les souvenirs de nos combats contre le fascisme et perpétuer la glorieuse mémoire de nos héros disparus, telles sont les idées qui en Février 1937 *sur les crêtes de Jarama donnèrent naissance à ce modeste ouvrage.*

Ce livre n'est pas un roman.

Il n'a certes pas de prétention littéraire.

On ne peut pas dire non plus que ce soit un livre d'histoire. Il est trop forcément imprécis pour cela.

C'est tout simplement un livre sorti des champs de bataille et des tranchées, où des travailleurs venus de tous les points du monde participaient à barrer la route aux guerriers du fascisme en Espagne et à le vaincre.

C'est pourrait-on dire le simple carnet journalier de notre Brigade entière.

Il traduit les souffrances, les sacrifices, les grandeurs, les faiblesses, l'héroïsme et l'espoir de l'une des glorieuses Brigades Internationales.

Il n'est pas l'oeuvre d'un écrivain, mais l'oeuvre collective de nombreux camarades de diverses professions, de diverses tendances politiques et de divers pays.

En recueillant les multiples témoignages et relations dans chaque unité de notre Brigade, auprès de combattants de tous grades, de tous partis populaires et de 12 *langues différentes, le souci principal qui présidait à ce travail fut toujours le respect de la réalité.*

Dans la réalisation collective de ce livre, il est bon cependant de souligner certains louables efforts particuliers.

© Archivos Estatales, mecd.es

Nos camarades John TISA (américain), Etienne SACCO (français) et Oliver GREEN (anglais) qui étaient chargés de glaner parmi les combattants et de rassembler les éléments de ce livre se sont acquités de cette tâche avec dévouement, conscience et avec bonheur. Tous trois ont participé aux combats et c'est dans les jours calmes du front, au moment où ils auraient pu prendre un peu de repos, qu'ils ont travaillé à cet ouvrage.

Je veux aussi marquer l'effort si favorable de notre camarade Deyo JACOBS, artiste dessinateur américain a qui nous devons outre la belle couverture, divers dessins et croquis talentueux qui illustrent si vivement ces pages. Enfin je veux ici féliciter tous ceux sans oublier les photographes et les traducteurs qui ont apporté à la réalisation de ce livre leur collaboration méritoire.

Je tiens de même à remercier, au nom de la Brigade, les camarades imprimeurs qui dans la ville bombardée de Madrid et dans des conditions de travail difficile ont mené à bien cette édition.

Nous avons choisi pour titre cette formule "Nos Combats" par opposition au livre "Mein Kampf" (mon combat) célèbre infamie d'Hitler.

"Son Combat" c'est l'ultime sursaut du capitalisme agonisant pour tenter d'étrangler le monde du travail.

"Nos Combats"... c'est l'élan du monde laborieux pour la paix et la liberté.

Oui nous avons réalisé ce livre pour perpétuer le souvenir glorieux des héros internationaux qui ont combattu et sont tombés côte à côte pour la liberté et pour la paix des peuples.

Mais ce recueil d'héroïsme doit avoir un autre mérite.

Il montrera au monde l'exemple des Brigades Internationales comme une expression, la première et la plus élevée, de l'unité d'action internationale des travailleurs.

Il administrera la preuve que le Front Populaire Mondial, des partisans de la paix et de la liberté est chose possible et nécessaire.

Non! le sublime sacrifice de nos héros populaires ne sera pas vain!

Comme leurs actes de combats, leur exemple d'union servira le monde laborieux en marche vers ses destinées meilleures.

© Archivos Estatales, mecd.es

Vive l'héroïque peuple d'Espagne qui se dressa si vaillamment contre le fascisme!

Vive la solidarité internationale!

1 *Mai* 1937.

J. BARTHEL
Commissaire Politique de la XVème
Brigade Internationale.

NOTA

Cette première édition réalisée rapidement et dans des conditions de guerre ne peut prétendre être exempte de lacunes et d'imperfections assez importantes.

Vous les excuserez, mais surtout nous vous demandons de nous aider à les corriger dans les éditions ultérieures.

Pour cela, que chacun de vous, donne son avis, apporte sa contribution afin de parfaire cet ouvrage si plein de choses intéressantes et grandes.

J. B.

Madrid, le 25 *Mai* 1937.

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

PREMIÈRE PARTIE

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

LE REMPART CONTRE L'AGRESSION



© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

I

LE COUP DU "PÈRE FRANÇOIS"

Le 18 juillet 1936, un coup de tonnerre éclatait au Maroc espagnol. La sédition militaire fomentée par Franco (lui-même soudoyé par le fascisme international) jetait sa lueur sanglante sur le monde.

Les généraux et officiers de la métropole, complices de l'attentat tramé contre la République, se rebellaient à leur tour en prenant pour prétexte l'assassinat, par un agent provocateur, du leader réactionnaire Calvo Sotelo.

Une grande partie des troupes, abusée et trompée par ses chefs, prit les armes contre le gouvernement. Mais les masses démocratiques, prenant conscience du danger, se dressaient unanimement contre la félonie et la traitrise des chefs militaires, parjures à leurs serments.

Dans tout le pays, les ouvriers se levèrent en masse, n'ayant que leur volonté farouche de vaincre, à opposer à la folie destructrice et meurtrière des factieux, bien pourvus en armes et en munitions.

La volonté était si puissante chez les républicains, qu'elle parvenait à dresser une barrière infranchissable aux rebelles fascistes.

Sur toute la terre d'Espagne, la cohésion dans les combats contre les traîtres s'organisait: A Madrid, Barcelone, Tolède, Albacète, Alcalá de Henares, etc., dans les grandes, comme dans les petites villes, hommes et femmes, intellectuels et ouvriers, tous, sans exception, participaient à la lutte.

Les fascistes étaient tenus en échec partout. La victoire du peuple s'affirmait, prompte et décisive.

Mais tandis que les événements, dans la métropole, tournaient à l'avantage des forces loyales, il n'en était pas de même au Maroc.

Les Maures, la Légion étrangère (Tercio) réceptacle de la lie mondiale, mettaient le pays à feu et à sang, pillant, volant, assassinant. Tous ceux qui étaient suspects de sympathie envers le Gouvernement régulièrement élu d'Espagne étaient passés par les armes.

Dans le "Petit Parisien", daté du 27 juillet 1936, Louis Roubaud,

© Archivos Estatales, mecd.es

témoin oculaire des procédés employés par Franco à Melilla, exprime son indignation:

"J'écris, la main tremblante, des larmes pleins les yeux, au souvenir des horreurs auxquelles j'ai assisté.

"J'ai vu mourir des hommes, en Chine, en Annam, pourtant je ne crois pas avoir ressenti de pareilles angoisses comme celles que je ressens aujourd'hui au spectacle de ce que je vois ici."

"Dans le quartier Réal—écrit Roubaud—des ouvriers ayant voulu faire grève, on vit, le jour suivant, 21 cercueils prendre le chemin du cimetière."

Dans le monde entier, la classe ouvrière alertée, se solidarisait avec le peuple espagnol.

Des télégrammes chaleureux, émanant des organisations syndicales et politiques encouragent les valeureux combattants en les assurant de leur affectueuse sympathie et de leur appui.

Les premier secours commencent à arriver en Espagne Républicaine.

A Paris, dans la nuit du 31 juillet 1936, M. Yvon Delbos, déclare à la Chambre des Députés: "Le Gouvernement espagnol est le Gouvernement qui détient le Pouvoir légitime, personne n'a le droit d'en douter".

Le même jour, à la Chambre des Communes de Londres, Noel Baker, un des leaders du Labour Party, déclare: "Ce que nous demandons, nous, du Labour Party, au Gouvernement anglais, c'est qu'il use de toute son influence, qu'il mette en jeu toutes les ressources gouvernementales pour empêcher que d'autres puissances, interviennent en faveur d'une dictature militaire en Espagne".

Mais dès le 6 août, les Gouvernements anglais et français, proposent la création d'un Comité de non-intervention.

Dans l'esprit des promoteurs, ce Comité devait limiter le conflit, l'empêcher de déborder du cadre espagnol sur le plan international, et éviter le risque de mettre en danger la paix du monde.

Helas! cette généreuse et candide intention devait recevoir un retentissant camouflet de la part d'Hitler et de Mussolini.

Le chemin de l'enfer n'est il pas pavé de bonnes intentions?...

La farce la plus tragique que ce siècle ait connue, allait éclore, engendrant des situations tristement burlesques, tandis que sur la terre d'Espagne, souillée par l'envahisseur, coulait le sang vermeil des meilleurs fils de la classe ouvrière.

Les conséquences ne tardèrent pas à apparaitre. En réponse aux déclarations des hommes d'Etat français et anglais, faites le 21 juillet en faveur du Gouvernement Républicain d'Espagne, Mussolini envoie le 9 août 1936, vingt et un avions qui atterrissent chez Franco. Le 19,

© Archivos Estatales, mecd.es

Hitler expédie cinquante-neuf wagons de matériel de guerre à Seville. Des envois massifs d'hommes, appartenant aux armées régulières italiennes et allemandes, des avions, des armes, des munitions (à partir de cette date jusqu'à aujourd'hui 1 mai 1937), ne devaient pas cesser d'affluer tant au Maroc, qu'en Espagne.

Cette intervention cynique de la part des puissances fascistes, causait une légitime indignation parmi les masses internationales.

Les puissances démocratiques restaient sourdes aux appels des républicains espagnols, refusant, au mépris même du strict droit international, de livrer les armes commandées et payées par le Gouvernement régulier d'Espagne avant le soulèvement militaro-fasciste de Franco.

Mais le 4 septembre le prolétariat soviétique, au cours de milliers de meetings tenus sur tout le territoire de l'U. R. S. S., exprimait avec force, sa solidarité sans limite au peuple espagnol.

A Moscou, dans un meeting, auquel assistaient plus de 120.000 délégués, un ordre du jour fut adopté, qui se terminait ainsi:

"Les travailleurs manuels et intellectuels de Moscou demandent à tous les citoyens soviétiques d'organiser des collectes destinées au Fond de Secours pour les lutteurs espagnols qui défendent, les armes à la main, la République Démocratique! Vive l'Espagne indépendante! A bas le fascisme sanglant!"

L'U. R. S. S. dénonca l'affreuse duperie de la non-intervention avec un courage que tous les démocrates saluèrent, et commenca à apporter son aide effective à l'Espagne républicaine.

Des bateaux de vêtements, de beurre, de marchandises et objets indispensables à la défense contre l'agression partirent du pays des Soviets pour l'Espagne républicaine.

Hélas! un de ces bateaux, le "Komsomol", fut coulé par les rebelles.

En France, malgré l'attitude prise par le gouvernement du Front Populaire vis-à-vis du peuple espagnol, un vaste mouvement de solidarité se manifeste dans les rangs de la classe ouvrière et des intellectuels antifascistes, pour venir en aide à leurs frères de combat. Des meetings, des manifestations, des souscriptions, des envois de vivres, démontrèrent d'une façon éclatante que la sympathie agissante du prolétariat français n'est pas un vain mot.

Il en fut de même en Angleterre, au Mexique, aux Etats-Unis, au Canada, en Suède, en Norvège, enfin partout dans le vaste monde, excepté dans les pays fascistes. Signalons cependant, qu'en dépit d'une terreur sans nom, des collectes clandestines et des lettres de sympathie pour les combattants antifascistes d'Espagne parviennent d'Allemagne et d'Italie.

© Archivos Estatales, mecd.es

Dans les hautes sphères fascistes et hitlériennes on croyait à la victoire rapide de Franco. Mais les masses démocratiques étaient mobilisées.

Le 14 septembre le mot d'ordre: "Créez partout des Comités de Front Populaire", se répand dans la Péninsule Ibérique, démontrant le grand désir d'unité qui anime les antifascistes, sans distinction de tendances, qui luttent pour leurs libertés. Cette tactique met en difficulté les rebelles, qui ne peuvent rassembler qu'un amas disparate de "volontaires", appartenant à des résidus de partis antagonistes.

Vers le 20 septembre, "Mundo Obrero", organe du parti Communiste Espagnol, prèconise pour la première fois, le commandement unique, gage de la victoire.

Déjà, quelques volontaires antifascistes étrangers, viennent s'enrôler dans les milices espagnoles. Un grand nombre d'entre eux, ont pris part à la guerre de 14-18. Leur expérience militaire rend de grands services aux miliciens, qui font leur apprentissage des mèthodes guerrières.

Les fusils manquent, malheureusement, les combattants attendent que des camarades soient blessés ou tués pour prendre leurs armes...

Au début de novembre, munis d'un énorme matériel allemand et italien, les rebelles marchent sur Madrid.

Le sort de l'Espagne se joue en ces graves journées. Une volonté tenace et quasi désespérée s'oppose à la sauvage ruée.

Déjà les barricades, hérissées d'armes de tous modèles, s'élèvent dans les rues de la Capitale. La population madrilène est décidée à se faire tuer sur place plutôt que de céder. Les Colonnes Internationales, composées des volontaires de la première heure, embryon des futures Brigades Internationales, entrent en jeu.

Côte à côte, internationaux et espagnols rivalisent d'héroïsme et de courage. Les Bataillons "Thaelmann" et "Edgar Andrée" se couvrent de gloire durant ces angoissantes journées.

Le monde entier suit avec angoisse les phases dramatiques de la tragèdie sanglante qui se déroule aux abords immédiats de la ville.

Les combats pour la prise de la Capitale durent depuis plus d'un mois déjà.

Le 23 Décembre 1936, des signes de lassitude se font sentir dans les rangs des assaillants. Madrid reste inviolable. Selon la retentissante déclaration du général Miaja: "Madrid a été le Verdun espagnol, sur lequel sont venues se briser les vagues d'assauts factieuses".

Mais l'alerte a été chaude. Il convient d'examiner dans les plus brefs délais, quels moyens adopter pour mettre en déroute les armées fascistes continuellement alimentées par Hitler et Mussolini.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le Comité de non-intervention continue à fonctioner pour la plus grande satisfaction des dictateurs sans scrupules...

Ecoeurés par tant de partialité, les antifascistes de tous les pays viennent en Espagne apporter leur combativité, leur intelligence et leur sang, pour dèfendre la liberté en danger!

Avec ces contingents, animés d'un esprit de sacrifice sans précédent, on commence à former des bataillons d'élite. Mais il importe d'aller vite; l'ennemi, supérieurement armé, avance continuellement.

La rébellion soudaine de l'armée, a désorganisé les cadres qui avaient prêté serment de fidélité à la République, mais très rapidement les organisations ouvrières forment des cadres improvisés qui entrainent les masses dans les combats de première heure.

Les arrivées de volontaires antifascistes se font plus nombreuses et plus frèquentes. Leur formation méthodique et technique doit être envisagée.

Ce sera l'honneur d'hommes tels qu'André Marty, qui combattit déjà l'intervention capitaliste en Russie en 1919, des Gallo et Nicoletti, représentants valeureux de l'élite du prolétariat italien; des Hans Beimler, évadé des geôles hitlériennes, tombé le Premier Dècembre en defendant Madrid, des Vidal et de tant d'autres militants, d'avoir mené à bien cette tâche ardue et complexe.

Albacète devient le centre et la base administrative des Brigades Internationales.

On écrira plus tard, le rôle immense joué, dans la guerre d'Espagne, par la pépinière d'Albacète.

Les Bataillons internationaux se forment à un rythme accéléré. L'effet produit par les premiers défilés des Brigades Internationales, sur les populations des villes et des campagnes espagnoles, est considérable.

Un enthousiasme délirant, galvanise et unit les masses antifascistes espagnoles, impressionnées par la force consciemment disciplinée, qui se dégage des rangs formés par ces hommes de toutes les nationalités, mûs par un idéal d'union indestructible.

Leurs exploits, sur les diffèrents fronts, sont très vite connus et popularisés. Les Brigades Internationales ont conquis de haute lutte l'admiration de leurs frères d'Espagne, jetant, par contre, l'effroi dans le clan fasciste. Elles se sont montrées dignes de l'héroïque peuple espagnol qui fit de son corps désarmé un rempart à la paix et à la liberté du monde.

La XVème Brigade, puisqu'aussi bien c'est d'elle qu'il s'agit dans ce livre, était composée d'un Bataillon anglais, dénommé "XVème Bataillon"; d'un Bataillon Américain baptisé "Lincoln"; du Bataillon "Di-

© Archivos Estatales, mecd.es

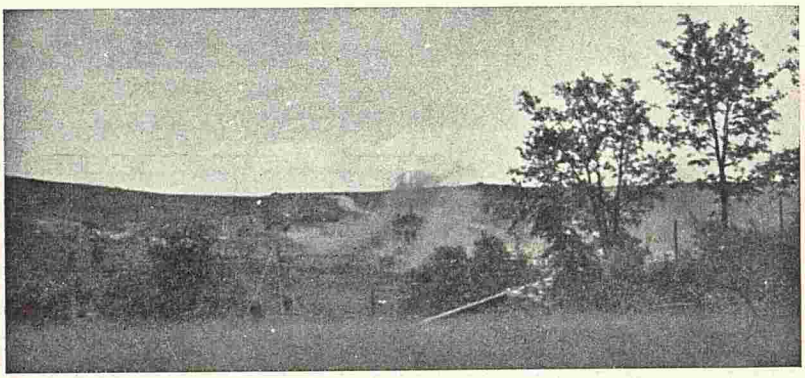
mitroff", comprenant des italiens et des originaires des pays Centraux, Croates, Serbes, Roumains, etc...., enfin le Bataillon Franco-Belge du "6 février", et 2 bataillons espagnols.

L'instruction militaire de chaque Bataillon s'achevait dans des camps spécialement aménagés, situés dans des villages éparpillés aux alentours d'Albacète.

Le 8 Février, la XVème Brigade était rassemblée, embarquée dans des camions, et dirigée vers Morata de Tajuña.

Le 11 du même mois, elle entrait en action, sur les berges du Jarama. Suivons d'abord ces camarades de leurs foyers jusqu'aux combats.

E. S.



© Archivos Estatales, mecd.es

II

L'ARRIVÉE DES COMBATTANTS INTERNATIONAUX DE LA LIBERTÉ



© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Ceux du Bataillon Américain!

Avant que le pacte de Non-Intervention soit mis en vigueur, il était assez facile d'entrer en Espagne. Le voyage à travers l'Espagne d'un groupe d'Américains arrivés les premiers jours a été décrit par le Camarade A. RIPPS dans une lettre écrite à son père et qui a été publiée dans le "New York Daily Vorker":

"Cher père:

"Notre voyage a été long et dur, mais aussitôt qu'on arriva en Espagne on oublia tout. Il est difficile de trouver des mots pour décrire la beauté de ce pays.

"Lieues après lieues nous avons traversé des collines et des montagnes majestueuses. Notre première vue des Pyrénées nous enleva la parole. C'étaient des montagnes couvertes de neige à perte de vue. C'était un coucher de soleil magnifique, le premier que nous ayons vu, et la neige ressemblait à une couverture multicolore jetée sur le dos des montagnes.

"On passa à travers des plaines, dans lesquelles chaque morceau de terrain était cultivé. Le paysage ressemblait à un jeu de dames.

"De temps en temps on traversait des petits villages pittoresques, des petites villes avec des châteaux magnifiques, des églises ou des forteresses, des choses que l'on voit sur les cartes postales.

"Salud, compañeros!

"Nous étions reçus partout avec des applaudissements enthousiastes. A chaque gare ou le train s'arrêtait nous étions salués par des forêts de bras au poing serré. A Barcelone on nous reçut avec une grande "Banda" (1) militaire derrière laquelle on parcourut toute la ville. Des milliers de personnes étaient dans les rues et nous criaient: "Salud, camaradas" et "¡Viva los americanos!" lorqu'on passait.

"Dans une station, une belle paysanne, le peau brunie par le soleil,

---

(1) En Espagne, musique militaire ou civile.—N. de T.

© Archivos Estatales, mecd.es

monta dans le train et se fourra dans un compartiment avec des colis énormes. Elle commença à parler en espagnol et quand on réussit à trouver un interprète elle nous dit avec fierté qu'elle avait deux fils au front. Avec simplicité elle nous dit tout le danger qu'il y avait pour l'Espagne si les fascistes triomphaient et comment les prêtres avaient fait cause commune avec les fascistes quand la révolte éclata.

"Un vieillard très respectable, paysan lui aussi, monta dans le train avec deux sacs remplis d'oranges et de citrons qu'il se mit à distribuer aussitôt parmi nous. Il allait au front rejoindre son fils de 19 ans qui y était déjà.

"Un employé des Chemins de fer ne pouvait pas croire que nous étions venus d'aussi loin. Il fut difficile de l'empêcher de nous embrasser, quand nous l'eumes informé comment les ouvriers Américains, avec des centaines de milliers de dollars, avaient contribué a l'aide à l'Espagne.

"Pour chasser les fascistes d'Espagne tout le monde est uni: Communistes, Socialistes, Anarchistes, Syndicalistes, Républicains, etc., même des prêtres vont au front le fusil à la main.

"Partout on crie "NO PASARAN". Ils ne passeront pas. A cela les Brigades Internationales ont ajouté "Nosotros Pasaremos", nous passerons.

"Une nuit en venant ici, nous nous arretâmes dans une ville près de la gare et nous logeâmes dans un château magnifique. Quelques heures plus tard nous fûmes rejoints par un groupe qui venait de Hongrie et de Tchécoslovaquie. Un peu plus tard un groupe d'Allemands, et peu après c'étaient des antifascistes venus de Palestine.

"On avait la gorge sèche à force de saluer. Nom de Dieu, c'est là que l'on voit la force du prolétariat international. Chacun de nous se sentit plus fort. Tous ensemble on va être invincibles. On ne peut pas perdre.

"Sur tout le chemin on rencontra des contingents venus de France, de Belgique, de Pologne et de Hollande. Dans chaque ville, dans chaque village le peuple espagnol nous reçoit avec amitié, respect et camaraderie.

"Les gens du pays font tout pour nous rendre la vie facile. Partout où nous allons, ils nous suivent et nous regardent avec intérêt. Nous avons toujours des enfants autour de nous qui font des commentaires sur tout ce que nous faisons. Un jour un avion passe et tous les enfants s'enfuient pour se mettre à couvert. Pauvres gosses! Ils connaissent les attaques cruelles du fascisme..."

*

© Archivos Estatales, mecd.es

Les groupes qui arrivèrent plus tard eurent des difficultés plus grandes pour entrer en Espagne. Première conséquence de l'accord de Non Intervention. La frontière Franco-Espagnole fût completement fermée aux volontaires antifascistes. Une garde sevère fût mise sur tous les chemins, on trouva néanmoins des moyens pour passer la frontière. Harry Stakam fait cette description de la façon dont son groupe passa la frontière:

(Des nécessités que chacun comprendra nous ont obligé à censurer certains passages de ce récit. Nous le reconstituerons dans une édition ultérieure, après la victoire.)

"A notre arrivée en France, le Consul Américain nous informa que la frontière Espagnole était fermée et que nous pouvions aussi bien retourner chez nous. Nous pouvions retourner dans le même bateau et la Compagnie de navigation payerait les frais. On ignora son conseil. Il menaça alors de nous faire emprisonner et de nous faire expulser.

"Il fallait se débrouiller pour passer. Nous étions 250, On se sépara par groupes de dix hommes au plus. On voyagea comme des touristes et on était habillé de même. On ne chanta pas de chansons révolutionnaires ces jours-là et on fit tout pour ne pas attirer l'attention. On ne savait pas encore comment on arriverait en Espagne, mais on avait confiance en ceux qui avaient pris la responsabilité de nous diriger."

... ...

On vint dans une ville du Midi.

"On y resta une semaine.

"Un jour pendant qu'on mangeait paisiblement, on nous dit de nous habiller avec nos meilleurs habits et d'aller à la gare. On voyagea pendant cinquante kilomètres et puis on prit un autocar.

"Le soleil se couchait, les nerfs tendus on se disait: va-t-on être arrêtés? Est-ce que tout a bien été prévu? Tout le travail de notre organisation allait être mis à l'épreuve. Quand la nuit arriva, on voyageait dans les Pyrénées."

... ...

"Pas de lumière, pas de cigarettes, il ne fallait pas attirer l'attention. On commença à grimper sur une montagne. Pour une heure d'ascension, nous nous reposions quelques minutes. La montée était rapide et il fallait aller vite si on voulait passer la frontière avant l'aube. Un retard aurait signifié la défaite et l'arrestation.

"La plupart d'entre nous n'avait mangé qu'un morceau de pain et

© Archivos Estatales, mecd.es

un bout de saucisson et on commencait à avoir faim. Notre guide nous indiqua le sommet le plus élevé et nous dit que cela était notre destination. Il nous expliqua que ce sommet là était le moins probablement gardé et que les autorités ne croyaient pas qu'un groupe de gens de ville comme nous pouvait être conduit dans un endroit pareil. Mais les autorités ne tenaient pas compte que nous étions des antifascistes décidés et que rien ne pourrait nous arrêter.

"Las et sans souffle on poussait en avant. La fatigue fut trop forte pour l'un de nous qui s'affaissa. Quelques uns des plus forts le portèrent tour à tour sur les sentiers tournants.

"Tout en jurant, tombant de temps en temps, meurtris et avec les pieds gonflés, on continuait. Nuit de loups. Un vent fort commença à souffler. A plusieurs milliers de pieds au-dessus de la mer, on suivait le guide. On marchait sur des couches épaisses de neige. C'était plus que de l'énergie qui nous soutenait, c'était la détermination de défendre jusqu'à la fin le Gouvernement Populaire d'Espagne."

... ...

"On arriva à l'aube. Tout paraissait beau. On voyait au loin, surplusieurs kilomètres le pays qui s'étendait devant nous."

... ...

"Le soleil se leva dans toute sa gloire."

A la base

Au fur et à mesure que les Américains arrivaient en Espagne on les mettait à Villanueva de la Jara, petite ville qui se trouve près d'Albacète, base d'entrainement.

Pendant plus d'un mois on nous donna des instructions militaires, on fit des manoeuvres de campagne, on apprit l'emploi du fusil et de la mitrailleuse et autres engins de guerre.

"Discipline" devint notre mot d'ordre.

Les premiers Américains, arrivés a Villanueva, la plupart de New York, furent mis dans un grand bâtiment abandonné. Le plus impressionnant dans ce bâtiment, c'étaient les parois décorées avec des faucilles et des marteaux et par les différents mots d'ordre du Front Populaire, comme: "No pasarán", "Frente Rojo", "A bas le fascisme" et

© Archivos Estatales, mecd.es

autres écrits dans diverses langues. Le poing ferme de la solidarité Internationale était peint en grand parmi toutes les autres inscriptions.

Sur toute la longueur d'une paroi blanche un camarade avait soigneusement peint ceci: "Il ne vaut pas la peine de vivre pour les camarades qui ont peur de mourir pour la liberté".

Il se développa une véritable camaraderie entre les américains et les gens du pays, malgré les difficultés de la langue. Les civils avec un Comité d'Américains organisérent une réception pour le deuxième groupe qui allait arriver. C'était une belle journée chaude. Toute la ville ferma les magasins et se massa sur la place où une "banda" jouait des airs révolutionnaires pendant que les Américains et les Irlandais passaient en tenue de guerre, casques, masques à gaz, havresacs et tout. Le Maire du Front Populaire nous fit un discours qui fut traduit en anglais. Quelques uns d'entre nous firent des discours aussi. Vraiment la démonstration et la réception étaient émouvantes.

Pendant les heures du repos il y en avait qui écrivaient des lettres à leurs familles, d'autres se groupaient autour de la T. S. F. pour tâcher de saisir des nouvelles sur la guerre, d'autres allaient se promener le long des collines, il y en avait même, qui, veinards, passaient des heures avec des jolies "señoritas". Le soir une foule d'enfants venait sur la porte de la caserne et chantaient. Aaron Harris, maintenant dans un hôpital ou il fût envoyé blessé, apprit aux enfants des chansons américaines. C'était amusant de les entendre chanter avec leurs petites voix des chansons américaines avec de drôles de fautes à cause de leur accent espagnol.

Un dimanche eut lieu un match de football entre la section Irlandaise et la section Hollandaise.

Le dimanche suivant on nous conduisit voir une course de "toros" a Motilla. C'était une affaire sanglante et le matador n'était pas bon. On jugea ce sport un peu cruel.

La nourriture que l'on recevait à la base était exceptionnellement bonne, surtout après avoir réussi à convaincre Jack SHERAI, notre camarade Japonais que c'était son devoir de faire la cuisine.

Il insistait, en disant qu'il était venu en Espagne pour lutter contre le fascisme et non pas pour faire la cuisine. Au front il fut mis dans la place où il voulait être: derrière une mitrailleuse "pour envoyer les fascistes à l'enfer".

Un jour avant de quitter Villanueva pour le front, il y eut une fête. Jamais il n'y avait eu une foule plus heureuse dans la ville. Une intense camaraderie règna durant toute la journée.

L'ordre de partir nous trouva prêts et de bonne volonté.

© Archivos Estatales, mecd.es

Ceux du Bataillon Anglais!

Ils ont quitté leur foyer, leur famille, leur travail. Ils sont venus de toutes les parties des Iles Britanniques. De Londres, de Manchester, de Glasgow, d'Edimbourg, de Cardiff, de Dublin. Ils sont venus des usines et des champs, des mines et des universités, des bateaux et du rivage. Quelques uns d'entre eux étaient pauvres, d'autres aisés. Mais tous savaient ce qu'une victoire fasciste en Espagne signifierait pour l'avenir du monde, pour tout ce que représente le progrés et pour tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. Ils ont fait la seule chose qu'il leur était possible de faire, quand ils ont appris l'invasion fasciste, ils sont venus ici, prêts à tout sacrifier, si leur sacrifice pouvait servir à arrêter et aussi à repousser le fascisme.

Ils sont venus par petits groupes de dix, vingt ou cinquante. Ils ont pris des routes diverses. Mais, qu'ils soient venus d'une façon ou d'une autre, par une route ou une autre, leur arrivée a été également bienvenue, leur volonté était la même.

Laissons-les raconter leur histoire eux-mêmes.

A travers l'Espagne

Nous parcourions les derniers kilomètres à travers la France, dans une automobile. La route que nous suivions dans la montagne était d'une beauté grandiose. Nous savions tous apprécier la beauté, mais nous ne faisions pas grande attention au paysage. Nos pensées couraient en avant, vers les frontières de l'Espagne, qui, nous le savions, devaient être proches.

Bientôt nous y étions. Nous regardions avidement à travers les portières. Les petits villages se réveillaient à notre passage. Des femmes riantes, leurs enfants au bras, des hommes au sourire accueillant, sor-

© Archivos Estatales, mecd.es

taient de leurs maisons, où s'arrêtaient dans la rue pour crier "salud", le poing levé. Les enfants quittaient leurs jeux sur le bord du talus et saluaient aussi de leurs petits poings. De petits groupes de jeunes garçons et filles nous saluaient du geste et de la voix.

La chaleur de leur accueil était bien plus enthousiaste que ce que nous avions espéré, et, pour cacher notre émotion, nous entonnâmes "L'Internationale". Les gens, sur notre passage, chantaient avec nous.

Puis nous voyageons par le train. Par la portière nous pouvions voir des villages pacifiques blottis dans les replis des collines, leurs murs blancs, leurs toits rouges, reflétaient agréablement le soleil matinal. Les paysans dans les champs interrompaient leur travail sur notre passage. Ils s'appuyaient sur leur bêche ou, s'ils étaient près, ils nous saluaient de la voix et de la main.

Les villages, vus de près, n'étaient pas aussi jolis qu'ils nous avaient parus au lointain. Toute leur blancheur et leur propreté ne pouvaient pas dissimuler la misère et la ruine des maisons qui étaient groupées autour du clocher.

Dans l'après-midi, nous arrivions à Barcelone. Ici encore, l'on nous fit une réception enthousiaste. Une fanfare nous conduisit à travers les rues ensoleillées et de nouveau nous fûmes salués par des chants et des poing levés. Seulement cette fois-ci, ce n'étaient plus des centaines, mais des milliers de personnes qui nous saluaient. Je n'avais jamais vu un enthousiasme pareil.

Quand nous revînmes à notre train, les gens forcèrent le cordon de gardes et remplirent le quai de la gare pour nous offrir des friandises, des oranges, des bonbons.

De nouveau en marche. Partout nous recevions le même accueil. De la nourriture, des oranges, du vin, tout ce que nous pouvions désirer, nous était apporté. L'on aurait dit que nous faisions une faveur à ces gens en acceptant leur offrande. Avant la nuit, nous étions déjà enroués à force de chanter et de crier et nous ne pouvions plus répondre aux cris de "no pasarán" et "salud" qu'avec nos poings levés et avec nos sourires.

Nous voyageâmes toute la nuit. Avant l'aube nous étions à Valence et marchions en silence à travers les rues sombres. Après le déjeuner, les rues étaient claires et nous retournions au train accompagnés du même enthousiasme des autres villes traversées. Ce fut à Valence que nous vîmes pour la première fois des réfugiés groupés sur le pavé, entourés de leur hardes et de quelques pauvres meubles. C'était un spectacle pitoyable.

Pendant tout le jour le voyage continua. Dans une toute petite station, les villageois nous attendaient avec des paniers pleins d'oranges.

© Archivos Estatales, mecd.es

Des quantités de paniers nous étaient offerts. Les oranges s'entassaient dans les filets, sur les sièges, dans les porte-manteaux, partout où on pouvait les mettre et quand même nous marchions dessus.

Tard ce soir-là, fatigués du voyage et ensommeillés, nous arrivions à Albacète. Le jour suivant nous étions envoyés aux différentes bases pour notre instruction. Nous nous joignîmes au Bataillon Anglais à Madrigueras.

Plusieurs d'entre nous, peut-être la plus grande partie, ne vivrons pas assez longtemps pour voir la fin de la lutte contre le fascisme en Espagne mais ceux qui survivront, se souviendront toujours de l'union entre les travailleurs espagnols et nous, union qui trouva son expression dans notre voyage à travers l'Espagne.

OLIVER GREEN

L'instruction

Nous nous trouvons à Madrigueras avec 200 autres camarades de langue anglaise, pour recevoir l'instruction sur l'emploi des armes et la tactique de guerre. Nous avons été cordialement reçus par les paysans qui nous ont installés dans des logements commodes. Ce qui nous a causé une grande impression à tous, c'est l'immensité de l'église. Elle s'élève comme une de ces forteresses moyenâgeuses décrites par Scott. Les maisons sont laides à l'extérieur, mais leur intérieur est plaisant et scrupuleusement propre. Les rues sont pauvres, dans la plupart des cas ce sont des sentiers, qui deviennent des rivières en miniature en temps de pluie. Nous commençons sérieusement l'instruction. Mc Cartney et Wintringham sont arrivés pour la diriger. Ils sont tous deux capables et sont aidés par des hommes pris dans nos rangs, qui ont l'expérience de la dernière guerre ou de la lutte aux Indes.

La classe ouvrière anglaise a certainement envoyé en Espagne ce qu'elle avait de mieux. A mesure que l'instruction continue, les hommes qui sont capables de diriger sont sélectionnés.

Les autorités du Front Populaire dans le village nous donnaient toutes les facilités tant pour notre instruction que pour notre vie sociale. Le cinéma nous était prêté toutes les fois que nous avions arrangé un concert parmi nos camarades. Ces concerts avaient beaucoup de succés et révèlaient pas mal de talents. C'est ainsi que les camarades écossais commémorèrent leur fêtes traditionnelles de Hogmany et Burns Nights.

© Archivos Estatales, mecd.es

Quelques temps après, deux ou trois "match" de football furent disputés entre les garçons du village et nous. Nous étions battus chaque fois. Le plus grand effort fait pour rendre la vie des hommes de notre bataillon agréable fut la formation de notre Club. Les organisations des Jeunesses nous donnèrent une grande pièce qui fut transformée en Cercle. Des tables, des chaises, un poèle et un bon appareil de T. S. F. furent installés. Les journaux muraux s'emplirent d'articles humoristiques et autres, de poésies, de caricatures et de nouvelles. Quand le temps ne permettait pas les manoeuvres habituelles,, nous avions des conférences sur des sujets militaires. Elles étaient faites par les camarades Wintringham, Mac Carteney et autres. Elles portaient sur la lecture des cartes géographiques, la première aide aux blessés, et d'autres sujets spéciaux.

*

Depuis six semaines le bataillon est à Madrigueras. Tout le monde sent que le jour du départ que l'on attend impatiemment va bientôt arriver. Le temps mis à instruire un bataillon me parait bien court. Mais le fascisme ne nous laisse pas le choix. Il faut avancer pour arrêter son avance.

ALEC PIPER

Le départ

Le dernier jour de janvier une importante conférence eut lieu à Madrigueras. Des représentants de chaque Bataillon de la XVème Brigade étaient présents.

La conférence discuta des rapport présentés par les camarades Marty et Gallo. Tous les deux annonçaient que la période d'instruction touchait à sa fin et que la Brigade irait bientôt au front.

Depuis ce moment là nous ne parlions que de notre départ pour le front.

Les jours se suivaient et dans l'après-midi du 6 février, l'ordre arriva de se préparer à partir. Tout n'était alors qu'activité et hâte; nous prenions nos provisions et nous faisions nos paquets. Tout le village était dans l'agitation et personne ne put fermer l'oeil. L'on pouvait voir des groupes de soldats anglais et d'habitants de Madrigueras, réunis dans les maisons, ce qui prouvait l'amitié étroite qui s'était établie entre eux.

© Archivos Estatales, mecd.es

A 7 heures, quand le soleil se leva, tout le bataillon fut rassemblé en ordre de marche sur la place du village. La place fut bientôt pleine de paysans qui nous disaient adieu.

Le plan du jour fut expliqué par le camarade T. H. Wintringham. Comme commissaire politique je fis ensuite un petit discours.

Le maire de Madrigueras et un autre représentant local arrivèrent portant le drapeau républicain. Ils montèrent, en compagnie des chefs du bataillon à un balcon dominant la place, et le drapeau fut déroulé.

Le maire parla. Il nous souhaita bonne chance et la victoire sur l'ennemi fasciste.

Je lui répondis au nom du bataillon. Trois ovations furent faites en l'honneur des habitants de Madrigueras pour leur hospitalité, et trois autres pour la République espagnole et pour sa victoire. Ce fut une scène de grande animation et d'enthousiasme inoubliable. Plusieurs des villageois étaient en larmes en saluant pour la dernière fois leurs amis anglais.

Les camions qui devaient nous conduire à la gare étaient là et une section du bataillon après l'autre y prirent place. Alors, au milieu de scènes d'enthousiasme, les camions sortirent de la place l'un après l'autre, traversant les rues pleines de monde et prenant la route vers la gare.

La première partie de l'histoire du bataillon anglais, les jours d'instruction, avaient pris fin. Nous allions au front.

G. AITKEN
Commissaire politique.

© Archivos Estatales, mecd.es

Ceux du Bataillon "Dimitroff"

Au nombre des volontaires qui vinrent en Espagne combattre le fascisme, il y eut une catégorie d'hommes auxquels il convient d'accorder une attention particulière.

Cette catégorie était celle des émigrés politiques, chassés de leur pays natal par une répression féroce. Tel fut le sort des Croates, des Bulgares, des Polonais, des Italiens, des Roumains, des Hongrois, des Autrichiens, des Yougoslaves, des Serbes, etc., etc.

L'Espagne devait devenir le creuset où toutes les forces antifascistes éparses dans le vaste monde devaient se retrouver pour former un bloc animé par une seule force: l'idée!

Ils savaient que sur ce sol où les envahisseurs s'étaient donnés rendez-vous, ils allaient retrouver ceux qui les avaient chassés de leurs foyers, qui avaient détruit leurs familles, qui les avaient emprisonnés torturés, assassinés!

En venant combattre le fascisme de Hitler et Mussolini, ils combattaient leurs propres bourreaux.

Les souffrances et les privations endurées sur la terre d'exil, avaient entretenu en eux une soif inextinguible de revanche. Ils n'étaient pas vaincus, ils attendaient l'occasion de sortir de l'obscurité où les avaient plongé l'illégalité et combattre au soleil ceux qui étaient responsables de tous leurs maux. L'occasion s'était présentée enfin. Abandonnant tout ce qui leur était cher, leur famille, leur travail, sacrifiant leur vie, leurs intérêts, ils étaient accourus au secours de leurs frères espagnols, sachant que leur lutte était la leur.

A Albacète ils formèrent un bataillon, le Bataillon Dimitroff. Tous ces tempéraments, à première vue disparates, se fondirent en un seul bloc, en une seule pensée: Battre le fascisme!!

Plus de douze langues différentes étaient employées dans le bataillon. Tacitement ils s'entendirent pour échanger leurs impressions, pour coordonner leurs efforts, ils trouvèrent une langue commune, la langue de la liberté.

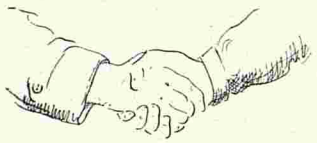
© Archivos Estatales, mecd.es

La période d'instruction militaire, leur parut durer un siècle. Ils brûlaient d'impatience de se trouver au plus tôt en face de leurs plus cruels ennemis. Enfin, journée merveilleuse entre toutes, le 8 février, l'ordre tant désiré de partir au front arrive.

Dans la nuit, ils se préparent fébrilement pour le départ.

L'aube du 9 février les trouve prêts. La petite ville qui les a accueillis, depuis qu'ils ont quitté Albacète, est réveillée par leurs chants révolutionnaires.

Ils grimpent dans les camions, parmi les vivats et les acclamations de la population paysanne. La caravane se met en marche. Tous les visages sont souriants. Dans les villages traversés, ils sont reçus avec enthousiasme et sympathie. No pasarán! crient les camarades espagnols sur leur passage, ils répondent, fiers de leur force et de leur certitude en la victoire: Paseremos! L'aurore du 12 février devait les voir au combat...



© Archivos Estatales, mecd.es

DELEGACION DEL ESTADO
RECUPERACION DE DOCUMENTOS
SALAMANCA

Ceux du Bataillon Franco-Belge

Aucun des gars du Bataillon Franco-Belge n'a pris de note sur son voyage d'arrivée en Espagne.

Cela s'explique sans doute par le fait que, pour un belge ou un français, c'est un moins long voyage et sur un même continent, c'est à dire, un moindre événement.

Voici du moins le bref récit d'une arrivée de France, au début de février, au moment où le Bataillon, déjà formé, allait entrer en action.

Sur le chemin du combat

5 *février!* Nous voici à X.....

Les mimosas sont en fleurs.

La ville est tranquille, mais dans certains quartiers des hommes, des travailleurs, s'affairent; les autos roulent. Un grand bâtiment, ancien hôpital, sert de centre de recrutement. Une voiture nous emmène. Nous traversons la frontière. Pas d'incident. Les pouvoirs publics français ferment un peu les yeux car le gouvernement sent la pression ouvrière.

Nous voici en Espagne, à Figueras. Une lourde bâtisse dans la nuit: c'est la caserne.

Les volontaires venus de tous les pays sont à la première étape sur le chemin du combat.

6 *février!* C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'assaut du colonel de la Rocque en France et de la réaction héroïque des masses populaires parisiennes.

Nous voici à Barcelone. Quelques files devant les magasins.

On ne sent pas beaucoup la guerre.

Cependant en quelques points de la ville, des bouquets sont déposés aux endroits mêmes où sont tombés les combattants durant les jours de guerre civile.

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

Quelques freluquets, dans la force de l'âge, se sont affublés d'un revolver 6/35 et fanfaronnent à l'arrière au lieu de monter au front.

Oh! Comme la mobilisation est nécessaire.

Les meilleurs se sont engagés; beaucoup de travailleurs anarchistes ont suivi leur chef, DURRUTI, au combat.

Par contre dans les lignes anarchistes, se couvrant hypocritement de cette idéologie libertaire, se sont glissées de canailles créatures du fascisme. D'autre part les gens du P. O. U. M. trotskiste continuent leur démagogie et leurs intrigues (1).

7 *février!* Nous reprenons la route avec un convoi de 50 camionnettes neuves, pleines d'habits et de marchandises, qu'ont offerts les travailleurs français.

Les chauffeurs, des volontaires de Paris, sont extenués de rouler sans arrêt. Aux fatigues de la conduite, s'ajoutent les énervements de l'attente prolongée pour l'approvisionnement en "gazoline".

Le long des routes, des voitures renversées dans les fossés où écrasées contre des arbres ou des murs gisent lamentablement. C'est que les chauffeurs fatigués doivent rouler sans lumière par des nuits noires afin d'éviter les dangers de l'aviation. Combien sont morts le long des routes. Pensons à saluer ces héros qui, pourtant loin des lignes de feu, sont tombés pour la cause de la liberté.

8 *février!* Valence! C'est l'atmosphère d'une grande ville en temps de guerre. Animation. Circulation intense. Camions aux couleurs bigarrées bondés d'hommes et de matériel qui roulent lourdement emportant chants et drapeaux. L'extinction des feux est à 9 heures. C'est l'atmosphère d'une capitale en guerre.

9 *février!* Notre convoi s'arrête à Benicasine, coquet village au bord de la mer, autrefois centre de villégiature des bourgeois, aujourd'hui centre de convalescence pour les travailleurs blessés par les balles à Franco.

Ils sont là près de 200. La plupart ont été blessés sur le front de Teruel.

Ils nous racontent leurs combats.

—Beaucoup des nôtres sont tombés... Nous n'avions pas assez d'armes, ni de munitions... mais les fascistes en étaient largement pourvus...

Hélas nous avons déjà entendu cela...

---

(1) Le 5 mai 1937 ces aventuriers faisaient couler le sang en provoquant des troubles à Barcelone.

© Archivos Estatales, mecd.es

10 *février!* Nous voici à Albacète. C'est la base des Brigades Internationales.

Un état major composé de chefs ouvriers de tous pays travaille. Les créateurs et les animateurs de cette base militaire surgie de rien en peu de temps, sont nos camarades Marty et Vidal. L'histoire dira plus tard, le rôle immense qu'ils ont joué.

Eux mêmes comme leurs collaborateurs ont la mine d'hommes surmenés qui se maintiennent en actions dans l'enthousiasme, par la force de l'énergie et de la volonté. Ils fixent les tâches de chacun.

La 15° Brigade qui vient d'être constituée, est partie la veille sur un front important au sud de Madrid.

Je dois partir aussitôt avec un convoi pour la rejoindre.

*

Nous roulons toute la nuit.

Nous sommes au matin sur la place de Morata.

Un ronflement puissant emplit l'atmosphère. D'abord lointain, il va grossissant.

Tout le monde lève les yeux.

Six Junkers fascistes survolent la ville.

Des gens affolés courent, d'autres s'enfoncent dans les caves, les plus calmes se couchent sur le sol. On voit soudain se détacher sous les ailes de ces terribles oiseaux: six bombes.

Elles descendent.

Elles luisent dans le ciel au soleil du matin.

Minutes d'angoisses.

Puis c'est un immense fracas. Les vitres volent en éclats. Des pans de murs s'abattent en dégageant un nuage de poussière.

Des cris! Les ambulances!

Les avions fascistes, leur sinistre tâche terminée fuient à tire-d'aile.

Deux des nôtres les poursuivent courageusement.

Le bombardement est vraiment chose épouvantable.

11 *février!* J'arrive le soir à l'Etat-Major de la Brigade installé dans un trou. La Brigade est engagée dans le combat depuis le matin. Dur combat.

Le Bataillon "6 Février" se trouve sur les crêtes à droite de la route.

Je dois le rejoindre aussitôt.

Cheminant dans la nuit je me remémore ce que je sais du bataillon Franco-Belge nommé "6 février".

André Marty m'en a parlé avec satisfaction.

3

ARCHIVOS ESTATALES

© Archivos Estatales, mecd.es

C'est un bel et bon bataillon composé d'antifascistes convaincus et courageux.

Il y a dans ses rangs des ouvriers, des intellectuels, des cultivateurs, des petits commerçants et même un artiste peintre assez talentueux.

Il y a un tiers de belges, wallons et flamants pour la plupart ouvriers.

La majorité du bataillon est composée de français. Il y a beaucoup de Parisiens, il y a aussi des gars du Nord, du Centre, de l'Est et du Midi de la France.

Il y a également quelques travailleurs venus du Nord Africain.

Beaucoup de ces combattants sont communistes, mais il y a aussi des républicains, des socialistes, des syndiqués, des antifascistes indépendants. C'est une véritable unité du Front Populaire.

Ils ont tous quitté librement leur emploi, leur famille, leurs enfants leur femme ou leur fiancée pour venir combattre le fascisme. Et cela sans désir de gloire, sans espoir de profit sans autre compensation que la satisfaction du devoir accompli.

Le Commandant du bataillon est le capitaine Fort, un militant socialiste du midi de la France.

Le Commissaire du Bataillon est le camarade Galli, un jeune militant communiste de Nice plein de force et d'allant.

Et puis il y a là également dans ce bataillon Le Ven que je connais de Paris, il y a Nadal et quelques autres camarades que j'ai connu en Algèrie. Il y a Casanova et Garrigon dont j'ai entendu parler comme de braves. Il y a Brulé un excellent lieutenant...

C'est depuis ce matin que le Bataillon est sur ces crêtes plantées d'oliviers et déjà son sang a coulé.

Voila ce que sais de ce Bataillon "6 Février".

Mais Galli dans un article écrit pour le journal de la Brigade a donné quelques détails sur la formation et l'instruction du "6 Février".

Il faut donner ici cette page de souvenir.

J. B.

Souvenir sur Tarazona

C'est à Tarazona que fut formé notre bataillon "6 février".

Il prit pour nom cette date car elle fut celle ou il défila complet, prêt au combat et aussi parce qu'elle était celle aussi où 3 ans auparavant germa et se leva en France face à l'agression fasciste de La Rocque le vaste mouvement du front populaire de la liberté.

Notre instruction militaire se poursuivit à rhytme accéléré.

© Archivos Estatales, mecd.es

Les premiers jours, tracas occasionné par l'organisation de nos cantonnements puis tout cela s'est tassé.

Comment allions-nous nous occuper? Comment allions nous organiser les instants de loisir qui nous restaient, nous nous employons à les remplir le plus agréablement possible, au moyen de conférences, soirées théatrales, meeting.

Le premier dimanche nous organisâmes, une matinée sportive.

Le deuxième dimanche, une autre matinée sportive, avec cross relais, courses à dos d'âne, course des débrouillards, course au sac, mât de cocagne, loterie surprise, et presque toutes ces épreuves se passaient ou arrivaient sur la place du village. La population s'intèressait aux efforts de nos courreurs, de nos jockeys amateurs, rit de bon coeur pour la course des débrouillards, mais le succès fut le mât de cocagne, où grands et petits rivalisèrent d'ardeur pour attraper la récompense de leurs efforts: lapins, saucissons, cigarettes, biscuits. Tous de même ça allait mieux.

Le dimanche suivant, ce devait être pour nous une grande joie, nous avions préparé une matinée enfantine avec distribution de friandises aux gosses: gateaux, sirops, nous avions à notre fête plus de 1.500 gosses. Quelle fête pour les pères de famille de notre Bataillon, qui s'en donnaient à coeur joie, ils prenaient des mains de leurs mamans les petits et les leurs rapportaient ensuite, le nez barbouillé de crème. Journée d'union, que cette rencontre d'une génération qui se bat pour conserver ses libertés, et permettre à la génération qui vient de connaître les joies du progrès, de l'avenir, du bonheur. Plus de français plus d'espagnols, rien que des femmes et des hommes luttant ensemble avec la même foi antifasciste contre l'ennemi commun: le fascisme et ses agents, Hitler, Mussolini, Franco. La fraternité qui nous liait devait encore se resserrer le mardi, où le 15ème Bataillon au cours d'une prise d'armes, recevait des mains du camarade Gall, commandant de notre Brigade, un drapeau brodé et offert par la population de Tarazona. Toute la population était présente, au moment où le commandant Gall nous remit l'emblême symbolique des luttes et du sang versé par tous les travailleurs de tous les pays. Combien nous avons compris à ce moment notre totale unité de pensée, complément à notre unité d'action. Notre Bataillon défila, l'Internationale s'éleva puissante et majestueuse, les poings s'élevèrent et nous, nous étions fiers. Fiers de n'être plus que des antifascistes, unis, et d'être dans les Brigades Internationales, les ouvriers qui cimenteront l'unité de tous les antifascistes du monde.

Nous partions pour le front de la Liberté dans l'ordre et dans l'enthousiasme.

H. GALLI

© Archivos Estatales, mecd.es





© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES





© Archivos Estatales, mecd.es





© Archivos Estatales, mecd.es





© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

III

LA 15ème BRIGADE

AU FEU!



© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Sur les berges du Jarama

Au début de février, les mercenaires de Franco, Hitler et Mussolini, avaient essayé, encore une fois, de rompre le front antifasciste; avec comme objectif principal l'encerclement de Madrid. Tous leurs efforts s'étaient portés sur la zone Sud de Madrid. Ils espéraient, par l'occupation de Morata et d'Arganda, interrompre les communications entre la capitale et Valence. Cette zone tombant sous le contrôle des fascistes c'était la fin du ravitaillement pour les armées républicaines assurant la défense de Madrid. Au surplus, cette manoeuvre avait le but de poursuivre l'isolement de Madrid, en établissant des positions fortifiées au Sud, sur la rivière Tajuña, au Nord sur Guadalajara, puis par une attaque combinée, opérer la jonction à Alcalá de Henares. On concoit aisément des lors que les fascistes aient mis tout en oeuvre pour s'emparer de la zone du Jarama, pierre angulaire de tout leur échaffaudage stratégique. Ils avaient concentré dans ce secteur, toutes leurs forces marocaines et la légion étrangére, renforcées encore par les soi-disant volontaires Portugais, Allemands et Italiens, au nombre de huit a dix mille.

En tout, dans la zone de Getafe, Torrejón de Velasco, Valdemoro et Pinto, les rebelles avaient rassemblé a peu près vingt cinq mille hommes. Vingt cinq mille hommes triés sur le volet, aidés par un équipement technique puissant, en particulier, des batteries d'artillerie anti-tanks et anti-aériennes.

Le plan des opérations avait été minutieusement étudié par des officiers Allemands experimentés.

Premiers chocs

Au matin du 6 février, les fascistes attaquaient avec trois colonnes de trois mille hommes chacune, sur le front Marañosa, San Martín de la Vega et Ciempozuelos. L'attaque etait appuyée par un feu

© Archivos Estatales, mecd.es

d'artillerie intense (de la zone de Pinto-Valdemoro) et par des tanks.

Vers le soir, les rebelles réussissaient a repousser les républicains jusqu'aux bords de la rivière Jarama.

Sous la pression des forces ennemies, les antifascistes étaient forcés d'abandonner la Marañosa et Ciempozuelos. Tandis que les républicains se maintenaient à San Martín de la Vega, les rebelles s'établissaient sur les hauteurs au Nord-Ouest de cet endroit.

Pendant la journée, les rebelles avaient repoussé les unités républicaines jusqu'aux endroits où l'on pouvait traverser la rivière Jarama. Durant les journées du 7 au 10 février, les batailles pour passer la rivière continuérent sur tout le front de La Marañosa à Ciempozuelos. Le combat pour la possession du repli de la rivière près du Manzanares au Nord-Ouest de La Marañosa, était le plus féroce.

Le 8 février, les rebelles repoussent les républicains du repli de la rivière, s'emparent du pont qui traverse la rivière Manzanares, au Sud de Vaciamadrid, s'approchant ainsi très près de la route de Valence.

Mais le 9 février, par une contre-attaque vigoureuse, les gouvernementaux reprennent le pont et réoccupent la partie Nord du repli de la rivière.

Après avoir livré des batailles qui durèrent cinq jours, et après avoir subi de fortes pertes, les rebelles réussissent à avancer seulement de cinq à huit kilomètres.

Heures sombres

A l'aube du 11 février, les rebelles parviennent à prendre le pont de Pintoque, par une attaque inattendue.

Traversant la rivière avec cinq bataillons, accompagnés de tanks, ils avancent dans la direction d'Arganda. Vers la fin de la journée ils prennent la zone de la hauteur 694. Les rebelles tentent, sans succès, de prendre le pont au Sud de Vaciamadrid et le gué près de San Martín de la Vega.

Ayant concentré, durant la nuit du 12 février sur le côté Est de la rivière Jarama quelques dix mille hommes, munis de tanks et d'une artillerie puissante, les rebelles recommencent leur avance sur San Martín de la Vega. Les forces républicaines ayant reçu pendant la nuit des renforts, déclenchent alors une contre-attaque à l'Est et au Nord.

Pendant toute la journée du 12 février, il y eut des batailles persistantes dans la zone du pont Pintoque et de la côte 694. Les rebelles

© Archivos Estatales, mecd.es

avancent de deux a trois kilomètres au Nord du pont Pintoque, occupant le gué de San Martín de la Vega et s'approchant de la hauteur de Pingarrón.

Cependant, toutes les tentatives d'attaque dans la direction de la côte 620 et d'Arganda sont repoussées par les forces républicaines, faisant subir aux assaillants de lourdes pertes.

Le 14 février, les rebelles continuent leurs attaques incessantes en concentrant leurs efforts dans la zone de la côte 694, en direction d'Arganda et de Morata de Tajuña.

Pendant ces deux jours, la lutte atteint son maximum d'intensité.

En cette journée, les combats revêtirent un aspect sauvage, tellement l'acharnement était grand de part et d'autre, avec des effectifs se montant à vingt cinq mille hommes, les fascistes veulent poursuivre leur avance. Leurs coups sont dirigés vers le front des côtes 620 et 700. L'attaque ennemie est soutenue par plus de trente tanks et un feu de barrage d'artillerie, sur un front de seulement six kilomètres.

Cette attaque est tellement puissante que les forces républicaines sont obligées de se retirer à une distance de un à deux kilomètres vers l'Est. Les rebelles arrivent à s'infiltrer vers Morata. Par une contre-attaque, les républicains, appuyés par des tanks, les repoussent. L'offensive fasciste est brisée. Vers la fin de la journée le front se stabilise.

Le mur d'acier

Ainsi, au moment où les combats atteignaient le plus d'intensité, les forces ennemies, s'effondraient, épuisées.

Leur avance etait arrêtée par la résistance héroïque et les contre-attaques énergiques de l'armée républicaine.

Le correspondant du journal anglais conservateur "DAILY TELEGRAPH", qui était du côté rebelle, écrit dans un article du 15 février:

"Les pertes subies pendant les batailles de cette journée, ont été très grandes. De longs défilés de mulets avancent lentement, allant et retournant aux postes de secours. Jamais pendant toute la guerre civile je n'ai vu autant de blessés en un seul jour!"

D'après les informations de la Presse étrangère, les unités marocaines ont perdu de quarante a cinquante pour cent de leurs effectifs.

Pendant ces batailles, les rebelles ont perdu environt vingt avions.

Le 15 février les factieux réorganisent leurs unités disloquées et

© Archivos Estatales, mecd.es

démoralisées. Leur flanc droit est à découvert, ils essayent encore une fois pendant la journée du 16 février d'avancer sur Morata.

Leur but était d'assurer leur flanc droit en s'avançant jusqu'a la rivière Jarama. Toutes leurs attaques furent repoussées.

Le matin du 17 février, l'initiative tend à passer du côté des républicains, qui amorcent une contre-attaque du côté Nord de la riviére Manzanares. Après des combats acharnés, les gouvernementaux occupent Marañosa vers la fin de la journée. Cette manoeuvre produit une forte pression sur le flanc gauche et l'arrière de l'ennemi.

En même temps, les républicains commencent à attaquer le flanc droit des rebelles, sur le front des collines Pingarron et Butarron, ou ils avaient réussi aussi à avancer.

Dans la période du 18 au 20 février, les républicains gardérent leurs positions au Nord du Marañosa, améliorant en même temps leurs positions à l'Est de la rivière Jarama, par toute une série d'attaques décisives. Le 21 février, les républicains déclenchent une offensive contre le flanc gauche des rebelles.

Ils entourent la côte du Pingarron, et prennent le gué près de San Martín de la Vega. De cette façon, ils menacent aussi le flanc droit des rebelles, situé sur le bord Est de la rivière Jarama.

Les 22 et 23 février, les républicains continuent leur avance; malgré une résistance déséspèrée des rebelles, ils prennent la colline du Pingarron, forçant les fascistes a reculer de deux a trois kilomètres sur tout le front à l'Est du Jarama.

Pendant ces journées, les combats les plus acharnés se déroulèrent, pour la possession de la colline du Pingarron, sur laquelle, après avoir reculé definitivement, les rebelles laissèrent plus de mille hommes sur le terrain.

Les batailles du mois de février sur la rivière du Jarama eurent un caractère diffèrend de toutes celles qui se déroulèrent auparavant. Des deux côtés, des forces considèrables s'affrontèrent. Les rebelles concentrèrent pour l'offensive a peu-près vingt-cinq à trente mille hommes selectionnés, dont au moins dix mille hommes étaient Allemands ou Italiens.

La densité moyenne par kilomètre de front atteignait jusqu'a mille hommes, allant parfois jusqu'a deux mille hommes et plus.

Les combats étaient acharnés et féroces, des deux côtès on luttait sauvagement pour chaque mètre de terrain. Enfin, les batailles avaient un caractère prolongé (quinze jours de combats presque ininterrompus), laissant les deux côtés grandement éprouvés.

© Archivos Estatales, mecd.es

"No pasarán"

Le résultat de ces quinze jours de luttes sans merci, fut que les fascistes ne purent occuper, sur le côté Est de la rivière Jarama, qu'une zone ayant seulement douze kilomètres de front et de trois a cinq kilomètres de profondeur.

Même les buts inmédiats de leurs opérations n'étaient pas atteints. Malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent pas à occuper la zone d'Arganda et de Morata, ni à couper les communications entre Valence et Madrid. Les rebelles n'ont pu, même au prix d'un formidable effort, que prendre des positions en cul-de-sac, laissant leurs flancs exposés à d'éventuelles attaques.

Cette situation met les rebelles en difficulté, surtout si on tient compte que la distance directe entre la brêche du front de San Martín de la Vega à la zone du Marañosa, où les républicains tiennent encore leurs positions, n'est que de neuf kilomètres. Ce cul-de-sac peut être coupé par les républicains d'un moment a l'autre.

Les opérations de grande envergure accomplies par les rebelles, soutenus par les troupes régulières italiennes et allemandes, pendant le mois de février, n'ont abouti qu'a un échec, malgrè une préparation très soignée. Madrid reste toujours inviolable et inaccessible, grâce à la résistance héroïque des troupes antifascistes, qui combattaient et combattent toujours contre un ennemi supérieur en armes automatiques et en hommes.

Morata, 15 mars 1937.

*

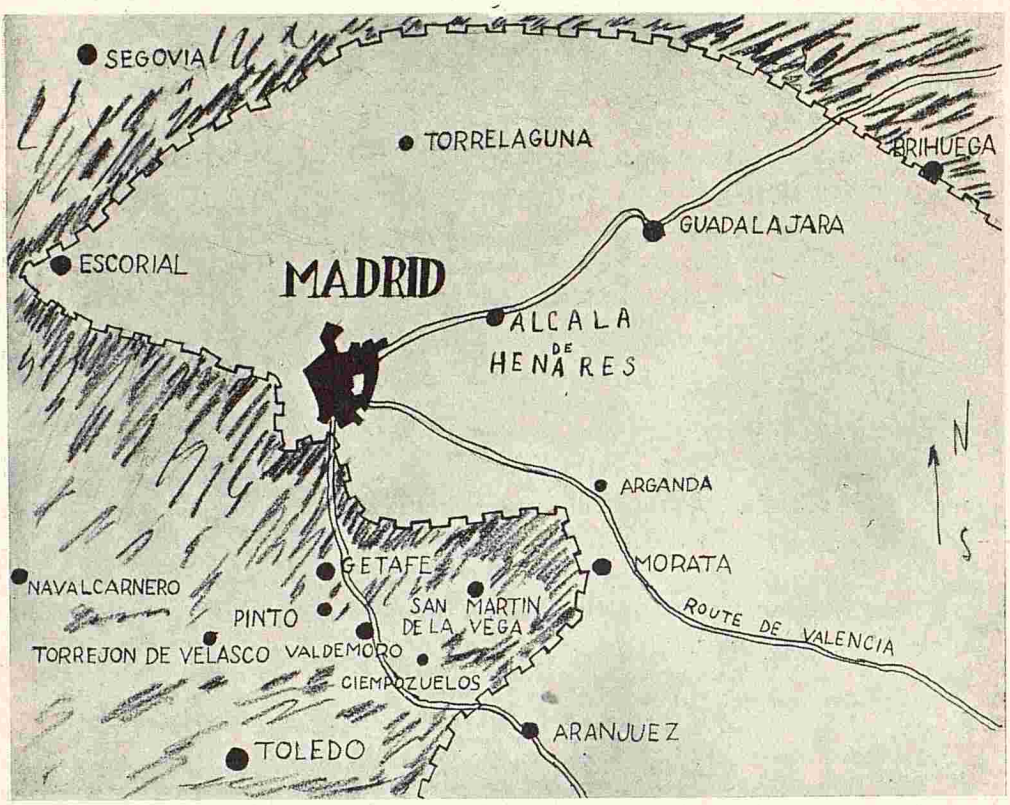
L'article qui precède a été tiré d'un journal soviétique.

Il fixe une des grandes batailles de la guerre d'Espagne. Nous l'avons placé là en raison de sa clarté et de son objectivité afin de fixer le cadre général dans lequel vont se dérouler les premiers combats de la 15ème Brigade.

Car c'est en effet dans une partie importante de cette zone décisive que sont entrés en action les différents bataillons de la Brigade.

Nous allons successivement suivre l'action de chacune de nos glorieuses unités sur ce même front.

© Archivos Estatales, mecd.es



Carte indiquant les principaux objectifs que voulait atteindre l'armée de Franco.
(Secteur d'Arganda - Morata - Route de Valence.)

© Archivos Estatales, mecd.es

Avec le Bataillon "6 Février"

Premier contact

11 FEVRIER: 10 HEURES DU MATIN

Nous voici à Colmenar de Oreja. Nous prenons position dans nos cantonnements. Nous devons y rester quelques jours. Cela nous plait, parce que le bruit du canon calme les impatients. En effet, le front n'est pas loin et nous vivons l'atmosphère fébrile de ce qui est l'immédiat arrière-front.

Ici, les fascistes ont déjà bombardé avec leurs avions; déjà des gosses et des femmes ont payé de leur vie ces visites. Enfin, l'on nous appelle pour manger; les plaisanteries fusent. D'un peu partout. Moral excellent! Nous mangeons. Nous avons mangé.

13 HEURES 30

Un ordre arrive. Il faut partir.

Oui, les fascistes ont lancé sur ce point du Front une grande partie de leurs forces et ils attaquent. Ils veulent couper toutes les communications et encercler Madrid. Des milliers de gosses sont morts; d'autres vont mourir. Toutes ces pensées nous ont secoués. Aussi, avec quel enthousiasme nous nous préparons!

Tout le bataillon est réuni sur la place du village. Nous sommes mêlés à une colonne de volontaires espagnols; eux aussi partent—et dans quelles conditions! Nous sommes bien équipés avec casque, souliers, sac, masque â gaz, couvertures, tout ce qui est nécessaire pour la guerre. Les Espagnols rien que leur fusil, des espadrilles, des vêtements de travail—et pourtant, il fait froid. Quel exemple pour nous!

© Archivos Estatales, mecd.es

Nos camarades espagnols s'embarquent dans des camions. Notre XV^{ème} Bataillon 6 Février veut les saluer. Aux faisceaux nous nous formons en carré, drapeau au vent. Je les salue; eux aussi nous saluent. Ils partent, L'Inter, la Marseillaise, "nous passerons", "viva Russia"; les voilà partis. A notre tour; il est 5 heures 1/2.

Les camions sont là. Nous ne pouvons nous embarquer tous, faute de place. On viendra chercher la 3ème Compagnie après. Nous sommes sur la route qui mène au front. Les coups de canon deviennent plus distincts. On approche et les camarades se serrent un peu plus; on veut toucher l'épaule du copain; on veut sentir un autre soi-même. Et puis... nous avons un peu peur.

Sur la route, de nombreux arrêts occasionnés par une file interminable de camions, de voitures, d'hommes, de convois de toutes sortes. Nous arrivons à l'endroit où nous devons quitter les camions pour continuer la route à pied. 10 heures du soir!

Les ordres sont rapides, précis. Chut! pas de bruit. En colonne sur les côtés de la route! Tout cela est exécuté rapidement. Les dernières consignes sont données. Nous sommes prêts. Hélas! pas de mitrailleuses. Le camion qui les transportait, n'est pas là; il est resté en panne. Pause sur le bord du talus. Nous nous enroulons dans nos couvertures, presque toujours par deux; l'on a moins froid. Les plaisanteries ont cessé. Les camarades sont plus graves. Seul, s'entend le bruit du canon et des mitrailleuses; mais loin de l'endroit où nous sommes.

Une lumière sur la route. Alerte! Le Commandant du bataillon espagnol demande du renfort de suite. Et nous n'avons pas nos mitrailleuses! Mais nous pouvons nous rapprocher. Debout! En colonne. Nous frissonnons. La nuit nous enveloppe devantage; allons-nous avoir peur? Mais, voici notre camion, nos mitrailleuses. Tout va bien; le courage aussi.

Deux groupes de mitrailleurs ont recu l'ordre de l'Etat-Major de se mettre à la disposition du bataillon espagnol. Ils partent. Poignées de main à la hâte. Nous les regardons s'enfoncer dans la nuit qui les prend. Nous sommes un peu honteux de rester là. Pourquoi n'y allons-nous pas tous? J'explique que nous devons nous retrouver le matin et que ceux qui sont partis ne sont simplement qu'un renfort provisoire pour le bataillon qu'au petit jour, nous devons relever. A ce moment, il est minuit 30'. Combien avons-nous marché? Bruit de moteur. Qu'est-ce? Notre attention est attirée par la forme bizarre, qui s'avance, des autos-mitrailleuses! Trois autos-mitrailleuses!, ça doit faire du bon boulot—dit GARRIGOU. Et les plus vieux d'entre nous recontent leurs souvenirs de guerre.

Halte! repos. Impossible, cette fois, d'obtenir le silence—des con-

© Archivos Estatales, mecd.es

versations, des souvenirs, des histoires; tout cela sort pressé, à un rythme accéléré. Nous avons soif de parler. Mais cela ne dure pas longtemps; la fatigue des jours précédents plie tous ces hommes et bientôt un silence complet nous enveloppe.

4 HEURES DU MATIN

Réveil. Il fait très froid. Sur la route, les voitures passent, rapides. Les ordres succèdent aux ordres. Les autos-mitrailleuses nous croisent, chaque fois un murmure satisfait les salue. Sur le bord de la route, l'une d'elles est abandonnée; les fascistes nous l'ont détruite. Les hommes qui l'occupaient, ont été tués. C'étaient des Espagnols, des jeunes!

On me pose des questions. Où sont les deux groupes de mitrailleuses? Que font-ils? Allons-nous les rejoindre de suite? Les Espagnols ont-ils tenu le coup, malgré leur petit nombre? Les fascistes ont-ils traversé le pont d'Arganda? Les camarades ont-ils vu l'ennemi? Autant de questions auxquelles je ne puis répondre; mais le jour qui se lève, va nous donner satisfaction. En effet, branle-bas de combat. Fusils, cartouches, munitions; tout cela est prêt. Les camarades aussi. Nous avons quelques nouvelles... mauvaises, hélas! Le pont d'Arganda est pris. Les fascistes ont passé dans la nuit; il faut immédiatament prendre les positions. Sac au dos, fusil à la bretelle, nous nous avancons. Nous marchons prudemment. Il fait presque jour. Une compagnie est partie bien avant nous; nous devons la retrouver; la voici. Tous ensemble, nous sommes plus confiants. Nous marchons encore quelques pas sur la route. Bientôt il faudra s'égailler dans les champs de vignes, d'oliviers, qui seront plus tard des abris naturels dont nous saurons nous servir. Les camarades demandent qui est à côté de nous, à droite, à gauche.

A l'extrême gauche, la brigade Lister, essentiellement espagnole; en venant sur la droite, le bataillon anglais; ensuite nous; à notre droite, Dimitrov, le bataillon Dumont. Il doit être 8 heures du matin; depuis hier au soir, nous avons un peu perdu la notion du temps. Et nous sommes en contact avec l'ennemi; c'est la guerre, oui ca y est. Pendant que je donnais ces explications, la manoeuvre citée plus haut s'achève. A droite et à gauche, je regarde avec mes jumelles: le Bataillon Dumont est en contact avec l'ennemi; les mitrailleuses hurlent furieusement â la mort. "Dimitrov" aussi se bat; je vois les camarades bondir d'olivier en olivier, et, est-ce illusion? il me semble que déjà quelques camarades ne bougent plus: blessés? morts? Je suis trop loin pour avoir une certitude. Je me tourne vers la gauche, je vois très bien deux maisons sur une crête, deux maisons toutes blanches. Les Anglais s'approchent de la

© Archivos Estatales, mecd.es

première maison; ne sont-ils pas imprudents de marcher ou de courir comme ils le font, en terrain aussi découvert? pour le moment, il ne le parait pas. Je ne vois pas le bataillon Lister; il doit être beaucoup plus à gauche. Notre bataillon occupe le centre du front de la XV^{ème} brigade. Ils sont bien en avant de l'endroit où je suis, les copains! Ils sont cachés à mes yeux par un petit vallonnement. Par la route, je les aurai vite rattrapés. Je marche. J'arrive à leur hauteur. Quelle heure est-il? 9 heures 10'! le temps passe vite. Nous sommes en pleine bagarre; les mitrailleuses nous ont repérés et les fascistes se servent de balles explosives. Elles font un bruit sec—lorsqu'elles éclatent—comme de gros pétards.

Déjà des blessés! Quelle compagnie? La première qui était partie avant nous; il n'en reste plus beaucoup. Son commandant, grièvement blessé, en disant "En avant". Les camarades sont allés en avant. Ils ont commencé à monter pour prendre une petite colline d'assaut. Les fascistes sont plus nombreux, mieux armés. Les mitrailleuses fouillent les chairs et la presque totalité d'une compagnie a fini d'exister. Pendant ce temps, les mitrailleuses continuent leur oeuvre de souffrance et de mort. J'apprends que nos mitrailleuses ne marchent pas. Je pense aux deux groupes: marchent-elles, les leurs?

Les hommes profitent de tous les abris: oliviers, vignes, sillons, ruisseaux, tout est bon pourvu que nous avancions. Soudain, le canon mêle sa voix à celle des mitrailleuses. Sur tout le front de notre Brigade, il pleut du fer. Des hommes tombent. Nous n'avançons plus. Les mitrailleuses nous tiennent sous leur feu. Les nôtres ne marchent toujours pas. Nous avons des fusils, les fascistes ont des canons et des munitions.

Plus loin, il y a trois canons. Pourquoi ne tirent-ils pas? Ils sont à nous, ceux-là; mais ils sont vieux, usés. A ce moment, j'ai honte d'être Français: des hommes tombent ici et nos canons ne marchent pas. Il y en a beaucoup à la frontière, le Gouvernement espagnol les avait achetés. "Non-intervention" a-t-on dit. Blocus! et toujours la mitraille fouille. Des cris de souffrance, des appels; rien ne compte: Blocus. France! Angleterre! les meilleurs de votre peuple tombent; la mitraille est Allemande, Italienne, Portugaise et nous, rien! nos appels sont vains: Blocus.

Depuis combien de temps les camarades tombent-ils? je ne sais, et les fascistes augmentent encore leur pluie de fer. Je crois que nous fléchissons: 1° retraite. Nous n'avons pas eu peur, mais nous n'avions à opposer aux canons et aux mitrailleuses que des hommes, que des fusils. Il faut battre en retraite. En bon ordre, nous exécutons cette manoeuvre. Il fait, à présent, un temps radieux, le soleil nous réchauffe, pas de vent. Nous marchons à travers les vallonnements; c'est très dur,

© Archivos Estatales, mecd.es

les camarades transpirent, la sueur coule sur leur visage maculé de boue, de sang même. Les mitrailleurs, avec leurs pièces inutiles, peinent; ils ne veulent rien laisser—c'est pourtant lourd! Nous marchons. Il fait très chaud. Nous avons soif: pas d'eau! L'artillerie nous repère, elle nous suit. Les obus arrivent au but, parmi nous. Les ouvriers allemands, italiens ne sont pas complices, eux; beaucoup de bombes n'éclatent pas, nous les en remercions. Mais, quelle amertune pour nous; je crois que nous haïssons hommes et gouvernants pour leur non-intervention. Je pense au cri de "viva Russia". Le peuple d'Espagne sait cela et s'en souviendra. Nous aussi.

Les sifflements des obus sont toujours aussi nombreux. Les hommes tombent toujours. Nous avons terriblement soif. Les mitrailleuses ne nous voient plus; elles s'arrêtent, mais la canonnade continue. Combien de temps avons-nous marché avant d'arriver là où nous sommes? Le lieu est propice pour nous permettre de nous réorganiser. Il faut absolument que nous nous arrêtions et que nous repartions en avant. Pas beaucoup de temps pour ce travail! Quelques bombes arrivent ici, mais sans danger et nous repartons, mais avec l'expérience du premier contact. C'est à ce moment que j'ai enfin des nouvelles exactes de nos groupes de mitrailleuses. Voici ce que j'apprends:

Nos camarades arrivent aux positions que leur avait indiquées le Commandant espagnol; ils placent leurs mitrailleuses en face du pont, très près. Ils posent la question "Ou est l'ennemi?" "De l'autre côté du pont"—disent nos camarades espagnols—rien à craindre de ce côté, non rien; l'ennemi n'a pas encore passé le pont". Les copains organisent les tours de veille, les autres se couchent. Le jour arrive. "Rien à signaler? demande-t-on aux veilleurs"—non, rien—Soudain, les camarades voient, à moins de 100 mètres d'eux, les Maures. Quand avaient-ils passé? Probablement dans la nuit. Le fait est que les fascistes étaient là. Que faire? Les fascistes étaient nombreux, très nombreux. Nos camarades étaient 40 au máximum. Se replier? La prudence l'exigeait. Mais les copains avaient des mitrailleuses, ils allaient s'en servir. Chacun à son poste, prêt. Et la bagarre commenca, elle ne devait pas beaucoup durer. Nos camarades devaient être bientôt délogés de leurs positions par des ennemis supérieurs en armes et en effectifs, mais avant, ces derniers durent faire sauter, avec leurs tanks, une de nos mitrailleuses et les hommes qui la servaient. L'ennemi s'approche. Que doivent faire nos copains? Une seule solution. Dans un instant, l'ennemi les aura encerclés. Retraite alors? Oui, mais en bon ordre. Nous ne devions revoir les survivants de ces deux groupes que deux jours plus tard.

© Archivos Estatales, mecd.es

1 HEURE 1/2

Notre Brigade se déploie à nouveau, nous marchons lentement mais sûrement. Tout nous sert d'abri. D'ailleurs les obus dont nous sommes si généreusement gratifiés, sont là pour nous donner la juste mesure de prudence nécessaire. Le front est le même que le matin; les camarades anglais sont toujours à gauche, nous au centre, les bataillons Dimitrov, Thaelmann et Dumont à droite. De l'endroit où je suis, je ne puis voir ces derniers bataillons. Je fais le tour de la ligne de front de notre Brigade. Je rencontre le camarade FORT sur la route: —"Ca va? Ca peut aller! —Tant mieux, mais cette satanée maison blanche nous em...; il faudrait la démolir". Je continue ma route. Je vois les copains. Les traits sont tirés, fatigués—faim, soif! on lit tout cela dans leurs yeux; mais on lit aussi le grand désir de venger ceux d'entre eux qui sont déjà tombés. Tout disparait lorqu'on parle des disparus: la fatigue, la faim, la soif? Est-ce que cela compte lorsque la grande famille que nous étions, se voit déjà privée des meilleurs d'entre nous? Est-ce que cela compte lorsque nous pensons à nos femmes, à nos mères, à nos gosses et que, dans notre esprit, nous voyons la mitraille de Mussolini, d'Hitler—comme elle l'a fait à Madrid—torturer nos gosses, tuer nos mères? Non! Nous ne voulons pas cela. Puisque nos gouvernements se refusent à aider le peuple d'Espagne; nous, nous ferons tout pour que nos petits, nos vieillards ne connaissent jamais plus cela.

Le soleil commence à se cacher, la nuit va tomber. On dirait que l'action se ralentit un peu. Je vais aller jusqu'au poste de secours du bataillon, j'ai vraiment très soif. Une ambulance est là. Je m'entends appeler. "Nom de dieu! tu es blessé? —Oui, aux deux cuisses. —C'est le Commandant FORT qui n'a pas été épargné. "Comment as-tu fait? —Je voulais situer l'emplacement des mitrailleuses fascistes avec l'auto-mitrailleuse qui m'accompagnait pour les démolir, si nous les trouvions. Je n'en ai pas eu le temps, une balle explosive m'a envoyé ses éclats et voilà! Tu sais que FAIVRE a recu une balle dans la tête; je crois qu'il est mort". —Je regarde FAIVRE sur son brancard; c'est un jeune: 23 ans!; il est pâle, je ne sais s'il est mort. Mais l'ambulance va partir, une poignée de main "Bonne chance!—Au revoir!, dis aux camarades de tenir le coup. —Nous tiendrons!"

Je vais rejoindre les copains. Oú sont-ils, à présent? A droite de la route, dans les oliviers, sur une crête. Je marche rapidement. La nuit tombe. Combien d'hommes, de frères avons-nous perdus au-

© Archivos Estatales, mecd.es

jourd'hui? Combien d'ambulances ont emporté, cachés dans leurs flancs, des corps meurtris, inertes, labourés par cette mitraille allemande de Hitler, ces avions du Duce. Et quelque part, dans le monde, des hommes autour d'une tapis vert discutent, ergotent—ça s'appelle "Le Comité de non-intervention".

21 Février 1937.

GALLI
Commissaire Politique du Bataillon 6 Février.

Durs combats

L'Etat-Major de la Brigade qui est là sur le front, se rend bien compte de la situation difficile, il sait l'infériorité de nos armes et la supériorité numérique démesurée des forces fascistes contre lesquels nous luttons.

Mais il sait l'enjeu énorme de ce combat à armes inégales.

La route de Valence...

Le cercle de fer qui menace d'entourer Madrid...

On sait que l'ennemi a lancé dans cette bataille des forces 10 fois supérieures aux nôtres mais personne dans l'Etat Major ne perd confiance.

Suivant l'expression de Martinez Barrio aucun officier aucun chef ne se permet de "divorcer un seul instant avec la victoire".

Les ordres se succèdent calmes et fermes.

Le général Gall qui commande alors la Brigade domine la situation. Il est à la hauteur de sa tâche.

J'ai causé avec le Commissaire de la Brigade le camarade Coppic qui lui aussi déploie sa calme énergie au côté du commandant.

Sans phrases superflues il m'a donné les indications nécessaires sur la situation du Bataillon "6 Février" où je dois me rendre:

L'ordre est simple: Il faut tenir coûte que coûte.

Avec le Lieutenant Colonel Claus nous partons aussitôt. Il me présente au Commissaire du Bataillon, Galli, sous les oliviers dans la nuit, puis à d'autres camarades dont je ne me souviens plus. Mais tout le monde est affairé, presque fièvreux.

Les ordres circulent dans la nuit. Placez votre mitrailleuse sur la droite de cette crête, dit un officier à un groupe de soldats qui arrivent lourdement chargés.

Des hommes errent de ci de là semblant désorientés.

© Archivos Estatales, mecd.es

Ils ont perdu leur unité pendant les combats de la journée. Commandants et Commissaires les renseignent brièvement pour qu'ils reprennent leur place de combat.

Le Commandant du Bataillon, Fort, a été blessé dans la soirée vers cinq heures; plusieurs autres officiers et commissaires sont aussi tombés.

Nous avons perdu quelques camarades miliciens parmi les meilleurs.

On profite du calme relatif de la soirée pour rétablir l'ordre de combat dans le bataillon, et assurer de bonnes liaisons avec les unités voisines.

Les sentinelles veillent.

Minuit. Quelques rafales de mitrailleuses.

Quelques coups de fusils claquent de ci de là.

Les miliciens s'assoupissent à demi, aux pieds des oliviers.

Le Lieutenant Colonel Claus a du flair, il vient de trouver là tout près, une couverture qui trainait; nous nous étendons côte à côte sur le champ de bataille.

Au petit jour, transis de ce froid humide des nuits espagnoles nous avançons.

Nous voici au sommet de la crête.

Ah! si nous pouvions conserver cette position, elle est excellente.

Mais les balles sifflent, nombreuses, et trouvent des victimes. Des dum-dum claquent nerveusement contre les troncs d'oliviers tandis que d'autres s'enfoncent et explosent dans les buttes de terre ou dans le corps des camarades.

La position devient de plus en plus difficile à tenir.

Par bonheur voici nos tanks qui arrivent.

C'est une belle matinée ensoleillée.

La venue de ces colosses métalliques nous gonfle d'enthousiasme et de courage.

Avec eux, nous nous croyons invulnérables.

Un ordre part:

—Avancez avec les tanks!

Tous le monde se lève et avance.

Nous dépassons la crête et nous sommes sur un versant planté de vignes.

Les fascistes reculent.

Nos tanks les poursuivent de leur feu de canon et de mitrailleuses.

Mais l'ennemi tire à coups de canon sur ces forteresses mobiles dont les munitions sont épuisées. Ils doivent rebrousser chemin.

Nous sommes ici dans une position dangereuse. Pas d'abris naturels, et sur cette pente chacun de nous est une cible facile pour les fascistes, qui à présent contre-attaquent.

© Archivos Estatales, mecd.es

Nous remontons sur la crête plantée d'oliviers. Chacun se blottit derrière les monticules de terre qui sont aux pieds des arbres.

Nos mitrailleuses sont en action. Nos fusils tirent un feu nourri.

Mais les fascistes qui veulent reprendre cette crête commencent un véritable pilonnage d'artillerie.

Nous sommes couchés à terre. Ah! si on pouvait rentrer dans cette terre!

De tous côtés les obus éclatent.

Cependant un certain nombre de ces dangereux projectiles s'enfoncent dans la terre meuble sans éclater.

Nous pensons que ce sont nos amis des pays fascistes fournisseurs d'armes à Franco, qui sont les héroïques auteurs de ces malfaçons.

L'autre jour on a ouvert un obus non éclaté. Dedans on a trouvé une note ainsi conçue: —"C'est tout ce que nous pouvons faire pour vous... actuellement... courage. Salut."

Un camarade me dit que ces jours derniers huit camarades italiens qui sabotaient héroïquement la fabrication de guerre mussolinienne ont été fusillés à Milan.

Mais ils ont sauvé bien des vies...

Quelle gratitude nous avons pour ces camarades inconnus.

Je suis blotti dans un trou d'obus auprès d'un olivier aux côtés du Lieutenant Huet.

Il observe attentivement avec ses jumelles un point sur le versant opposé, et me passant l'instrument il me dit — Regarde! il me semble qu'il y a là un nid de mitrailleuses fascistes. — Je regarde mais au même moment un obus éclate à quelques mètres devant nous, et un éclat traverse sa main tendue vers moi.

En hâte je le panse.

Les infirmiers l'emmènent.

Un instant après arrive Le Ven, Commissaire de Compagnie. Il tombe. Une balle l'a touché vers le coeur. Il est pâle. Les brancardiers l'emmènent.

De toutes parts les camarades sont frappés, les brancardiers ont fort à faire. Ils se dépensent heroïquement.

Cette crête est un enfer. La mitraille vole partout. Nous ne sommes pas abrités. Cependant nous tenons! Pas une défaillance. Bataillon héroïque.

Mais soudain surgissent les tanks ennemis. Ils avancent, inexorables. Les voici à 30 mètres crachant le métal et le feu. Nous n'avons pas alors de grenades, pas de balles anti-tanks, pas de canons de tranchées. Que faire?

© Archivos Estatales, mecd.es

De rage nous tirons contre ces monstres, mais nos balles s'écrasent contre la carapace métallique.

Il faut se replier.

Par bonds, d'olivier en olivier, nous nous replions. Hélas! quelques uns d'entre nous tombent en chemin.

Nos mitrailleuses tirent encore. Nos fusils parlent. Il faut reculer, reculons, mais personne ne fuit. Pas de débandades.

Le Bataillon dans le meilleur ordre possible s'arrête sur une position...

Blotti derrière les troncs d'oliviers tout le Bataillon tiraille.

Les brancardiers s'affairent héroïquement...

Je vois Garrigou, un Commissaire Politique de Compagnie étendu sur un brancard. Il est perdu. Il est tombé comme un héros. J'apprends par Galli qu'un camarade d'Alger que je connaissais bien: Nadal, chef d'une pièce à la compagnie de mitrailleuses a tenu jusqu'au dernier moment comme un brave, jusqu'à ce que les fascistes le tuent à bout pourtant à son poste de combat...

Il n'a pas reculé d'un pas.

"NO PASARAN"!

Les tanks fascistes ayant craché toutes leurs munitions retournent. Grâce à notre feu nourri, la vague d'assaut fasciste n'a pu profiter de la trouée des tanks.

Nous réoccupons la crête.

Pendant deux jours plus de dix fois se renouvellera cet épisode.

Avance.—Repli.—Avance.—Repli.

Le 12 Février sur le tard, les fascistes tentent un gros effort. Ils nous repoussent loin de la crête, mais ils n'osent l'occuper tant notre feu est intense, et à la faveur de la nuit nous réoccupons cette position.

Quelle effroyable nuit!

Nos forces sont un peu disloquées par les pertes. La nuit est terriblement noire. Les hommes par petits groupes se couchent sous les oliviers.

Tous sont exténués, mais nul ne peut dormir tant l'inquiétude est grande. On ne peut pas situer exactement les positions ennemies.

Si on était encerclé...

Emile Schneiberg qui a pris le commandement du Bataillon cherche a reconnaître. le front. Tous, nous avons soif et faim, car le ravitaillement a souffert de ce perpétuel mouvement.

Quelques hommes pourtant passent dans la nuit portant des victuailles, ils vont de groupe en groupe.

On essaie de s'assoupir, le froid humide vous glace jusqu'aux os.

Enfin le jour se lève.

Repli... Avance... Navette meurtrière.

© Archivos Estatales, mecd.es

Parfois dans ce combat inégal, des camarades pris de panique, reculent un peu à l'arrière et se blotissent derrière les oliviers. Il faut que par l'exhortation et par l'exemple les officiers et commissaires empêchent la panique.

Il faut tenir coûte que coûte!

Chacun fait tranquillement son devoir!

Vers 15 heures le .... Février, les fascistes tentent un suprême effort.

Affaiblies, infériorisées nos forces reculent sous cette poussée. Attention à la panique! Des hommes pleurent de rage, de faiblesse, d'énervement.

Il faut arrêter le recul. Il faut tenir coûte que coûte. Il faut reculer... Aucun n'est lâche. Cependant la disproportion entre nos forces et celles des fascistes est trop grande.

Mais nos forces se ressaisissent, et avant la nuit une ligne de résistance est établie sur les crêtes. Les fascistes ne sont pas passés.

Nous avons brisé leur élan — Leurs pertes sont lourdes.

Les jours suivants devaient être plus calmes sur ce front, car l'ennemi s'était épuisé dans ce combat sans atteindre son objetif.

Jusqu'àlors c'était le combat à découvert. Nous allions alors connaître la guerre de tranchées.

Ces trois premiers jours de combats sont mémorables. Je les ai vécus, et j'ai connu l'héroïsme inoui des gars du Bataillon Franco-Belge. Tous les autres bataillons de notre Brigade se sont comportés avec le même héroïsme. Un héroïsme de sang froid, sans besoin comme dans l'armée bourgeoise, de "doper" les hommes et de leur créer un courage artificiel par l'alcool, sans les tenir par la force de la menace des officiers. C'est l'héroïsme de la conscience populaire internationale.

Beaucoup des nôtres sont tombés là sur ce front.

Mais leur sacrifice n'a pas été vain.

Leur mémoire est impérissable.

J. B.

QUELQUES EPISODES HEROIQUES

Il faut, pour que le lecteur realise plus exactement l'héroïsme des combattant du bataillon Franco-Belge pendant ces premiers jours de bataille que nous mettions aussitôt sous ses yeux les récits de quelques épisodes pris entre cent autres semblables.

Faut il dire même, que les actes les plus héroïques ne seront pas relatés car leurs auteurs et les témoins directs ne sont plus.

© Archivos Estatales, mecd.es

Héros disparus aux actes inconnus vous êtes les plus grands.

On sait vaguement que tel camarade a été cloué sur sa mitrailleuse qu'il a marché jusqu'au dernier moment pour arrêter les assaillants. Il n'a pas reculé, tel autre est tombé en essayant de démolir un tank, tel autre fut tué en partant à l'assaut, à la grenade.

On ne sait rien de plus... rien de précis.

Les actes qu'on va relater ici sont écrits tels qu'ils se sont déroulés sans vaines fioritures.

Ils sont réels, c'est leur mérite.

Notre Commandant!

Les mitrailleuses sont arrivées! Nous commencions à désespérer. Depuis l'aube de ce 12 février 1937, les fascistes n'ont pas cessé de nous canarder. Nous n'avons eu, pour leur répondre, que nos fusils.

Nous allons, grâce aux mitrailleuses, pouvoir leur tenir un langage plus énergique.

Les ennemis avancent, enhardis par notre manque d'armes automatiques. Là-bas, sur la route, un peu en contre-bas, nous les voyons s'agiter.

Notre commandant, le camarade Fort, dédaigneux des balles qui sifflent autour de lui, est campé, en plein milieu de la route qui conduit à San Martin de la Vega. D'un coup d'œil, il a jugé la situation. Permettre aux fascistes d'avancer et de se fortifier, peut devenir malsain pour nous.

Son parti est pris. Il convoque les chefs de Section de la Compagnie de Mitrailleuses: "Placez immédiatement vos mitrailleuses sur la crête et tirez dans le tas!"

A peine en avons-nous installée une, que nous ouvrons le feu, balayant la route où se trouvent les fasicstes.

Cette plaisanterie, n'a pas l'air de leur plaire. Nous les voyons se bousculer, et détaler en désordre. Nous nous en donnons à cœur joie, nos camarades voltigeurs sont aux anges. Une exclamation, accompagnée d'un juron vient mettre fin à cette allègresse générale, M...! saloperie de mécanique, la voila enrayée!

Nous devons nous rendre à l'évidence, c'est un fait; notre mitrailleuse ne marche plus. Je la mets sur mon épaule et je dévale la pente jusqu'à la route. Peut-être vais-je trouver des armuriers qui pourront la réparer.

Où vas-tu? C'est le Commandant Fort qui m'interpelle: La mitrail-

© Archivos Estatales, mecd.es

leuse ne marche plus! — Donne-là à ce camarade espagnol, pour qu'il l'emporte dans une voiture des Colonnes Internationales. Rejoins tes camarades aussitôt après!

L'ordre éxécuté, je vais dans les lignes où sont nos camarades, en me dissimulant de mon mieux. Le feu des fascistes redouble, c'est un vacarme assourdissant. Une politesse en vaut une autre. Nous répliquons sur le mème ton. Avec usure. Notre commandant Fort n'a pas bougé de sa place; c'est un excellent poste d'observation. Un peu trop exposé peut-être. D'où nous sommes, nous le voyons évoluer. A un moment donné il part en avant des lignes avec une auto-mitrailleuse. Il donne des indications pour le repérage de deux mitrailleuses ennemies qui nous gènent dans nos mouvements. Mais soudain, nous le voyons chanceler, et se courber. De ses mains, il presse ses cuisses.

Il est blessé aux deux jambes par une balle et des éclats de balles dum-dum. Le premier moment d'émotion calmé, il s'adresse à tous ceux qui sont près de lui: "Ce n'est pas grave! Tenez bon! Je vous envoie du renfort. Ne bougez pas de là! Courage, camarades, je reviendrais encore parmi vous. Salut!"

Il a tenu parole. A peine rétabli, il est venu reprendre sa place de Commandant du Bataillon 6 Février!

D'après les déclarations du camarade

LAUDEBAT,

Commissaire Politique de la 2ème Section C. M.
XVème Brigade.

Le Commissaire Casanova est tué a son poste: en avant

Il savait parler et lutter.

C'était à Tarazona, où le 15ème bataillon était en formation. Le grenier où logeaient les volontaires de la 3ème section de la 2ème compagnie, était dans la demi-obscurité, éclairé par un bout de bougie. Dans un espace réduit, 27 hommes faisaient le cercle autour d'un camarade qui parlait.

La voix calme, les phrases correctes et réfléchies allaient droit au coeur et au cerveau des volontaires. Ces hommes, venus de France ou des colonies, ces ouvriers, ces paysans, ces anciens légionnaires, ces intellectuels, tous le vénéraient.

Cette voix qui s'imposait par sa puissance de pensée, sans chercher

© Archivos Estatales, mecd.es

le concours des artifices oratoires, était chaude et convaincante, elle parlait calmement de l'unité indispensable aux fils du peuple, dans leur combat d'émancipation.

Cette voix savait expliquer, d'une manière irréfutable et saisissante, le sens de la discipline librement consentie, à cette assemblée hétérogène de volontaires.

Cette voix était celle de Jacques Casanova, responsable politique de la 3ème section, 2ème compagnie. Il possédait l'art de la conviction, ses paroles ne sonnaient pas creux. On les comprenait, on était prêt à le suivre. Lui, qui voyait l'ensemble des problèmes élevés, n'oubliait jamais de redescendre sur la terre.

Cet idéaliste était profondément, totalement réaliste.

Non seulement, il savait décrire et expliquer, haranguer ou débattre; mais il savait aussi solutionner et organiser.

Ses solutions étaient promptes, souples et bonnes; il savait les défendre et les faire adopter.

Sérieux, préoccupé d'un sentiment de responsabilité totale et étranger à toute mesquinerie, la blague toujours à la bouche, voilà ce qu'était ce magnifique militant.

Nous allons voir ce qu'était le soldat!

... ...

Le 15ème bataillon était précipité dans la lutte.

Il fallait arrêter l'avance fasciste vers la route Valence-Madrid. Il n'y avait pas le temps pour une préparation minutieuse d'une contre-attaque; c'est pourquoi, après quelques heures de marche d'approche, le bataillon se disloqua.

L'avance commença le matin, dans la journée du 12 février 1937, sous un soleil brûlant. L'estomac vide et les lèvres sèches, les hommes avançaient avec enthousiasme.

Casanova, commandait la 3ème section de la 2ème compagnie du bataillon "6 Février".

Après les premières heures de combat, les ordres cessaient d'arriver. Les responsabilités du commandement retombèrent sur lui. Cela ne l'embarrassa point. Se référant sur le mouvement des flancs, il continua d'avancer.

Vers les premières heures de l'après-midi, nous avions occupé les crêtes qui dominent la vallée du Jarama.

Hélas! nous n'étions plus assez nombreux. Les balles sifflaient de tous les côtés; néanmoins l'ennemi reculait vers la rivière. Des combattants isolés commencaient à descendre les crêtes à la poursuite des fascistes. Ils n'étaient pas suivis.

© Archivos Estatales, mecd.es

Pour pouvoir affronter avec succès la résistance ennemie, Casanova, comptant sur l'arrivée des retardataires, s'était élancé vers la vallée en poussant ce cri, alors si simple, maintenant si glorieux: En avant! Dans le fond de la vallée, nous devions nous retrouver une trentaine, faisant le coup de feu contre l'ennemi qui se retranchait en hâte.

Mais le renfort ne venait pas.

Nous nous étions plaqués à terre, à une cinquantaine de mètres de la tranchée fasciste. Nous étions sans abri.

Casanova ne perdait pas son temps. Avec un calme surprenant, il se levait pour apercevoir l'ennemi, tirait en visant sans énervement et se planquait ensuite.

Ainsi, en ces instants périlleux, presque désespérés, avec la mort en face, il restait encore, pour une fois, notre guide et notre soutien.

En rampant, j'avais fini par passer en avant de lui. Je me retournai pour voir Casanova, cherchant son clin d'oeil significatif, son conseil. Je le vis allongé, son casque doublement traversé, baignant dans son sang généreux. Le front traversé par une balle meurtrière, il agonisait doucement, sans une plainte. Ses lèvres remuaient, sans voix. Je ne sais pas s'il comprenait, s'il pouvait encore entendre ou penser; mais croyant répondre à son seul voeu, à cette unique pensée qui dominait ce combattant inébranlable, je lui disais: "Non, Casanova, non! ils ne passeront pas, non! non!..."

Nous nous sommes retirés, nous l'avons laissé là, près du rio Jarama.

Le 2 avril 1937.

D. KAMY
15ème Bataillon détaché au Génie.

Un brave: Gaudefroy!

Parmi les multiples épisodes qui illustrèrent cette fameuse journée du 12 février 1937, il convient de signaler celui-ci. Sur la route de Saint Martin de la Vega, le commandant FORT, avait pris sous ses ordres directs le camarade GAUDEFROY, chef de la première section de la troisième Compagnie. Les fascistes avancent, il faut les arrêter à tout prix. Il donne l'ordre à GAUDEFROY d'occuper une crête sur la gauche de la route. Après des efforts inouis, la section parvient à s'installer sur cette position; les fascistes de leur côté n'ont pas perdu de temps, ils ont vu la manoeuvre et quand nos camarades commencent à tirer, ils sont pris dans un véritable ouragan de fer et de feu. Impossible de

© Archivos Estatales, mecd.es

tenir à moins de se faire tuer jusqu'au dernier sans aucun profit. Le Commandant leur fait dire de gagner au plus tôt un endroit moins exposé. Ce qu'ils font immédiatement. Toutes ces allées et venues ont pris beaucoup de temps. Vers les 3 heures de l'après-midi arrive l'ordre d'attaque. Mais, alors que les autres sections avancent, celle de GAUDEFROY, prise sous un feu latéral de mitrailleuses placées à droite et à gauche, est arrêtée. Il va de l'un à l'autre, explique quelle tactique il faut adopter pour sortir de ce guêpier. Comme ils commencent la manoeuvre de dégagement, il est frappé à la poitrine. La blessure est mortelle.

Couché sur le sol, il râle lentement, sans se plaindre. Ses camarades l'entourent, il trouve encore la force de les exhorter à la résistance: "Tenez bon, ne vous faites pas tuer inutilement." Moins de deux minutes après il s'éteint. Un combattant au coeur vaillant venait de disparaître. Son souvenir restera vivace dans le coeur de ses camarades.

D'après les déclarations du Commandant
FORT
15ème Bataillon.

Au pont d'Arganda

C'est au cours de la journée du 12 février 1937 que nôtre Bataillon "Six Février" reçut le baptême du feu. Après une nuit d'insomnie, nous nous trouvions dissèminés sous les oliviers, a deux kilomètres du pont d'Arganda, dans le secteur du Jarama. Mon camarade SAUVEUR FRANK, de la deuxième section de la compagnie de mitrailleuses, se tenait auprès de moi. Nous avancions avec prudence en direction de l'ennemi, qui dirigeait contre nous un violent feu d'artillerie.

Soudain, un obus de fort calibre éclate à quelques mètres d'un olivier derrière lequel nous nous abritions.

Recouvert de terre et fortement commotionné, je me tâte, encore tout étourdi par l'explosion. Je n'ai rien, pas une égratignure. Reprenant mes sens, je pense à mon camarade FRANK. Aplati au sol, je tourne la tête, essayant de l'apercevoir. Il git non loin de là, je rampe auprès de lui pour m'informer s'il n'est pas touché. Je suis rapidement fixé, je vois avec émotion, du sang couler le long de ses jambes.

Pour autant que mes mouvements me le permettent, je retire vivement sa ceinture; deux affreuses blessures; produites par des éclats d'obus, apparaisent aux jambes. Je m'empresse d'arrêter l'hémorragie. A

© Archivos Estatales, mecd.es

l'aide de deux lanières que je découpe dans sa chemise, je confectionne des garrots que je serre fortement autour de ses cuisses.

J'applique ensuite deux pansements sommaires sur les plaies. Durant que je procède à ces différentes opérations, FRANK reprend connaissance. Sa première parole est pour sa mère; mais presqu'aussitot il invective l'ennemi:

—Ah! Les salauds, ils m'ont eu!

Je me rends compte que ses blessures sont graves.

Je jette un coup d'oeil autour de moi, essayant d'apercevoir un camarade qui puisse m'aider a le transporter. A une vingtaine de mètres de là, je reconnais MANCEL, le brancardier du bataillon.

Je le hèle, il arrive accompagné d'un autre camarade. Il refait les pansements, puis le réconforte d'un peu de cognac. Le poste de secours est assez loin. A nous trois, nous le transportons à l'abri de la mitraille fasciste. Je m'éloigne, en quête d'une ambulance.

FRANK me retient un instant et malgré ses souffrances s'écrie: nous les aurons, ces vaches. Va! et venge tous nos camarades!

SAUVEUR FRANK était le plus jeune de notre bataillon.

Il n'avait que dix sept ans!

ROGER TOUTAIN
15ème Bataillon, 1ère Section C/M.

Sous la mitraille

Depuis deux jours, nous nous battons.

La matinée du 14 février 1937 nous surprend en pleins préparatifs d'attaque. Précédés par les tanks, nous avançons parmi les oliviers et les souches de vignes. La configuration du terrain est propice pour notre mouvement. Mais nos ennemis ne nous laissent pas aller plus avant. Ils ouvrent contre nous une violente fusillade. Nous progressons par petits bonds, d'olivier en olivier, sous la mitraille qui fait rage. Nous nous rendons compte qu'ils sont numériquement plus forts que nous. Mes camarades tombent comme des mouches. A croire que pas un seul n'en réchappera. Ma raison vacille; je pense devenir fou dans cet enfer. Mais que vois-je? Je n'en crois pas mes yeux.

Des hommes qui, ô miracle! se tiennent debout là où il est presque impossible de ramper. Je les vois s'affairer. Ils ramassent un corps et l'emportent. Ce sont les brancardiers qui, au mépris de la mort, vont chercher les blessés sous la rafale. Leur présence produit sur nous un effet tonique. Nous effectuons encore un bond. Je consulte ma montre.

© Archivos Estatales, mecd.es

Deux heures se sont passées depuis le commencement de l'attaque. Nous avons conquis trois cents mètres de terrain. Les troupes de FRANCO ont subi de fortes pertes. A cent mètres de là, le sol est recouvert de morts et de blessés. J'ai l'impression que nous allons les bousculer définitivement. Mon espoir est de courte durée. Du renfort leur arrive. Les rôles sont renversés; d'assaillants nous devenons assaillis.

Cette contre-attaque nous met dans l'obligation de nous replier vers les crêtes que nous avions quittées aux premières heures de la matinée.

Ils ne poursuivent pas leur effort. Une accalmie étrange succède graduellement au bruit des détonations. Nous soufflons un peu.

Vers les 13 heures, une bonne nouvelle nous parvient. On nous annonce que la soupe est arrivée. Depuis trois jours, nous n'avons pas mangé. Rien qu'un peu d'eau. Malgré la lassitude, cette nouvelle est saluée par des cris de joie. Des camarades se dirigent aussitôt vers les camions arrêtés à 500 mètres de là. D'autres sont déjà partis pour aller chercher des munitions. Nous restons à une trentaine. Ce temps de répit a été mis à profit par les fascistes. Leur artillerie, fort bien réglée, pilonne nos lignes. Peu après, les Junkers, les Heinckel et les Caproni entrent en action à leur tour. Leur venue produit sur nous un effet déprimant. Nous résistons de notre mieux. Les camarades, partis au ravitaillement, reviennent, ramenés par GALLI et Emile SCHNEIBERG. Cet appoint est insuffisant. Sous les assauts des Maures, venus en renfort, nous cédons du terrain. Un commencement de panique s'empare de nous. Est-ce la débande? Non! le camarade CLAUS, lieutenant-Colonel et Chef d'état-major de la Brigade, surgit, un fusil à la main. CLAUS est Allemand, il s'exprime difficilement en Français; mais son sang-froid et sa bravoure enthousiasment les camarades prêts à lâcher pied. Il nous regroupe à environ une vingtaine. A notre tête, sans souci des balles, il nous emmène sur les positions que nous venons d'abandonner. C'est vraiment admirable! Le courage, comme l'art, n'a pas de patrie. Nous en faisons l'expérience une fois de plus. Nous mesurons toute l'étendue et la profondeur de cette fraternité, aussi pure que l'or, qui nous lie tous en un seul bloc. Comme s'il se trouvait à 100 kilomètres du front, aussi calme, comme s'il n'y avait pas devant nous une meute qui cherche à nous exterminer, il donne des indications. Il désigne les objectifs à atteindre. Il donne la hausse convenable. En un mot, il est l'âme de notre groupe. Pendant que nous tirons, il sort de sa poche un sandwich. BARBELONNET se trouve auprès de lui. Très simplement, CLAUS rompt le sandwich et le partage avec notre camarade qui, sans attendre, le dévore à belles dents. J'entends un cri. Je me détourne. Le camarade BRUGNOT, Chef de section de la Compagnie de mitrailleuses, qui ne m'a pas quitté depuis ce matin, tombe à

© Archivos Estatales, mecd.es

côté de moi. Une balle vient de l'atteindre au cou. Je cours chercher les brancardiers. Ceux-ci sont débordés, ils ne peuvent venir de suite.

Lorsque je reviens, je vois LANTEZ et RODER qui l'emmènent vers un lieu moins exposé. Nous rétrogradons encore. Décidément, nous ne sommes plus assez nombreux. Pour comble de malchance, nos mitrailleuses se sont tues. Manque de munitions, bris de pièces essentielles qu'on n'a pas le temps de changer ou de réparer. Cependant nous tiendrons.....

Le 25 mars 1937.

D'aprés les déclarations du camarade
PERRIER,
Commandant de la Compagnie de Mitrailleuses.

Le Lieutenant Blin blessé à la tête veut rester au combat!

Les violents combats qui se sont déroulés hier ont disloqué notre bataillon. Nous errons à travers les oliviers. Il fait encore nuit, nous n'avons aucune notion exacte de l'heure. Mais voici des camarades qui se sont égarés comme nous. Nous leur demandons où ils vont. Ils sont dans les mêmes conditions que nous, cherchant à rejoindre le gros des forces du bataillon. Il y a là EMILE, BLIN, JARNAC et quantité de nos camarades. Nous marchons avec précaution; il s'agit de ne pas se jeter dans les pattes des fascistes. Nous entendons des voix, serait-ce notre bataillon? Non, c'est le bataillon Dimitroff, qui se prépare à attaquer. Nous nous incorporons avec nos nouveaux compagnons. BLIN, Commandant de la 2ème Compagnie, et EMILE, collaborent avec le Commandant de Dimitroff. Entre temps le jour s'est levé, nous voyons les tanks procèder aux derniers préparatifs. Tout est prêt. Les tanks bombardent à outrance les positions ennemies. Nous partons à l'assaut peu après. Les fascistes sont sur leurs gardes, leur artillerie nous arrose d'un jet continu d'obus, pendant que leurs mitrailleuses tirent sans discontinuer. Nous sommes obligés d'abandonner ce secteur trop exposé. Justement sur la gauche, le terrain offre des abris naturels, qui nous permettront de tenir tête à une contre-attaque possible. Nous nous rabattons lentement, mètre par mètre, et prenons possession de ces nouvelles positions.

A peine sommes-nous installés, qu'arrivent les Caproni et les Heinkel, ils passent au-dessus de nous, faisant de grands cercles dans le ciel.

© Archivos Estatales, mecd.es

Subitement ils se dirigent vers nous. Nous avons l'impression que nous allons être écrasés. Ils nous mitraillent à très faible altitude. Ce petit exercice nous parait long, quoiqu'en réalité il n'ait pas duré plus de dix minutes. Je me trouve en ce moment auprès de BLIN. Nous échangeons nos impressions; comme si nous étions à cent lieues du front, nous nous inquiétons puérilement de savoir quelle est la date qui marque cette nouvelle journée de lutte, après discussion et exercice mémonique, nous tombons d'accord. C'est aujourd'hui le 13 février, deuxième journée de front pour notre bataillon. Nous dissertons philosophiquement, quand soudain je vois BLIN chanceler et pâlir. Du sang coule le long de sa nuque, une balle vient de le toucher derrière l'oreille. Mais il ne veut rien savoir, il refuse de se laisser évacuer. Je dois discuter longtemps. Finalement il se décide en disant: "Je vais me faire panser et je reviens aussitôt." Quelques jours après il avait repris sa place auprès de nous avec le grade de Commandant de Bataillon.

D'après les déclarations du camarade

MAZOU

Ce. Pe. 15ème Bataillon.

Secouru malgré lui

13 février 1937! La mitraille fend les airs. Abrité derrière un olivier, une pensée, un souvenir me traversent l'esprit. Il y a trois ans, à la même époque, la classe ouvrière de France soutenait des combats sanglants contre le fascisme.

Aujourd'hui le combat continue, contre de semblables ennemis, sur les crêtes de Jarama.

Il est deux heures, les tanks des fascistes avancent sur nous. Leur artillerie tonne et leurs mitrailleuses nous harcèlent.

Les munitions nous manquent. Nous sommes obligés de nous replier, pour trouver des positions plus favorables. Soudain, non loin de moi, j'entends crier.

J'aperçois un camarade qui agite son bras pour appeler à l'aide. Accompagné d'un camarade nous nous approchons. Je reconnais mon camarade Duchassin, de la première compagnie de mitrailleuses. Il est blessé au pied, il saigne abondamment. Sa faiblesse est grande. Nous cherchons à le soulever. Il proteste, en disant: "Ne vous exposez pas pour moi". Je le charge sur mes épaules. De tronc d'olivier en tronc

© Archivos Estatales, mecd.es

d'olivier parmi les balles, je parviens, exténué, au poste de secours. Les camarades brancardiers, accourus, s'empressent autour de lui. Encore un héros tombé pour la défense de la Liberté! Encore un des nôtres à venger!

V. PODEVIN
15ème Bataillon, première Compagnie,
prémière Section.

Des tanks! Des tanks! Crie dans son délire Mazou qui est blessé

Le 14 février 1937 fut une journée mémorable pour notre bataillon du "6 Février", avec ses alternatives d'avances et de reculs. Dès les premieres heures de la matinée, une réunion improvisée des responsables politiques a lieu. Il y a là EMILE, GALLI, LEVESNE, MAZOU, le délégué politique de la Compagnie de mitrailleuses. A l'issue de cette réunion MAZOU reçoit l'ordre de prendre le commandement du détachement qui se trouve à la gauche de notre secteur. Il s'y rend, non sans éprouver maintes difficultés. A entendre la mitraille qui s'abat sur nous, on acquiert la certitude que Mussolini et Hitler ont scrupuleusement observé les clauses de la non intervention. Quelle farce sinistre qui permet aux agresseurs du peuple espagnol, d'envoyer des hommes, des armes, des avions, etc..., alors que nous, qui sommes venus ici combattre aux côtés de nos frères espagnols, n'avons pas le strict nécessaire.

Ah! si nous disposions de leurs armements il y a belle lurette que leur présence en Espagne ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Toutes ces réflexions me traversent l'esprit durant que MAZOU scrute les oliviers par delà lesquels se trouvent les fascistes.

Justement voici KAMY, l'agent de liaison de notre nouveau commandant EMILE, qui vient aux renseignements.

MAZOU fait son rapport et reprend son travail d'observation. Les fascistes qui possèdent des forces, de beaucoup supérieures aux notres tentent une poussée dans notre direction. Nous voyons les Maures à une centaine de mètres de nous. Nous calmons leurs velléités belliqueuses par des salves de coups de fusil et quelques rafales de mitrailleuse.

Lá! Il ont compris. Plusieurs d'entre eux tombent. Et pourtant parmi eux, se trouvent en grande quantité de pauvres exploités, abusés par le fascisme qui se sert d'eux pour aggraver encore la misère du prolétariat. La pause ne dure qu'une dizaine de minutes; les chefs fascistes sont furieux de trouver une telle résistance. Une nouvelle vague

© Archivos Estatales, mecd.es

d'assaut est lancée contre nous. Ils se rapprochent. Nous les bloquons encore. MAZOU prend la décision d'aller faire part à EMILE de notre situation. Il arrive d'olivier en olivier jusqu'au poste de commandement. Mais aù moment où il arrive au but nous le voyons tomber lourdement à terre. Nous avons un instant d'angoisse. Nous voyons KAMY se précipiter. MAZOU est blessé à la tête. On le panse sommairement. Au bout de cinq minutes le camarade PARIS l'accompagne à l'infirmerie. MAZOU ne cesse de répéter dans son délire: "Envoyez les tanks, les tanks!"

D'après les déclarations du camarade,

LAUDEBAT,

Délégué politique C. M. 15ème Bataillón.

Notre courageux Commissaire Garrigou est tué!

Au cours de la guerre que nous faisons en Espagne, il est remarquable de constater que, sauf de rares exceptions, les commissaires ou responsables politiques ont fourni le plus fort pourcentage, toutes proportions gardées, de blessés et de tués.

EMILE SCHNEIBERG, CASANOVA, GARRIGOU sont morts glorieusement à leur poste. GALLI, MAZOU, blessés tous deux à la tête, échappant par miracle au sort qui frappa leurs camarades. Nous voudrions relater aujourd'hui les circonstances qui amenèrent la disparition du responsable politique de la 2° Compagnie du 15 bataillon: GARRIGOU. Il était particulièrement estimé de ses camarades qui reconnaissaient en lui un excellent militant prolétarien, autant qu'un chef plein de bravoure. Au cours des trois premières journées de combat, GARRIGOU fut notre guide, veillant constamment à ce que notre moral ne faiblit pas. Dans les moments critiques, il savait trouver le mot juste qui explique la situation ou la tactique à adopter.

La troisième journée, le 14 février 1937, fut une des plus dures. Depuis le 11 au matin, nous n'avions rien eu à nous mettre sous la dent. Difficultés de ravitaillement en terrain découvert, attaques incessantes du côté fasciste aussi bien que du nôtre.

Les munitions manquaient alors que nos ennemis en étaient fort bien pourvus. Beautés du blocus!

Depuis le matin, nous vivions des alternatives hallucinantes. Il était clair que les fascistes faisaient de gros efforts pour nous passer sur le corps, malgré les très lourdes pertes qu'ils avaient déjà subies. Nous

© Archivos Estatales, mecd.es

tenions néanmoins. Vers les trois heures et demie de l'après-midi, on nous donne l'ordre de nous replier. Nous l'exécutons sans hâte, tenant les fascistes en respect. GARRIGOU, profitant d'une pause, tend son briquet à un camarade qui, depuis 5 minutes, attendait le moment propice pour allumer sa cigarette. A peine a-t-il accompli ce geste qu'il pousse un han! d'agonie et roule sur lui-même. Nous l'auscultons et nous voyons qu'une balle fasciste a fait un trou juste à l'emplacement du coeur. Une mousse sanguinolente coule lentement d'entre ses lèvres blêmes. Nous appelons en grande hâte les brancardiers qui accourent sous les balles. Ils le déposent sur un brancard et le pansent. Hélas, il n'y a plus aucun espoir. D'un coup, c'est comme si nous étions plongés dans la nuit. Notre grand camarade, notre frère n'est plus. Les yeux sont embués de larmes. Les fascistes ne nous laissent pas le loisir de nous attarder en ce lieu. Pris d'une colère folle, nous leur lançons les pires insultes.

D'après les déclarations des camarades

GUILLOT et DOLLE,

15ème Bataillon.

La mitrailleuse

C'était le 15 février. Depuis trois jours nous nous battions à un contre quinze, sur les bords du rio Jarama. Ecrasés par le nombre considérable de nos ennemis, mais ne cédant que pas à pas, nous reculions pour prendre une position plus favorable sur une crête située environ à 800 mètres en arrière.

A trois camarades, nous revenions, chargés d'une mitrailleuse que nous étions allés chercher au poste de ravitaillement du 15ème bataillon.

A un certain moment, j'eus l'impression que la horde fasciste, appuyée efficacement par son artillerie, attaquait plus fortement. En effet, à peine arrivés au haut de la colline, nous vîmes les nôtres se replier vivement devant la formidable poussée ennemie.

Bientôt, nous nous trouvions seuls devant eux; avec notre pièce et trois bandes de cartouches.

Tous trois, nous n'eûmes qu'une seule pensée. C'est dans nos yeux que nous vîmes qu'elle était commune: Enrayer l'avance de l'ennemi, COUTE QUE COUTE! Sans gestes inutiles, nous mîmes la mitrailleuse en batterie; la bande fut engagée et le tir commença par petites rafales.

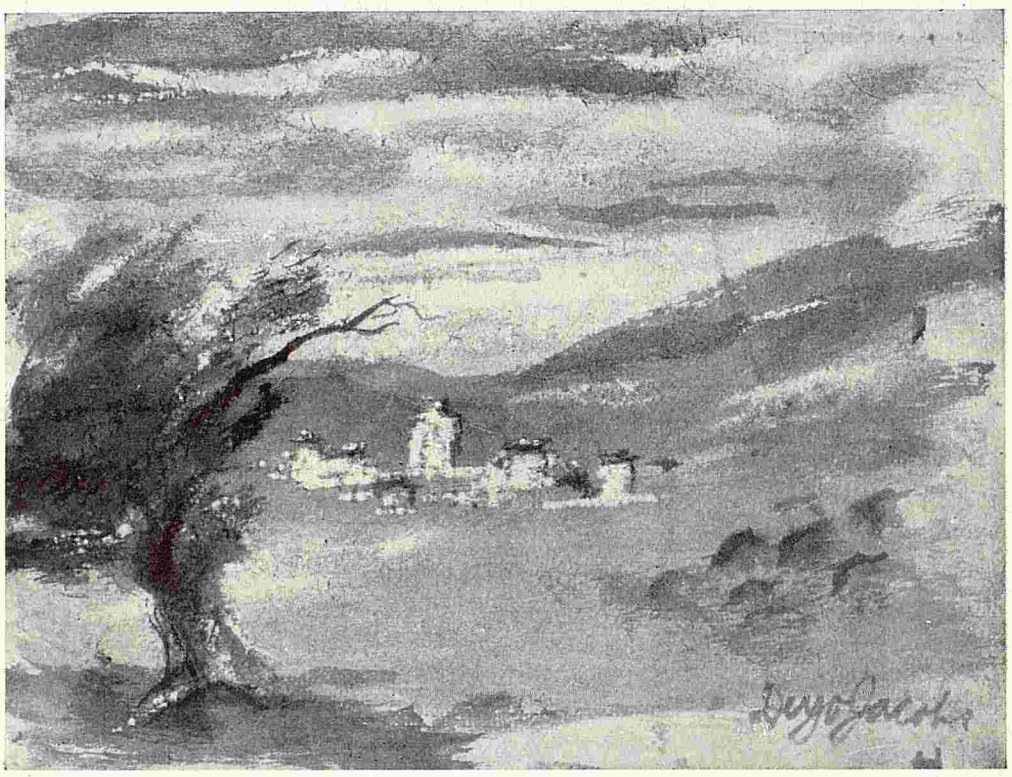
Il fallait tenir compte que nous n'avions que 750 cartouches pour une machine qui en débitait 600 à la minute.

© Archivos Estatales, mecd.es

Un de nos camarades, René Pechat, de la 2ème section de la compagnie de mitrailleuses, s'éloigna pour observer l'efficacité de notre tir. Il rampait sous le feu de l'ennemi. Soudain, il se mit debout et, le doigt dirigé vers le sol, il s'écrie: "Vite, les gars, mettez la mitrailleuse ici".

Au même instant, nous le vîmes disparaître dans un nuage de fumée et de terre. Quand tout fut dissipé, un triste et poignant spectacle s'offrit à nos yeux. Notre camarade et grand ami, René Pechat, venait de montrer du doigt l'endroit où il devait tomber pour notre noble idéal.

R. L.



Morata de Tajuña.

Salut premières victimes des premiers combats du bataillon "6 février". Les survivants se sont montrés dignes de vous dans les jours qui suivirent.

Le fascisme n'est pas passé sur les crêtes du Jarama.

© Archivos Estatales, mecd.es

Avec le Bataillon "Dimitroff"

Emigrés!

Au cours des combats qui se déroulèrent sur les crêtes, désormais immortelles, du Jarama, le bataillon "Dimitroff" aux côtés des autres bataillons dès le 12 février entra en corps à corps avec le fascisme. Ce contact brutal raviva les blessures anciennes et les souvenirs des souffrances passées dans l'exil chez les émigrés politiques. Il transforma les combattants du bataillon en véritables lions. Là sur ce champ de bataille, ils devaient retrouver ceux qui symbolisaient les tortionnaires de leurs parents, de leurs camarades, d'eux mêmes. Ils allaient pouvoir, les armes à la main venger leurs parents ou amis tués par le fascisme. Les forces en présence, étaient certes inégales, mais le matériel moderne des fascistes allait se heurter et se briser sur le roc inébranlable de toutes ces volontés unies pour vaincre.

Avec un cran et une ardeur admirables, ils infligèrent à leur plus mortel ennemi un des plus cuisants échecs que l'histoire de la guerre d'Espagne ait jamais enregistrée.

Mais écoutons plutôt ces camarades, raconter eux-mêmes les faits d'armes dont ils ont été les témoins en même temps que les acteurs.

Les combats du Jarama vus par un soldat

Au début de février nous sommes venus à Morata de Tajuña. Jusqu'à midi nous marchons vers les oliviers où se trouve l'ennemi. L'ennemi nous a vu et il ouvre contre nous un violent feu de mitrailleuse. Nous nous dispersons en ligne de combat. Nous marchons quelques trois cents mètres en avant sans qu'il y ait un coup de fusil de notre part.

© Archivos Estatales, mecd.es

Nous nous sommes approchés à quelques deux cent mètres de la ligne ennemie et de là nous ouvrons le feu.

Une lutte féroce et sanglante commence.

Notre première lutte contre le fascisme, les armes à la main. Nous avons une grande ardeur. Je ne sais pas combien a duré cette première bataille et comment s'est passé le temps.

C'est ici que j'ai tiré mon premier coup de fusil de ma vie. Dans un feu infernal, tel que celui-là, on n'a pas beaucoup de temps pour regarder la montre.

A la fin de notre avance les fascistes font feu avec leurs propres semelles. Nous les poursuivons pendant plus de trois kilomètres mais ils sont les plus vites...

Ils laissent une quantité énorme de morts et de blessés. A l'extrémité des oliviers le terrain descend jusqu'au fleuve Jarama. On chante "l'Internationale" on crie "Hourrah! On avance".

De l'autre côté du fleuve une quantité énorme de mitrailleuses ennemies.

L'ennemi lance sur nous ses tanks. Hélas! Nous n'avons ni balles ni grenades anti-tanks. Seulement des fusils. Nous nous arrêtons devant les tanks, nous nous retirons à cent mètres sous les oliviers, et y restons jusqu'à la nuit sous le feu des tanks qui se promènent devant nous.

Je prend la garde avec trois autres camarades yougoslaves.

On dort très mal sans couvertures à ciel ouvert pendant les nuits de février. Vers minuit on nous dit que nos tanks viendront à cinq heures du matin. L'enthousiasme chez tous est indescriptible.

Nous ne serons donc plus infériorisés devant les tanks fascistes. A quatre heures les sentinelles, nous annoncent l'avance des fascistes.

Le commandant du Bataillon dispose les mitrailleuses et l'Infanterie.

Cependant les fascistes s'approchent, nous ouvrons un feu intense. Les fascistes surpris d'une telle résistance se retirent avec de grandes pertes.

A sept heures environ nous attaquons avec les tanks. Nous avons repoussé les fascistes à plus d'un kilomètre, mais nous devions nous retirer sur nos premières positions.

Les camarades sont mécontents de devoir laisser le terrain gagné, si favorable pour notre prochaine attaque.

Nous courons le danger d'être encerclés. Notre Artillerie bombarde avec une grande intensité les positions ennemies, ce qui nous permet de nous retirer dans un ordre parfait.

Depuis plus de 24 heures, nous n'avons rien mangé ni bu. Mais per-

© Archivos Estatales, mecd.es

sonne n'en parle. On fait la guerre, et dans la guerre il n'y a pas toujours d'heure précise pour manger comme dans les usines et les bureaux.....

Au cours de l'après-midi on nous donne du jambon conservé, mais nous avons très peu de cartouches.

Nous n'avons pas le temps de terminer notre menu. Nous avançons sur la gauche et nous prenons une bonne position sur un monticule couvert d'oliviers.

Nos tanks nous suivent par derrière. L'artillerie ennemie nous bombarde, les obus tombent parmi nous. C'est curieux comme nous nous trouvons en sûreté ici. Les camarades se sont déjà habitués au feu d'artillerie, mais voici à nouveau les tanks ennemis, et toujours pas des balles ni de grenades anti-tanks.

Nous nous dissimulons le plus possible, je vois la colère de nos gars qui tirent sur les tanks avec des balles ordinaires. Avec quelle haine ils injurient ces chiens couverts d'acier.

Il étaient prêts à sauter contre ces monstres avec leurs mains nues. Hélas! les grenades et les balles anti-tanks étaient dans les pays de non-intervention et d'intervention fasciste.

Nous nous retirons encore une centaine de mètres, mais après le passage des tanks nous regagnons à nouveau nos positions.

Nos officiers sont très peu expérimentés. Les unités de notre Bataillon se sont disloquées et mélées l'une avec l'autre. La liaison ne fonctionne pas bien. Le commandant du Bataillon, le camarade Grebenareff, dirige toute la bataille. Nous le regardons tous avec une attention particulière. Ce qu'il fait nous le faisons aussi.

Il se redresse, lève son fusil dans la main droite et nous crie: "Bataillon Dimitroff, en avant!" Tout le Bataillon, comme un seul homme, part à l'attaque refoulant les fascistes sur le côté droit.

Malgré la pluie de shrapnels nous occupons des positions devant nous. Au cours de cette attaque les fascistes ont eu des pertes beaucoup plus grandes que les nôtres.

Encore une nuit sous les oliviers. Les hommes se groupent par paquet de quatre ou cinq, pour pouvoir se réchauffer.

Le 14 février au matin nous creusons des tranchées en attendant l'attaque des fascistes.

L'après-midi commence un feu très violent. Les fascistes attaquent à nouveau nos positions avec les tanks et un renfort de nouvelles troupes marocaines énormément supérieures aux nôtres. Nos mitrailleuses sous le commandement du camarade Kobilak, travaillent avec une précision remarquable. Les pertes des fascistes sont énormes.

Cinq fois de suite les fascistes nous attaquent avec les tanks, cinq

© Archivos Estatales, mecd.es

fois de suite nous nous retirons, et cinq fois de suite nous réoccupons nos positions après le passage des tanks.

Ce fut le jour le plus critique. Nous avions perdu durant cette journée un grand nombre de nos camarades.

Il n'y a pas de guerre sans victimes!

C'est pendant cette journée terrible que notre héroïque et aimé commandant Grebenareff est tombé.

Néanmoins, notre moral fut toujours excellent. C'est donc la meilleure preuve que nous sommes des véritables volontaires de la Liberté.

Sans préparation militaire suffisante, sans munitions, sans matériel moderne, nous avons combattu pour chaque mètre du sol. Les attaques fascistes ont toutes été repoussées. Ils ne sont pas passés!

Le soir nous recevions les renforts des camarades espagnols. Les jours qui suivent nous trouvent en deuxième ligne. Mais le 16 février nous subissons une nouvelle attaque fasciste.

Ils pressent fortement nos braves et courageux camarades espagnols. Volontairement nous accourons pour leur prêter main-forte. Les fascistes sont sortis de leurs tranchées, une fois de plus, nous leur infligeons une terrible punition avant qu'ils puissent regagner leurs lignes.

Le 17 février, nous nous lançons à l'attaque, mais les fascistes ont de meilleures positions. Leur armement supérieur, ainsi qu'une série d'autres facteurs font que les positions restent sans changement.

Pour le moment nous devons êtres très satisfaits, les positions que nous occupons sont si fortes et si bien gardées que les fascistes ne peuvent non seulement occuper la route Madrid-Valence, mais qu'ils ne peuvent même pas la voir.

De ces positions défensives, nous passerons à une telle offensive que les fascistes iront chercher l'hospitalité chez Salazar, Hitler et Mussolini.

LAZA WOVICKY
Première Compagnie du Bataillon Dimitroff.

L'attaque!

Le 12 février 1937 restera pour nous une date inoubliable, pour une foule de raisons, mais dont la principale fut la conduite devant l'ennemi de notre camarade PRATTI, milicien à la 2ème Section de la Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff.

La nature l'avait favorisé, en le gratifiant d'un caractère gai et

© Archivos Estatales, mecd.es

rieur. Nous n'avions pas le temps de nous laisser gagner par le spleen, tellement ce joyeux luron savait nous distraire.

Notre moral fut soumis à une rude épreuve, au cours de cette journée. Aux moment les plus critiques, la voix de PRATTI nous parvenait, ironique, et de l'entendre nous nous sentions regaillardis. Sa présence seule était un stimulant, nous reprenions le combat avec une ardeur nouvelle. Au milieu de la matinée, étant placés à la gauche du bataillon nous avançons parmi les oliviers, baionnette en avant nous parvenons à cinq mètres des fascistes.

Pris de panique, ils détalent devant nous, nos balles les poursuivent, une grande quantité des leurs tombent, pour ne plus se relever. C'est une véritable hécatombe. Grisés par le succès et l'odeur de la poudre nous négligeons de surveiller ce qui se passe autour de nous. Faute qui aurait pu nous coûter cher. Mettant à profit notre distraction, des tanks fascistes se sont approchés, ils ouvrent le feu sur notre flanc. Impossible de tenir, nous sommes obligés de nous replier, nous abandonnons cette partie de terrain. Pas à pas, nous dissimulant derrière chaque olivier, nous arrivons ainsi jusqu'à la crête que nous avions quitté le matin. Nous nous retranchons derrière les rochers qui garnissent la crête, formant des abris naturels. Nous comptons les rescapés, nous restons à sept pour tenir ces positions. PRATTI fait la remarque que là où nous sommes il faudrait un régiment pour nous déloger. L'heure de la soupe est passée depuis longtemps, il doit être deux heures de l'après-midi. Sur ces entrefaites, un agent de liaison vient nous communiquer l'ordre d'avancer.

Nous repartons et franchissons environ deux cent mètres. PRATTI est devant nous, quand nous le voyons s'écrouler, une balle explosive vient de faire éclater sa boite cranienne. Et comme s'ils voulaient s'acharner sur lui, les fascistes lui envoient encore trois balles dans la poitrine.

Il râle, nous nous penchons sur lui, et commençons à le panser, quoique sans grande conviction.

Il murmure: "Ça ne va pas, Maman!"

Il se raidit, c'est fini. Notre camarade, notre frère, ne participera plus à nos luttes. Nous les continuerons, en souvenir de sa mémoire, ce sera une raison de plus d'exécrer le fascisme. Le pleurer c'est bien, concentrer toutes nos forces pour le venger, c'est mieux. S'il pouvait encore nous parler il nous dirait: "En avant contre la barbarie, à bas le fascisme!".

D'après les déclarations du camarade

R. RAVEANI

Sergent de la 2ème Section de la Cie. Italienne du Bataillon Dimitroff.

© Archivos Estatales, mecd.es

Deux camarades

Bicochi Robert, chef de la 2ème section de la compagnie Italienne du bataillon Dimitroff, et Zibetto Gaétan, milicien appartenant à la même section, étaient deux amis en même temps que deux camarades. Ils ne se quittaient pas d'une semelle. Quand nous voyions l'un, l'autre n'était pas loin. A notre connaissance, aucune discussion ne s'était jamais élévée entre eux.

Physiquement différents, ils se rejoignaient sur le terrain des idées qu'ils avaient identiques. Ils avaient connu les dures conditions que comporte l'exil, ainsi que les misères de l'émigration. Rude école que celle-là! le militant qui est obligé de la subir, y passe par de terribles épreuves.

Les forts, seuls, résistent et gardent leur foi ardente de révolutionnaires. Bicochi et Zibetto faisaient partie de cette catégorie-là. Ils étaient forts et courageux. Les évènements ne devaient pas tarder à nous le démontrer. Le 12 février 1937, nous prenons part, avec notre bataillon, à toute une série de manoeuvres d'approche. L'ennemi fait de gros efforts pour couper la route Valence-Madrid; nous avons l'ordre de l'arrêter à n'importe quel prix.

Bicochi, ayant à ses côtés Zibetto, court en tête de sa section. Un rire muet fend leur bouche, les balles criblent le sol autour d'eux ils n'en tiennent aucun compte. Ils stimulent leurs camarades d'une voix rauque; nous nous imaginons voir deux démons échappés des enfers. Il personnifient les génies guerriers de la Mythologie.

Il doit être environ deux heures de l'après-midi, lorsque Bicochi est arrêté net dans son élan, une balle vient de traverser sa tête. Il tombe sans un cri. Zibetto, au même instant, subit un semblable sort. La poitrine traversée, il s'effondre aux côtés de son camarade.

Le destin a voulu les réunir une dernière fois. Unis dans la vie, ils sont unis dans la mort. Ces deux héros nous ont montré le chemin de la victoire.

D'après les déclarations du camarade
GIORGI ANILLO
Commissaire Politique de la Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff.

© Archivos Estatales, mecd.es

Coeur chaud et tête froide!

Après deux jours de rudes et meurtriers combats, nous sommes, au commencement de la troisième journée, le 14 février 1937, disséminés parmi les oliviers et les pieds de vignes qui environnent la route de Madrid. C'est pour assurer le contrôle de cette route, que depuis deux jours et deux nuits nous luttons sans répit contre les bandes fascistes.

Nous savons que si nos ennemis s'emparent de cette voie de communication, nos chances de victoire rapide peuvent être gravement compromises.

Deux journées pendant lesquelles nous avons connu les angoisses des reculs et les joies de l'avance. Le ravitaillement est extrêmement difficile, la plupart d'entre nous n'ont pas mangé et presque pas dormi, nous sommes exténués physiquement. Mais notre moral, après ces terribles épreuves en est sorti renforcé, car nous avons la certitude que les fascistes ne passeront pas.

Dans nos rangs les hommes de valeur ne manquent pas. Notre camarade MICHELE GIUSEPPE, qui commande la cinquième Section de la Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff, est parmi les meilleurs. Nous l'adorons, positivement.

Il a su, nous conquérir par son courage et son intelligence. Notre camarade possède un rare esprit d'à-propos. Il aplanit avec une bonhomie qui n'appartient qu'à lui, toutes les difficultés qu'elles soient d'ordre politique ou militaire.

Peu importe l'ordre qu'il nous donne, nous l'exécutons immédiatement, sans contestation, car ses connaissances techniques militaires sont un sûr garant qu'aucune faute ne sera commise. Agé de 43 ans, il a une expérience de la guerre, qu'il a déjà faite. Nous en bénéficions.

Au cours des nombreuses attaques que nous avons livrées aux fascistes notre camarade a toujours pris la tête de notre section. Il est brave, mais d'une bravoure froide, concentrée. Son calme au devant du péril, nous transporte d'enthousiasme. Au plus fort de la bataille, malgré le sifflement redoutable des balles il demeure imperturbable, semblable à un bloc de granit. Un cœur généreux bat cependant dans sa poitrine, il l'a démontré à maintes reprises.

Vers les quatre heures de l'après-midi, nous recevons l'ordre d'avancer. Comme toujours, notre commandant s'élance en avant, nous avons de la peine à le suivre. Les fascistes tirent comme des enragés, nous ripostons de même, nous progressons lentement mais sûrement. MICHELE qui nous a distancés, arrive à dix mètres de la tranchée fasciste, em-

© Archivos Estatales, mecd.es

plie de Maures; le revolver à la main il fait feu sur eux. Il est loin de nous, quand il s'abat pesamment au sol. Une balle vient de l'atteindre a la tête. Nous pleurons de colère, impuissants â aller le chercher. La mitraille crache de tous les cotés. Au crépuscule, les fascistes abandonnent leurs positions, nous rampons vers l'endroit où est tombé notre camarade MICHELE.

Il est encore lâ, nous le transportons en arrière pour lui donner une sépulture décente.

D'après les déclarations du camarade

MINGHETTI G.

Délégué Politique de la 1ère Section de la Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff.

Isolés!

La lutte pour la route de Madrid s'est terminée à notre avantage. Les fascistes ont été obligés de reculer après des journées de durs combats. Dans la nuit du 19 au 20 février nous recevons l'ordre de fortifier les nouvelles positions que nous avons conquises de haute lutte. Nous commençons nos travaux à la nuit tombante, la tranchée doit être achevée au matin. A une vingtaine nous tenons un secteur d'environ cent cinquante mètres.

GAROFANO RAINIERI est le boute-en-train de notre 4ème Section de la Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff. Il n'a aucun grade mais son ascendant sur nous, le fait considérer tacitement comme notre chef. Dans les moments les plus critiques, il trouve le mot pour rire, son grand courage est pour nous le meilleur des stimulants. Pour l'instant la pelle ou la pioche à la main, nous activons le mouvement, nous creusons à la faveur de l'obscurité. Les fascistes doivent avoir entendu le bruit fait par nos outils, ils déclanchent et entretiennent un feu extrèmement violent dans notre direction. Sans succés, nous travaillons courbés, n'offrant aucune prise aux balles ennemies.

Au petit jour, nous nous accordons un court moment de répit. Jetant un coup d'oeil circulaire autour de nous, nous voyons avec un peu d'angoisse que nous sommes isolés; nos camarades du bataillon sont loin derrière nous. Aucun boyau de communication ne nous relie à eux. Pour comble, les fascistes font des efforts pour nous déloger, ils avancent sur nous, en lançant des grenades. Nous nous défendons comme des lions, les repoussant une première fois.

Ils reviennent à la charge avec des effectifs plus fournis, ils ont dû

© Archivos Estatales, mecd.es

s'apercevoir que nous n'étions pas très nombreux, cela leur donne du courage. Notre position devient critique, GAROFANO ne se démonte pas pour si peu: "Si ces macaques s'imaginent passer, ils se fourrent le doigt dans l'oeil".

Le fusil posé dans un crêneau de fortune, il tire posément, comme s'il était dans un stand de tir. Les fascistes forment des groupes compacts, il fait mouche à tout coup. Cette fois-ci ils s'enfuient, pour ne plus revenir. Cette attaque leur a coûté cher. Nous nous remettons au travail, ragaillardis par cette chaude alerte.

Nos ennemis cherchent à prendre leur revanche, nous les voyons s'agiter sur notre droite. Nous les observons et constatons qu'ils essaient d'installer une mitrailleuse. Notre camarade GAROFANO a vu le danger. Il nous réunit à une dizaine et nous fait ouvrir un feu à volonté sur les fascistes. Une demi-heure durant nous abattons tout ce qui apparait au bout de nos fusils. Finalement ils abandonnent la partie, renonçant à placer leur mitrailleuse. Quelques uns d'entre nous se plaignent de ne pas avoir eu à manger. "Rien de tel pour guérir la gastralgie; la diète est un régime excellent". Nous éclatons de rire à cette boutade de GAROFANO. Dans la tranchée nous pouvons maintenant nous abriter, nous commençons à prendre nos dispositions pour la nuit. A la tombée du jour, nos camarades viendront sans doute nous ravitailler. Il est quatre heures de l'après-midi, nous devisons par petits groupes.

De temps à autre une balle fasciste siffle au-dessus de nos têtes. Tout à coup, nous voyons GAROFANO s'abattre tout d'un bloc. Une balle explosive vient de traverser sa tête, lui faisant une blessure horrible. Il meurt dans nos bras sans prononcer une parole.

Notre cher camarade, plein de vie et de gaieté quelques secondes auparavant est allongé, là, inanimé.

Nous ne pouvons croire que cela soit vrai. Ah! quel levain de haine antifasciste lève en nos cœurs ulcérés.

D'après les déclarations du camarade

MINGHETTI G.

Délégué Politique de la 1ère Section de la Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff.

Arsenovitch

ARSENOVITCH, commissaire politique de la première Compagnie du Bataillon Dimitroff était un militant du Parti Communiste Monténegrin, il avait en lui toutes les vertus de sa race.

© Archivos Estatales, mecd.es

Lutteur infatigable, il avait estimé que sa place était toute désignée, aux côtés de ses frères espagnols, pour combattre le fascisme.

Le 13 février 1937 fut une rude journée. Depuis l'aube, l'ennemi essayait de nous bousculer pour s'emparer de nombreux points stratégiques.

Nous nous accrochions, sans céder un pouce de terrain, malgré les assauts furieux que nous livraient les fascistes.

Vers les deux heures de l'après midi, placés sur des positions situées sur une crête qui domine la route, nous passons à l'offensive. Selon son habitude ARSENOVITCH est à notre tête, nous précedant parfois d'une vingtaine de mètres. Ce diable d'homme mettait un point d'honneur à être toujours en avant. Nous dévalons à sa suite les pentes de la colline, mais nous sommes stoppés par le feu des mitrailleuses fascistes. Nous nous dissimulons derrière les moindres accidents de terrain. A ce moment précis, nous voyons notre commissaire politique, chanceler et s'abattre au sol. Un projectile ennemi vient de lui fracasser l'épaule gauche. On se précipite auprès de lui. Il se relève et nous écarte en disant: "Restez à votre poste, empêchez l'avance des fascistes!" Puis soutenant son bras mutilé il s'en va tout seul, refusant l'aide que nous voulons lui prêter. Parvenu à une certaine distance il se retourne et nous crie: "A bientôt!".

D'après les déclarations du camarade
RADOUNOVITCH

Grebenareff

La guerre que nous soutenons contre le fascisme, aura eu le mérite de faire ressortir avec quelle facilité, se sont adaptés des hommes de nationalités diverses, à la vie en commun.

Le cas le plus typique est certainement celui du bataillon "DIMITROFF", qui réunit dans son sein, des représentants de plus de dix pays différends. Yougoslaves, Bulgares, Monténègrins, Dalmates, Russes, Roumains, Italiens, etc., etc., entretiennent entre eux une harmonie et une étroite communion d'idées, qui sont le ciment, qui a soude en un seul bloc ces tempéraments, à première vue disparates.

Presque tous ont connu dans leurs pays respectifs la prison et la torture. Ouvriers, paysans, intellectuels, artisans, étudiants, ont été les victimes du fascisme bestial, qui les a obligés à fuir leur pays natal. Les évènements d'Espagne devaient tout naturellement, trou-

© Archivos Estatales, mecd.es

ver aux premiers rangs de la lutte, ces hommes au courage indomptable et au coeur d'airain.

A ces êtres exceptionnels, il fallait des chefs exceptionnels.

Le camarade GREBENAREFF, Commandant le Bataillon "DIMITROFF", sut, par sa bravoure, s'imposer a l'admiration et au respect de tout ses camarades, qui reconnaissaient en lui un véritable guide, digne de les mener a la victoire.

Pendant les dures journées des 12, 13 et 14 février 1937, il s'agissait d'arrêter, à n'importe quel prix, l'avance fasciste.

Pas de tranchées. Les combats se déroulaient en terrain découvert.

Les meilleurs abris étaient les pieds de vignes et les troncs d'oliviers. Harcelés, dissèminés, nos héroïques camarades, s'accrochaient aux moindres aspérités du sol, ne reculant qu'à la dernière extrêmité, avançant très souvent sous une véritable grêle de mitraille. Les fascistes, trompés sur notre valeur, avaient très vite réalise, qu'il leur en cuirait, s'ils persistaient dans leurs desseins. Le 14 février, la situation se stabilisait, la route VALENCE-MADRID, qui constituait leur principal objectif, leur échappait définitivement. Le Commandant GREBENAREFF durant tous ces combats, était resté à la tête de son Bataillon, l'entrainant dans l'enthousiasme et le soutenant dans les moments critiques.

Cette journée s'avèrait decisive. Il convenait d'établir de solides positions et de s'y incruster. L'ordre d'avancer le plus loin possible est donné. GREBENAREFF, selon son habitude, prend la tête du Bataillon. Il se trouve sur le bas-côté de la route qui mène a San Martin de la Vega. Vers les trois heures de l'après-midi, les fascistes battent en retraite, il les poursuit, ne leur laissant aucun répit. La fièvre du triomphe s'est emparée de ses hommes, qui avancent en chantant.

Il semble que rien maintenant ne puisse les arrêter. Soudain le silence s'établit dans les rangs, troublé seulement par la fusillade, qui crèpite. Le Commandant, qu'on s'était accoutumé à considérer comme invulnérable, gît, inanimé, sur cette terre qu'il s'était juré de conquérir.

Il est touché a la tête, le sang inonde sa figure.

Un espoir terrible, a force d'anxiété, agite ces hommes, qui ne peuvent se rèsoudre a croire a l'inévitable. Il faut se rendre a l'évidence, la vie s'échappe rapidement par ce petit trou, par où la balle est entrée. Des sanglots secouent ces êtres rudes, habitués aux durs combats et à la vision de la mort frôlée à chaque seconde. Mais la réalité est là, elle n'admet aucune faiblesse. Ils le comprennent. Se réservant d'honorer leur cher Commandant dans une période

© Archivos Estatales, mecd.es

de plus calme, ils repartent à l'attaque, les forces décuplées, transportés par la haine qui gronde en leurs coeurs.

... ...

En ce 14 février 1937, les fascistes reculèrent d'un kilomètre, laissant d'innombrables cadavres derrière eux. GREBENAREFF avait été magnifiquement vengé. La lutte continue, âpre, ardente. Sur le Bataillon "DIMITROFF" plane le souvenir inoubliable de celui qui fut: le CHEF!!

D'après les déclarations du camarade

RADOUNOVITCH

Délégué politique de la 1ère Cie.

Bataillon "DIMITROFF"

Un sauvetage dramatique

On ne dira jamais assez les actes de courage et d'abnégation dont se sont rendus auteurs, les infirmiers et brancardiers de nos Brigades Internationales.

Dans notre Compagnie Italienne du Bataillon Dimitroff, le service sanitaire était assuré d'une façon impeccable par un personnel d'élite. L'infirmier PARISINI Guido en était l'âme.

Il le devait autant à ses hautes qualités morales qu'à son audace et à sa bravoure. Lorsque le devoir lui commandait d'aller chercher un blessé, aucun danger ne pouvait le faire reculer.

Le 16 février 1937, nous attaquons pour avancer nos positions. Les fascistes se cramponnent, solidement fortifiés. Des projectiles de tous calibres sillonnent l'air, les balles explosives éclatent au-dessus de nous avec un bruit semblable à un coup de fouet. La terre est soulevée en des milliers d'endroits par les balles de mitrailleuses et de fusils.

Nous voyons PARISINI aller et venir sous les oliviers à la recherche des blessés. Les fascistes amorcent une contre-attaque à l'aide des tanks. Pesamment, comme des pachydermes aveugles, ils se dirigent vers nous.

Obligés de nous replier, nous reculons à plat ventre, mètre par mètre. Un de nos camarades fait des signes avec son bras, il est blessé et les tanks sont à une cinquantaine de mètres de lui. Il est perdu. Une forme passe auprès de nous, c'est PARISINI. Il a vu la mauvaisse posture dans laquelle se trouve notre camarade.

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

Il tient une grenade anti-tank dans chaque main. Nous regardons, anxieux, le drame qui se déroule sous nos yeux.

L'infirmier s'avance jusqu'au tank le plus rapproché et jette ses grenades. La lourde machine s'arrête. Sans perdre une seconde, il court auprès du blessé, se baisse et, le hissant sur ses épaules, revient rapidement vers nous. Il est dans nos lignes, il dépose son précieux fardeau. Nous poussons un soupir de soulagement: Sauvés!, tous les deux sont sains et saufs. Une mitrailleuse ennemie fait entendre son tac-tac, une rafale de balles est dirigée contre PARISINI. Les fascistes ne lui pardonnent pas son geste héroïque. Atteint à la bouche, aux flancs, à la poitrine, il roule auprès de celui qu'il vient d'arracher à une mort certaine. Les brancardiers accourus l'emportent au premier poste de secours. Nous nous informons auprès du docteur de l'état de PARISINI. Il nous rassure, aucune blessure n'est mortelle; mais sa guérison sera longue.

Nous gardons un souvenir ému de notre brave infirmier. Nous sommes sûrs qu'aussitôt rétabli, il reviendra reprendre sa place parmi nous, pour participer aux ultimes combats qui nous donneront la victoire.

D'après les déclarations du camarade
GIORGI ANILLO
Commissaire Politique de la Cie. Italienne du Bataillon Dimitroff.

Angelo Négroni, "le héros de la Puncha"

Dès le début de la guerre civile en Espagne Angelo Négroni se trouve parmi les combattants de la première heure. Les nécessités de la guerre, font qu'il prend part à la défense d'Irun.

Après un bombardement effroyable, effectué par terre et par mer, les fascistes, très bien armés et supérieurs en nombre devaient naturellement triompher dans cette partie de l'Espagne martyre. Battus, non pas par leurs ennemis, mais par les sanctions appliquées par les pays démocratiques contre le peuple espagnol, les défenseurs d'Irun, doivent la rage au cœur, céder le terrain à la Puncha. NEGRONI, avec une des rares mitrailleuses dont nous disposions, attend de pied ferme les fascistes qui avancent. Quand il juge qu'ils sont à bonne portée, il ouvre le feu, semant la mort et la panique parmi eux. Pendant quatre heures il empêche la progression de l'ennemi. Mais les munitions s'é-

© Archivos Estatales, mecd.es

puisent, il faut penser à se replier. Encore une décharge, la dernière, qui couche de nombreux adversaires sur le terrain. Il n'y a plus une seconde à perdre. Chargeant la mitrailleuse sur ses épaules, il s'en va, se dissimulant du mieux qu'il peut. Il a largement accompli, la tâche qu'il s'était donnée. Il passe la frontière, en France, et s'occupe, sans délai, de rejoindre au plus tôt ses camarades qui combattent en Espagne. La guerre n'est pas finie, il faut encore lutter pour chasser les fascistes, provisoirement vainqueurs.

Il arrive à Albacète, où est déjà connue sa conduite héroïque. On le surnomme le "héros de la Puncha". Contre son gré on lui octroie un repos qu'il a grandement mérité.

Quelques jours après, il apprend qu'une compagnie italienne est en voie de formation. Dès lors il n'a de cesse qu'il n'y soit incorporé. Il finit par obtenir l'autorisation de partir au front avec ses camarades, bien avant que son temps de repos soit terminé.

Il est nommé commandant de la 4ème Section de la Compagnie italienne du Bataillon Dimitroff. Ses nouveaux camarades ont vite fait de l'apprécier. Ils reconnaissent en lui un chef en qui ils mettent toute leur confiance. Ils lui obéissent sans discuter, tellement ils sont sûrs de lui.

D'un caractère enjoué, il trouve toujours le mot pour rire, ses boutades ont le don de mettre en joie ses camarades. L'ordre de départ pour le front est donné dans un grand enthousiasme. Nous devions y arriver le 11 février 1937. De suite nous sommes plongés dans la bataille. Le 12 février, nous combattons avec acharnement contre un ennemi décidé â tout. La Section de Négroni reçoit l'ordre d'avancer coûte que coûte. Il envoie quelques camarades en avant pour reconnaître le terrain et pour trouver des emplacements favorables pour y poster des mitrailleuses. C'est sous un véritable déluge de balles que s'accomplissent ces différentes manœuvres. Il place ses hommes dans les endroits qu'il juge les mieux abrités, il s'avance vers un groupe pour en rectifier la position, quand une balle fasciste l'atteint en pleine poitrine. Malgré la douleur il commande le feu, refusant de quitter son poste de commandement. L'hémorragie est de plus en plus forte. On le panse comme on peut, mais il est trop tard, la perte de sang a été trop grande, il s'éteint, un ultime sourire se jouant sur ser lèvres. Cet être d'élite était âgé de 35 ans. Il avait passé la plus grande partie de sa vie à lutter contre les oppresseurs de sa classe. Ce fut une grande satisfaction pour lui, de combattre, les armes à la main, ceux qu'il considérait, à juste titre, comme les responsables de sa misère et de ses souffrances. Il est mort en homme libre, dans la voie qu'il s'était librement tracée, la voie qui conduit à l'émancipation du prolétariat. Ce héros, dont le nom-

© Archivos Estatales, mecd.es

restera éternellement écrit dans l'histoire des peuples qui luttent pour leur indépendance, sera l'exemple qui ménera les camarades qui lui ont survécu à la victoire totale et définitive. "Gloire au héros de la Puncha!"

D'après la déclaration du camarade

GIORGI ANILLO

Commissaire politique de la 3ème Compagnie, Bataillon Dimitroff.



Un petit trou d'obus.

© Archivos Estatales, mecd.es

Avec le Bataillon Anglais

L'action des premiers jours

Les quatre ou cinq jours suivants furent employés à voyager vers le front. Le jeudi 11 février nous arrivions à Chinchón, une petite ville, perchée au haut d'un groupe de collines.

De bonne heure, le 12 février nous quittions Chinchón pour les lignes. Nous arrivâmes, vers 5 heures 30, à une grande maison blanche, sur la route qui passe au pied des collines. Ici, nous déjeunâmes, et nous nous reposâmes, par petits groupes sous les oliviers, dans les bosquets qui entouraient la maison.

Nous restâmes étendus quelque temps. Un avion fasciste passa sans nous causer de tort et alla bombarder Morata, une petite ville, nichée dans la vallée, à 4 ou 5 kilomètres de nous.

Le soleil brillait et il faisait agréablement chaud. A dix heures du matin, nous montâmes le ravin qui bordait la maison.

Nous entendions maintenant les premières balles qui sifflaient autour de nous. Quelques-uns d'entre nous qui n'avaient jamais été au feu, émettaient l'idée saugrenue que ce qu'ils entendaient était le chant des oiseaux...

De nouveau des avions volèrent au dessus de nous, mais cette fois-ci notre aviation sortit à leur rencontre et une bataille s'engagea. Il y avait 18 avions dans la lutte. Nous avions tous vu ceci dans les films, mais nous n'avions pas une idée de ce que cela pouvait être émotionnant. Nous pouvions entendre le craquement des mitrailleuses. Bientôt deux avions fascistes tombèrent, enveloppés de flammes et de fumée. Ils tombèrent à une certaine distance de nous. Comme personne n'en sortait, nous supposâmes que les occupants avaient péri. Les autres

© Archivos Estatales, mecd.es

avions fascistes prirent la fuite vers leurs propres lignes aussitôt qu'ils purent sortir de ce combat.

Nous avancions maintenant en appuyant vers la gauche. Le feu fasciste devenait de plus en plus fort. Les balles pleuvaient autour de nous.

Vers une heure, le bataillon arriva au sommet d'une colline à la droite de ce que l'on appelle la Maison Blanche. De là nous avançâmes en nous étendant en éventail. Jusqu'alors l'ennemi n'avait pas été en vue, mais il y avait un feu terrible dirigé contre notre position.

A partir de ce moment les différentes compagnies du bataillon étaient engagées dans différentes parties de l'action et une idée plus claire des evénements sera obtenue si des hommes de chacune des trois compagnies racontent dorénavant, leur propre version de l'action.

Le récit de la 2ème Compagnie

A une heure, le premier jour, nous arrivons à la crête de la colline et passons à travers la route enfoncée vers le parapet, où, plus tard, la 2ème Compagnie fut capturée. Nous passons tous, mais il est évidemment impossible de nous serrer tous dans le petit espace disponible et quelques uns de l'équipe de mitrailleuses y compris mes hommes, reçoivent l'ordre d'aller vers la gauche. C'est ici que nous voyons pour la première fois des blessés. L'un d'eux a le visage tout balafré. Un camarade de ma compagnie est frappé. Nous le portons à l'arrière. Immédiatement après, un de nos meilleurs hommes, un camarade qui était toujours gai et faisait toujours plus que sa tâche, le camarade Mc Kevone, de Liverpool, reçoit une balle dans la tête.

Un homme d'une des autres compagnies, vient nous dire avec colère que nous ne donnons pas à sa compagnie l'aide que nous devions lui prêter. Il ne sait pas que nous n'avons pas de munitions. Il ne sait pas, que, quoique nos pièces soient en parfait état, nous ne pouvons pas tirer. A mon avis, ceci a été une des plus grandes tragédies de cette guerre. Je suis convaincu que si nous avions pu nous servir de nos canons ce jour-lá les fascistes auraient été repoussés au delà de la rivière Jarama et quantités de vies auraient été épargnées.

Nous étions là, toute une section de mitrailleurs, dressés au maniement des mitrailleuses, mais faisant feu avec nos fusils sur les fascistes que nous pouvions voir en grand nombre à notre gauche. C'est terrible de voir les hommes portés à l'arrière, détruits par l'ennemi, et de ne pouvoir rien faire d'efficace pour les aider. Plus tard, quand les

© Archivos Estatales, mecd.es

munitions arrivent, les fascistes reçoivent leur dû. Mais hélas nous n'avons plus assez d'hommes pour prendre l'offensive.

Dès à présent, je reste avec le commandant de notre compagnie Fry, comme observateur et agent de liaison (courrier). Il m'envoie chercher des munitions pour les fusils.

Il commence à faire sombre, et, ayant reçu des munitions pour nos mitrailleuses, nous faisons feu et nous voyons les fascistes tomber.

Nous passons la nuit à creuser, pour rendre nos positions un peu plus sûres, en vue des coups que nous prévoyons pour le lendemain, car les fascistes connaissent déjà notre position. Deux postes d'écoute sont envoyés à une centaine de mètres dans la vallée, un sur le flanc gauche, l'autre sur le flanc droit. La patrouille de gauche retourne 40 minutes après, disant que l'on entend beaucoup de mouvements devant nous.

Pendant cette nuit-là j'eus l'occasion d'être témoin d'un acte des plus braves. Nous entendions depuis longtemps une voix qui nous appelait à travers la vallée: "Camarades! camarades! je suis blessé". La nuit était complètement noire, notre observation avait signalé la présence des fascistes, tout près devant nous: Descendre la vallée, remonter la pente opposée, c'était courir à une mort certaine. Les fascistes guettaient probablement le camarade blessé—ils auraient pu le faire taire depuis longtemps—, pour tirer sur ceux qui viendraient le prendre. Même en supposant que l'on put atteindre le camarade et échapper aux balles fascistes, il n'y avait aucune certitude de pouvoir retrouver nos lignes. Malgré tous ces dangers évidents, trois camarades insistèrent pour qu'il leur fut permis d'y aller.

Ces hommes, dont je ne connais pas les noms, grimpèrent par dessus notre parapet et commencèrent à descendre la colline. Si ces trois héros avaient continué leur chemin, je ne les aurais jamais revu. Mais moins de deux minutes après leur départ, la voix se tut, et les trois camarades n'avaient plus rien pour les guider. Ils durent retourner. Leur beau geste n'aboutit pas, ils manquèrent leur but, mais je n'oublierai jamais que ces trois hommes étaient allés vers la mort pour sauver un camarade blessé.

L'aube nous trouva parcourant la vallée de nos yeux fatigués pour y découvrir quelque mouvement de l'ennemi. Bientôt nous vîmes une Compagnie de fascistes venant vers nous à notre gauche. Nous pointâmes nos mitrailleuses vers eux et quand ils furent a 500 mètres de nous, nous fîmes feu. Je n'ai jamais vu des hommes courir aussi vite. Ce fut une déroute complète. Ils couraient dans toutes les directions, et n'essayèrent plus d'avancer sur ce flanc-là.

Plus tard, notre flanc droit avança 200 mètres au devant de nous

© Archivos Estatales, mecd.es

mais devant un fort feu d'artillerie il fut obligé de se replier. Maintenant le feu d'artillerie ennemie était plus fort et dirigé vers nous.

C'est alors que commença un bombardement qui dura pendant plus d'une heure.

Je me souviens surtont d'un incident pendant ce bombardement. Le Commandant de notre compagnie, Fry, faisait le numèro 1 à la "Maxim" du centre, et j'étais assis à côté de lui. Une grenade vint éclater juste devant nous, et détruisit notre parapet, nous couvrant de poussière ainsi que la mitrailleuse. Fry tira une longue bouffée de sa pipe me regarda et se mit à rire: "Ai-je entendu quelque chose?, dit-il. Pour un novice comme moi, à son premier bombardement, cette sérénité représentait le summun de la tranquilité et du courage. Fry montrait la même indifférence au danger, quand, après cet incident, il envoyait au commandant du bataillon un message disant: "Nous ne nous retirerons que lorsque vous nous en donnerez l'ordre".

Il est possible que ce fut cette insistance à attendre l'ordre de retraite qui lui couta la vie, ainsi qu'aux autres. Un peu avant, vers 4 heures et quart de l'après-midi, nous découvrimes le quartier général fasciste. Fry écrivait un mot pour l'Etat Major de notre bataillon et chercha des yeux un agent de liaison. Il n'y en avait aucun. Il me regarda.

"Veux-tu porter ceci, Bill?", dit-il.

Je ne savais pas alors que ce mot allait me sauver la vie.

"Certainement", fis-je. Je pris la note, je baissais la tête autant que possible, et je courus de toutes mes forces. Je trouvais le Commandement du bataillon après quelques recherches. Il changeait de position constamment pendant les 5 premiers jours, à cause de la capidité des événements. Le commandant fut très content de recevoir l'information que j'apportais et griffonna une réponse.

C'est alors qu'eut lieu un des actes de duplicité fasciste les plus extraordinaires dont je fus témoin.

Je quittais le quartier général et commençais à parcourir les 200 mètres qui me séparaient de la compagnie. Tout paraissait alors tranquille aux postes avancés. Mais soudain j'entendis les notes de l'Internationale venant de la direction de la tranchée d'avant poste. Quand je m'approchai, je fus surpris de voir un grand nombre de fascistes traversant l'espace de terrain entre eux et nous, chantant l'Internationale et faisant le salut antifasciste, le poing levé. Nos hommes levaient aussi leurs poings pour souhaiter la bienvenue à ceux qui passaient dans nos rangs. Je n'avais pas le moindre doute que ce fut une désertion en masse des lignes fascistes.

"Yank" Levy parait avoir été le premier à se rendre compte que ce

© Archivos Estatales, mecd.es

n'était qu'une ruse. Mais déjà, il y avait des quantité de fascistes dans nos tranchées.

"Pour l'amour du Christ, va-t-en", me cria-t-il.

Je m'arrêtai. A ce moment là, j'eus une image de la scène, qui est encore, aussi vivante dans ma mémoire que si elle s'était passée il y a deux minutes.

Les chants continuaient. Des fascistes, et encore des fascistes envahissaient nos tranchées. La plupart de nos hommes faisaient encore le salut antifasciste. Fry et Dickinson, son second, étaient debout l'un à côte de l'autre, je remarquais à peine Fry, mais je me souviens clairement de l'accoutrement et de l'attitude de Dickinson.

Sa capote, ses bottes..., sa moustache soigneusement coupée..., aussi droit qu'un pieu; il faisait face aux fascistes qui l'entouraient. Il les regardait avec mépris et il était évident que sa capture n'avait pas altéré son courage tranquille.

Ces deux-là, Fry et Dickinson, de la 2ème Compagnie, étaient deux des chefs les plus magnifiques que l'on pouvait souhaiter dans une bataille.

Cette scène se grava dans mon esprit dans une fraction de seconde. Je compris tout. Je cessai d'avancer. A ce moment-là un fasciste saisit un fusil, visa et fit feu contre moi. Je vis la fumée, mais je ne sais pas où la balle alla se nicher. Je tournai la tête et vis deux fascistes qui se précipitaient sur "Yank".

Ce fut la dernière fois que je vis tous les camarades de la 2ème Compagnie.

Les fascistes tiraient derrière moi et notre bataillon ripostait, l'air était épais de leurs balles. Je n'espérais plus atteindre nos lignes. Mon dos se contractait des balles que je pensais y recevoir d'un moment à l'autre, en même temps je craignais que nos hommes tirassent un peu trop près et que je fusse atteint. Toutefois, je ne sais comment, j'arrivai à parcourir les 275 mètres sans mal, et tombais aux pieds du commandant du bataillon le camarade Wintringham.

Il se leva pour voir ce qui se passait et reçut immédiatement une balle dans la cuisse.

Un moment plus tard, nos hommes firent une charge à la bayonnette pour sauver nos camarades, si honteusement trompés.

Quarante hommes grimpèrent au dessus du parapet et chargèrent. Leurs visages étaient marqués de la détermination de reprendre la tranchée ou de mourir. Mais les mitrailleuses avaient été tournées contre nous et des quarante hommes, nous ne retournâmes que six.

Après la perte de la 2ème Compagnie, il y eut beaucoup de confusion. Wintringhan, le commandant du bataillon avait été blessé et por-

© Archivos Estatales, mecd.es

té à l'arrière. Il n'y avait plus d'organisation par compagnie, le bataillon ne formait plus qu'une seule unité. Le camarade Aitken était au commandement. Il demanda 12 volontaires, pour partir au flanc droit.

Douze d'entre nous se présentèrent et remontèrent la route jusqu'à une certaine distance.

Nous étions dans cette position depuis quelque temps, et il commençait à faire sombre, quand les fascistes firent partir une fusée. Tout fut éclairé comme par la lumière du jour. Un feu intense commença des deux côtés. Toutes les armes furent employées. Mais bientôt il y eut un calme relatif.

Les camarades Aitken et Cunningham étaient maintenant chargés de tout diriger, et ils décidèrent que nous devions nous retirer un peu vers les bouquets d'arbres placés derrière nous, où notre position serait plus solide. Quand la retraite fut faite, nous passâmes le reste de la nuit à creuser des tranchées.

Le lendemain matin, il fut décidé de retourner à notre ancienne position sur le bord de la route et nous restâmes dans cette position toute la matinée. Il n'y avait toujours pas de quoi manger. Quelques uns de nos hommes étaient à jeun depuis trois jours.

La chaleur était épouvantable et il n'y avait ni eau ni aliments. Les mitrailleurs parcouraient les tranchées demandant aux hommes l'urine pour refroidir les mitrailleuses "Maxim". Vers une heure, des instructions furent données aux mitrailleurs sur la direction et la portée. Ils ne devaient faire feu que sur ordre.

Au moment où les instructions étaient données à la dernière mitrailleuse, les fascistes sortirent de leurs tranchées par milliers.

Ils avaient des avions et un intense feu de mitrailleuses couvrait leur avance. Rien ne pouvait résister à un feu pareil. Le flanc gauche fut le premier à céder et le mouvement gagna toute la ligne. Je pouvais voir, sur cinq homes qui couraient, quatre tomber.

Je me souviens surtout de deux incidents. L'un concerne un irlandais que nous appelions Taffy. Quand il vit venir les fascistes, il avança vers eux. Je suppose qu'il n'alla pas bien loin avant d'être plein de plomb. Ce fut le seul homme qui ne se replia pas.

L'autre incident fut quand les camarades Ball et Bibby refusèrent de reculer avant d'avoir enlevé le verrou de leur mitrailleuse pour la rendre inutilisable. Le camarade Bibby eut la tête traversée par une balle, mais avant de mourir, il eut la satisfaction de savoir que lui et son camarade avaient empêché les fascistes de se servir de leur mitrailleuse.

Ce fut quand nous nous retirions de la route, que je connus Jack Cunningham. Je ne lui avais jamais parlé. Nous courrions ensemble. Il

© Archivos Estatales, mecd.es

y avait un homme à ma droite et un autre à ma gauche. Celui de gauche fut blessé au bras. Jack et moi lui fîmes un bandage. C'était épouvantable. Trois hommes s'étaient réfugiés derrière un arbre. Un d'eux seulement se releva. Les deux autres furent tués. Les hommes tombaient comme des quilles.

Quand j'arrivais à la cuisine, je vis une scène de confusion indescriptible. Les camions arrivaient l'un après l'autre chargés de blessés. A côté de moi gisaient des dizaines d'autres blessés et les camions étaient trop pleins pour les prendre.

Mais, la plupart de nos blessés étaient restés dans la vallée derrière nous; nous pouvions les entendre gémir et crier de douleur, mais nous étions déjà occupés à aider d'autres blessés et nous devions passer sans nous arrêter.

L'HISTOIRE DE LA 1ère COMPAGNIE

11 février!

Une heure de l'après-midi. Nous prenons une positions sur une crête. Nous avançons en éventail. Nous devons tenir cette position et empêcher l'ennemi de passer. Nous recevons des projectiles de tanks et un feu de mitrailleuses intense, mais tous nos hommes sont admirables, malgré nos pertes nombreuses. A deux heures notre Commandant, Kit Conway, fut blessé et transporté à l'arrière. Il m'appela et quand je m'approchai de lui il me dit seulement: "André, j'ai fait de mon mieux". Il mourut deux jours plus tard.

La compagnie était maintenant commandée par le camarade Stoker. La situation était difficile.

Les observateurs placés sur la crête de la colline vinrent nous dire que les fascistes déplaçaient leurs troupes devant nous. Stoker et moi nous allâmes sur le sommet de la colline et pûmes confirmer ce fait à travers nos longue-vues. Nous primes la précaution d'envoyer tous nos hommes sur le sommet de la colline.

Vers 4 heures et demi, nos agents de liaison revinrent du Quartier Général avec les instructions que nous devions juger nous-mêmes s'il était nécessaire de retirer nos hommes. Le camarade Stoker et moi jugeâmes la situation assez dangereuse et décidâmes de retirer nos hommes vers la colline suivante. A ce moment précis il était cinq heures moins le quart, une colonne d'au moins 2.000 fascistes marchait vers notre crête, appuyée par les mitrailleuses. Nous venions de voir notre aile gauche se retirer quelques minutes plus tôt, et nous ne pouvions pas prendre la responsabilité de tenir notre position, car nous aurions

© Archivos Estatales, mecd.es

été encerclés. Il ne nous restait qu'a nous retirer. Une grande partie de nos hommes n'avaient aucune expérience militaire et il était difficile de les faire se retirer, de face à l'ennemi, tout en tirant.

Aussitôt que l'ennemi eut atteint la crête, le feu de front cessa et nous nous mimes à descendre vers la vallée en courant.

Dans la vallée nous étions sous un feu ennemi venant de droite et nous perdîmes plusieurs camarades, comme Davidovich.

J'essayai de rassembler les hommes et j'obtins des volontaires pour transporter les blessés. Je fis appel à plusieurs des camarades, de s'arrêter à certains points stratégiques afin de surprende et fatiguer l'ennemi. Vingt ou trente camarades restèrent et nous donnâmes à plus d'un fasciste une "bonne surprise". Nous prîmes une position à moins de 700 yards de notre ancienne. Il était 7 heures du soir.

Pendant cette nuit-là il y eut un grand feu ennemi. Les fascistes tiraient pour essayer de découvrir nos positions, mais il n'y réussirent pas.

Le lendemain matin, il y eut un feu intense des deux côtés et les fascistes avancèrent de nouveau à notre gauche. Nous reçûmes l'ordre de nous retirer.

Nous avions été isolés pendant tout le jour. Nous étions aussi sans vivres. J'avais envoyé trois estafettes mais aucune n'avait réussi à trouver le Quartier Général.

Toutefois, l'estafette envoyée vers la droite avait réussi à établir un contact avec une autre compagnie anglaise, et celle de gauche avec une compagnie espagnole. Leurs positions étaient bonnes.

Le matin du 14, il n'y eut pas de déjeuner, bien que j'eusse envoyé quatre hommes pour le chercher. Ils ne revinrent jamais.

A 9 heures, le camarade Aitken donna l'ordre de remonter une route en ravin. Je les y menai et je trouvais Jack Cunningham avec le reste du bataillon. Nous décidâmes qu'il valait mieux retirer ma compagnie vers les bosquets d'oliviers de l'autre côté de la route. Je donnai immédiatement les ordres à cet effet, disant à mes hommes de se mettre à couvert.

Immédiatement après, un agent de liaison de la Brigade arriva avec un mot pour le bataillon. Le mot était écrit par le Commandant Nathan et nous donnait un plan du front.

Le front était en forme de demi-lune.

Vers midi et demi, après une heure de feu intense, notre aile gauche fut repoussée par une attaque en masse, précédée d'un gros tank. Soudain, nos hommes se mirent à courir en arrière. J'essayai de les arrêter, la position étant très importante. Le moment était critique parce que cela m'avait tout l'air d'une panique générale.

© Archivos Estatales, mecd.es

Avec l'aide d'une trentaine d'hommes, nous pûmes arrêter l'avance fasciste cinq ou six fois.

Nous restâmes à notre dernière position un temps considérable. En arrière. Vers la cuisine et l'ambulance il y avait une confusion indescriptible, des blessés et parfois des morts étendus sur les chemins, quelques hommes errant sans but, s'attendant à voir apparaître les fascistes par dessus le sommet de la colline, à tout moment.

Mais notre compagnie résista héroïquement.

L'HISTOIRE DE LA 3ème COMPAGNIE

A une heure, le premier jour. Après que nous eûmes pris nos positions devant la Maison Blanche, Charlie Goodfellow, qui était alors notre chef de section, me dit qu'il pouvait voir les fascistes avec sa longue-vue qu'il me passa. Il y eut une grande agitation. Quelqu'un dit: "Chargeons contre eux, camarades".

Mais la compagnie devait se retirer vers une position à 100 yards à peu près, en arrière vers la gauche. Les avions fascistes volèrent audessus de nous très près du sol et nous courûmes vers les abris. Il y eut plusieurs blessés. Quelques uns restèrent pour les aider. Il commençait à faire nuit.

Deux d'entre nous essayèrent de porter un camarade blessé dans une couverture; il n'y avait plus de brancards. Le camarade blessé souffrait horriblement dans sa couverture. C'est alors que Johnnie Lochers, qui nous aidait à porter le blessé, fut blessé aussi et dut être aidé lui-même. Nous avions perdu le sens de la direction.

Un peu plus loin, nous prîmes contact avec une compagnie espagnole qui était en réserve et qui pansait quelques uns des blessés. Nous leurs demandâmes des brancards, mais ils n'en avaient pas. Nous venions de nous éloigner, quand une grenade fit explosion, à l'endroit même où nous avions été. Un peu plus tard nous trouvâmes un brancard.

En retournant, nous rencontrâmes plusieurs blessés anglais qui descendaient. Le lendemain matin nos hommes, avec les camarades espagnols, réussirent à reprendre tout le terrain que nous avions perdu la veille. Durant la nuit, il y eut une très forte bataille; des obus, des balles de mitrailleuses et tout ce que les fascistes avaient, venaient sur nous.

La 3ème Compagnie fut retirée de la route, et envoyée au bosquet d'oliviers. Les fascistes avançaient sur notre flanc droit. Je pouvais voir les Maures bondir d'arbre en arbre, à une centaine de mètres de nous. Tout d'un coup ils furent devant nous. Je criai à Cochrane de changer la direction de son tir, mais il ne m'entendit pas à cause du

© Archivos Estatales, mecd.es

bruit. Nous résistions. Quand ils furent à une trentaine de yards de nous avec leurs tanks, nous dûmes quitter la position devenue intenable. Nous commençâmes à courir en arrière en zig-zag; derrière nous, les cris des marocains, et le feu de leur tank. A un quart de mille plus loin, nous trouvâmes un espagnol blessé qui nous appelait pitoyablement. Nous l'aidâmes à nous suivre.

Nous nous retirâmes vers la route. Une bataille aérienne s'engagea au-dessus de nous, au cours de laquelle un avion fasciste fut descendu. Quand nous atteignîmes la route, des hommes fuyaient dans toutes les directions.

Découragés par les pertes, par la défaite, par le manque de nourriture, les hommes du bataillon anglais retournaient vers l'endroit où ils s'étaient reposés sous les oliviers, un matin clair, trois jours plus tôt.

Maintenant la situation était bien différente.

Les hommes revenaient sur leurs pas, fatigués, affamés et le coeur déchiré par la pensée de tous les camarades laissés sur le champ de bataille. Après trois jours de lutte terrible, le nombre supérieur et les armes supérieures des fascistes, semblaient les avoir vaincus.

Ils parlaient de camarades, d'amis chers, perdus pour toujours; ils parlaient des circonstantes qui étaient humainement insupportables, de l'épuisement contre lequel ils ne pouvaient plus lutter.

Par petits groupes, par paires, seuls, ils avaient retrouvé le chemin, maculé du sang de leurs camarades blessés.

A la hâte on leur apporta de la nourriture.

La plupart des officiers du bataillon avaient été tués ou blessés et il en restait peu pour travailler à la réorganisation qui était essentielle, si l'on ne voulait pas que le bataillon fut entièrement dispersé. A chaque moment l'on s'attendait à voir apparaître les fascistes sur la crête de la colline au-dessus de nous. Si ceci arrivait vraiment, toute la vallée de Tajuña serait dominée par eux. Il leur serait alors facile de cerner Madrid.

Promptement, car le temps était un facteur essentiel, la réorganisation fut faite, de nouveaux officiers furent désignés; alors ils remontèrent la route.

Ils n'avaient pas été loin, quand le général de la Brigade vint à leur rencontre et leur dit que le moment décisif de la bataille était arrivé. Jack Cunningham résuma la situation quand il dit que "les dix minutes allaient décider". Ce n'était pas le moment de faire des discours ni de parler. Chaque minute était précieuse. Si les fascistes arrivaient à la crête, la vallée était à eux.

Les événements qui suivirent furent des plus glorieux dans l'histoire de la lutte des travailleurs anglais.

© Archivos Estatales, mecd.es

ARCHIVOS ESTATALES

Quand ces hommes commencèrent à monter la colline une fois de plus, ils entonnèrent spontanément "l'Internationale". Les hommes qui s'éloignaient encore des premières lignes, s'arrêtèrent surpris, les hommes qui étaient assis au bord du talus se levèrent d'un bond pour voir cette étrange bande d'hommes, cette bande barbue, sale, dépenaillée, tachée de sang et de boue après trois jours de bataille qui marchait. Alors, ils les acclamèrent. Eux aussi, ils se mirent à chanter. Toute la montagne résonna de l'écho de leur chanson, la chanson de la lutte. Des hommes commencèrent à se joindre à leur marche. Ce fut le regroupement!

Au bout de la route, la colonne rencontra un bataillon espagnol qui avait été en réserve et qui venait servir de renfort. Le bataillon anglais prit le côté gauche de la route et l'espagnol la droite. Bientôt ils étaient sur le sommet qui dominait la vallée qu'ils avaient laissée derrière eux.

Alors ils entrèrent en action. A plat-ventre, ils rampèrent en avant. Mètre par mètre, ils avancèrent. Malgré la résistance tenace, malgré le nombre supérieur des fascistes, ils les repoussèrent. Tantôt courant, se traînant, tantôt lentement en avant, épaule contre épaule, ils avancèrent. La nuit vint et la bataille continuait toujour. Avançant, toujours avançant. Ils ne prirent pas de repos, cette nuit-là, avant que les fascistes n'eussent été repoussés, à 300 ou 400 yards des positions qu'ils occupaient quand le bataillon était arrivé ce matin-là. Le combat avait été acharné. Les fascistes avaient finalement perdu la bataille sur laquelle ils avaient fondé tant d'espoirs.

Le bataillon avait, avec son sang et son héroïsme, relevé l'honneur du mouvement prolétaire anglais, qu'avait taché de boue et maculé de sang les adversaires de l'unité ouvrière qui avaient refusé l'aide au peuple espagnol.



Champs d'oliviers tragiques.

© Archivos Estatales, mecd.es

Avec le Bataillon "Lincoln"

Au front

On partit pour le front pendant la nuit du 15 Février. On fit la route à pas d'escargot. On n'était pas allé bien loin, quand un avion se mit à évoluer sur nous. On ne savait pas si c'était un avion ami ou ennemi. Il fallait voyager très prudemment. Les chauffeurs ne pouvaient pas allumer leurs phares, qui auraient attiré l'attention de l'ennemi. Il faisait un froid de canard. C'était une de ces nuits, ou la lune se cache et il faisait aussi noir que dans la gueule d'un loup. On craignait toujours que le chauffeur nous renverse dans quelque fossé.

A 400 mètres des premières tranchées, on descendit et on forma les rangs. Finalement on nous plaça et nous montâmes deux collines et on arriva au sommet d'une crête qui parait-il était d'une valeur stratégique parce qu'elle dominait la plaine. Section par section on nous commanda de creuser le terrain. "Avec quoi?"

"Allez-y, employez vos bayonnettes ou vos casques d'acier..." Il ne fallut pas répéter l'ordre deux fois, car les balles sifflaient au-dessus de nos têtes d'une façon menaçante. On tomba à plat ventre et on creusa. On nous dit qu'on attendait un bombardement d'artillerie pour le matin, et qu'il valait mieux se faire une bonne place.

Il faisait froid mais, on eut chaud pendant la nuit en travaillant, ayant toujours dans la tête ce qu'on nous avait dit à propos des dangers de l'artillerie. Puis l'aube vint. Ceux qui avaient eu le courage de dormir étaient aussi raides que du bois. A six heures le barrage d'artillerie commença. La plupart de nous n'avait jamais été sous le feu. Les explosions des obus autour de nous, étaient terrifiantes. Boum! Un obus devant nous!

Boum, un autre derrière!

© Archivos Estatales, mecd.es

C'est de l'artillerie de gros calibre. Chelebian eut la tête emportée. Il ne fallut pas longtemps pour nous convaincre que nous étions en pleine guerre. Pendant sept jours on tint cette crête. Sous un bombardement continuel et terrible. Les avions fascistes faisaient aussi tout leur possible pour nous lancer des bombes. Ils arrivèrent même à nous mitrailler dans les tranchées. Mais notre aviation était en garde et ne leur permettait pas de nous faire trop de mal. Chaque fois que notre aviation s'engageait en bataille contre eux, ils perdaient un ou deux de leurs appareils. On les voyait tomber, parfois de grande hauteur, pour s'enfoncer le nez dans la terre.

Le première attaque

Quand on regardait au-dessus du parapet, on voyait, devant nous à 400 mètres, la ligne blanche des tranchées fascistes parmi les oliviers.

Le soleil se couchait et on nous avait donné l'ordre d'être prêts pour sauter sur le parapet. On enleva la poussière de nos fusils, on rangea les cartouchières au mieux, autour de nos ceintures. La plupart de nous disaient de bons mots, mais on ne pouvait pas cacher l'horreur de la situation. On bombarda les fascistes avec des mortiers de tranchée. "O. K. Boys" "Get going" (Ça va les gars, allez-y). La première section de la première compagnie était en tête. Les irlandais suivaient, puis les cubains et la deuxième compagnie avançait sur la droite.

Rodolfo de Armas fut le premier tué. Après avoir sauvé un camarade, il continuait la charge et levant le poing fermé dans l'air appelait les autres à le suivre. A ce moment là, une balle le toucha à la jambe, et comme il se penchait pour saisir sa jambe, deux balles l'atteignirent, une dans la tête et l'autre dans la machoire. Les pertes dans la section cubaine étaient nombreuses.

Au début de l'attaque, un de nos tanks, à quarante mètres devant nous, fut atteint par un obus ennemi et il explosa en flammes. Des camarades qui étaient proches du tank en flammes furent obligés de s'éloigner, tellement était forte la chaleur de ces flammes qui s'élevaient vers le ciel et illuminaient à une grande distance. On avançait, peu à peu avec prudence, d'arbre en arbre. Le feu de l'ennemi était encore léger. Quand on arriva au bout de l'oliveraie on se trouva en terrain découvert, avec des souches de vigne sur une distance de 200 mètres. On chargea rapidement sur le terrain mou, afin de trouver un terrain plus protégé. On avait une bonne quantité de grenades. On avait monté la moitié de la distance à travers champ quand l'ennemi

© Archivos Estatales, mecd.es

ouvrit sur nous un feu meurtrier de mitrailleuses. Nos camarades s'esquivaient du feu, d'arbre en arbre ils étaient arrivés très près de la tranchée ennemie. D'autres s'étaient déployés dans le terrain, se cachant aussi bien que possible derrière les souches de vigne et ils creusaient furieusement.

"Secours, Secours", entendait-on de chaque côté. Des camarades tombaient à droite et à gauche, morts ou blessés.

La mitrailleuse ennemie crachait le feu continuellement et les balles creusaient le terrain partout avec violence. Les camarades bûchaient rageusement avec les casques, ou avec les bayonnettes, creusant aussi profond que possible. Il y en avait même qui employaient les cartouches pour sortir la terre de sous eux et la mettre devant. Ils creusaient avec les mains, se cassant les ongles et se déchirant la peau. Le feu de mitrailleuse continua durant des heures. Il était absolument impossible d'avancer d'un pas. Ceux qui étaient proches des tranchées fascistes lançaient des grenades.

Voici ce que Paul Burn a écrit dans son journal à propos de cette bataille:

"Sur le champ où il y avait quelques oliviers et la petite protection que la vigne pouvait offrir, nos camarades creusèrent des refuges et ouvrirent le feu sur les fascistes.

"Dans un des intervalles, je regardais autour de moi, et je vis à ma gauche Charlie Donnelly. Plus loin la section cubaine.

"A quelques mètres de distance dans une concavité du terrain je vis le Capitaine John Scott avec les trois frères O'Flaherty, de Boston, qui se distinguèrent par leurs services héroïques.

"Donnelly s'approcha de moi sous l'olivier. On tire jusqu'à ce que les fusils nous brûlent les mains, sans dire presque un mot, en dehors d'un occasionnel "Alors Charle ça va" et la réponse, "pas mal, pas mal, et les autres comment vont-ils?"

"L'Infanterie continuait son avancée. Les balles explosives rompaient l'air et les mitrailleuses raclaient le champ. Derrière un groupe d'arbres les fascistes augmentaient leur feu.

"Le Capitaine Scott, se levant eut à peine le temps de crier "continuez l'avance!" Trois balles lui pénétraient dans le corps.

"Mac Donald et Wheeler, hommes de liaison, étaient blessés tous les deux. Eddie O'Flaherty, l'autre coureur, traversa le champ pour appeler Bill Henry, chef de la section Irlandaise.

"Bill Henry prit le commandement. Le Capitaine Scott fut installé sur un brancard. Nous étions six hommes a porter le brancard.

"Une rafale de mitrailleuse partit des lignes fascistes. Quatre hommes tombèrent, parmi eux Joe Mendelowitz, frappé dans l'oeil gauche,

© Archivos Estatales, mecd.es

les autres tués et blessés, étaient inconnus de moi et de Gomez, qui étions les deux survivants.

"On porta notre camarade gravement blessé jusqu'à cent mètres du poste de secours, où deux autres camarades nous aidèrent. A ce poste de secours on pansa de nombreux camarades qui avaient été blessés. Gomez retourna au champ de bataille où il fut lui aussi blessé."

Quand on nous donna l'ordre de nous replier, on le fit avec un bon ordre. On transporta les blessés. Plusieurs brancardiers et infirmiers furent blessés pendant qu'ils soignaient nos camarades en rase campagne. Une partie du travail de sauvetage fut fait par des volontaires.

George Jacobs et J. Lenoris, ignorant le fait que le bataillon s'était replié restèrent à leur place, protégés derrière un arbre, à vingt mètres de l'ennemi. Ils restèrent là pendant toute la nuit en grelottant. Comme ils creusaient toujours plus pronfondément, les tireurs qui voyaient la terre voler de derrière l'arbre, tiraient régulièrement.

Au matin lorsqu'ils firent la découverte terrifiante de leur situation, ils tâchèrent de retourner. Faisant des sauts de trois à cinq mètres d'un trou à l'autre, ils s'approchaient de nos tranchées. Les mitrailleurs fascistes leur envoyaient des rafales de balles chaque fois qu'ils faisaient le moindre mouvement. Au milieu du champ, pendant que tous les deux faisaient un grand saut, Lenoris fut blessé dans le dos. On le sauva pendant la nuit, après huit heures d'effort. Jacobs réussit à revenir vivant.

Notre charge permit au bataillon sur notre gauche de s'avancer et de se consolider dans des positions stratégiques.

Parce qu'on changeait de place souvent, et que notre cuisine commençait à peine à s'organiser on ne reçut presque pas de rations pendant trois jours. Puis on reçut une marmite énorme pleine de café, qu'on passa dans les tranchées. Chacun prit sa part et passa la marmite au camarade suivant. Quand la marmite arriva chez Bob Norwod, qui était en train de causer, il remplit sa gamelle et se mit à boire avec avidité. Pendant qu'il se redressait de sa position courbée avec la gamelle dans les mains, il dit à ses camarades qui le secondaient: "Allons, les garçons, allez y, j'ai eu le mien". Juste à ce moment là une balle explosive le frappa dans la tête. Il tomba la face dans la marmite où sa cervelle se répandit.

J. T.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le Bataillon américain Lincoln dès ses premiers combats s'est distingué par sa bravoure.

Tous ces hommes de différentes contrées du nouveau continent, les camarades noirs avec leurs frères blancs, ont fait un demi tour du monde, pour venir sur ces crêtes à l'assaut contre le fascisme.

Dans les jours qui suivirent les survivants surent se montrer dignes des héros tombés.

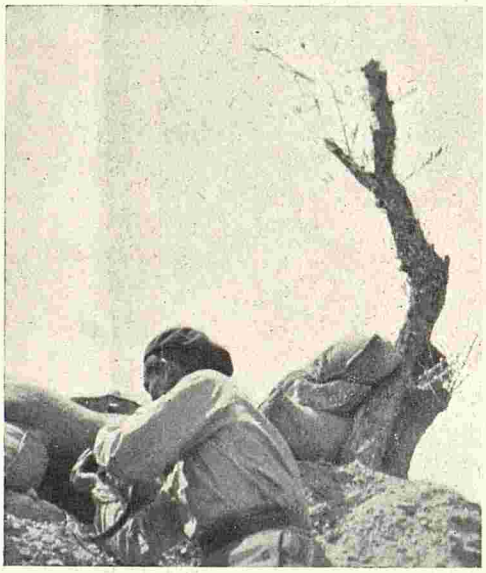
Le grand nom de Lincoln grandit encore dans ces premiers combats.



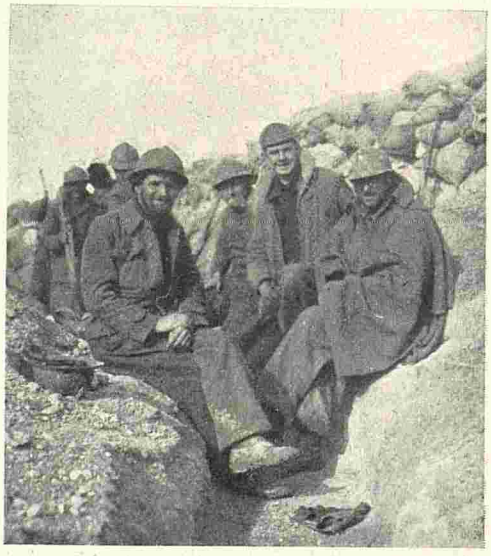
© Archivos Estatales, mecd.es



Combattants Internationaux.



Au créneau.



Dans la tranchée.

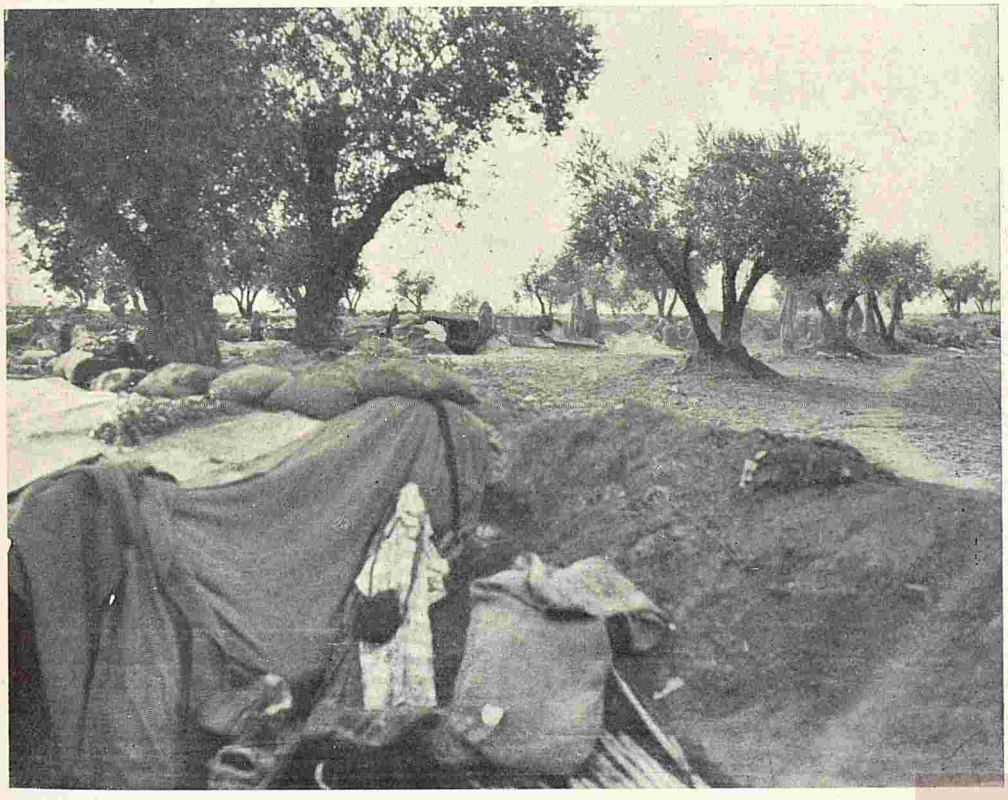
© Archivos Estatales, mecd.es



Au tour de la mitrailleuse.



Au petit jour.



Deuxièmes lignes.

© Archivos Estatales, mecd.es



Ce qui nous a manqué, parfois, grâce a la "non-intervention".



Au bataillon "Dimitroff".

© Archivos Estatales, mecd.es





Malgré les douleurs, le moral est bon!

© Archivos Estatales, mecd.es





© Archivos Estatales, mecd.es

IV

ECHOS DU MONDE

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Echos du Monde

Là aux pieds de ces oliviers sur ces collines du Jarama des hommes luttent et meurent.

Des hommes de tous les peuples, des hommes de tous les partis populaires unis font de leurs poitrines un rempart à la paix du monde.

Face aux hordes surarmées du fascisme, les combattants de la Liberté manquent d'armes et de munitions.

Ils tiennent cependant mais ils tombent nombreux sous les oliviers du Jarama.....

Mais que se passe-t-il donc dans le monde pendant ce temps là? Où en est l'action de solidarité internationale? Que font la S. D. N. et le Comité de non-intervention derrière les rameaux d'oliviers de Genève?

Quelques échos parviennent sur le front de la Liberté.

Ils s'imposent à la méditation des combattants antifascistes.

Ecoutons ces échos.

21 *Janvier* 1937.—Depuis 6 mois déjà siége à Londres le Comité de non-intervention.

Cependant depuis 6 mois les fascistes continuent à intervenir. Alors hier, le Comité a décidé de commencer... à aborder... l'examen d'un projet!... de plan de contrôle des frontières espagnoles. On discute...

4 *Février* 1937.—Le croiseur allemand "Graff Spée" comme pour répondre à l'annonce de l'examen du plan de contrôle du Comité de non-intervention a bombardé brutalement sans préavis les côtes andalouses.

7 *Février* 1937.—On apprend que depuis le début du mois 15.000 soldats italiens ont débarqué à Cadix avec un important matériel d'armement moderne que Mussolini met à la disposition de Franco.

Non-intervention!

11 *Février* 1937.—Ce jour des centaines de combattants républicains sont tombés sur le front de Jarama faute de munitions, sous l'abondante mitraille fasciste.

On constate et on s'indigne dans toute la presse populaire internationale que tandis que les pays démocratiques appliquent loyalement les principes de non-intervention, les puissances fascistes interviennent ouvertement en faveur des rebelles espagnols, au nez et à la barbe des gouvernements de France et d'Angleterre.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le Portugal fait savoir au sous Comité de non-intervention qui examine laborieusement le plan de contrôle des frontières, qu'il n'admettra pas le contrôle sur son territoire.....

15 *Février* 1937.—Le Comité de Londres se prononce pour l'interdiction des départs de volontaires pour l'Espagne.

16 *Février* 1937.—On apprend que 4.000 soldats italiens débarquent à Cadix envoyés par Mussolini au secours de Franco défaillant.

17 *Février* 1937.—On informe de source sûre que 9.000 soldats italiens et 6.000 mitrailleuses partent de la Sardaigne pour l'armée de Franco.

Non-intervention!

19 *Février* 1937.—La France interdit les départs de volontaires pour l'Espagne républicaine.

La duperie continue.

Cependant la solidarité populaire internationale se manifeste. Des millions sont collectés dans tous les pays pour fournir des ambulances et autres matériels nécessaires à l'Espagne républicaine.

A la tête de ce mouvement de solidarité internationale antifasciste se place l'U. R. S. S.

Mais pour que ce mouvement ait une ampleur décisive et puisse reveiller la S. D. N. de sa léthargie complice il faudrait réaliser une véritable unité d'action internationale.

Hélas! les propositions d'unité répétées par l'Internationale Communiste et l'Internationale Syndicale Rouge auprès de l'Internationale Ouvrière Socialiste et de la Fédération Syndicale Internationale restent sans résultats.

Cependant l'unité internationale de combat s'est réalisée sur le front de la Liberté entre les meilleurs fils des peuples qui ont offert généreusement leur sang pour sauver le monde de la honte et de la barbarie fasciste.

Ils sont un exemple.

Beaucoup sont tombés devant Madrid..... à Teruel, vers Malaga, sur le Jarama..... à cause de la duperie de non-intervention, et surtout à cause de la division des forces populaires internationales.

Voilà ce que méditaient les combattants de la Liberté après les durs combats que nous venons de relater.

© Archivos Estatales, mecd.es



Au soleil couchant.

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

DEUXIÈME PARTIE

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

78 JOURS DE FRONT



© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

V

SUR LES POSITIONS!

Meurtrie dans sa chair, saignante des mille blessures qu'elle a reçues la Brigade est là, incrustée sur ces crêtes du Jarama, où son sang généreux et magnifique a coulé, arrosant de ses flots épais cette parcelle de terre espagnole. Le fascisme forcené s'est heurté à l'Idée. Cette idée qui a sublimé toutes les actions de nos camarades, les a guidés et soutenus dans leurs combats effroyables contre les forces obscures qui représentent le passé Sur ces crêtes, hier encore anonymes sont inscrites, enchassées dans le granit comme de purs diamants, ces paroles: NO PASARAN!

Ils ne sont pas passés malgré leurs furieux assauts!

Du 11 au 20 février 1937, ces collines recouvertes de thym, d'oliviers et de vignes, assistèrent à la formidable avalanche, bardée de bronze et d'acier des hordes mercenaires, avides d'argent, d'alcool et de chair fraîche impubère.

Partis à la conquête du paradis, promis par leurs maîtres, les hommes du fascisme trouvèrent l'enfer et le néant.

Le poing puissant des nôtres s'est abattu avec force sur leurs muffles, arrêtant net l'élan des bêtes en rut.

Des journées plus calmes succèdent alors à la débauche effrénée de métal et de sang.

Mais les fusils claquent encore, les mitrailleuses n'ont pas cessé leur martèlement obsédant, les obus tombent toujours.

Sur des positions inexpugnables, recommence alors; renouvelée des temps révolus, la vie ancestrale des troglodytes.

Des tranchées, des sapes, des cavernes, des boyaux, vont sillonner en tout sens cette terre martyre.

La Brigade s'est terrée, à l'endroit où les siens sont tombés, comme

© Archivos Estatales, mecd.es

si elle voulait matérialiser et retenir le souvenir vivace mais ferme des disparus fraternels.

Elle panse ses blessures encore douloureuses mais combien héroïques. Elle dénombre ses morts, sans vain stoïcisme ni vains regrets; mais ce faisant elle rebande ses muscles et retrempe ses forces amoindries mais non affaiblies, en vue des assauts futurs.

Dans les abris, les cagnas, commence une vie plus tranquile. L'âme, encore secouée, la Brigade s'ébroue, comme si elle voulait se débarrasser de toutes les horreurs dont elle est imprégnée. Petit à petit elle se stabilise.

L'homme ne serait plus l'homme s'il pouvait vivre perpétuellement sous l'influence des impressions de sang et de carnage.

Nos camarades s'intéressent aux choses puériles, la joie que procure la sécurité immédiate s'inscrit sur leurs visages. Ils procèdent à l'inventaire des objets échappés aux remous des batailles.

Durant les combats, les hommes se sont débarrassés de tout ce qui pouvait gèner leurs mouvements, ne gardant que cartouches et fusils et la volonté ardente de s'opposer à l'avance ennemie.

Une existence plus normale succède au chaos. Maintenant, ils s'organisent avec tout ce qui a pu résister à l'ouragan infernal de la mitraille, comme font les riverains qui vont à la recherche des épaves que rejettent les flots repus et apaisés, après la tempête.

Des soldats pellent et piochent pour construire des abris.

D'autres nettoient leur fusil que le sang et la boue encrassent.

Quelques uns sont là étendus, épuisés et rêveurs.

Les mains, endolories par le fusil, par la pelle et la pioche, s'adonnent à mille travaux domestiques, nettoyage..... raccomodage..... toilette.

Ces doigts malhabiles de soldats manient laborieusement et lentement une aiguille qui voudrait tant être diligente.

Au sortir de la fournaise, comme ils apparaissent touchants, ces efforts pour réparer et mettre de l'ordre dans ces habits déchirés, frippés.

Beaucoup de ces rudes combattants écrivent à présent, l'un à sa femme, l'autre à sa fiancée ou encore aux amis, à sa mère, à son organisation.

Il y en a même quelques uns qui écrivent pour eux mêmes des notes sur leurs petits carnets de poche.

Ah! comme il serait intéressant de pouvoir lire tout ce qui s'écrit en ce moment sur ce coin de terre bouleversée.

Aucun de ces hommes n'est écrivain, mais tous écrivent de grandes choses.

Les épisodes des combats passent à la vitesse d'un éclair dans leur

© Archivos Estatales, mecd.es

cerveau. Il est certes, plus facile d'être acteur que descripteur. La main tâtonne, elle s'approche du papier, s'en éloigne indécise, la phrase élaborée paraît trop faible une fois sur le papier. Ils ont tant de choses à dire, nos camarades. Finalement, l'épopée immense, se glace en des formules laconiques: "Les Maures étaient à dix mètres de nous, nous tirions sans arrêt. Nom de Dieu, ça a été dur!" Pour exprimer la joie de se retrouver vivants après avoir cru mille fois à la mort inévitable ils écrivent: "Mais nous avons eu chaud."

La vieille maman, l'épouse, la fiancée liront plus tard ces mots où s'exhalent l'exaltation des luttes féroces, l'étonnement infini de se retrouver vivant, les peurs franchement avouées et cependant envisagées à nouveau.

D'autres écrivent des bouts de pensée. Ceux-là craignent d'oublier.

L'un d'eux a dépeint l'état d'esprit de tous après une attaque.

C'est un long cri d'amour pour son frère d'armes, de répulsion pour la guerre et de croyance en la naissance d'un monde meilleur dont il entend les premiers vagissements.

Le rêve

La nuit, lentement, tombe sur le champ de bataille. Epuisés par de rudes combats, retirés dans leurs cagnas creusées sous terre; terrés comme des rats, grelottants, les hommes s'assoupissent.

Les sentinelles, postées aux créneaux paraissent de sombres et menaçantes statues. Dormez, camarades, nous veillons!

Dormez et oubliez un peu!!

... ...

Et je vois. Je vois se dessiner devant moi la lutte formidable que nous vivons. Le Passé contre l'Avenir. Nous petits hommes, rendus si grands par cette chose magnifique: Offrir son sang, sa vie pour un Idéal. Le Progrès Humain!!

... ...

Petits hommes terrés dans la boue d'Espagne, grandis par l'épreuve, que vous êtes chers aux yeux du Monde. Vous êtes partis, sans un regard en arrière. Quittant foyer, femme, enfants parmi lesquels vous viviez, peut-être heureux! L'Idée avait besoin de vous. Elle vous a con-

© Archivos Estatales, mecd.es

quis, soulevés d'enthousiasme. Vous êtes accourus au-devant de la mitraille, vers le volcan infernal de la guerre!

Vous servez la cause la plus juste et la plus noble, qu'il soit possible d'imaginer. Union des hommes, des peuples du monde entier dans une entente parfaite. Tous, la main dans la main, sous un même étendard teinté de votre sang. Le sang de tous les héros tombés pour leur idéal de liberté. Dans le lointain, encore un peu estompée par les brumes de l'avenir, se réalise l'unification totale des Peuples!

Unissons nous, sans souci des races et des préjugés. Unissons nous pour toujours, pour le bonheur futur de nos enfants.

Le 24 mars 1937.

HILDESHEIM
XVème Bataillon.

*

Un camarade a jeté sur son carnet ces notes empreintes de douceur, dans lesquelles l'espoir de la victoire décèlent l'adoration de la Nature.

L'alouette

Le soleil, étendant sa ceinture dorée, commence à colorer de ses éclats vifs, les cimes endormies de la sierra qui nous entoure.

Au loin crépite une mitrailleuse ennemie. Les fusils des hommes de garde, lui donnent la réplique. Soudain, tout rentre à nouveau dans un silence menaçant.

Mais un miracle se produit. D'entre les oliviers, ou peut être du creux de quelque rocher sort un gazouillis d'oiseaux.

Des alouettes!

Quels espoirs nous apporte cette voix, qui chante le renouveau de la nature et qui éveille dans nos coeurs des émotions douces.

Alouette, qui salue de ta voix le soleil resplendissant et qui dans ton chant, exprime les aspirations à la vie et à la liberté.

Alouette, tu es notre Espagne!

L'Espagne du paysan de Cordoue et du mineur des Asturies, l'Espagne de ceux qui ont élevé la voix et qui ont aimé la liberté par dessus tout.

A nouveau la mitrailleuse fasciste crépite, la notre répond.

© Archivos Estatales, mecd.es

Des coups de fusil s'échangent.

Le soleil apparait, maintenant, dans toute sa splendeur, mais l'alouette ne chante plus.....

Ce sont "eux", ce sont ces forces des ténèbres, qui ont supprimé la voix qui chante la liberté!

Espagne! que colore ce soleil éblouissant, oiseau qui as élevé la voix parmi les arides rochers, le jour vient où tu pourras enfin être libre et chanter. Oui, car les hommes des Brigades feront taire la mitrailleuse ennemie.

La Victoire vient!!

12 mars 1937.

DAVID
Liere Son. Cie. Mse. XVème Bon. 6 Février.

*

Celui-ci extériorise ses sentiments par le truchement d'une chanson.

Bataillon du 6 Février

SUR L'AIR DE «AU DEVANT DE LA VIE»

I

Ouvriers des champs et des villes,
Combattants de la Liberté,
Nous allons flanquer une pile
Aux tyrans de l'Humanité.

REFRAIN

Allons, enfants du Bataillon!
Six Février
Voici, paix, liberté, union,
Vos ouvriers.

© Archivos Estatales, mecd.es

II

Autour de Madrid, sur les crêtes
Nous avons versé notre sang,
Mais aucun obstacle n'arrête
L'union de combat dans nos rangs.

III

Contre les tanks et la mitraille
Nous nous avançons sans broncher,
Et par notre ardente bataille
Sortons les bandits des tranchées.

IV

Avec nous l'Union Soviétique
Garantit victoire et succès,
Derrière elle allons, héroïques!
Vers la nouvelle Humanité.

V

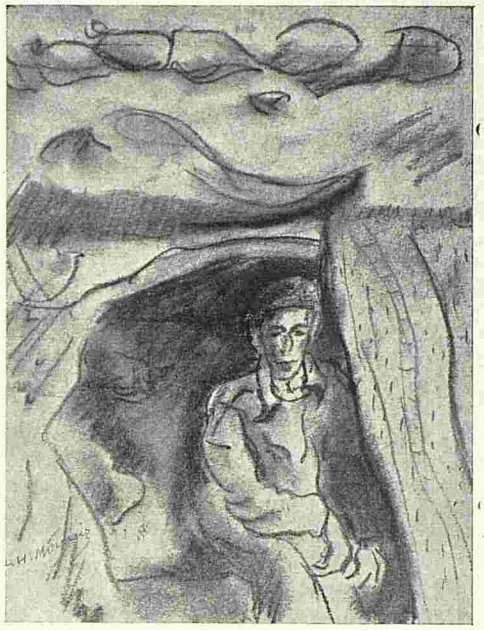
La foi est ancrée dans nos âmes,
Nous voulons la fin des Tyrans,
Tous les travailleurs, hommes et femmes
Avec nous crient "No pasarán".

KAMY

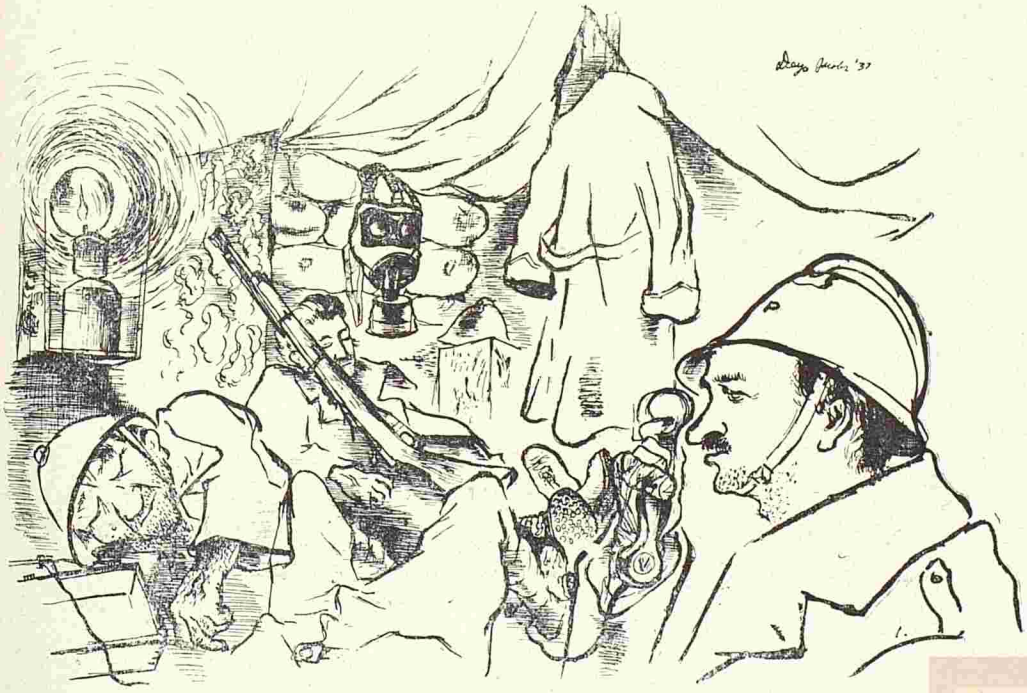
© Archivos Estatales, mecd.es



Repos!



Abri le jour...



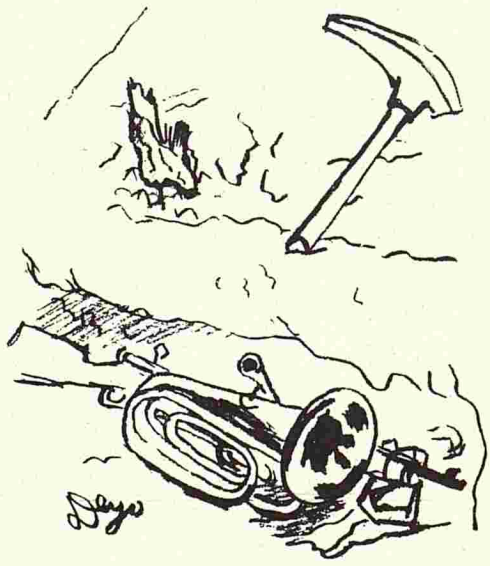
Abri la nuit.

© Archivos Estatales, mecd.es



Un olivier.





Trois instruments utiles: pioche, fusil, piston.

© Archivos Estatales, mecd.es

Quelques notes.—Ouvrons maintenant les carnets de notes des camarades anglais qui, comme leur frères américains ont mentionné jour par jour toute une série de faits légers ou graves.

Il ne sera pas impossible de décrire les jours qui suivirent aussi complètement que les premiers trois jours. Pour que le lecteur ait une vision de ces jours-là, voici des extraits de carnets de notes des hommes des tranchées. Nous les publions tels qu'ils sont. (Les camarades survivants reconnaitront les initiales.)

Ouvrons les carnets de notes des combattants

Mardi, 16 février.

"Je vais comme volontaire avec sept autres hommes pour tenir un poste avancé." (B. E.)

"Au moment où j'écris, ces notes, les avions laissent tomber des obus tout autour de nous. Et dire que Franco fait ceci à son propre peuple. Le camarade, Tommy Davis, de Ordinog, a été tué pendant la retraite; il n'ira pas voir ma famille comme nous avions pensé. Il est revenu au front, après qu'on lui avait dit de retourner chez lui parce qu'il avait la tuberculose." (J. M.)

Mercredi, 17 février.

"Trois heures 30 de l'après-midi. Nous avons avancé juste devant la mitrailleuse du centre. Les oliviers sont bombardés intensément. Nous nous retirons avec des pertes. Lomax est tué." (A. C.)

"Nuit froide et désagréable. Des espagnols arrivent avec une mitrailleuse à réparer mais ce n'est pas possible. Nous restons dans le poste avancé toute la nuit. Le bataillon Dimitrov a une organisation magnifique; il chante en tirant sous le feu ennemi." (B. E.)

Jeudi, 18 février.

"Le courrier apporte le "Daily Worker". J'ai bien dormi. L'aube est très belle. Bombardements. Nous tirons tout le temps." (B. E.)

"Resté dans le ravin toute la journée. Rien de nouveau." (W. M.)

Vendredi, 19 février.

"Encore en première ligne. La nourriture est infiniment meilleure. La nuit tombe sur un jour tranquille. Les Maures hurlent comme en

© Archivos Estatales, mecd.es

enfer. Nous leur avons donné l'enfer... Tranquillité. Puis grande bataille aérienne." (B. E.)

"Il fait bon au soleil. Nous avions vraiment besoin de nous réchauffer et de faire sécher nos couvertures. Pendant le jour nous avons eu deux attaques aériennes, mais nous avons eu de la chance; on ne leur a pas laissé le temps de décharger leurs bombes. Nos avions sont venus et leur ont livré bataille. Les avions ennemis sont revenus plus tard, mais ils n'ont pas causé de dégâts. La journée a été en somme assez tranquille, des balles passent sur le haut de notre parapet." (J. M.)

Samedi, 20 février.

"Il fait un froid de loup. De nouveaux camarades sont arrivés. Nous avançons d'un demi kilomètre. Nous creusons jusqu'à minuit. Rien d'important jusqu'à ce qu'un obus fasse explosion à côté de nous. Le casque de Cunningham est emporté. Un bon camarade et son copain sont blessés, l'un d'eux a le pied emporté." (B. E.)

"Cette nuit a été tranquille. Ce matin le soleil brille et nous réchauffe. Mes pieds sont comme de la glace. Gwen, chérie, tu sais combien j'ai froid au lit... Je ne sais pas ce qui va se passer aujourd'hui. Nous essayons de trouver un nouveau chemin pour tomber sur les fascistes. La journée est ordinaire: nous avons quelques blessés." (J. M.)

Dimanche, 21 février.

"Attaque. La 3.° compagnie monte d'abord. Elle est complètement exposée au feu ennemi. Des morts et des blessés. Le bras droit à ce pauvre Horner est complètement démoli." (A. C.)

"Nous creusons tout le jour. Les guetteurs fascistes atteignent nos hommes régulièrement. A part cela, tranquillite." (B. E.)

"Il fait chaud et bon ce matin. Je n'ai toujours pas reçu de lettres ni de paquets. Nous préparons une grande attaque en ce moment. Comment en sortirons-nous? Personne ne peut le savoir. Je dois admettre que mon dos et ma poitrine me font bien mal en ce moment. J'étouffe la nuit. Il faudra que je voie le docteur." (J. E.)

"La matinée est tranquille dans le ravin. Deux camarades sont blessés. Un camarade est renvoyé à l'arrière. Ses nerfs sont partis." (W. R.)

Lundi, 22 février.

"Nous sommes très fatigués. On dit que le Bataillon Lister a pris un village de l'autre coté de la rivière.

© Archivos Estatales, mecd.es

Nous avons reçu encore des renforts; de ces camarades l'un d'entre eux a été blessé et un autre tué avant d'arriver. Alan Craig est blessé." (W. M.)

Mardi, 23 février.

"Il fait très froid. Nous nous préparons pour l'avance. Les tanks font feu. Nous avançons mais nous sommes forcés de nous retirer. Le tank ne fonctionne pas. Meredith est blessé. Le tank est réparé. Un autre est abimé. Deux camarades tués." (B. E.)

"Nous avons de bonnes nouvelles ce matin. Les Français et les Belges qui ont attaqué le 22, ont pris un village et nous avons changé notre position pour une autre un peu plus près de la rivière. Dans l'après-midi nous faisons une grande attaque, mais nous avons dû reculer un peu. Nous avons perdu douze hommes, sept morts et cinq blessés. Rien de particulier ne s'est passé pendant le reste de la journée. Nous avons eu une nuit plutôt tranquille." (J. M.)

Mercredi, 24 février.

"Nous creusons. Nous restons là. Whitehead est tué. Nous tirons de temps â autre. Il est 3 heures 30 de l'après-midi et nos copains espagnols nous enseignent à compter en espagnol et à parler. C'est très amusant." (J. M.)

Jeudi, 25 février.

"La nuit est très froide. Les copains espagnols et moi allons nous promener pour nous réchauffer. L'on me réveille pour me donner du cognac et des biscuits. Bon déjeuner. Sucreries, oranges. Il y a une grande bataille sur le flanc droit. Je rencontre Bert Williams. Je rends mon gourbi plus confortable." (B. E.)

"Webb est tué dans les tranchées par un guetteur. Je rencontre Heard de Liverpool. (A. C.)

Samedi, 27 février.

Dans les tranchées de première ligne. Nous montons à une heure quinze du matin. Dix neuf tués, cinq blessés. Mc.... est tué. Pendant la nuit nous allons ramasser nos morts. (A. C.)

Nous attaquons. Une pluie de plomb. Des camarades tués l'un après l'autre. (B. E.)

© Archivos Estatales, mecd.es

AE ARCHIVOS ESTATALES



Un des nôtres.



Un peu en arrière des lignes.



Des franco-belges.



A gauche, Copic; a droite, Blin.

© Archivos Estatales, mecd.es





in.

DELEGACION DEL ESTADO
RECUPERACION DE DOCUMENTOS
SALAMANCA

VI

L'ETAT MAJOR

© Archivos Estatales, mecd.es
AE ARCHIVOS ESTATALES

© Archivos Estatales, mecd.es

A l'Etat-Major de la Brigade

Février..... 7 heures du matin.

Je dois me rendre à l'Etat-Major. Il se trouve, m'a-t-on dit, sur la gauche de la route en venant du front, tout près du croisement.

Sssss!..... Sssss!..... Les balles balayent la route, comme à huit cent mètres d'ici où se trouvent les premières lignes. Une mitrailleuse fait du tir indirect.

Mais où donc, vais-je trouver l'Etat-Major?

Là-bas, sur la gauche, des téléphonistes posent une ligne. L'un d'eux porte sur son dos un rouleau de fil et marche, sans soucis des balles qui promènent la mort autour de lui.

Le fil se déroule.

J'observe le travail de ces téléphonistes, auxiliaires précieux des hommes du feu. Je songe à l'importance de leur tache obscure et difficile autant que dangereuse qu'ils accomplissent sans répit.

Combien d'entre eux sont tombés.....

Mais j'y pense..... Voilà qui va me guider. Ils conduisent sans doute leurs lignes vers le central téléphonique qui doit se trouver près de l'Etat-Major.

Je suis donc sur le bon chemin.

Un autre fait vient confirmer ma déduction.

Là, dans un renforcement de la route, je vois le groupe des motocyclistes.

Ceux-là aussi sont courageux.

Jour et nuit ils doivent, par n'importe quel temps, assurer des liaisons, parfois difficiles. Ils roulent par les chemins défoncés et boueux, dans la nuit opaque, sans lumières, porter des plis dans les endroits les plus périlleux que fréquentent balles et obus.

Je reconnais notamment ce grand écossais blond que j'ai vu l'autre soir sur la route près des lignes.

C'est Fraissay, je crois, qu'il se nomme. Il a le visage tout couvert d'éclaboussures de boue. Le malheureux a du se donner du mal, encore aujourd'hui. Un peu plus loin, deux voitures aux couleurs bariolées sta-

© Archivos Estatales, mecd.es

tionnent sous des feuillages. L'Etat-Major doit donc être là! Je ne me suis pas trompé; des camarades vont et viennent affairés. Nous échangeons quelques mots, de ceux que l'on peut échanger entre combattants internationaux de langues différentes.

—¡Salud, camaradas!

—Saloû!.....

—¿Bueno?

—¡Sí, bueno!

D'un commun accord, toutes les langues du globe se sont données rendez-vous sur une seule, la langue espagnole, pour pouvoir se comprendre.

Chacun s'efforce d'apprendre quelques mots. "Salud" et "Camaradas" sont, bien entendu, les premiers que l'on apprend. Après NO PASARAN.....

Des motos pétaradent, des plis partent dans toutes les directions.

Je gravis un mamelon. Là, dans un abri souterrain, un homme, un camarade, un officier, tient une carte en main, et parle à d'autres officiers. Il peut avoir 45 ans. Son allure et son ton sont énergiques, décidés, c'est le général Gall, qui commandait la Brigade et vient, après ces rudes combats, d'être nommé Général de Division.

Le général Gall est un robuste fils du peuple; il est né en Hongrie d'une famille de travailleurs. Ouvrier agricole lui-même, il apprit très tôt les rudes lois de l'existence.

Il prend part à la guerre 14-18 comme simple soldat. Il est fait prisonnier par l'armée impériale russe.

En 1918, il rejoint la garde rouge où ses qualités le font qualifier dans cette armée du prolétariat.

Dès les premiers jours de l'odieuse agression fasciste contre l'Espagne républicaine, il accourt, venant lui apporter son concours et mettre à son service sa foi inébranlable d'antifasciste convaincu.

L'interprète s'escrime au téléphone pour transmettre en diverses langues des ordres urgents.

—¡Oiga!..... Allo!..... Hello!..... Tac!....

C'est Jim, l'homme qui parle toutes les langues. Jim est un interprète de premier ordre. Il en parle au moins une demi douzaine parfaitement. Tellement bien même que je ne peux discerner encore quelle est sa nationalité.

Il est venu d'Angleterre. C'est un grand garçon robuste, aux yeux doux. On se demande à quel moment de la journée il se repose. Nuit et jour il est sur la brêche, on ne l'entend jamais se plaindre, bien au contraire, un sourire avenant accueille n'importe lequel d'entre nous, bien

© Archivos Estatales, mecd.es

qu'il sache que notre visite soit un surcroît de travail pour lui. Il entend tout, il sait tout, mais il sait être muet comme une tombe.

Les nouvelles les plus graves le laissent impassible, il est froid comme l'acier.

Il reste à la Brigade, car un autre interpréte également excellent, mais plus âgé dont je ne me souviens plus le nom, a été appelé à la Division.

Voici Hans, un camarade allemand, venu d'Argentine où il avait émigré.

Interprète et officier de liaison, il parle espagnol, allemand et français. Il traduit avec une attention scrupuleuse. En mission dans les lignes il ne craint pas les balles.

Une ambiance de confiance, presque de gaîeté, règne ici, après ces journées de tension extrême. On réalise que le fascisme est définitivement stoppé.

Une voix grave, pleine, aux inflexions souples et chaudes, s'éléve de l'abri voisin. C'est la voix du camarade Copic. Il chante admirablement bien. De caractère ferme, son moral est constamment maintenu au maximum. Cela est nécessaire car, Commissaire Politique de la Brigade, jusqu'à aujourd'hui, il est désigné pour prendre le poste de Commandant de la XVème Brigade. Qui est-il?

Copic est Croate, il doit avoir dans les 46 ans, mais ne les porte pas, ni physiquement, ni moralment. Il en paraît 40 à peine.

De stature élevée, il est doué, d'une vigueur peu commune. Issu d'une famille ouvrière, il put néanmoins poursuivre ses études et acquérir sa licence en droit. Aucien combattant de la guerre 14-18, il fut fait prisonnier par les Russes. Il en profita pour participer activement à la Révolution dans ce pays, et devint membre du Parti Communiste de l'Union Soviétique.

Revenu dans son pays natal, il fut un de ceux qui dirigèrent les premiers pas du jeune Parti Communiste Yougoslave. Celà, naturellement, devait le conduire en prison à plusieurs reprises.

Dès qu'il apprit qu'on se battait en Espagne pour la liberté, il mobilisa la conscience des ouvriers de Yougoslavie pour venir en aide à la République espagnole menacée par le fascisme. Il arriva à la Brigade durant le mois de Janvier 1937, où ses connaissances rendirent les plus grands services à notre cause.

Tous les membres de la Brigade ont pour lui la plus grande estime.

En ce moment il est content. Il vient de prendre, comme ceux des lignes, un instant de détente.

Il en a profité pour se raser dans un peu d'eau.

© Archivos Estatales, mecd.es

De lourdes tâches et des responsabilités l'attendent.

Il va s'y engager courageusement.

Un lieutenant colonel arrive à l'Etat-Major d'un pas alerte, l'air occupé. C'est Claus.

Grand, élancé, pourvu d'une solide instruction, le camarade CLAUS est un ancien officier de l'armée régulière allemande. Socialiste convaincu, à la fin de la guerre 14-18, il devient membre du Parti Communiste allemand en 1927. Son travail révolutionnaire devait le conduire plusieurs fois en prison. Dès la prise du pouvoir par Hitler, notre camarade CLAUS doit émigrer et vivre d'une façon incertaine et aléatoire en Hollande, en Belgique, en Suisse et en France. Au mois de Juillet. en 1936, il vient en Espagne où il rend de grands services dans l'aviation républicaine du début.

Plus tard, il demande à être incorporé dans les rangs des Brigades Internationales.

Combattant dans les premières lignes, fraternellement mêlé à ses camarades, il lutta sur les fronts de Madrid, de Teruel et de Jarama.

Il va occuper le poste de Chef de l'Etat-Major, en remplacement du Colonel anglais Natan, appelé à un autre poste.

Mais quelle est donc cette silhouette qui vient des lignes?

Ample manteau, bottes, casque...

On reconnait Barthel, il était jusqu'alors commissaire adjoint à Copic il est à présent commissaire de Brigade.

Barthel est français, natif de Lyon. Comme Copic il appartient à une humble famille de travailleurs.

Ouvrier mécanicien il parvient à parfaire son instruction et à devenir technicien-dessinateur.

Il est militant du Parti Communiste français.

Son dévouement et ses dons d'organisateur le portent à des responsabilités assez importantes, où il fut un artisan actif du Front Populaire.

Au sein de son Parti, il travaille avec ardeur à unir les masses contre le fascisme. En 1937 il est un des secrétaires du Secours Populaire Français. Jusqu'à sa venue en Espagne il est secrétaire du Parti Communiste d'Algérie. Dès son arrivée au front, il prend part à la lutte terrible qui se déroule dans les oliviers. Il est épargné par miracle. Les jours d'accalmie survenus il s'emploie à monter tout un apareil de propagande qui va en progressant sans cesse.

Tous les hommes l'estiment.

Il met toutes ses forces à adoucir et à améliorer dans la mesure du possible l'existence matérielle de ses camarades. Il se penche fraternellement sur tous les cas.

© Archivos Estatales, mecd.es

Là tout près, discutant ferme le capitaine Yanakeff, qui remplit les fonctions d'intendant, et le lieutenant Delille qui lui est adjoint.

Le premier est hongrois, le deuxième est français. Un peu plus loin dans un groupe, le capitaine Racheff, Commandant du Génie, et Smith, le Commissaire politique de cette unité. Wattis, un blond officier anglais, très brave et d'une carrure athlétique. Aux jeux Olympiques de 1932 il fut un des athlètes les plus remarqués. Son intelocuteur est un gaillard dont les yeux brillent derrière les lunettes, c'est le lieutenant Fritz, attaché à l'Etat Major.

Le Commissaire politique Durbecq, qui cause ici avec Williams, est connu au Bataillon Franco-Belge pour ses réparties à l'emporte-pièce, c'est le vrai gamin de Paris, gouailleur et sarcastique. Il atteint la quarantaine mais il a su rester jeune. Militant du Parti Communiste Français, à son retour d'Amérique il déploie son activité au syndicat des métaux dans la région parisienne prenant la tête du mouvement de grève qui déferla en France au mois de Juin 1936. Dès le début de la Révolution en Espagne, il persuade des camarades en grand nombre pour venir combattre le fascisme.

Il fait tant et si bien qu'un beau jour de janvier 1937 il arrive lui-même sur le front, plein d'enthousisme et d'optimisme.

Williams est un anglais flegmatique, aimé des miliciens. Membre du Comité Central du Parti Communiste Anglais (région de Birmingham), ses phrases sont marquées de ce délicieux humour qui fleurit sur les bords de la Tamise. Il est le seul, dit-il, à avoir amené avec lui son docteur en Espagne. Et c'est vrai, il a réussi à faire comprendre au docteur de sa ville que sa présence ici était indispensable. Le docteur est parti avec lui plein de foi et d'abnégation. Williams est Commissaire attaché à la Brigade.

A l'Etat-Major sont représentés tous les pays. Une bonne harmonie ne cesse d'y régner, quoique les difficultés soient grandes à cause des différentes langues qu'on y parle.

Mais les temps bibliques de la Tour de Babel sont révolus. Un même idéal anime tous ces hommes et les interprètes sont là qui aplanissent toutes les difficultés. Ils représentent le trait d'union international, en attendant que l'espagnol, que tous apprennent avec ardeur, leur soit devenu assez familier pour raffermir les liens qui les unissent.

Tous les officiers, les commissaires politiques, les agents de liaison les intérprètes, les secrétaires, etc., en un mot tous ceux qui forment l'appareil et la structure de l'Etat-Major sont au front et la plupart ont participé directement aux combats. Ils sont "sortis du rang" comme on dit couramment.

Dans tous les grands mouvements populaires pendant les guerres

© Archivos Estatales, mecd.es

de la grande révolution française, comme pendant la guerre de la révolution russe surgirent de la masse, des chefs.

Dans la guerre antifasciste d'Espagne il en fut de même.

Les cadres militaires de l'Armée Républicaine espagnole sortirent du peuple. Ils se révèlèrent capables et valeureux.

Dans l'Etat-Major de notre Brigade internationale, et parmi les officiers des Bataillons, nombreux étaient ceux qui n'avaient pas fait d'école militaire, et qui pourtant devinrent des chefs militaires capables au cours des combats.

Ces chefs aux grandes responsabilités restèrent pour les miliciens des camarades. Nul ne tint jamais dans son allure où dans son attitude la morgue et l'autorité brutale des officiers bourgeois.

Ils tenaient leur autorité de leur savoir et de leur dévouement.



«Jim»

© Archivos Estatales, mecd.es



Copic, Commandant de la Brigade.



Gall, Commandant de la Division.

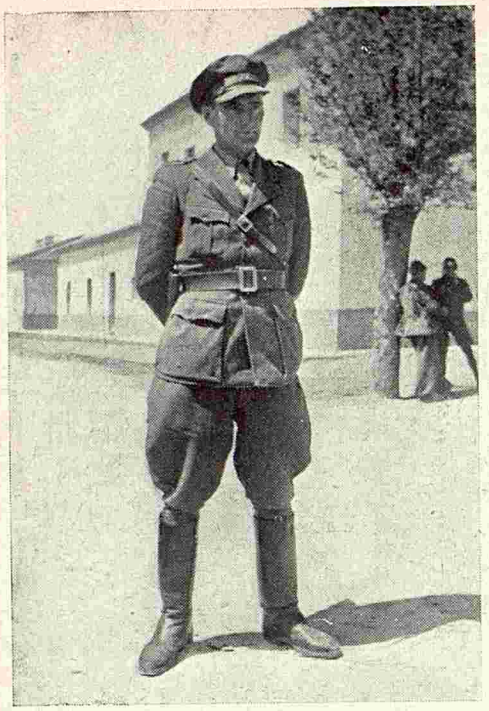


Barthel, Commissaire de la Brigade.



Reyes, Commissaire du 21º Bataillon.

© Archivos Estatales, mecd.es



Lieutenant Colonel Claus, chef de l'Etat-Major de la Brigade.



Williams, Commissaire Politique du Bataillon Anglais.



A gauche, le Capitaine Blin, du Bataillon Franco-Belge.



Oliver Law, Commandant d'une compagnie de mitrailleuses.

© Archivos Estatales, mecd.es



Le Commissaire Durbecq.



Le Capitaine Johnson.



De gauche a droite en reconnaît: Fort, Copeman, Johnson, Tchapaieff.

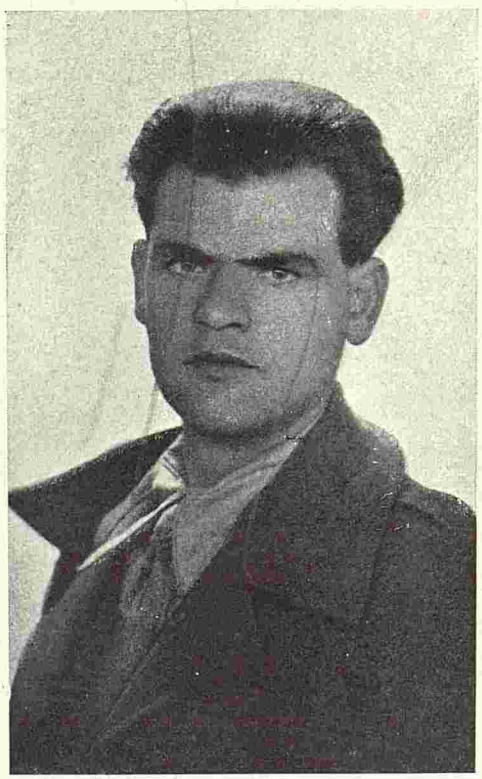
© Archivos Estatales, mecd.es



Un combattant américain: ROCHESTER.



Le Commandant du 24ème Bataillon Espagnol, Martínez.



Jack Cunningham.

© Archivos Estatales, mecd.es



gnol,

DELEGACION DEL ESTADO
RECUPERACION DE DOCUMENTOS
SALAMANCA

VII

COMMISSAIRES POLITIQUES!

© Archivos Estatales, mecd.es
AE ARCHIVOS ESTATALES

© Archivos Estatales, mecd.es

Commissaires politiques!

"J'ai été le premier à avancer et le dernier à reculer. J'ai donc accompli mon devoir de Commissaire."

EDUARD BELMONTE
Avant de mourir.

Les Commissaires et Délégués politiques de la Brigade sont aujoud'hui réunis là, aux pieds des oliviers, sur le front.

Mais, au fait, que sont donc les Commissaires?

Quelle est cette institution nouvelle?

Sont-ils des civils au sein de l'Armée, où des militaires?

Sont-ils donc des officiers puisqu'ils portent sur leur manche l'étoile rouge et les galons, et ont une si grande autorité dans l'Armée Populaire?

Voila autant de question qui se posent, quand on n'a connu qu'une Armée bourgeoise et qu'on ne sait pas.

Mais voici que la réunion des Commissaires commence.

Un rapport est présenté sur la situation présente politique et militaire de la République Espagnole.

Puis chacun donne son avis et on discute comme dans un Comité d'organisation ouvrière civile.

Ensuite on aborde les questions pratiques inmédiates de la Brigade.

Les Commissaires et Délégués rapportent sur la situation de leur unité, sur leur travail et exposent leurs projets.

On parle de journaux de Bataillon, de réunions, de lutte contre l'analphabetisme, d'élévation du niveau culturel, de l'état des armes, de la propagande chez l'ennemi, de la discipline, de l'hygiène des soldats, de la nourriture, de l'armement.

On établit enfin un plan de travail et la réunion se termine.

Chacun retourne résolument à son poste.

Mais il est temps de répondre aux questions posées: Quel est le rôle des Commissaires et Délégués Politiques? Quelle est leur responsabilité?

© Archivos Estatales, mecd.es

Les Commissaires sont sortis naturellement du caractère populaire de l'Armée républicaine dès ses débuts. Leur existence et leur rôle, d'abord improvisés, se sont normalisés, améliorés, régularisés. C'est le 15 octobre que fut officiellement créé le corps des Commissaires.

Pour fixer le lecteur nous allons reproduire ici quelques extraits de tout ce que les autorités et personnalités qualifiées ont dit et écrit à ce sujet.

Voyons tout d'abord le 6ème point du réglement, rédigé par le Commissariat de Guerre, pour les Commissaires et Délégués politiques.

6.º *Les Délégués doivent avoir toujours présent à l'esprit, à chaque moment, les choses suivantes*:

a) *Le Délégué Politique doit savoir faire comprendre à ses hommes la nécessité d'une discipline stricte et consciente. Au moyen d'un travail constant, assurer l'observance de cette discipline et l'éxécution des ordres, comme élément indispensable de toute action organisée tant pour l'attaque que pour la défense et comme garantie de l'éxécution normale des objectifs proposés.*

b) *Le Délégué Politique doit être le premier et le meilleur auxiliaire du commandement, il doit être sa main droite, l'homme qui l'aide à forger et organiser parmi les Milices et les forces armées, des unités sûres et organisées de l'Armée, sans qu'à aucun moment le Délégué Politique puisse décider des ordres militaires.*

c) *Le Délégué Politique doit être toujours vigilant, avoir les yeux ouverts contre toutes les manigances tentées par l'ennemi dans nos propres rangs, afin de pouvoir liquider énergiquement en s'appuyant toujours sur les forces de son unité, toute tentative de trahison.*

d) *Le Délégué Politique doit prêter une attention spéciale à la nécessité d'entretenir de bonnes relations et la cohésion entre les commandements et la troupe. En même temps, il doit aider les militaires.*

e) *Le Délégué Politique doit être le camarade, l'ami, de tous les combattants. Il doit être un modèle de discipline et de moralité. Il doit savoir utiliser chaque occasion pour élever le moral combattif de nos forces.*

Dans tous les cas de réclamations, il doit étudier avec un complet sang-froid les causes et il doit être l'animateur qui atténue tout effet de découragement chez nos combattants, en évitant par tous les moyens, par des méthodes de persuasion et d'énergie, la débandade de ses hommes.

f) *Le Délégué Politique doit observer les règles d'un capitaine de navire*:

"*Si le bateau sombre, il doit être le dernier à s'en aller.*"

© Archivos Estatales, mecd.es

MARTINEZ BARRIO, Président des Cortés de la République espagnole, s'exprime ainsi dans son discours du 14 février 1937:

UNITE DE COMMANDEMENT SIGNIFIE AUSSI DISCIPLINE

"La discipline n'est pas l'obéissance aveugle et servile aux ordres des supérieurs, mais la conviction anticipée que ces supérieurs veulent arriver au meilleur résultat et que le mieux est de leur obéir.

UNITE DE COMMANDEMENT ET DE DISCIPLINE!

Mais pour que tout soit en harmonieux accord il faut envisager la création, puis la perfection, des organismes qui doivent aider le Commandement. On pourra atteindre ce but par la nomination d'un Commissaire Civil.

Ceci n'est pas nouveau dans l'histoire de notre guerre et a de plus, des antécédents chez d'autres peuples.

La France en 1793 envoya avec les Généraux qui commandaient ses Armées, les Commissaires de la Convention qui les aidèrent.

Méfiance dans la capacité technique de ces généraux ou suspicion de leur loyauté politique?

Non!

Sainte prudence: la guerre de la France contre l'étranger a montré à différentes reprises, qu'au dessus de l'amour de la Patrie et de l'obligation d'être loyal envers elle, chez certains militaires français survivaient le culte et l'amour des institutions abolies!

Ainsi on put avoir un général tel que DUMOURIEZ qui remporta d'éclatantes victoires contre les Prussiens, abandonner honteusement au bout de quelque temps les rangs de son Armée et passer à l'ennemi. Heureusement la Convention, avec ses Commissaires vigilants et alertes, remplissait les vides que la trahison ou la défection créaient dans le Commandement militaire.

L'Unité de Commandement et la discipline au service de l'Armée Obligatoire, peuvent et doivent préparer le triomphe de nos armes."

*

© Archivos Estatales, mecd.es

ALVAREZ DEL VAYO, Ministre des Affaires Étrangères et Commissaire Général de Guerre, dans son discours à la conférence des Commissaires en février 1937, parle en ces termes du travail des Commissaires:

"Les chefs fascistes enragent contre tout le travail du Commissariat de Guerre, contre tout ce qui est propagande. Un des journalistes étrangers habitués aux luttes internationales, qui a fait la Grande Guerre, qui s'est promené d'un coin de l'Europe à l'autre, qui s'est informé des plans du Commissariat de guerre, surtout du travail de propagande, a écrit dans un des meilleurs journaux de France que la guerre, c'est en grande partie le Commissariat qui la gagne, grâce à la propagande chez l'ennemi.

Le poste de Commissaire est un poste de sacrifice et d'obligation et qui comprend deux responsabilités: celle, extrêmement importante et accablante de la déroute, et la responsabilité sûre et glorieuse de contribuer, par un bon travail de Commissaire â la victoire du Peuple Espagnol, comme première étape de la victoire de l'Europe libre et de la victoire de toute l'Humanité."

*

Le camarade PRETEL, Secrétaire Général au Commissariat de Guerre dans un discours s'exprime ainsi:

"Dans le développement de la guerre, le Commissaire Politique occupe un poste d'honneur. Poste d'honneur et de gloire.

Dans sa première étape, le caractère politique et social de notre guerre contenait, dans les milices, les germes de ses cadres politiques; l'enthousiasme du peuple a donné naissance à un nouvel organisme militaire construit par l'activité et l'initiative mêmes des masses. Cela a permis de créer un type nouveau de direction, où, à côté des commandements militaires, se trouve le Commissaire Politique, expression vivante de la volonté et de la confiance de ces mêmes masses.

Le Gouvernement du Front Populaire, ferme appui des citoyens espagnols en lutte pour leur liberation et leur indépendance, oriente dans la bonne voie cette grande chose si utile qu'est le Commissaire Politique.

C'est en date du 15 octobre 1936, que le Ministre de la Guerre a décidé, par un ordre spécial, la création du Commissariat Général de Guerre, et qui donne caractère de droit au remarquable corps des Commissaires Politiques.

© Archivos Estatales, mecd.es

Quand, aux fronts de lutte (indique cet ordre), et dans les quartiers et logements des troupes, des divergences ou des conflits entre soldats de différentes conceptions politiques ou syndicales ont lieu, ce sont les Commissaires délégués qui agissent avec toute énergie mais veillant à ce que, les actes de fraternité suppriment toutes différences de point de vue et toute question personnelle ou de groupe entre les combattants. C'est dans le travail d'harmonisation, d'intérêt et d'idéologies différentes, réalisé dans l'unique et légitime intérêt de gagner la guerre et d'assurer la liberté de notre Patrie que l'on trouve toute la qualité politique du Commissaire.

Le Commissaire doit être un exemple moral pour le combattant, un homme en possession de réelles vertus civiques et militaires. Il doit être capable de gagner et nous pouvons dire avec orgueil qu'il a gagné la confiance de notre Armée."

★

ANDRE MARTY, parlant aux Commissaires de leur tâches, dit:

"Nous voyons la guerre de l'arrière se développer. Dans la région de Cordoue et d'Estremadure on constate sur l'arrière de l'ennemi des actions de partisans et sous le coup de nos succès récents il y a dans le camp fasciste certaines frictions, par exemple entre les officiers fascistes espagnols et officiers italiens fascistes, entre officiers fascistes espagnols et allemands, entre officiers fascistes espagnols et phalangistes. Et cette guerre à l'arrière, elle devient très sérieuse.

Mais les fascistes essaient de créer la même chose chez nous et on constate sur notre arrière un grand travail de ce qu'on appelle la 5ème Colonne. Ils essaient de provoquer des désertions.

Quand l'ennemi réussit-il? Quand il y a insuffisance du travail politique. Ce qui tient nos camarades, ce n'est pas la punition, les menaces; ce qui les tient C'EST LA CONSCIENCE DU BUT QU'ON VEUT ATTEINDRE. La force essentielle, C'EST LA CONSCIENCE POLITIQUE.

C'est le Commandant qui met les sentinelles, les canons, les mitrailleuses, là où il faut, c'est à lui de commander le feu au moment où c'est nécessaire, mais vous, les Commissaires Politiques, c'est le travail politique et d'organisation qui vous incombe, c'est le travail le plus lourd, le plus difficile."

★

© Archivos Estatales, mecd.es

Le journal "C. N. T." écrit:

"Avant tout le Commissaire ne peut jamais mener un travail sectaire. Il ne doit pas faire un travail de Parti. Son travail doit être impartial. Dans l'exercice de sa fonction, le Commissaire n'est pas de la C. N. T., ni de l'U. G. T., ni d'aucun Parti. C'est le Commissaire de toute son Unité.

Il faut tenir compte de ce que le combattant est un travailleur devenu soldat par les circonstances, c'est pourquoi le travail du Commissaire est d'expliquer pourquoi nous luttons et dans quel but. Il faut dire que nous luttons pour notre liberté, pour notre terre, pour créer de nouvelles conditions de vie pour les travailleurs, etc.

Il faut créer la confiance dans les commandements. Pour cela, la collaboration et la bonne entente entre le Commissaire et le Commandement militaire doivent être absolues. Le travail du Commissaire doit être en harmonie avec celui du Commandant militaire, et ses actes doivent concorder avec le travail des chefs et techniques de notre Armée.

Le Commissaire a pour tâche de faire comprendre que la guerre exige de nous tous le sacrifice de supporter les conditions imposées par la guerre elle même; et de les supporter de bon coeur, sans jamais perdre ni l'optimisme ni la foi propres à ceux qui combattent pour leur propre cause.

Un devoir essentiel du Commissaire sera son activité à l'arrière, dans ces villages et ces villes où nous campons et, plus particulièrement, dans les localités que nous conquèrons à l'ennemi fasciste.

Avant tout, il convient de travailler à ce que le peuple se sente protégé, à ce qu'il voit dans notre Armée les hommes du Peuple qui défendent et luttent pour les intérêts des paysans et des ouvriers, qui démontrent que notre Armée est véritablement l'expression de la Justice. Il n'est pas permis de tolérer les pillages, ni de laisser porter préjudice à qui que ce soit. Voler un poulet, ne résoud rien pour celui qui le vole, mais, par contre, cela porte préjudice à notre morale de révolutionnaires. Et il est même possible que cela crée un ennemi contre notre cause. Tous les petits intérêts doivent être sacrés pour nous, et il faut le faire comprendre ainsi à nos combattants. Nous allons libérer les paysans d'une tyranie odieuse et créer dans les villes et les campagnes une vie nouvelle, une vie meilleure. C'st parce qu'il en est ainsi, que nous devons agir tout autrement que nos ennemis, en respectant les volontés et désirs du Peuple, exprimés démocratiquement.

Le Commissaire Politique a pour mission d'être constamment en contact avec le peuple, soit par la parole, soit par l'écrit, en expliquant, ce que nous sommes et ce que nous représentons.

© Archivos Estatales, mecd.es

Dans ces milieux des campagnes, plus que partout ailleurs, notre action doit être juste, afin que nous puissions réaliser l'union la plus forte entre le peuple et les combattants, qui sont le peuple même."

*

Dans "Vanguardia", organe du Commissariat Général de Guerre, en date du 14 avril 1937 en lit:

"Que représente le Commissaire devant le soldat? Voici un personnage nouveau. Aussi nouveau qu'est nouvelle et de sens tellement différent notre guerre. Parce que le Commissaire incarne la cause profonde des aspirations et des revendications absolument justes de défense populaire.

Qu'est-ce que le soldat doit voir dans le Commissaire? Il doit voir en lui l'incarnation des raisons mêmes de cette guerre. Le soldat qui a vécu la tragédie de toute sa vie dans la société antérieure vient au combat animé du plus beau courage. Mais le temps, les difficultés propres à la guerre, et un certain penchant humain au relâchement moral et à l'oubli peuvent atténuer chez le soldat l'élan que la récente expérience de l'injustice lui avait donné. C'est alors que le Commissaire Politique entre en scène, il vient lui rappeler le pourquoi sanglant de notre lutte."

Honneur et gloire au Commissariat

écrit DOLORES IBARRURRI, "Pasionaria". Extrait d'article paru dans le journal communiste "Frente Rojo" du 17 avril 1937:

"Chaque jour, au fur et à mesure, que l'Armée va se renforçant, s'édifiant en unités disciplinées, combattives, plus intensément ressort la valeur du travail titanesque des Commissaires.

Nous avons une Armée. Et ce qui est le plus important, nous avons une Armée ayant une âme, un esprit, un sens aigu des responsabilités.

Et tout ceci, n'est pas dû au hasard! Nous avons une Armée et les Commissaires Politiques n'ont pas peu contribué à la forger.

Les Commissaires du Front Populaire, ont porté aux compagnies,

© Archivos Estatales, mecd.es

aux bataillons, aux brigades et aux divisions le sens véritable de l'accomplissement du devoir. Avec leur exemple, ils ont énormément élevé le moral du combattant!

Commissaires Politiques, héroïques, tous pleins d'abnégation, qui comme le socialiste Belmonte, crient en tombant pour toujours: "J'ai accompli mon devoir, j'ai été le premier à avancer, le dernier à reculer."

Commissaires Politiques comme le communiste Ortega, qui au péril de sa vie exposée généreusement sauve deux cents camarades cernés par l'ennemi.

Commissaires Politiques comme le républicain García Melero, qui en surmontant d'innombrables difficultés, réalise un travail admirable sur le front d'Aragón.

Commissaires!..... L'uniforme sombre du Commissaire est la cible préférée des factieux; car ils savent que le Commissaire est l'âme, le coeur de l'Armée: et ils le visent. Combien sont déjà tombés, sur tous les fronts donnant par leur sacrifice la plus sublime leçon à ceux qui luttaient à côté d'eux.

Quand tous dorment, le Commissaire veille. Lui, il fait la vigie, il garde la vie des combattants, il se préoccupe de toutes les petites choses dont les soldats ont besoin.

Il observe les défauts et insuffisances afin de pouvoir les corriger. Il collabore efficacement avec le commandement. C'est son aide le meilleur, le plus valeureux. Il s'occupe des plaintes. Il anime tous les soldats. Il se multiplie afin de se trouver dans tous les endroits.

Il réprimande sévère, mais cordial, ceux qui dévient du droit chemin. Les chefs l'estiment profondément, les soldats l'aiment d'une affection fraternelle.

Il est le cauchemar des espions et des traîtres introduits ou qui essaient de s'introduire dans nos rangs.....

La parole fraternelle, chaleureuse du Commissaire, pénétre profondément dans le coeur de nos héros des fronts et les conduit au combat avec plus d'ardeur."

*

Le lecteur est à présent fixé sur le rôle des Commissaires de l'Armée Populaire espagnole.

Nous pouvons dire que chacun des Commissaires délégués de notre Brigade s'est montré à le hauteur de ses responsabilités.

Saluons ceux d'entre eux qui sont tombés en faisant leur devoir.

© Archivos Estatales, mecd.es

La vie politique de notre Brigade

Le Commissaire inspecteur des Brigades Internationales, notre camarade Luigi GALLO, est venu aujourd'hui à notre Brigade.

Visitons avec lui notre front et examinons différents aspects de notre travail politique.

Là tout près de l'Etat-Major stationne un immense camion, peint de couleurs bigarrées. Vert, jaune, gris imitant le feuillage des arbres, il est bien camouflé.

Il porte sur ses côtés de grandes inscriptions: "Comisariado Político. XV Brigada", et aussi comme un nom dont il est baptisé, le mot d'ordre: "Pasaremos". C'est le bureau ambulant du Commissariat de la Brigade.

Sur la droite est accroché un grand panneau portant un titre: "L'Internationale". C'est le journal mural.

A l'arrière il y a une grande boîte aux lettres.

L'intérieur est aménagé en bureau. Il y a trois tables où sont installés trois secrètaires, devant des machines a écrire.

Ces trois camarades sont: ALONSO, d'origine espagnole, connaissant le français; l'anglais SCHAMMA, d'origine anglaise, connaissant le français, et Roger CODOU, un français.

Tous trois sont sérieux, travailleurs et courageux.

Ils n'ont même pas interrompu longtemps leur travail, lorsque l'autre jour le bombardement faisait rage, et que quelques éclats traversaient la bâche du camion.

Là au milieu, il y a un poste de radio qui permet de recueillir les nouvelles pour informer nos combattants.

Ici une machine duplicateur du type Ronéo à grand rendement. C'est ici, avec ces moyens, que se réalise chaque jour en trois éditions (français, anglais, espagnol), le petit journal de la Brigade intitulé "Notre Combat". On y prépare également les numéros hebdomadaires de plus grand format et largement illustrés que l'on fait imprimer a Madrid.

Dans le fond du camion il y a une bibliothèque bien garnie de livres en toutes langues que l'on met à la disposition des volontaires.

On travaille là, nuit et jour, pour fournir à nos combattants conscients, l'aliment politique dont ils ont besoin.

Mais on a pensé aussi aux petites nécessités pratiques du soldat et tout à côté, géré par le chauffeur du camion, fonctionne un petit bazar. On y trouve du fil, des aiguilles, du savon à barbe, de l'encre, des

© Archivos Estatales, mecd.es

stylos, des montres, des pipes, des parfums, que sais-je encore? Toutes les petites choses indispensables au front, sont là. On est forcé de renouveler fréquemment les stocks, la demande dépassant toujours l'offre. Quelle mine d'or si les mercantis pouvaient commercer librement! Le bénéfice réalisé par cette espèce de cantine va au Secours Rouge International.

Là, tout a côté, on a monté un laboratoire photographique, car si on a un journal il faut pouvoir par l'image illustrer le texte.

Dans une pièce désaffectée d'une habitation proche, dont on a bouché tous les interstices avec de vieilles couvertures, le service photographique est installé. Un jeune camarade anglais en est l'officiant.

Un évier, une lampe électrique rouge, une tireuse improvisée avec une vieille table de nuit, des gamelles et des produits....., en voilà assez pour faire passer à la postérité les faits et gestes héroïques de notre Brigade.

Récemment, un artiste américain a été adjoint au service du Commissariat, ses dessins sont remarquables, car ils sont réels et forts.

Au-dessus du laboratoire, une pièce meublée de deux tables et trois chaises. Il y a quinze jours un obus fasciste a traversé le plafond et le mur de la façade.

C'est là que se trouve ce qu'on appelle la "section historique de la Brigade", créée depuis quelques jours. Trois camarades y travaillent: un américain, un anglais et un français. Des papiers s'accumulent déjà sur les tables. Récits, interviews, lettres, relatant les souffrances et les joies des combattants qui fourniront les chapitres et les épisodes de l'histoire de la Brigade.

Allons vers les lignes.

Là, à quelques centaines de mètres derrière les premières tranchées, dans une caverne creusée au flanc d'une butte, un groupe électrogène fonctionne; le moteur a essence pétarade entraînant une dynamo qui produit du courant électrique, là sur le front. C'est une petite centrale..... Pourquoi faire? On va voir.

Plus loin dans un autre abri est installé un dispositif d'émission avec un amplificateur et appareil phonographique. Un camarade parle tranquillement devant un microphone. Sa voix retentit puissante dans les lignes fascistes, car deux gros diffuseurs ont été installés pendant la nuit au pied des oliviers en avant de nos tranchées à 80 mètres des lignes ennemies.

© Archivos Estatales, mecd.es

Notre appel aux soldats de Franco

Voici la traduction de l'appel que lance le poste de propagande en langue espagnole:

"Allo! Allo!

Travailleurs et soldats des Bataillons 36, 37 *et* 38!

Il y a déjà quatre semaines que vous êtes dans les tranchées et que vous subissez le mauvais temps, toutes sortes de privations, que vous êtes insuffisamment nourris et qu'un grand nombre de vos camarades sont déjà tombés.

Pourquoi tout cela?

Parce que vous êtes poussés par vos officiers qui sont les agents du fascisme étranger qui veut s'emparer de notre Espagne bien-aimée.

Travailleurs! Sur qui tirez-vous? Sur vos frères qui ne veulent que conserver une Espagne libre. Nous luttons pour la liberté et pour la République espagnole. Nous sommes des travailleurs comme vous, des ouvriers des fabriques, des paysans, des employés et des étudiants qui ne veulent que vivre librement en travaillant.

Il est nécessaire que cette lutte fratricide se termine. Nous avons actuellement des forces supérieures aux votres. Nous avançons sur tous les fronts et faisons des prisonniers.

Avec l'aide de tout le peuple espagnol, l'antifascisme vaincra! Nous vaincrons!

Nous entrons dans un moment décisif. Nous allons entreprendre notre offensive sur tous les fronts, une offensive décisive et énergique! Nous voudrions éviter de vous tuer, mais le moment d'y penser est arrivé. Nous vous adressons ce dernier appel. Imitez vos camarades qui déjà se trouvent parmi nous. Nous vous tendons une main amie. Vous trouverez chez nous un accueil fraternel. Vous aurez votre place dans les fabriques et dans les bureaux.

Nous oublierons que vous avez lutté contre nous et vous travaillerez avec nous pour une République libre, forte et heureuse. N'attendez plus! Venez avec nous!

Allo! Allo!

¡Salud, compañeros!

¡Salud, camaradas!

Cet appel déclanche chez l'ennemi quelques coups de feu.

© Archivos Estatales, mecd.es

Les officiers fascistes doivent être sur les dents. Ils ont dû donner l'ordre de tirer, sous peine de sanctions sevères.

S'ils craignent notre propagande c'est qu'elle porte ses fruits.

*

L'autre jour à l'aube, les sentinelles du Bataillon "Dimitroff" voient avec surprise une ombre qui rampe vers nos lignes. On la laîsse approcher. D'un bond elle saute dans la tranchée, c'est un déserteur venant du camp fasciste.

Sa joie est grande, il embrasse les miliciens accourus pour le voir. Il pleure d'allégresse à la pensée qu'il a la vie sauve. C'est un espagnol enrôlé de force dans l'armée de Franco.

On lui demande si nos émissions sont bien entendues dans leurs lignes, il répond affirmativement, ajoutant que plusieurs de ses camarades ont fait le projet de s'évader aussi; mais la surveillance est serrée. Les officiers les épient étroitement. Mais le goût de la liberté est plus fort que tout, puisque deux évadés rejoignent encore nos lignes, dans les deux jours qui suivent.

Les déserteurs s'empressent de donner leurs impressions à notre micro, appelant leurs anciens camarades, et les engageant à venir les rejoindre au plus tôt.

*

On comprend que nos propres combattants écoutent notre appel. Ils en savent l'utilité.

On a dit quelque part que cette propagande chez l'ennemi c'est la nouvelle artillerie.

Satisfait, en écoutant les hauts parleurs, un des nôtres exprime ainsi sa pensée.

—Ça... ça vaut des mitrailleuses!

Mais un autre, très réaliste répartit:

—Oui mais l'un ne va pas sans l'autre...

Ce petit dialogue typique indique bien la liaison naturelle qui existe entre l'action militaire et le travail politique.

A présent l'appel terminé dans diverses langues, l'émission continue par la diffusion de quelques disques de musique et de chant.

Outre l'hymne de Riego, l'Internationale et autres chants révolutionnaires, se succèderont divers morceaux populaires des diverses contrées d'Espagne et notamment de celles occupées par les fascistes. Cette

© Archivos Estatales, mecd.es

musique donne pour quelques heures au front, malgré les coups de feu des fascistes enragés, un petit air de gaîté.

Mais poursuivons notre chemin à travers les tranchées. Au bout du boyau d'arrivée, tournons a droite.

Nous voici sur les positions du Bataillon Franco-Belge "6 février".

Les travaux sont bien faits. Les tranchées sont profondément encaissées. La propreté règne. Les camarades se sont même ingéniés à créer dans les conditions où ils sont, non le confort, mais d'extraordinaires commodités. Ils ont fait des efforts étonnants pour rendre presque agréable... cette vie de termite.

On voit là des fleurs... Dans un petit renfoncement ils ont fait un square en miniature...

Les tranchées et les boyaux portent des noms célèbres et aimés: AZAÑA, PASIONARIA, ANDRE MARTY, DIMITROFF, etc.

Et comme la plaisanterie ne perd jamais ses droits, voici qu'au croisement il y a un petit poteau, un écriteau et une flêche indiquant, comme dans les grands carrefours parisiens, le sens unique et giratoire...

Malheur à celui qui n'en tient pas compte: il devra verser une peseta dans la caisse du Secours Rouge!...

Tous les 100 mètres, dans chaque compagnie on voit des journaux muraux étaler articles, photos et caricatures.

Là, une tente bariolée recouvre un renfoncement de la tranchée. C'est ici qu'opère l'artiste capillaire de l'endroit. Une clientèle nombreuse l'assiège du matin au soir Entre deux coups de feu, il rase ou fait une coupe de cheveux. Non loin de là, un camarade tient une cantine fort bien achalandée. Boissons sucrées, objets de première nécessité, sont le fond de son magasin...

Tout au long des tranchées, des espèces de casiers creusés en contre bas du sol servent de chambre à coucher et d'abri en cas de pluie.

Mais nous arrivons dans le secteur du Bataillon Dimitroff, là aussi les tranchées sont spacieuses et très propres, du reste sur tout le front, quelle que soit la nationalité des occupants, la propreté et la sécurité sont deux choses primordiales.

Un camarade, à l'aide d'un porte voix, donne des nouvelles aux... troupes fascistes, plusieurs fois par jour. Là, tout à côté, des lances en bois, d'allure insolite, terminées par un cône sont entassées. C'est avec ces engins que l'on lance des tracts dans les lignes ennemies. Revenons sur nos pas. Assis en rond, une vingtaine de camarades écoutent en silence un Délégué politique de compagnie.

Le coin culturel est tout près, un journal mural tient le milicien au courant de la vie intime des tranchées.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le secteur anglais qui fait suite au Franco-Belge est identique aux deux premiers. Une école improvisée en plein air est en activité.

Des camarades espagnols analphabètes qui ont été incorporés au Bataillon, suivent attentivement les leçons du professeur. Des livres, des cahiers jonchent le sol autour d'eux. Vaincre l'ignorance voulue et maintenue par la bourgeoisie est aussi un acte de guerre contre le fascisme.

Nous marchons toujours, des airs de musique nous arrivent, égayant les alentours austères. C'est le poste récepteur de T. S. F. du secteur américain. Toujours pratiques, ils ont installé ce poste qui marche toute la journée.

C'est la mélodie qui est maitresse, un peu plus loin. Des guitaristes jouent des airs entraînants accompagnés par le chant des artistes locaux.

Tout ce travail de propagande chez l'ennemi, d'éducation, de bonne tenue et de bon moral de l'armée républicaine c'est l'affaire du Commissaire Politique.

Le Commissaire Politique ne chôme pas. Avec cette guerre de position dans des conditions difficiles, apparait un mal, même chez ces admirables combattants, la longueur et la durée de l'effort provoque parfois des moments de lassitudes, de fléchissements, qui peuvent dégénérer en démoralisation.

C'est le Commissaire qui maintiendra toujours élevé le niveau de combativité, et ranimera le courage des défaillants.

LE "CAFARD"

Pour mesurer l'héroïsme admirable des combattants de la liberté il faut connaître sans doute leur attitude devant le danger de la mitraille fasciste, mais pour apprécier exactement leur sacrifice et leur abnégation il faut parler aussi de leur résistance, à cet autre danger de la guerre également terrible, qu'en langage officiel on appelle la démoralisation, mais que les soldats désignent de façon plus expressive sous le nom de "cafard". Une des tâches essentielles du commissaire politique c'est précisement de prévenir ou de combattre le cafard. Ce n'est pas là, tâche facile, car cet homme qui doit constamment communiquer à ses camarades l'enthousiasme, n'est pas toujours lui même absolument immunisé contre le mal qui peut l'atteindre aussi, dans un moment d'épuisement.

Mais comment dépeindre cet état d'âme, qu'on appelle le "cafard". 50 jours de front, 50 jours d'inquiétude, de vigilance, de combat, de saleté, d'enthousiasme, de douleur, de résistance, d'anxiété.

© Archivos Estatales, mecd.es

Il y a plusieurs mois déjà que l'homme a quitté son foyer, ses amis, son milieu, ses enfants, sa femme ou son amie.

Il a cent fois échappé de justesse à la mort. Et ce soir il pense à tout cela avec intensité. Le sommeil qu'il désire, pour oublier, tarde à venir. Enfin il s'endort. Mais un affreux cauchemar vient le bouleverser. Il voit sa femme qui le trompe cyniquement.

Il s'éveille à demi.

La colère, la douleur..., des sentiments amers l'assaillent. Il pense... il s'étonne même qu'un tel cauchemar l'ait ainsi bouleversé. Il n'est pourtant pas jaloux.

C'est la morsure de l'abstinence qui s'est manifestée. Quatre heures du matin... Il se lève... marche... raisonne. Il a honte. Il est précisement un délégué politique.

Il ne peut pas être vaincu. Dans quelques heures comme hier il lui faudra remonter le moral de ses camarades.

Mais pourquoi lui qui a resisté jusqu'alors, est-il atteint cette nuit?

Hier, le milicien Pierre est venu le trouver, chercher auprès de lui un peu de réconfort.

Pierre est un docker, depuis six mois en Espagne, c'est un homme rude aux mains caleuses. Il a 38 ans. Il est père de 4 enfants .Il avait appris que l'un d'eux était malade.

—Je ne suis plus un "homme" a-t-il dit... je vais faire des bétises... Je veux retourner quelques jours chez moi... Depuis quatre jours je ne dors pas... J'ai le "cafard"...

Il avait des larmes aux yeux, de rage d'être vaincu. Mais une permission est chose impossible...

Il a fallu trouver les mots sensibles et bons pour calmer ce camarade et lui redonner du courage.

Quatre heures du matin... Les autres dorment et il les envie.

Honoré, son voisin de sommeil, est un jeune travailleur du Midi de la France, qui s'était marié depuis deux mois lorqu'il est parti pour l'Espagne... Dure séparation.

Il a aussi quelquefois le "cafard". Mais il résiste.

L'autre jour un jeune camarade espagnol vaincu par le "cafard" s'est tiré dans la main... Geste indigne.

Amené à l'Etat-Major et interrogé, il a avoué en pleurant sa mutilation volontaire.

—Mon père est aveugle, je suis l'ainé de quatre. Je me suis engagé pour combattre depuis 6 mois... Je voulais être évacué pour revoir les miens.

Il a 17 ans...

On comprend...

© Archivos Estatales, mecd.es

Parfois un milicien reçoit une information indirecte, lui apprenant que sa femme est partie avec un autre en abandonant son enfant.

La mort dans l'âme il tient, mais il se montre alors, plus téméraire devant le danger et parfois il tombe.

Quelquefois aussi l'homme, pour échapper à ce maudit "cafard" se saoule lamentablement.

Pourquoi le cacher. Cela est arrivé dans nos rangs que les hommes étaient saouls. Ces héros ne sont pas des personnages de légende ni de roman. Ils sont tout simplement des hommes, des exploités de notre temps.

Ils ont honte le lendemain, de leurs faiblesses.

Car tous ces camarades sont conscients...

La somme d'abnégation dont ont fait preuve les combattants internationaux de la liberté en Espagne, en résistant à la démoralisation, au "cafard" et aux racolages des agents de rapatriement des consuls étrangers n'est pas le moindre de leur mérite.

Simples héros.

J. B.

Un jour de travail politique au Bataillon Dimitroff

Je viens dans la tranchée du Commissaire Politique, à 8 heures du matin. Le camarade Tabakoff a réuni les commissaires et une partie des responsables politiques de compagnie. On fait presque chaque jour des réunions pareilles.

Aujourd'hui les nouvelles du bataillon sont à l'ordre du jour.

Un camarade est retourné de permission avec un jour de retard. On décide de réunir les sections l'une après l'autre et de faire une critique de la faute de ce camarade, car une attitude pareille est inadmissible dans notre Armée Populaire.

Un soldat du camp fasciste est passé dans nos lignes. Il a raconté comment on vit dans l'Armée de Franco. Il a donné quelques noms de soldats italiens, et espagnols, le nom d'un officier, fils d'un grand propriétaire terrien.

On décide d'utiliser ces renseignements pour la propagande. On a trouvé un nouveau musicien clarinetiste pour le groupe musical. Le

© Archivos Estatales, mecd.es

Commissaire a téléphoné à l'intendant de la Brigade qui part aujourd' hui à Madrid afin qu'il achète une clarinette pour ce camarade.

Le camarade Stoscich, ténor excellent, et dirigeant de la chorale du bataillon, demande le temps fixé pour les repétitions.

On se met d'accord avec le commandant du bataillon: trois fois par semaine à treize heures trente.

Le bulletin du commissaire de la Brigade est sorti avec les nouvelles du front d'Espagne et quelques nouvelles politiques. On charge trois camarades de traduire le bulletin en trois langues: espagnol, croate, et tchecoslovaque.

Plus avant dans la tranchée je trouve l'école. Les soldats de la compagnie espagnole sont en train de liquider les restes de l'oppresion féodale.

"Pas un analphabète dans le Bataillon." ¡Liquider l'analphabétisme c'est lutter contre l'ignorance et le fascisme!

Ces mots d'ordre sont écrits dans la tranchée de la Compagnie espagnole. On travaille avec enthousiasme.

L'après-midi on discute avec le Commissaire de Compagnie sur le programme du travail politique et culturel, au lieu de repos. Le Bataillon va en effet, au repos après quatre mois de lutte dans les premières lignes. Une série de conférences sur les différents problèmes du Front Populaire en Espagne avec des orateurs qualifiés est envisagée: 1.º Les soirées et les meetings avec la population du village, où on ira au repos. 2.º L'ordre et la discipline du Bataillon et de chaque combattant. 3.º Les rapports fraternels avec la population et les autorités civiles. On étudie aussi, la mise au point de toute une série d'excursions collectives à Madrid, visites de théâtres, cinémas, etc.

Un repos culturel digne du Bataillon Dimitroff, voilà le programme!

Précisèment à neuf heures du soir on commence la propagande dans les lignes fascistes. Ici ils sont à quatre-vingt mètres de nos lignes.

Un ouvrier d'Andalousie, dont le père est un paysan qui a labouré la terre d'un grand propriétaire, parle aux fascistes à l'aide d'un portevoix: "¡Hermanos! ¡Hermanos de las trincheras fascistas, oíd!" ("Frères! Frères des tranchées fascistes! Ecoutez!") Il repète cet appel deux ou trois fois dans un silence complet d'un côté comme de l'autre des lignes. Il parle d'exploitation des paysans avec un langage simple et direct pour chacun des soldats, chacun des paysans. Il dit la solution que la République a donné au problème agraire.

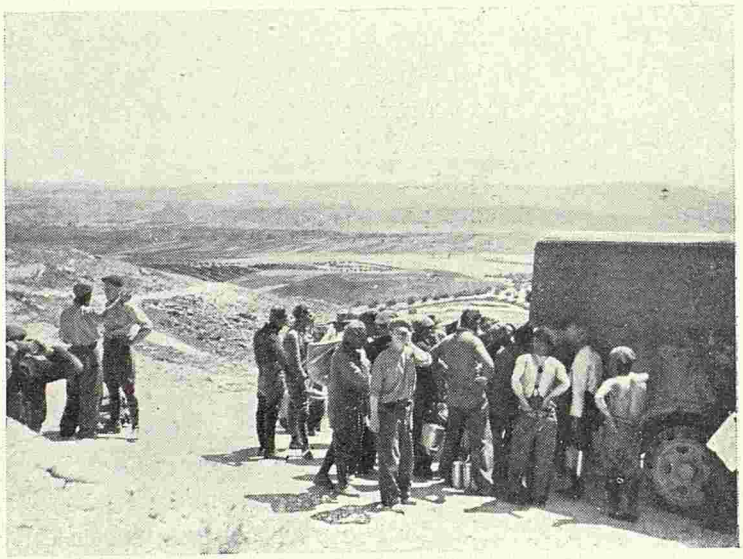
On entend quelques bruits de l'autre côté, mais ils se taisent aussitôt, la vérité est de notre côté et les soldats fascistes, la voient sans doute.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le discours du soir, terminé, nos chanteurs entonnent des chants harmonieux.

Rendus furieux par nos chants, après avoir essayé de les ridiculiser, les fascistes ouvrent le feu de leurs mitrailleuses pour couvrir les voix de nos camarades. "Laissez-les gaspiller leurs munitions, la bataille politique a produit son effet", dit le Commissaire politique.

B. PAROVICH



© Archivos Estatales, mecd.es

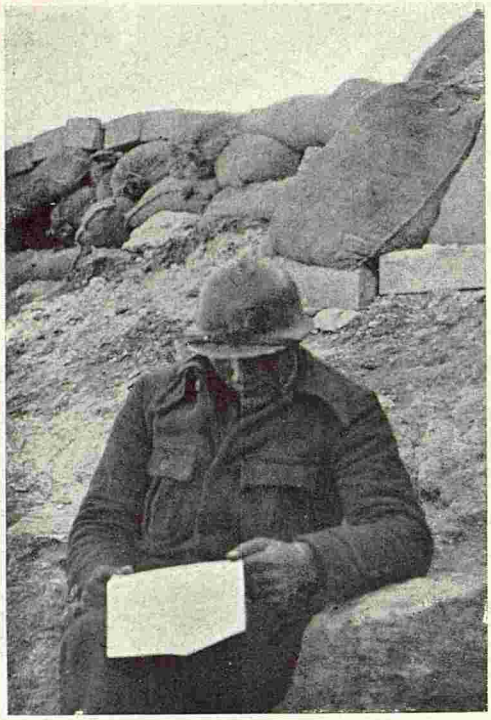


Commissaires de Guerre de la 15ème Brigade.



Un meeting improvisé en arrière des lignes du front.

© Archivos Estatales, mecd.es



Des nouvelles du pays.



Carrefour.



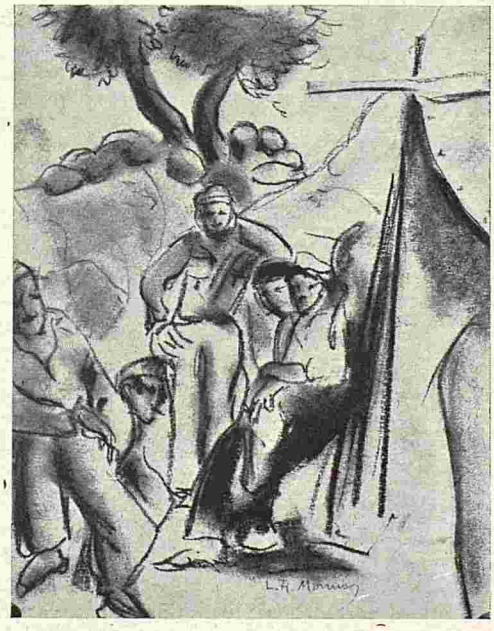
Le fusil voisine avec la guitare.

© Archivos Estatales, mecd.es









Aux heures tranquilles, la musique reprend ses droits.

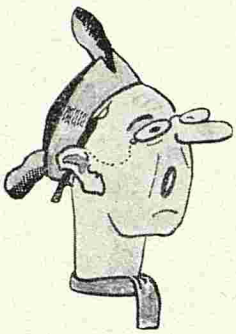
© Archivos Estatales, mecd.es

SUR LES JOURNAUX MURAUX:

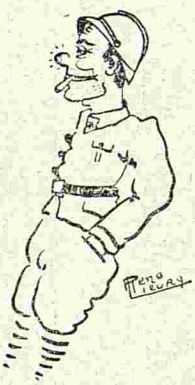
Contre l'ahuri!



Contre le bureaucrate!



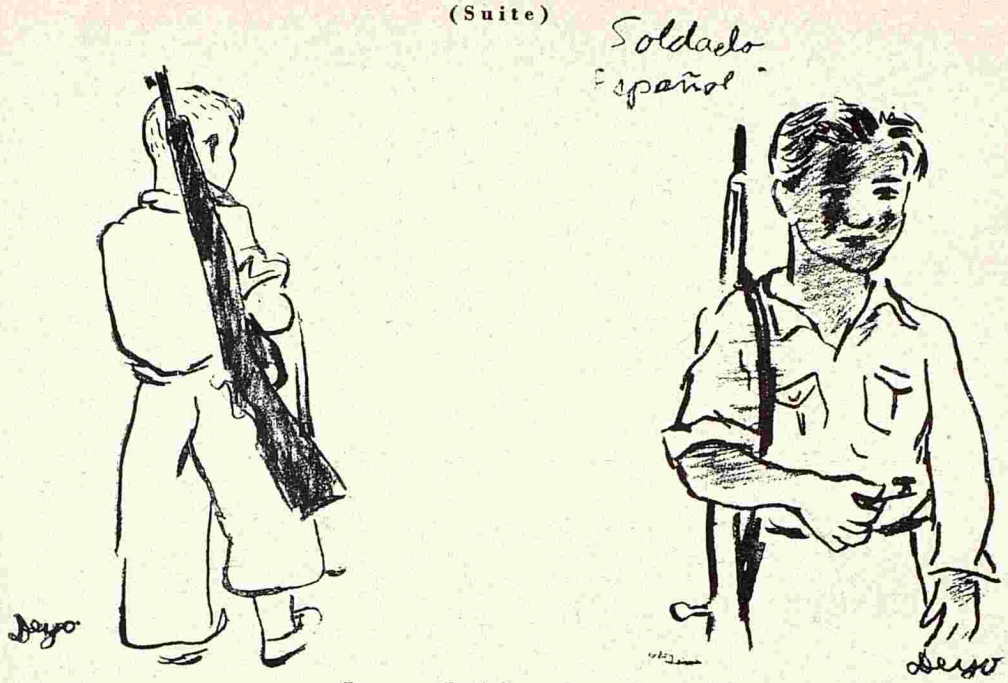
Contre le "bourracho"!



© Archivos Estatales, mecd.es

SUR LES JOURNAUX MURAUX:

(Suite)



Jeunes volontaires espagnols.



La fin...

© Archivos Estatales, mecd.es

SUR LES JOURNAUX MURAUX:

(Suite)

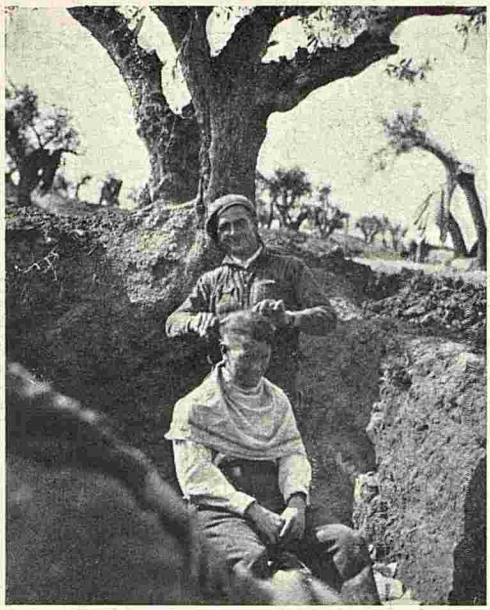


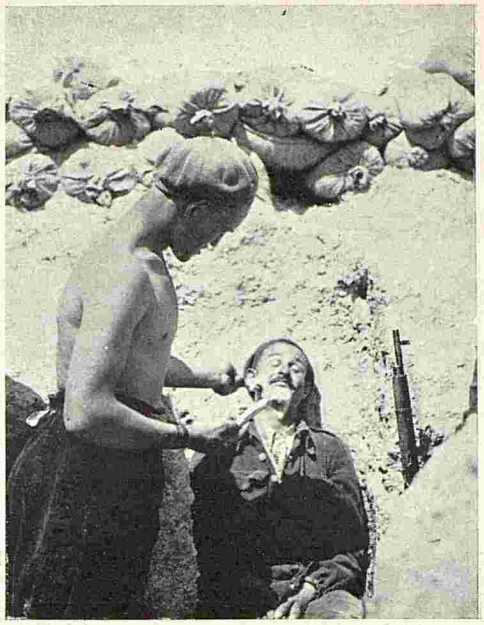
Servez-nous la guerre! ont dit les bourgeois...



Et la "Camarde" a présenté la note.

© Archivos Estatales, mecd.es





Le coiffeur américain dans les tranchées.



Le journal mural...

© Archivos Estatales, mecd.es



Le journal mural...



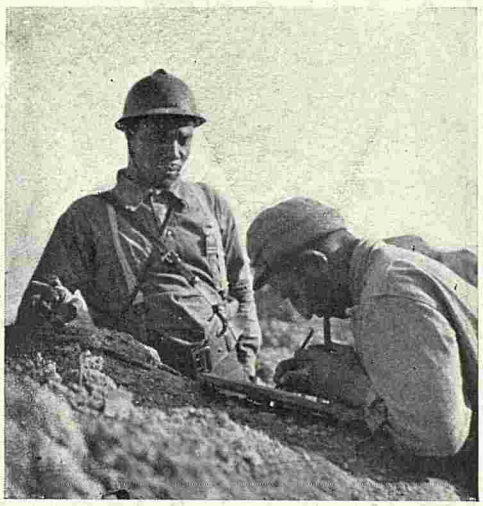
... et la presse.

© Archivos Estatales, mecd.es









A l'Etat-Major de la Brigade, on interroge, un soldat de Franco qui s'est rendu a notre appel.

Au dessus: Un journal mural fin prét. Au dessous: On en prépare un autre.

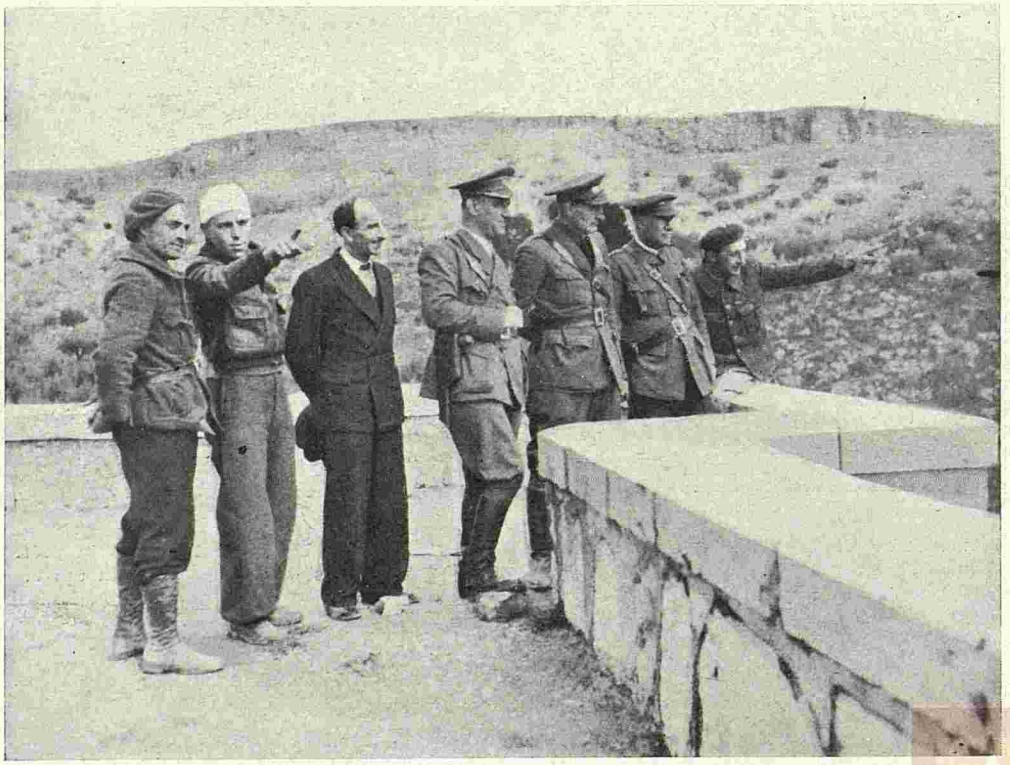
© Archivos Estatales, mecd.es



R. Codou composant le journal dans le camion du Commissariat.

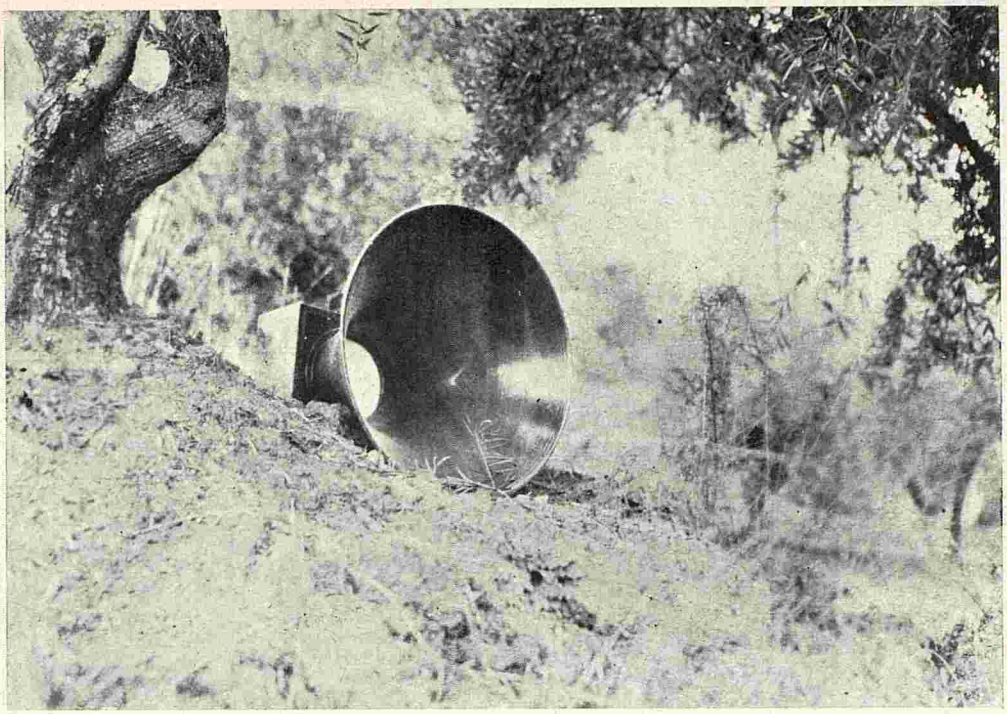


Un soldat de Franco qui s'est rendu.



De gauche a droite: Earthel, Galli, un militant belge en visite, Copic, Claus, Martínez Cavalier.

© Archivos Estatales, mecd.es



Le haut-parleur en avant de nos lignes.

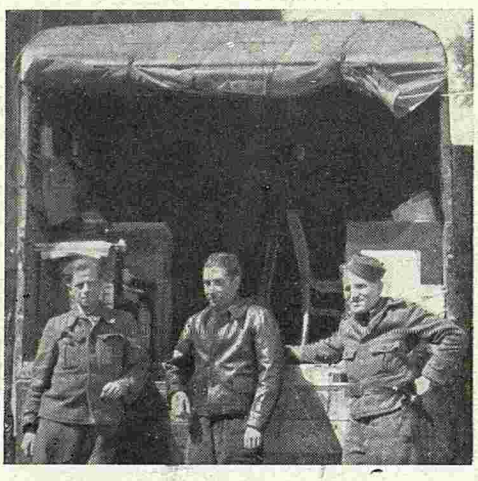


Les combattants écoutent la radio sur le front.

© Archivos Estatales, mecd.es



Le camion-bureau du Commissariat Politique.



Les secrétaires.

© Archivos Estatales, mecd.es

NUMÉRO 26 — 23 Avril 1937

NOTRE COMBAT — OUR FIGHT — NUESTRO COMBATE

JOURNAL DE LA 15ème BRIGADE INTERNATIONALE



Notre XVème Brigade a célébré dignement le VIème Anniversaire de la Republique Espagnole



TELEGRAMAS

"Le XV Brigada Internacional a los Manuel Azaña, Presidente de la República Española:

Los componentes de la XV Brigada Internacional han festejado hoy como suyo el VI aniversario de la República española con la solemnidad que requieren los momentos decisivos que vivimos, pero con la firme decisión, por cada guatemalteco, de incrementar sus esfuerzos y sacrificios para que el magnífico y heroico pueblo español, del que es usted digno exponente, pueda disfrutar de sus destinos."

"La XV Brigada Internacional a don Francisco Largo Caballero, Presidente del Consejo de Ministros y Ministro de la Guerra:

Los combatientes de la XV Brigada Internacional, cuya constitución con el pueblo español está bien probada, conmemoran el VI aniversario de la República española, y al hacerlo reiteran su firme decisión de consolidar el triunfo del Gobierno del Frente Popular que unido prensa e impide con ello que el fascismo internacional pueda tener, por la sola razón de su fuerza, opresión a los pueblos. Viva el Gobierno del Frente Popular."

He aquí los telegramas recibidos en contestación a nuestros despachos de adhesión enviados al Presidente de la República y al jefe del Gobierno con motivo de la fiesta del 14 de abril.

*

"Su Excelencia agradece esfuerzos y sacrificios de todos para vencimiento ideales republicanos y antifascistas. Saludos."

*

"Gouvernement reconnaissant pour adhésion et paroles encouragement des vaillantes troupes. Prière de transmettre nos salutations et notre assurance du triomphe. L. CABALLERO."



Below are the telegrammes received in answer to our despatches of loyalty sent to the President of the Republic and the Minister of War, Largo Caballero, on the occasion of April 14 th.

*

"His Excellency thanks the efforts and sacrifices of all for victory of the Republican and Antifascist idea. Greetings."

*

"Gouvernment thanks for loyalty and encouraging words of brave troops. Please pass on our salutations and our assurance of triumph. — L. CABALLERO."

FORCE! VIGILANCE!

Echos de Notre Brigade — Ecos de nuestra Brigada. Echoes of our Brigade

La IVe batterie prend le nom d'André Marty

Nous avons appris que notre camarade A. MARTY avait bien voulu consentir à parrainer notre batterie. Cette marque d'estime que nous témoigne ainsi le héros de la Mer Noire est pour nous un encouragement à persévérer dans la voie que nous avons suivie jusqu'à présent, en même temps qu'un motif de corriger les faiblesses que nous avons pu manifester.

Depuis le front de TERUEL où nous avons eu à déplorer la mort de quelques bons camarades comme BRETON, LEBRETON, DARRAS, JEAGER, MILLET, ainsi que la disparition, que nous souhaitons momentanée, d'autres éléments tels que BERNIER, ex commissaire politique, SARAS, CHAUROT, JOUBET, blessés sur le même front, dans l'accomplissement de leur devoir. Notre Batterie s'est montré à la hauteur de sa tache.

Nous continuerons car, nous entendons mériter l'honneur qui vient de nous être fait par notre cher, camarade André MARTY.

Un groupe d'artilleurs de la quatrième Batterie.

J. B. S. Haldane visits our brigade

The Comrades in the British and American Battalions feel much better for the presence of our comrade, J. B. S. Haldane, A distinguished scientist, an expert of gas (on which subject he has previously addressed the Spanish Government), and also a good soldier.

During the attack the other night, comrade Haldane was in the Trenches with the boys all night, and with arms in hands he played his part in the defence of Madrid.

He has left us and will soon be back in England where we can be sure that he will tell the world of the struggle which is taking place and of the part our Brigade and of the American and British Battalion.

Après la défaite de Guadalajara

PARIS.—Un communiqué de Bayonne à l'Agence Espagne qu'il vient de rentrer à cette ville d'un voyage effectué à Burgos, une personalité politique espagnole du camp rebelle. A son arrivée elle a fait des déclarations sur la situation de l'Armée de Franco, et particulièrement, sur les conséquences de la défaite italienne à Guadalajara. Elle a dit entre autres, que le haut commandement des rebelles a fait retirer tous les soldats italiens, la plus grande partie ont été destinés au contrôle et vigilance des routes.

La superioridad de nuestra aviación

El 6 de abril han sido hechos prisioneros tres oficiales y un intérprete de la Reichswehr en los alrededores del pueblo vasco Ochandio. Se trata del capitán Kaisten-Hading, inspector del campo de aviación de Vitoria; del capitán Kielze y del teniente Gootfried Scheze.

Los oficiales prisioneros han hecho declaraciones, concernientes a la aviación, como una de sus especialidades. Estas declaraciones confirman las de dos aviadores alemanes hechos prisioneros en el mes de marzo. Habían recibido la orden estricta de no entrar en lucha con la aviación republicana.

Las razones para esta orden son las siguientes: Reconocen que nuestra aviación es superior a la suya. Temen que la superioridad de nuestra aviación haga que la guerra sea ganada por nosotros.

La lucha con nuestros aviadores no tendría ningún sentido, puesto que son infinitamente superiores.

DES BRIGADES SOEURS — FROM OTHER BRIGADES

Julio Alvarez del Vayo, commissaire général de la guerre a adressé ses félicitations aux combattants des Brigades Internationales et particulièrement au Bataillon Garibaldi après la victoire de la Guadalajara.

*

Le Journal de la 12e Brigade "A L'ASSAUT" raconte l'attaque et la prise du Palais Ibarra position stratégique. Il conclut sur une note humoristique en disant: "Les officiers fascistesont abondonné leur bifsteak dans l'assiette, et s'ils courent encore il doivent être loins."

*

Dans le Journal "Pasaremos", de la 11e Brigade, le Commandant Hans relate et commente la victoire de Guadalajara Voici quelques extraits.

"L'après-midi du 18 mars, jour anniversaire de la Commune de Paris, l'ordred'attaque fut donné. Cinq compagnies de tanques et 80 avions participèrent avec l'artillerie à anéantir les points de résistance diclasifs des fascistes. Une patrouille du bataillon qui porte le titre "Commune de Paris" se distingua par un coup de main hardi en occupant la Casa de Cobo. L'armée de choc de Mussolini fut battue..."

DES VISITEURS

Nous avons eu ces temps derniers de nombreuses visites d'écrivains de différents pays venus visiter notre front que nous avons rendu célèbre... Voici quelques noms de ces diverses personalités journalistiques:

JOSHEPHINE HERBST

Romancière et journaliste americaine de gran renom.

SORIA

Redacteur de "L'Humanité" qui était accompagné du reporter du journal soviétique "Komsomal Pravda".

ILYA EREMBOURG

Le grand écrivain soviétique.

TROIS REPORTERS DE L'AGENCE HAVAS

Tous ont traduit leur admiration pour la bonne tenue et le moral de notre Armée Populaire et notamment de notre Brigade.

NOUS PARLONS AUX FASCISTES

Depuis quelques jours nous avons installé dans les lignes un dispositif de transmission de radio qui permet de parler aux fascistes et de jouer de la musique entre temps et àtout instant du jour et de la nuit car ce dispositif est installé à demeure.

*

Ce groupe a été acheté avec l'argent de souscription parmi les camarades soldats de notre Brigade (plus de 5.000 pesetas).

*

Avant hier et hier des déserteurs de l'ennemi se sont rendus dans nos lignes. Le dernier a déclaré que notre émission était bonne et bien entendue. Il nous a donné des renseignements très utiles.

*

Ces jours derniers les Cdc du Bataillon Dimitrof avaient proposé aux fascistes un armistice d'une heure pour enterrer les cadavres restés entre les lignes. Ils ont d'abord accepté, puis refusé sur pression de leurs officiers. Mais nos camarades ont enterré nos morts quand même sous le feu.

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

LE PERIODIQUE DE LA 15ème BRIGADE (12e et 15e page)

DETENTE ET HUMOR — PACE OF HUMOR

Blagues du front
Jokes fromtheline

—Qu'est-ce que tu faisais dans le civil?
—J'étais... militaire.

Le camarade qui répondait ainsi, était, en effet, un officier qui avait quitté l'armée bourgeoise de son pays.

*

Jean veut dire à un camarade que la nourriture est bonne, mais, ne sachant de quelle nationalité est son interlocuteur, il baragouine d'une seule traite:

—Bon! Bueno! Karacho! Good! Hoquey!

Ce serait tout de même plus pratique si on apprenait à se servir d'une seule langue: l'Espagnol!

*

Attention de ne pas être touché par les "trimoteurs"...

On a tendance, quand on entend ça, à regarder en l'air, mais... il ne s'agit pas de cela. L'expression "trimoteurs" ne désigne pas seulement, dans nos tranchées, les avions fascistes mais aussi... les poux!

Ils sont aussi à craindre et il faut les combattre avec énergie.

Les gaîtés du Bataillon

Il pleut à torrent. Dans les tranchées, transformées en ruisseau nos camarades du XV Bataillon font le coup de feu.

Le Commandant Fort fait un tour dans les lignes et fait apporter aux camarades un peu de Cognac pour les réchauffer.

Il est minuit. L'obscurité est totale. Derrière le Commandant Fort suivent Monnier, le chauffeur, qui porte la bonbonne et Lagardère. Le boue rend le terrain extrêmement glissant. On a mille difficultés à garder son équilibre. La caravane poursuit néanmoins son chemin. Lagardère en est à sa huitième chute; il ronchonne et jure tant qu'il peut. Mais cela ne l'empêche pas de s'étaler une fois de plus dans une flaque d'eau bourbeuse. Alors, d'une voix pitoyable, il déclare:

—André Heriason, dit Lagardère,sait bien lire et écrire mais ne sait pas nager!

*

Un milicien marseillais discutant avec un autre camarade:

Le camarade.—Le soleil d'Espagne est plus brillant que celui de Marseille, hein vieux?

Le marseillais.—Plus brillant! Peuchère, que tu es fada. A Marseille, té, il y a même du soleil à l'ombre.

*

Question de température.

L'instituteur.—Que voyons-nous audessus de notre tête lorsque le temps est beau?

L'élève.—Le ciel, les nuages, le soleil.

L'instituteur.—Et si le tempa est mauvais?

—L'élève.—Un parapluie.

CHARADE

Mon premier est un fromage.
Mon second est un bon copain.
Mon troisième est un article.
Mon quatrième est un département français.
Mon cinquième désigne le sol.
Mon sixième est un mot d'enfant.
Mon septième est un récipient, à la campagne.
Mon dernier est la syllabe finale d'un chant universellement connu.
Mon tout est ce que nous sommes!

CONCOURS DE CROQUIS DRAWING COMPETITION

On sait que, lors de l'attaque de Guadalajara, nos troupes républicaines ont pris aux fascistes des quantités considérables de matériel: canons, fusils, mitrailleuses, camions, munitions, etc...

C'est ce qui a suggéré ce dessin à un camarade qui montre, ici, Mussolini passé Intendant général de nos armées... en train de nous apporter, avec son chauffeur, un plein camion de matériel



Se sabe que, con motivo del ataque de Guadalajara, nuestras tropas republicanas han tomado a los fascistas cantidades considerables de material: cañones, fusiles, ametralladoras, camiones, etc...

Esto es lo que ha sugerido este dibujo a un camarada, que muestra aquí a Mussolini, nombrado Intendente general de nuestro Ejército..., trayéndonos, con su chófer, un camión lleno de material de guerra.

Everyone knows that during the attack et Guadalajara our republican troops captured from the fascists considerable quantities of material: canon, rifles, machineguns, berries, ammunition, etc...

This suggested the drawing to our comrade who portrays Mussolini as General Quarter-master of our troops... bringing us a full lorry of materials with his chauffeur.

BALLE ROUGE
RED BULLETS

Les non piqués sont ils "piqués"?

Un copain m'a reconté que certains gars du Bataillon Franco-Belge avaient refusé de se laisser piquer contre la typhoïde.

Je n'ai pas pu m'empêcher de dire à la rigolade qu'ils etaient piqués... Ce qui signifie chez nous qu'on travaille du chapeau... Ils n'ont pas peur des balles et ils ont peur d'une piqure d'espingle... C'est par vrai!! Moi comme tout les autres copains de la Brigade, j'ai été piqué car j'ai pas envie de crever du typhus. Les fascistes seraient trop contents.

Je pense que tous les gars comprendront ca.. s'ils font un peu travailler leurs méninges... C'est pas la question de faire plaisir au toubib (malgré que c'est un brave gars) mais faut pas claquer du typhus.

TITI

Chanson Carmagnole

1792:

:/: Madam' veto avait promis :/:
:/: De faire égorger tout Paris :/:
Mais son coup a manqué
grâce à nos canonniers.

Dansons la Carmagnole,
Vive le son! Vive le son!
Dansons la Carmagnole.
Vive le son du canon.

A ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois à la lanterne
A ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois.
:/: On les pendra :/:
Et si on les pend pas
On leur cassera la gueule
Et si on les pend pas
La gueule on leur cassera.
Dansons la Carmagnole,
Vive le son! Vive le son!
Dansons la Carmagnole.
Vive le son du canon.

1937:

:/: Vive la commune de Russie :/:
:/: Ses mitrailleuses et ses fusils :/:
Après s'être battue
La commune a vaincu.
Elle a eu sa revanche.
Vive le son!, etc. ...

1937:

:/: Monsieur Franco avait promis :/:
:/: De faire égorger tout Madrid :/:
Mais son coup a manqué
Il n'est cassé le nez.
Toute l'Espagne en rigole,
Vive le son!, etc. ...

DIANA. Artes Gráficas.—Luisa, 6.—Madrid.

GOOD ADVICE — LES BONS CONSEILS — LOS BUENOS CONSEJOS Y EJEMPLOS — LES BONS EXEMPLES — GOOD EXAMPLES

Good advice

1. Remember that rifles and ammunition do useful service against fascists, but if handled carelessly can also injure or kill our own comrades.

2. Never lark with arms. Do not even in fun point rifles at comrades. You may think they are not loaded. One can never be too sure.

Quelques conseils

Ne t'expose jamais inutilement; c'est un mauvais calcul dont profitent nos ennemis.

Range toujours tes affaires méticuleusement. Ce qui ne te sert pas aujourd'hui, te sera sûrement indispensable demain.

Veille à ne pas égarer ou gaspiller tes munitions. Tu pourrais regretter amèrement, un jour, leur absence.

Artilleurs, soyez prudents...

Le tir doit être préparé et contrôlé avec le plus grand soin.

En particulier, le barrage sur la ligne ennemie, doit être, dans les batteries d'appui direct de l'infanterie, déclanché en une minute. Car les attaques fascistes les plus décidées peuvent être clouées sur place par quelques coups de canon tirés immédiatement et bien ajustés.

Cependant, le tir sur la première ligne ennemie, située parfois à moins de 100 mètres, est délicat. Tant de phénomènes agissent et augmentent la dispersion prévue et connue des obus (2 % environ de la portée; soit, plus loin et plus près, 30 mètres du but; vers 3.000 mètres par exemple).

Les effets du vent, de la température, de la pression de l'air,éléments variables,s'ajoutent encore à cette dispersion.

Le poids des obus, également variable, apporte encore son coefficient d'irrégularités. A ce sujet, les projectiles doivent être pesés et triés avec grand soin auprès des pièces.

Ainsi, chaque jour, l'artilleur doit vérifier et ajuster son tir sur la ligne ennemie, en faisant abriter les camarades à leurs postes, dans la région de la ligne de tir.

Alors, sûr de sa hausse la plus courte, la batterie alertée est sûre de répondre à l'appel de l'Infanterie par un barrage "bien placé"; lequel doit être précis, rapide et efficace.

Ainsi, continuons à "Faire du tir à tuer du fasciste"; mais aussi, à l'arrêter dans sa folle et hideuse prétention d'imposer, au monde des travailleurs, l'esclavage et l'exploitation.

Bon courage et salut!

MARCEL CLERC
Capitaine d'Artillerie.

Aux camarades chauffeurs

Camarades chauffeurs!

Ne confiez, à qui que ce soit, la conduite de votre véhicule.

Ne prenez pas des passagers autres que ceux qu'on vous a commandé de transporter.

Ne laissez monter quiconque, même des grades, sur les marchepieds, ou s'accrocher sur l'extérieur des véhicules.

Ne déclarez à qui que ce soit la nature et la destination de la cargaison que vous transportez.

Ne chargez pas l'itinéraire désigné par les Autorités responsables ou officielles.

Ainsi vous éviterez des malheurs.

Vingt et un ans après

La rebellion irlandaise de la semaine de Pâques 1916 représente une des plus glorieuses pages dans l'histoire d'un peuple opprimé qui lutte pour la liberté et contre la domination impérialiste.

Le leader de cette lutte, James Connelly, fut capturé avec ses camarades et fusillé par l'impérialisme Britannique.

James Connelly était un leader révolutionnaire d'une grande valeur pratique et théorique. Ses ouvrages nous ont légué un important et riche matériel. Lenine, le génie du mouvement révolutionnaire international, le loua souvent.

Pour cette raison, nos camarades Irlandais, Anglais et Américains ont commémoré en commun la rebellion de Pâques en organisant un meeting suivi d'un concert qui eurent lieu dans nos lignes, il y a quelques jours.

Cette commémoration a été sans doute la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue.

EXEMPLE A NE PAS SUIVRE...



L'ivrogne milicien indigne compromet notre victoire.

Good example

Recently when some new and young Spaniah Comrades came into the trenches, a group of our American comrades noticed that some of them were not too sure how to clean their rifles. Consequently the American comrades spent considerable time assisting the Spaniah comrades. This was obviously very much appreciated.

... A . IMITER...

Dans les bataillons américains et anglais ainsi que dans le bataillon espagnol, la vaccination contre la typhoïde s'est opérée sans discussion. Aux camarades réfractaires de prendre exemple.

*

Dans certaines parties de nos tranchées, notamment chez le bataillon Dimitrof; le ramassage des cartouches s'opère très sérieusement. Il faudrait qu'il en soit ainsi partout.

*

Le bataillon Dimitrof et le bataillon "6 Février" ont installé de bons "salons" de coiffure de tranchée. Excellente initiative à suivre.

*

Le bataillon Franco-Belge a fait un bon travail de récupération de linge sale. C'est un exemple à imiter partout.

*

Les bataillons anglais et américain développent dans les tranchées l'étude de la langue espagnole; ca, c'est vraiment du bon travail!

SOUSCRIPTION SUSCRIPCION SUBSRIPTION LIST

Nous avons annoncé dernièrement que notre souscription pour le Secours Rouge avait produit la somme de 12.000 pesetas qui avait été versée à cette organisation. Depuis nos camarades américains ont encore apporté leur généreuse contribution avec 7.000 pesetas. Signalons aussi les efforts du parc-autos avec 1.382 pesetas, et de toutes les unités qui ont également apporté leur part.

Une souscription est actuellement en cours pour couvrir les frais d'achat de notre poste d'émission aux fascistes, pour les frais d'édition de notre journal et pour la réalisation du Livre de Combat de la XV Brigade.

Pour recourir les notres et pour servir notre cause, camarades, continuez vos efforts, nous vous remercions.

NUESTRO COMBATE

NUMERO 2

5 MARS 1937

ORGANO DEL FRENTE DE LA 15ª BRIGADA INTERNACIONAL,

=FRATERNICEMOS=

Habéis pensado alguna vez en cuánto debemos a nuestros camaradas de las Brigadas Internacionales? Os habéis dado cuenta de que si no es por éllas el fascismo a estas horas sería dueño de España y amenazaría la paz mundial y la felicidad del proletariado universal.

Meditad sobre éllo y comprenderéis la necesidad urgente de realizar la más absoluta unión de los antifascistas españoles; la organización rápida de nuestro Ejército Popular; la movilización forzosa de todos los aptos para la guerra, y el ineludible deber de poner todo nuestro esfuerzo y nuestro entusiasmo, sin reparar en sacrificios, al servicio de nuestra causa, para vencer y para que estas magníficas Brigadas Internacionales no lleven todo el peso de la lucha, como hasta aquí; para que puedan tomarse todo el descanso que necesiten y merecen, y para que en lo sucesivo, en lugar de fuerzas de choque queden en las reservas, ya que más que a éllos a nosotros incumbe resolver nuestra lucha. Por humanidad y por dignidad no debemos consentir que mientras nuestros hermanos extranjeros derraman sin tasa su sangre para librar a nuestra España de la dominación fascista, nosotros nos disgreguemos por egoísmos de partido y no demos cuanto somos y tenemos en pro de la Victoria.

Compañeros del 21 Batallón de la 15ª Brigada: prometemos solemnemente a nuestros compañeros extranjeros de la Brigada nuestro más decidido apoyo; ofrezcámosles de corazón nuestra amistad más sincera, y enviémosles, desde estas líneas, un abrazo colectivo que nos una para siempre con éllos como a hermanos inseparables!

D. vallé

=NOTICIAS DEL FRENTE=

FRENTE DEL CENTRO.- En el sector de Madrid, el enemigo ha intentado un ataque sobre nuestras líneas. Nuestros soldados lo han inflingido duro castigo, causándole numerosas pérdidas.

Los rebeldes han cañoneado nuestras líneas y nuestra artillería, respondiendo enérgicamente, ha destruído importantes posiciones enemigas.

Pequeños grupos de rebeldes se presentan en nuestras líneas, atestiguando la desmoralización que existe en el campo enemigo.

FRENTE DEL SUR.- Las posiciones enemigas de Orjiva han sido atacadas por nuestras tropas, que han mejorado sus posiciones. Las tropas que las defendían han sufrido sensibles pérdidas.

FRENTE DE ARAGON.-En Alcubierre, intenso duelo de artillería. Los milicianos fortifican sus posiciones en el sector Norte de este frente.

FRENTE DE OVIEDO.- Nuestras tropas continúan progresando dentro de Oviedo. En San Clodio han ocupado una posición estratégica que domina las vías de comunicación con Galicia.-

---

=NOTICIAS DEL EXTRANJERO=

ITALIA.- El Consejo fascista se ha reunido para examinar particularmente la situación internacional y la cuestión de los armamentos.

FRANCIA.-En Tolón han aparecido muchas unidades de la Escuadra del Mediterráneo para participar en el control internacional de las costas de España.

BUCAREST.- Los fascistas han asesinado, en plena calle, al rector de la Universidad de Jassig.

FRANCE.- M. Yvon Delbos ha hecho una exposición sobre la aplicación del control por la "no intervención".

ALEMANIA.- Von Ribbentrop ha declarado en Leipzig que Alemania rechaza las argumentaciones que tienden a negar el derecho de reivindicar sus colonias.

CONSEJO DEL DIA.

Nuestro fusil, en el frente, es nuestro mejor y más seguro amigo; cuidémosle bien, tengamos para él toda nuestra atención.....

Camarada miliciano: aprovecha la calma del frente para mejorar y hacer más confortable tu refugio.

© Archivos Estatales, mecd.es

ARCHIVOS ESTATALES

NOTRE COMBAT

NUMERO 2

6 MARS 1937

ORGANE DU FRONT DE LA 15e BRIGADE INTERNATIONALE

CONTRE CE QUI RETARDE NOTRE VICTOIRE

Nul d'entre nous ni nulle personne intelligente ne peut douter, à présent, de la victoire certaine des forces républicaines et de l'écrasement du fascisme. Mais la question qui se pose pour nous est de vaincre rapidement.

Depuis longtemps, nous en aurions terminé avec le fascisme si tous les Gouvernements des pays démocratiques notamment de France et d'Angleterre, avaient imité l'attitude belle et courageuse de l'U.R.S.S. au lieu d'appliquer l'odieuse duperie de la non-intervention.

La non-intervention nous a privés des armes et moyens nécessaires pour vaincre rapidement. Vous connaissez, camarades des tranchées, les difficultés que nous a occasionnées cette position fausse.

Mais voici que Mr. Yvon DELBOS parle d'aller plus loin. Non seulement il veut empêcher l'envoi de volontaires, mais il prétend entreprendre des tentatives de rappel des volontaires français combattant en Espagne.

Une telle attitude sert le fascisme et n'est pas digne d'un Gouvernement de Front Populaire.

Les miliciens sauront quoi répondre. "Nous ne quitterons le fusil qu'après la victoire en Espagne."

NOUVELLES D'ESPAGNE ET DU FRONT

Le journal LIBERTAD, organe du Front Populaire Espagnol, annonce en manchette que l'armée républicaine a réussi à conquérir une nouvelle et avantageuse position dans le secteur de EL PARDO et a infligé à l'ennemi un dur châtiment en lui prenant de nombreux fusils.

Le Général MIAJA a visité le Front de JARAMA, ainsi que d'autres fronts et s'est déclaré satisfait.

Le 26 Février, un pilote Allemand rebelle et son mécanicien sont passés, avec leur avion Heinkel, au service des Gouvernementaux.

NOUVELLES BREVES INTERNATIONALES

FRANCE : Répondant à une interpellation venimeuse de Flandin, Léon BLUM a déclaré à la Chambre "Notre but reste de réaliser le Programme du Rassemblement Populaire".

Jacques DUCLOS a affirmé à nouveau la volonté d'union des communistes.

La confiance au Gouvernement a été votée par 361 voix contre 209.

La France est actuellement endommagée par de grandes inondations.

U.R.S.S. : L'Union Soviétique a fait connaître à Londres qu'elle ne participerait pas au blocus truqué de l'Espagne.

L'ITALIE MUSSOLINIENNE, sans vouloir s'opposer brutalement au REICH, reste en désaccord avec lui, au sujet de l'Anchluss.

SOFIA : Trois communistes ont été condamnés à mort et exécutés par le fascisme à Stara-Zamora, le 26 Fév.

TCHECOSLOVAQUIE ; Les Hitlériens ont provoqué une bagarre à la Chambre.

ETHIOPIE : Le vaillant peuple éthiopien continue la lutte contre les hordes mussoliniennes.

ENTRE MILICIENS, BON CONSEIL DU JOUR

Notre fusil est, sur le Front, notre meilleur et notre plus sûr ami; soignons-le bien, ayons pour lui tous les égards....

5 MINUTES D'ESPAGNOL

La rapidité de notre victoire dépend de la cohésion de notre armée républicaine et surtout de la liaison intime des forces antifascistes internationales avec les forces populaires espagnoles. Mais il faut vaincre la difficulté de la langue. Chaque milicien international doit apprendre, autant que possible, l'Espagnol.

Nous voulons chaque jour, dans notre journal, l'aider dans sa tâche.

Pour aujourd'hui, apprenons ces deux phrases :

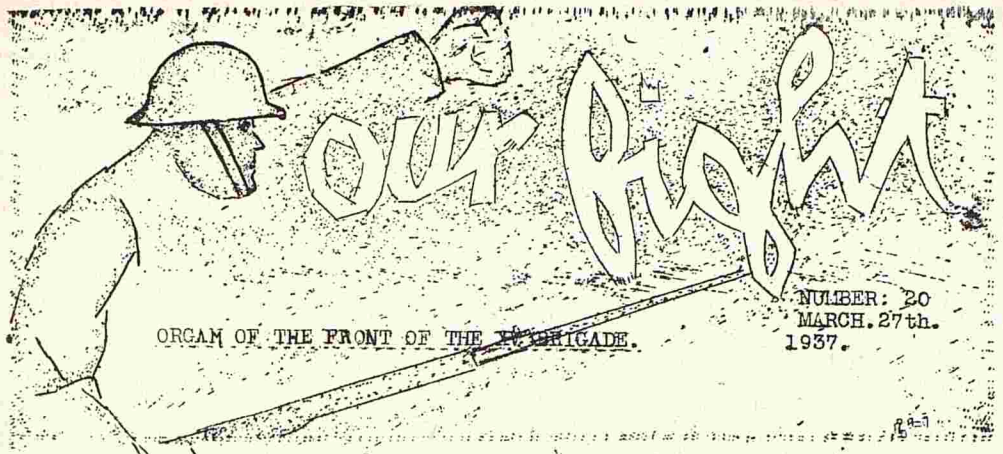
Pour dire - Je regrette de ne pas parler Espagnol.

Prononcer : Siène-to no ablar el Espagnol.

Pour dire - Il ennuie à qui attend

Prononcer : Kiène éspé-ra désespéra.

© Archivos Estatales, mecd.es



ORGAN OF THE FRONT OF THE XV BRIGADE.

NUMBER: 20
MARCH. 27th.
1937.

Note.

Owing to the importance of the information on the subscription for this paper etc. on the other side, it is impossible to give a leader today. We are also compelled to cut out some contributions. We realise that, when space is scarce, the comrades like it to be used up for news.

NEWS FROM THE FRONTS.

GUADALAJARA. March 24th. Improved weather enabled our troops to advance, although some resistance was met, due to the replacement of Italian troops by others. Since then we have been fortifying our positions.

ANDALUCIA. New progress is reported from the sectors here. LINDUJAR March 26th. Our troops have advanced 4 km. in the direction of ALCARACEJOS and 5 km. in the direction of VILLANUEVA. In addition our aircraft has destroyed a munition train near MONTERO, this had been derailed an hour before through sabotage, near the Guadalquiver Bridge.

CORDOVA. Late yesterday evening it was reported that our troops had advanced another 3 km.

ALMERIA. The big success of the capture of STERRA DEL TORO is reported

CIUDAD REAL. The fascist planes which refuse to fight our planes, continue to victimise the civil population. Yesterday they attacked ALCAZAR DE SAN JUAN, killing several women and children.

SANTANDER. Here, as at Alcazar de San Juan, yesterday they murdered several women and children.

VALENCIA. Our planes played havoc with the enemy in the Central section near Mondanares and Gogollor.

BARCELONA. Fascist [illegible] again bombed Catalonian towns dropping 40 bombs.

International News.

LONDON. at the regular weekly meeting of the Cabinet, the only subject for discussion was the refusal of Italy to withdraw its volunteers from Spain. Eden declared that as a result of this refusal relations between Italy and England were strained.

PARIS. The Italian General, Bergonzoli, who bravely captured Addis Ababa from women armed with babies and men with knives, was in command of the fleeing Italians at Guadalajara. He has been removed, and Franco has taken command.

LONDON. "El Liberal" writes that between Germany and Italy relations are becoming strained. It is recalled that in 1914 Italy turned her back on Germany, is Germany going to do the same now? It is clear that in the financail position she is now, Germany can neither afford to continue financing Franco, or conduct a war against the coalition of democratic countries. Germany has tried to [illegible] by threats of war, but U.S.S.R. has called her bluff., and she has had to climb down. But the degree in which Germany will withdraw is problematical, and there must be no illusions. The proletariat of Spain and the workers of the world alone will decide the fate of the Spanish Republic.

NON-INTERVENTION COMMITTEE. They are still discussing, France and Great Britain are still hoping, and are trying to persuade Italy and Germany.

GERMANY. Goering's newspaper clearly shows that the Italian defeat at Guadalajara has caused considerable confusion in the Fascist Headquarters.

© Archivos Estatales, mecd.es



© Archivos Estatales, mecd.es

VIII

UNITES ET SERVICES QU'ON NE PEUT OUBLIER

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Le "parc-auto"

Un des rouages essentiels de toute Armée est, certainement, le service des transports, qui permet la bonne marche des opérations et l'existence matérielle des combattants qui se trouvent en premières lignes. Ce service, dans notre Brigade a fonctionné louablement. Le commandant de cet important service est le camarade Dugué, lieutenant actif, estimé des hommes. Outre le parc, non loin du front, un garage-atelier installé dans la cour d'une ferme désaffectée recueille les motos, voitures, camions qui ont besoin de réparations. Des "mécanos" spécialistes y travaillent sans arrêt. La majorité des chauffeurs est composée de français. Chauffeurs de taxis parisiens, chauffeurs de "maîtres", chauffeurs-livreurs, etc....., donnent une note particulière à ce service. Dans ce coin de petite ville de campagne, il est étonnant d'entendre, les interjections, les interpellations argotiques des faubourgs ouvriers de France et des boulevards de Paris. On sait, en effet, que la corporation des chauffeurs est passée maîtresse dans le langage imagé...

Les camarades assurant le service du "parc-auto" sont dévoués, prêts à prendre la route par n'importe quel temps et pour n'importe quelle destination.

Transports de troupes, transports de munitions, transports de vivres, missions, liaisons, etc..... voilà le travail quotidien effectué par ces camarades au rôle effacé.

Le parc-auto, comme un appareil extrêmement sensible, enregistre et vibre à la moindre secousse qui ébranle les premières lignes. Il est constamment en état d'alerte.

Voici, relaté par un camarade chauffeur, un petit épisode qui reflète exactement l'état d'âme de ce service dans un moment de tension.

UNE ALERTE

La journée s'est écoulée sous un ciel gris. De rares coups de fusils se ont entendre dans le lointain, la nuit venue semble encore accentuer le silence qui régnait vers la fin de l'après-midi. Au parc-auto, dans la "guitoune" du Commandant, les responsables se sont rassemblés et tirent les conclusions du travail effectué; ils prennent les décisions nécessaires à la bonne marche de notre service pour le lendemain. Puis la détente arrive, chacun raconte son histoire, les bons mots fusent et tout à coup les visages reprennent leur gravité d'expression.

© Archivos Estatales, mecd.es

Une canonnade intense que répercute l'écho de la vallée va grandissant un court moment, après c'est le crépitement des mitrailleuses et des fusils qui servent d'accompagnement à cet orcheste infernal.

Pas de doute, nos bataillons attaquent ou sont attaqués, chacun de nous fait silence, puis notre chef Dugué donne des ordres. "Partez immédiatemente éveiller les chauffeurs. Tous débout!, faites tourner les moteurs des voitures. Qu'à la moindre demande de l'Etat-Major nos camions de munitions, et les camions vides soient prêts à partir au front."

En cinq minutes tout est éxécuté, chacun à son poste, attend. En vain, car là-haut ils ne laissent pas surprendre nos courageux camarades, et les stocks sont importants, si bien qu'après deux heures de combat les hordes fascistes sont rejetées sur leur base de départ en laissant des morts et des blessés sur le terrain. Nous attendons encore un peu, puis le silence se prolongeant, l'état d'alerte prend fin. Ceux qui ne sont pas de garde vont reprendre leur sommeil, leurs rêves interrompus. Mais je gage que cette fois le songe est standardisé, et que tous mes camarades pensent comme moi, que cet épisode de la lutte contre le fascisme international est un point marqué pour nous et une étape sur la route qui mène vers la construction d'une humanité plus juste.

FRANÇOIS COTTEREAU
Secrétaire du Service-Transport
XVème Brigade

Ceux du génie: Piaza

Qui ne le connait pas?

Sa silhouette un peu trapue est devenue populaire dans toute la Brigade. PIAZA est italien d'origine, mais international par conviction et s'est dévoué tout entier à la cause que nous défendons tous.

Obligé de fuir son pays natal après l'avènement du fascisme mussolinien, il se réfugie en France. Il y poursuit son activité anti-fasciste jusqu'au 30 décembre 1936, dáte de son départ pour l'Espagne.

Affecté à la Compagnie du Génie de notre 15ème Bataillon, il est un exemple pour nous tous. A 37 ans, il possède l'allant et la vigueur de la jeunesse.

En maintes occasions, PIAZA a démontré qu'il était extrêmement courageux. Dédaignant le danger, on le voit aux endroits les plus périlleux.

Volontairement, il est le premier a se proposer pour les travaux

© Archivos Estatales, mecd.es

les plus pénibles et les plus risqués. Plus d'une fois ses camarades et son Commandant Racheff ont été forcés de lui dire: "Piaza, sois prudent." Ces objurgations n'ont aucun effet sur lui. Leurs balles, dit-il, ne sont pas pour moi! Jusqu'au 16 avril 1937 les faits semblent lui donner raison. Malgré qu'il s'expose fréquemment, les balles fascistes paraissent vouloir l'épargner. Un éclat de bombe à ailettes l'atteint à la tête à cette dáte. Transporté à l'hôpital, une fois pansé, il refuse obstinément d'y rester, passant outre aux ordres du médecin.

Il veut se trouver face â face, selon son expression, avec son ennemi mortel, le fascisme.

Pendant quatre jours, il reprend sa place au front, mais le 20 avril 1937 il est touché plus gravement.

Alors qu'il surveille les travaux accomplis par le génie durant la nuit, une balle lui traverse la jambe. Allongé sur le sol, il ne dit rien, ne voulant pas que l'ennemi se doute de leurs présences. Il pense aux camarades dont il ne veut pas exposer la vie.

Inquiets de ne pas le voir, ses camarades le recherchent. Ils le trouvent baignant dans son sang, fumant tranquillement une cigarette!

13 mai 1937.

M. MILMAN
Commissaire politique du Génie.
XVème Brigade.

Egon Schmid est blessé

La Compagnie du Génie vient d'être durement atteinte.

Un de ses serviteurs des plus dévoués et des plus responsables vient de tomber.

Egon SCHMID, en qui la plus profonde compétence politique s'allie à ses talents d'organisateur, sa largeur d'esprit et sa bonne humeur; servait, en tant que Commissaire politique de la Compagnie d'exemple à tous ceux qui ont eu l'avantage de l'approcher.

Blessé le 12 mai il n'a pas manqué de donner suite à toutes les affaires courantes et de transmettre minutieusement ses responsabilités.

La balle fasciste qui voulait se venger de SCHMID pour sa vaillance pendant les journées difficiles des premières attaques et son activité inlassable ensuite, ne l'a pas eu...

Nous attendons le retour de SCHMID parmi nous dans le plus bref délai.

E. RACHEFF
Commandant du Génie de la XVème Brigade.

© Archivos Estatales, mecd.es

Ceux de l'artillerie

Notre batterie fut formée à Chinchilla (Albacète) le 1er-12-1936. Elle devait en partir le 6 pour Valence afin d'assurer la défense côtière de cette ville.

Quelque temps plus tard, le 19, elle était envoyée à Alfambra (Teruel), puis sur le front même de Teruel où elle arrivait dans la nuit du 24 au 25.

Le 27, à l'aube, elle faisait ses premières armes. Bien que manquant d'instruction et pourvue d'un matériel au maniement duquel elle était insuffisamment préparée, elle répondit, malgré tout, aux nécessités du moment et aux espérances fondées sur elle par le haut commandement. C'est ainsi que grâce à son feu, elle permit une avance notable de l'Infanterie, d'environ deux kilomètres, qui amena celle-ci jusqu'au cimetière de la ville et aux abords de la voie ferrée. La foi et l'entrain révolutionnaire qui animait nos camarades furent parmi les facteurs décisifs qui assurèrent le succès de cette opération.

Dès lors les engagements auxquels participa la batterie devaient lui permettre d'accroître sa valeur au combat.

Malheureusement, le 28, nous avions à déplorer la perte de notre camarade MILLET JOSEPH, notre premier mort, tué par une balle reçue en pleine poitrine.

Au début de janvier, dans la nuit du 1er au 2, alors que des attaques successives de l'Infanterie ne parvenaient pas à déloger d'un fortin, des fascistes qui s'y étaient retranchés et offraient une résistance opiniâtre à la réalisation d'un nouveau bond en avant, il fut décidé que nous apporterions notre concours aux fantassins en envoyant un groupe de volontaires (près de la moitié de la batterie) participer avec eux à un ultime assaut contre la position ennemie. Commissaire Politique en tête, notre camarade BERNIER RENE, ce groupe de volontaires, infériorisé par l'armement, éxécuta cet assaut avec un brio remarquable et un esprit de sacrifice digne d'admiration. Au cours de cette action tombèrent mortellement atteints nos bons camarades, RAYMOND BRETON, FRANÇOIS LEBRETON, CHARLES DARAS, JEAGER, PICHAVAUT, JEOSSEAU et BERNIER lui-même devaient être blessés, ce dernier très grièvement.

Cette impétuosité dont firent preuve nos camarades artilleurs ne devait pas se démentir par la suite et, placés sous de violents bombardements, ils affirmèrent leur intrépidité au feu et leur volonté d'écraser le fascisme.

© Archivos Estatales, mecd.es

Mais bientôt la batterie quittait les positions et descendait au repos à Almanse (Albacète) le 22-1-1937. Notre séjour dans cette localité, qui ne fut que très court (2 semaines), nous permit cependant l'organisation d'une fête enfantine et de différentes manifestations au cours des quelles s'affirma la solidarité étroite qui unit les volontaires à la population civile.

Le 12-2-37, au moment ou les fascistes menaçaient et coupaient sur quelques kilomètres, dans le secteur d'Arganda, la route de Valence et se disposaient à la couper également vers Morata de Tajuña et Perales, nous arrivâmes sur cette dernière ligne de résistance. Notre batterie fut obligée, vu les circonstances, de prendre position sous le feu de l'ennemi et nous pouvons dire qu'elle a bien mérité de la XVème Brigade, à laquelle, depuis ce jour, elle appartient désormais. Nous devons signaler que cette mise en batterie fut particulièrement difficile et que tous nos camarades sur lesquels s'abattaient des rafales d'obus et de balles, accomplirent (anciens de Teruel et nouveaux venus d'Albacète, dont c'était le baptême du feu), magnifiquement leur devoir.

Depuis, la batterie a toujours appuyé efficacement par ses tirs, nos camarades de l'Infanterie, et notre collaboration à leur effort a permis jusqu'à présent dans notre secteur, l'arrêt de la poussée fasciste sur Madrid.

MAVEL,

Commissaire Politique de la 4ème Batterie,
XVème Brigade.

Le service sanitaire

Au cours des combats qui se sont déroulés depuis notre venue au front, soit le 11 février au matin, quelques uns, de nos meilleurs brancardiers et infirmiers de ce Bataillon "6 Février", sont tombés en tâchant de secourir leurs camarades blessés par la mitraille fasciste, les camarades Montero, les frères Lalange, Blanc, Le Cam.

Signalons l'exemple des camarades Chapelet et Espagnol qui, ayant été blessé par les dum-dum allemandes, sont, après leur guérison, revenus reprendre leur place parmi nous.

Les camarades Hut Etienne, Berchel Roger, Heinrich et d'autres encore, alors qu'ils secouraient leurs camarades, sont morts, assassinés par les mercenaires de Franco. Nous ne les pleurons pas, ils nous en refuseraient d'ailleurs le droit, mais nous faisons le serment sur leurs

© Archivos Estatales, mecd.es

dépouilles de nous inspirer de leur exemple et de continuer la tâche qu'ils ont su accomplir sans faiblesse, au péril de leur vie.

Nous saluons également le dévouement de notre Toubib qui toujours, malgré la fatigue, a été à la tâche et a, depuis le début, soigné et consolé tous les braves qui ont été blessés dans cette lutte cruelle.

JEAN DELPIERRE

Nos trois jours de tranchées

Notre arrivée aux tranchées, ce 5 mars 1937, n'est pas pour nous le baptême du feu. Donc, pas l'ombre d'une émotion. Il régne dans notre escadron une joyeuse animation. Quand le capitaine Alloca nous commande de prendre nos positions, on peut entendre de-ci, de-là:

On les aura!

Quel plaisir pour nous durant la première nuit, de pouvoir sortir pour aller faire une reconnaissance vers les lignes ennemies. Cela nous permet de repérer leurs positions et de ramener d'une tranchée abandonnée, quelques cadavres de fascistes, ainsi qu'un grand nombre de munitions.

Le jour qui suit cette nuit mémorable, est marqué par un incident curieux. Vers le milieu de la journée, les fascistes (pour la plupart des espagnols) encadrés par des Maures et des officiers allemands, montent, tout debout sur leurs tranchées et engagent la conversation avec nous. Nous ne voulons pas être en reste et les imitons à notre tour. Pendant une demi-heure, nous cherchons â nous convaincre mutuellement, sans résultats. Nous avons l'impression, que leurs chefs profitent de l'inattention générale pour faire installer une mitrailleuse. Nous voyons qu'ils donnent l'ordre à leurs hommes de réintégrer les tranchées. Nous nous méfions, et nous retranchons aussitôt. Bonne idée car moins d'une minute après, nous sommes mitraillés par la pièce nouvellement placée. Nous ripostons avec succès, la mitrailleuse ennemie se tait.

La nuit commence à tomber, quand on nous apporte la soupe. Les gamelles s'amoncellent autour de la marmite fumante et odorante. La distribution est à peine commencée, que retentit ce cri "Les fascistes attaquent". Nous ne faisons ni une, ni deux, nous courons auprès de nos camarades restés en ligne et ouvrons le feu sur ceux d'en face. Ils ont tôt fait de comprendre, ils se replient plus vite qu'ils ne sont sortis,

© Archivos Estatales, mecd.es

abandonnant sur le terrain de nombreux morts et blessés. Les camarades veulent de suite passer à l'offensive et le capitaine Alloca doit employer toute son autorité, pour les retenir. Je dois remarquer, en passant, que nous ne sommes pas seuls dans ce secteur. Il y a des espagnols et des détachements des Brigades Internationales. Tous se conduisent héroïquement. Bravo les gars! Le jour fixé, nous passerons.

HUART DÉSIRÉ

Commissaire politique du premier Escadron
de Cavalerie de la XVème Brigade.



© Archivos Estatales, mecd.es

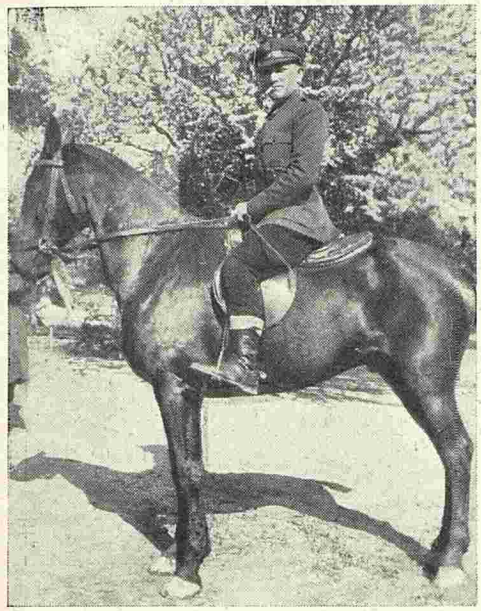


A gauche, le Commissaire du Génie Schmitt avec les téléphonistes et le Commandant du Génie Racheff (3ème en partant de la gauche).



Au poste d'observation de l'artillerie. Le 2ème a gauche est le Commandant Clerc.

© Archivos Estatales, mecd.es



Un officier de notre Cavalerie.



Le docteur au travail.



Cavalerie motorisée... un des vaillants motocyclistes de la Brigade.





Trois parmi ceux qui ont collaboré à ce livre: A gauche, debout: Green, anglais; accroupi: Sacco, français. A droite, Tisa, américain.

© Archivos Estatales, mecd.es



A gauche, Galli, blessé; au centre, Kamy, et a droite, Groseff, docteur du Bataillon Franco-Belge.



Le docteur William Pike, médecin du Bataillon "Lincoln".



Les infirmiers, par un jour calme, emportent un blessé léger.

© Archivos Estatales, mecd.es



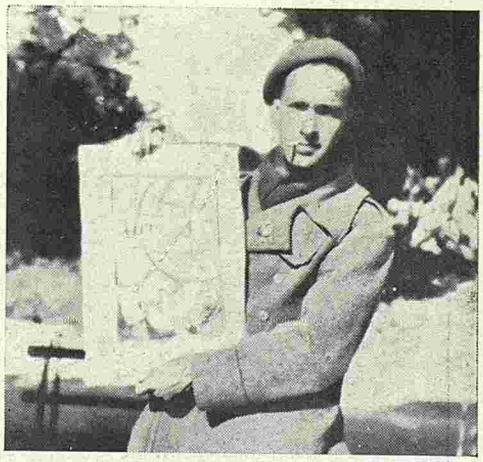
Les armuriers s'occupent...



... le docteur vassine...



... le topographe travaille...



... et Jacobs vient de terminer le dessin de la couverture de ce livre.

© Archivos Estatales, mecd.es



Le capitaine Brulé (à gauche debout) quand il était intendant du Bataillon "6 Février", donnait quelquefois un coup de main aux cuistots pour que ceux des lignes ne manquent de rien.



© Archivos Estatales, mecd.es

LES CUISTOTS



A boire...



...et à manger.



Le Bataillon français a fait l'acquisition d'une chèvre.



A l'heure de la soupe.

© Archivos Estatales, mecd.es



Après une réunion, tout près des lignes, du Bataillon français.



Le service du courrier arrive à la Brigade.

© Archivos Estatales, mecd.es

IX

VEILLE D'ATTAQUE!

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Veille d'attaque

L'Etat-Major de la Brigade est à présent dans un château, proche des lignes, que le bombardement n'a pas complétement démoli.

Autour d'une grande table qu'éclaire une lumière un peu déficiente, tous les officiers et commissaires sont reunis ce soir d'avril.

Veille d'attaque!

Tous les commandants de Bataillon sont présents. L'Etat-Major est au grand complet.

Nous l'avons déjà présenté. Mais la famille s'est un peu agrandie...

Le grand capitaine qu'on voit ici et dont les yeux brillent derrière des lórgnons, n'est autre que le camarade américain Johnson.

Il est chef de secteur de la Brigade. Il possède une bonne qualification militaire. Il est officier d'Etat-Major dans l'Armée régulière américaine.

Cet autre capitaine est Penchinatti, un ancien officier de l'Armée royale italienne, antifasciste émigré qui est venu mettre ses connaissances et son courage au service de l'Armée Populaire.

Il fut commandant de la compagnie italienne du Bataillon Dimitroff et est à présent chef des opérations.

Ce jeune officier espagnol est le lieutenant-colonel Cavalier, capable et estimé, également attaché à l'Etat-Major de la Brigade, tout comme ce brave major, vieil officier républicain espagnol qui n'a pas suivi les félons à Franco dans leur trahison.

Les interprètes s'apprètent à fournir un rude effort. Dans ce genre de conférence internationale ils jouent un grand rôle.

Pas de confusions!

Il faut traduire avec une précision mathématique.

Chaque assistant tient une carte en main. C'est la carte détaillée du secteur. Les plans ont été établis ce soir même par les soins du service topographique de la Brigade.

Ce service fonctionne à merveille.

A neuf heures la réunion est ouverte. Le commandant Copic expose le plan général de l'attaque.

Puis, chacun apporte de façon concise et claire son point de vue et ses observations.

Les détails ne sont pas oubliés.

Vous toucherez les fusils mitrailleurs. Veillez à les mettre en bonnes mains.

© Archivos Estatales, mecd.es

Il faut économiser les munitions..... ne pas tirer pour rien!

Vous savez notre situation de ce point de vue. Il faut faire des miracles!..... Il faut tirer beaucoup..... bien..... et avoir des réserves...

Pas de balles sans fascistes... pas de fasciste sans sa balle.

Veillez à la bonne utilisation des munitions anti-tanks. Il faut assurer de façon impeccable les liaisons. Les conversations téléphoniques doivent être brèves.

La cavalerie doit se tenir prête.

—Elle le sera!, affirme résolument le capitaine Alloca, jeune italien au masque énergique, hier instituteur, aujourd'hui commandant de la cavalerie.

Les dernières instructions sont données, au commandant de l'artillerie, le capitaine Clerc, un français d'un certain âge, qui connait bien son affaire... pour avoir eu déjà l'expérience de la guerre 14-18. Puis la discussion est close.

Le commandant Copic ajoute une conclusion pratique qu'il termine en disant: "Je suis sûr que demain notre Brigade sera à la hauteur des circonstances et qu'elle étendra encore le bon renom qu'elle a acquis dans les combats précedents."

—Karacho!... ¡Bueno!... O. K.!... All rigth!... Bene!... Gut!... Bon!

Chacun, mentalement ou tout haut a ponctué la fin de cette conférence.

La nuit est fort avancée. L'aube ne va pas tarder à paraître. La journée qui s'annonce sera dure. Cependant il n'est aucunement question de prendre du repos.

Chacun aura fort à faire pour les derniers préparatifs.

Avant de partir quelqu'un propose que l'on boive un petit verre de cognac. Histoire de trinquer ensemble, de se réchauffer, de se réveiller.

Certains font la moue... L'alcool n'a pas grande faveur auprès de ces rudes chefs. Mais une fois n'est pas coutume... et puis qui sait si on se reverra... Chacun veut participer à cette manifestation d'intimité.

C'est vraiment typique cette scène. Il faudrait un écrivain capable pour dépeindre tous ces hommes. Réunis à la veille d'un grand jour ces officiers populaires échangent encore quelques mots d'un ton tranquille et amical, qui laisse percer cependant, leurs sentiments d'inquiétude, d'ardeur et d'espoir.

On connait déjà la plupart d'entre eux.

Présentons les autres.

© Archivos Estatales, mecd.es

FORT

Commandant du Bataillon Franco-Belge.

Né de parents ouvriers il s'est formé lui même. Sa vie offre beaucoup d'analogie, avec celle de son camarade Claus.

Pendant la guerre 14-18 ils se trouvaient l'un en face de l'autre, officiers tous les deux dans les armées antagonistes.

Ennemis d'hier, défenseurs d'une cause qui n'était pas la leur, l'idée devait les réunir sur le sol d'Espagne pour la défense de la liberté menacée.

Fort fut blessé deux fois en France pendant la guerre. Il est lieutenant de réserve des chasseurs alpins, dans l'armée française. Militant actif du Parti Socialiste S. F. I. O. dans la région du Rhône, il vint en Espagne au mois de décembre 1936.

Ses connaissances militaires le firent désigner immédiatement pour la formation des bataillons Franco-Belges. Il prit le commandement du Bataillon "6 Février" à la tête duquel il alla au front le 11 février où il fut blessé malencontreusement le lendemain de son arrivée. Remis de ses blessures il est revenu depuis peu parmi nous.

MAZOU

Commissaire du Bataillon Franco-Belge.

Mazou est un tout jeune français de 23 ans qui, son service dans l'armée française terminé, s'empresse de venir lutter en Espagne contre le fascisme.

Au cours d'une attaque, il est grièvement blessé à la, tête il revient au bataillon aussitôt rétabli. A son retour il est nommé commissaire politique du Bataillon "6 Février".

Tous ses camarades l'estiment, reconnaissant en lui un frère d'armes très courageux.

Militant syndical, il a rendu de grands services à sa corporation dans la région béarnaise.

© Archivos Estatales, mecd.es

CUNNINGHAM

Commandant du Bataillon Anglais.

Le camarade Cunningham, blessé pendant une reconnaissance, est remplacé par Copeman.

Cuningham fut condamné par les tribunaux bourgeois en 1920 à deux ans de prison pour avoir été à la tête du soulèvement des troupes britaniques à Jamaica. Il fit la grève de la faim. Libéré il adhéra au Parti Communiste et milita dans les comités de chômeurs en Ecosse.

Courageux combattant du bataillon il en prit le commandement lorsque Wintringhem fut blessé si courageusement à ce poste.

COPEMAN

Fred Copeman est déjà bien connu dans les milieux ouvriers.

Il est né le 1° mars 1908. A 14 ans il s'enrôlait dans la Marine anglaise, d'abord comme mousse et plus tard comme marin jusqu'en 1931. Fred a joué un grand rôle dans l'organisation de la grande grève de marins anglais à Invergordon, en 1931.

Une fois la grève terminée, Fred et quelques uns des autres chefs étaient des hommes signalés par les autorités navales. Peu après ils furent congédiés comme "éléments dangereux".

Mais Fred démontra bientôt que s'il était un élément dangereux pour les patrons, il était par contre un homme précieux pour les travailleurs.

Il fut bien vite connu comme orateur de la Défense Ouvrière Internationale. Plus tard il devint l'organisateur du mouvement des Chômeurs de Londres. Quand il occupait ce poste, il fut emprisonné plusieurs fois à cause de son activité en faveur des chômeurs.

Fred devint membre du Parti Communiste en 1932 et dans le cours des dernières années il prit part dans les mouvements des syndicats et des usines.

Pendant les premiers jours de bataille dans notre secteur, Fred a fait un travail magnifique. Bientôt blessé, il refusa d'aller à l'hôpital et continua à faire fonctionner sa mitrailleuse et à encourager ses camarades. Ce ne fut que quand il fut complètement épuisé le troisième jour et après avoir été blessé trois fois, que les médecins réussirent à le mettre dans une ambulance et à l'envoyer à l'hôpital.

© Archivos Estatales, mecd.es

AITKEN

Commissaire du Bataillon Anglais.

Aitken, est arrivé en Espagne le 25 février 1937, il prit part aux luttes que le Bataillon a livrées depuis le 12 février sur les crêtes du Jarama.

Il est dans la force de l'âge et d'une grande vigueur, quoiqu'il ait fait la Grande Guerre.

Membre du Parti Communiste anglais, il a toujours accompli ses tâches avec dévouement au profit de la classe ouvrière de son pays.

REYES

Commissaire adjoint de la Brigade.

C'est un camarade espagnol, pur et ardent républicain de gauche.
Il fut commissaire du 21ème Bataillon.
Il dissimule sous un air placide une grande aptitude d'organisateur.

HOURYHAN

Commandant du Bataillon Lincoln.

C'est un syndicaliste très populaire dans les milieux maritimes d'Amérique.

Car il fut matelot après avoir été maître d'école en Alabama.

Il prit une part très active et courageuse dans toutes les batailles.

LUTZ

Commissaire politique du Bataillon Lincoln.

Il vient de New-Jersey (U. S. A.) où il exerce la profession d'horticulteur. Comme beaucoup d'autres il a quitté une situation aisée pour venir en Espagne.

Membre du Parti Communiste américain il a pris une part active

© Archivos Estatales, mecd.es

dans les mouvements prolétariens de South-Jersey. Il a été un des premiers à organiser une défense du prolétariat international a South-Jersey.

Au front, ses dons d'organisateur, l'ont fait apprècier de tous ses camarades, qui lui savent gré, d'avoir amélioré au maximum leur existence. Il vient de succéder à Dave Jones, blessé il y a quelques jours au cours d'une attaque. Avant d'être commissaire politique du Bataillon Lincoln, Dave avait exercé diverses fonctions dans le Bataillon, particulièrement celle de responsable de la cuisine. Ses capacités ayant été démontrées il fut chargé de responsabilités plus lourdes. Comme chef politique du Bataillon il a su gagner la confiance et l'amitié de ses hommes. Pendant une attaque il tente de sauter par-dessus la tranchée pour sauver un camarade blessé demeuré entre les lignes, quand il fut blessé au bras droit, par une balle explosive, Dave Jones, comme son camarade Lutz, est aussi un membre du Parti Communiste américain. A l'avant-garde de la classe ouvrière de son pays il a lutté prenant part à tous les mouvements que le prolétariat américain a fait pour l'amélioration de son standard de vie.

MARTINEZ

Commandant du 24ème Bataillon espagnol.

C'est un officier républicain espagnol de carrière. Il approche sans doute la cinquantaine.

Il a commandé des troupes coloniales. C'est un vieux soldat. Il connait bien les questions militaires. Il a sans hésiter dès le début de la rebellion de Franco mis ses qualités à la disposition de l'Armée Populaire.

C'est un officier antifasciste convaincu.

VARELLA

Commissaire du 24ème Bataillon.

C'est un jeune de 23 ans. Un militant ouvrier. Ainé d'une nombreuse famille, il a connu les difficultés de l'existence qui l'ont murî avant l'âge.

Il prit part aux combats en Espagne dépuis juillet 1936.

© Archivos Estatales, mecd.es

TCHAPAIEFF

Commandant du Bataillon Dimitroff.

Il a succèdé au commandant Grebenareff tué à son poste dans les premiers combats.

Tchapaieff n'est pas son nom, mais un pseudonyme que les camarades lui ont donné, par analogie avec le célèbre chef des partisans rouges de Russie en raison de son courage.

Que dire de Tchapaieff?

Lui même ne parle pas beaucoup ni de lui ni des autres. Son caractère est tel. Il est né en 1899 dans une famille de travailleurs social-démocrates hongrois. En 1919-1920, Tchapaieff participe au soulèvement contre l'intervention étrangère dans son pays.

Au début, sur le front tchèque, et par la suite après armistice sur le front roumain. Il est chef de section et officier de liaison.

Après la chute de la Commune Hongroise il est arrêté et condamné à 15 ans de prison. Après fait dix mois de prison, à Miscolz et Balasadyar. Tchapaieff se souve en Tchecoslovaquie. La réaction de Horty demande son extradition.

Dans sa prison il attend pendant 36 mois la vie ou la mort.

Libéré, il est toujours sous le coup d'être arrêté. Il fuit en Autriche, où il travaille pendant quatre années dans l'illegalité.

C'est à peu-près tout ce que nous savons de lui.

Le premier septembre et avec le premier transport de volontaires Tchapaieff arrive en Espagne, et sept jours après il se trouve déjà sur le front de Talavera, comme pointeur de mitrailleuses. Le 7 novembre Tchapaieff est dans la 11ème Brigade sur le front de la Cité Universitaire, trois jours après il est nommé commandant de la troisième Compagnie du Bataillon qui porte le nom de Racozy! La cicatrice de la blessure du bras gauche est le souvenir visible de ces jours de lutte.

Au mois de janvier Tchapaieff se trouve de nouveau au front comme commandant du premier Bataillon de la 11ème Brigade, Edgar André.

Il ne recule pas devant l'ennemi, même quand celui-ci pense l'avoir encerclé. Chaque pouce de terre espagnole est bien gardé par lui et ses hommes car, il a déjà connu la bestialité du fascisme dans son propre pays.

Pour cela, il va quelquefois jusqu'à la dernière limite.

Dur pour lui même, il l'est également avec les hommes qui sont faibles de caractère. Et aujourd'hui cet honnête et silencieux ouvrier du bâtiment, lutteur émérite pour la liberté et le progrès, vient d'être

© Archivos Estatales, mecd.es

nommé commandant d'un des plus glorieux et des plus valeureux bataillons de l'Armée Populaire espagnole: le Bataillon Dimitroff.

Il ne parle pas de ses actes ni de son courage. Pour lui tout cela est naturel.

Des camarades m'ont dit comment il avait arrêté avec sa mitrailleuse l'attaque d'un bataillon rebelle.

TABAKOF

Commissaire du Bataillon Dimitroff.

Il a succèdé dans ce poste à Fourmann et à Giorgi.

Tabakof est un militant ouvrier bulgare d'une bonne expérience. Il prit part au soulèvement populaire en Bulgarie en 1924. Lourdement condamné, il fut astreint à la dure vie de l'émigration politique.

Il possède une bonne éducation politique, qui avec ses qualités de courage et de bonne camaraderie font de lui un bon commissaire.

*

La connaissance des chefs permet de se faire une idée de la composition de la Brigade et de l'origine de ceux qui la composent.

Tous, chefs et soldats au même titre méritent l'estime populaire, car ils font simplement leur devoir.

C'est entre les mains de ces camarades officiers qu'est placée la vie des volontaires qui sont leurs camarades, leurs amis, qu'ils tutoient, et qui les tutoient.

Officiers et soldats tous, sont des véritables frères de combat.



© Archivos Estatales, mecd.es



Le Ct. Copic, au Bataillon "Dimitroff".

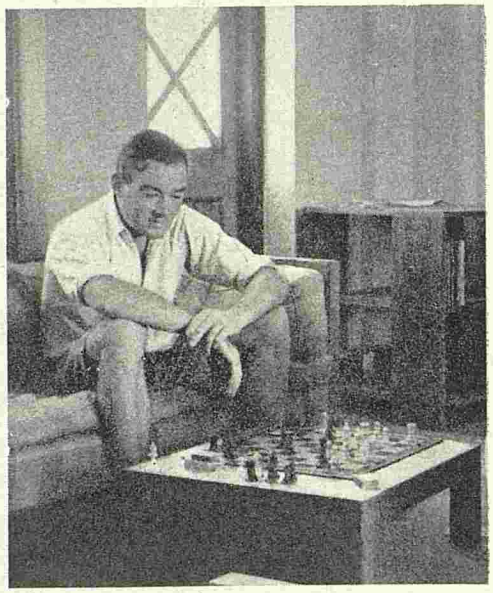


Le Ct. Tchapaïeff (au centre à son poste de commandement).

© Archivos Estatales, mecd.es



Le Lt. Lantez de la lère Cie. du Bataillon "6 Février".



Le valeureux commandant du Bataillon "Lincoln", John Scott.



Capitaine Paul Burns du Bataillon "Lincoln".



A. L. Tanz officier de transport americain.

© Archivos Estatales, mecd.es



Union internationale de combat antifasciste: A gauche: Le Capitaine Fort, militant socialiste français, ancien officier de l'armée française pendant la guerre de 1914, serre la main au Lieutenant-Colonel Claus, militant communiste allemand, officier de l'armée allemande pendant la guerre de 1914.—Au centre: Les camarades Dewez et Grandel.

© Archivos Estatales, mecd.es



Lieutenant Walter Kolovoski du Bataillon "Lincoln".



A côte du Ct. Copic, à gauche de face, le commisaire G. Anillo.



Cándido Nogueras Avela, commandant d'une compagnie espagnole au Bataillon "Lincoln".



Francisco Ruiz, commissaire de la compagnie espagnole du Bataillon "Lincoln".

© Archivos Estatales, mecd.es



A droite, le capitaine Hourihan du Bataillon "Lincoln".



Le capitaine Alloca, commandant notre Cavalerie.

© Archivos Estatales, mecd.es



Deux du Bataillon "6 Février".



Le Commandant Fort.



Le "poilu" qui allume sa cigarette est le lieutenant Terrasse.



Le Lt.-Cl. Claus et le Ce. Barthel dans les tranchées.

© Archivos Estatales, mecd.es



A gauche, le commissaire Mazou; a droite, le Ct. Fort; au centre, le commissaire Galli.



Le commissaire Aitken parle avec un représentant du Parti Communiste Anglais.



Lutz, commissaire du Bataillon Américain.



A gauche, le Lieutenant Kobal, de la sècurité des cadres et des effectifs.

© Archivos Estatales, mecd.es





© Archivos Estatales, mecd.es

X

AU BATAILLON ANGLAIS

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

DELEGACION DEL ESTADO
RECUPERACION
DE
DOCUMENTOS
SALAMANCA

L'attaque

Dans un livre de ce genre, publié avant la fin de la guerre, nous devons être particulièrement attentifs à ne pas donner à ennemi, quelque indication qui puisse lui servir.

Nous ne pouvons pas dire dans quel ordre les attaques ou les événements ci-après ont eu lieu, mais tout ce qui est raconté répond à des faits véridiques.

Il est six heures.

Dans la lumière grisâtre, des petits groupes d'hommes discutent. Que va-t-il arriver? Attention, des rations de fer, des munitions en plus. Allons-nous attaquer de suite? Après 53 jours en ligne... Est-ce que ce n'est pas trop déjà? On peut lire une question dans les yeux des hommes de la tranchée.

Dix minutes plus tard, tous les doutes, toutes les hésitations ont disparus. L'attaque est expliquée et chacun sait la part qu'il va y prendre. Le moral s'éléve à l'idée d'entrer en action. Vers la gauche deux coups de canon résonnent. Le signal pour l'attaque. Les hommes se mettent à leurs postes.

Les canons derrière nous crachent leurs obus avec un rythme accéléré.

Dans la tranchée, le craquement des fusils, le bruit saccadé des mitrailleuses, les nuages de poussière, les chansons des hommes. Au-dessus de nous, des avions tournent de nouveau pour attaquer.

La confusion des sons augmente.

Par dessus le parapet, les sifflements aigus des obus de tanks. Des balles fascistes font explosion contre nos sacs à terre. Tintamarre assourdissant. Viser, faire feu! Viser, faire feu! Viser, faire feu! L'attaque a commencé.

Maintenant, après deux heures et demi, le feu ralentit. L'on peut de nouveau entendre des coups de feu individuels. Par comparaison, c'est la tranquillité. A une petite distance, les coups de feu continuent. Dans la tranchée quelques-uns des hommes sont assis à bavarder avec

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

animation. D'autres sont debouts contre le parapet, guettant et tirant. Une mitrailleuse, à droite, tire quelques coups de temps à autre. Quelques camarades profitent du répit pour casser la croûte. Ils ouvrent une petite boite de "singe".

Digger dit à ses camarades, que, dans le cas où il serait tué aujourd'hui, il a un paquet de cigarettes dans sa poche...

Quand je passe dans la tranchée, Jack Murray me montre son journal, préparé pour être envoyé à sa femme s'il est tué aujourd'hui. C'est un gallois émotif, aimant sa famille; la pensée de son garçon Ken, lui fait monter les larmes aux yeux. Il se détourne pour que ses camarades ne voient pars son émotion et je m'éloigne, pensif.

Derrière moi l'on joue de l'accordéon et l'on chante. Dans un autre groupe, le camarade Crawley se lamente car l'équipe de football de sa ville natale, Grenock Town, a joué dans les demi-finales cette année-ci, et il n'était pas là pour les voir.

Deux obus passent au-dessus de nous sans faire de mal.

Un camarade Espagnol, qui surveille les tranchées fascistes d'un poste de mitrailleuses, dit qu'il les voit passer vers la droite. Cela signifie que notre avance a commencé.

Les tanks fascistes entrent maintenant en jeu. Les obus se succèdent rapidement, passant par dessus les tranchées.

Deux éclatent juste devant la tranchée. Les hommes se baissent et rient.

L'on emporte, sur un brancard, un camarade blessé. Son visage est pâle et tendu par la douleur. Quand le brancard passe, tous regardent anxieusement son visage. Les plaisanteries et les conversations cessent soudain.

Quelqu'un demande de la musique; les hommes répondent avec leurs fusils.

Le feu devient plus intense.

Digger sort la tête au-dessus de la tranchée, montre le poing à l'ennemi et crie: "Eh! fascistes¡". Tout le mépris, toute la haine du monde sont dans sa voix. Un autre camarade saute à ses côtés et crie: "Fasciste mucho malo...". Ils se regardent et redescendent en riant.

Le bombardement gronde.

Les obus éclatent tantôt devant, tantôt derrière la tranchée. Terrifiant. Des débris tombent tout auour. Bruit effrayant. Des pierres qui heurtent les épaules. Un abri a sauté. Bombes de tanks! Des hommes accroupis couverts de pierres et de poussière. Eclats! Un homme emporté, blanc et tremblant. Je n'entends pas ce qu'il dit. Boum! Boum! Des oliviers déracinés. Enlevés tout entiers. Bombes de dynamite. On voit les tanks se mettre en mouvement.

© Archivos Estatales, mecd.es

Les obus arrivent encore plus vite. Il ne faut pas tirer sur les tanks qui se meuvent vers la ligne ennemie! Un autre abri a volé!... Notre tank a passé. Christ! quelle poussière.

Le bombardement est plus faible.

Cooperman, en passant, dit que l'on a pris hier au soir une décision: "Personne ne sera touché aujourd'hui"... La décision est reçue avec des acclamations. Des obus tombent à gauche, à droite... Le bombardement diminue.

Les avions ronflent au loin. Le feu ennemi perd lentement de son intensité.

Il y a rumeur que les fascistes sont dans nos tranchées à gauche.

Midi. La moitié de la journée est passée. Fatigués, les yeux pleins de sable. Le soleil chaud apparait entre les nuages. La chaleur assoupit. Le rapport officiel annonce que les forces à gauche ont occupé 150 mètres de tranchée fasciste et fait 130 prisonniers.

Nous sommes là à discuter quand l'ordre est donné de couvrir le Bataillon â notre gauche, avec notre feu. L'avance continue de ce côté-là. Nous ouvrons le feu de nouveau.

Nous allons manquer de munitions.

On demande des munitions.

En voici enfin un peu!

Le feu recommence, mais avec moins de vigueur. On sent le manque de munitions et aussi la fatigue des hommes.

Nous recevons l'ordre de nous préparer à avancer. Notre sentiment est: moitié surprise, moitié soulagement. L'homme à côte de moi vibre d'impatience. Il est arrivé aujourd'hui. C'est naturel, c'est la première fois qu'il attaque.

Je n'ai pas peur. Je réflèchis combien nos réaction sont différentes. Je m'attendais à être excité et effrayé en ce moment-ci, et pourtant, je suis froid... Chaque impression est vive! Le soleil qui brille sur la tranchée encombrée, les mentons barbus, un sac de terre tombé, le poids des munitions dans ma poche.

Je me lève et, un pied appuyé à l'appui de la tranchée derrière moi et l'autre à la pente devant moi, courbé, j'attends.

Ça va! En avant! D'un bond, je saute par dessus les sacs de terre. Je ressens encore cette attente froide. Devant moi quatre hommes qui courent, courent...

Alors ça commence. Les quatre hommes devant moi se laissent tomber derrière les trous des oliviers, se serrant contre le sol.

Il y a de la terre empilée au pied de l'arbre le plus rapproché. Je me cache vite derrière. Tout me semble étrangement irréel. Comme si c'était au théâtre. J'ai la même sensation amusée que quand nous fai-

© Archivos Estatales, mecd.es

sions des manoeuvres aux jours d'instruction à la base. J'épaule mon fusil et je tire devant moi.

Un homme s'étend à côté de moi, à gauche. Il rampe tout près de ma jambe. Un autre est à droite. Je continue à tirer. Je ressens de la surprise quand mon fusil est déchargé. Je dois avoir tiré plus que je pensais. Je recharge. Tout à coup, tout est éffacé par un bruit formidable. Le monde entier en est secoué... On dirait que ma tête a été enlevée de dessus mes épaules. Ai-je été touché? Je ne sens rien excepté un engourdissement intense dans la tête, mais je me rappelle que quelqu'un m'a dit qu'une blessure ne fait pas mal durant les premières heures. Je secoue la tête. Elle à l'air d'être solide. Je puis voir un des hommes qui sont groupés autour d'un arbre en avant, regarder d'un air furieux l'homme qui est à mes côtés. Je commence à comprendre. Le bruit terrible a été causé par mon voisin qui a déchargé son fusil en tenant le canon tout près de mon oreille. Nom de Dieu! Fais attention!

Le casque me gène beaucoup. Toutes les fois que je lève la tête pour tirer, le bord arrière touche mes épaules et le casque retombe en avant.

Les balles soulèvent de la poussière partout.

L'homme à ma gauche crie: "Oh". Il y a de la douleur dans sa voix. Sa voix faiblit, devient un gémissement et se tait. Je demande: "Cet homme est-il blessé?" L'homme à ma droite répond flégmatiquement: "Il est mort". La surprise est presque physique. Je baisse la tête. Ceci est réel. Ce n'est plus du théâtre. A côté de mon coude, un nuage de poussière est soulevé; je serre mon bras contre moi.

L'homme à ma droite gémit. "Qu'est-ce-que tu as? es-tu blessé?" Il répond: "—Oh, ils m'ont eu, camarade, ils m'ont eu!"

De tous côtés des hommes gisent. Des hommes avec un air curieusement fripé, comme des oiseaux morts. Ils sont tranquilles. Leur tranquillité contraste étrangement avec le bruit et la confusion qui est dans l'air autour d'eux. Ils ont l'air de ne s'apercevoir de rien.

Des petits nuages de poussière s'élèvent autour de l'arbre derrière lequel je m'abrite. Je presse mon corps contre le sol. La tête collée au sol, le tic-tac de ma montre me donne un réconfort étrange. Je l'entends si près que l'on dirait le bruit d'un réveil-matin, dans ma chambre à coucher à Broadway. Je songe à la maison où j'ai passé tant de vacances heureuses à la blancheur fraiche des murs..., aux photographies encadrées de cinq générations, aux fenêtres à persiennes... a vieux Johnnie... au bahut dans un coin rempli de bric-à brac sans valeur... à la poutre au dessus de la cheminée où je me cognais toujours la tête... aux brises fraiches de Cotswold... aux après-midi ensoleillées... Un instant le passé efface le présent.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le silence me réveille. Un avion survole les tranchées fascistes et les mitrailleuses sont silencieuses. Nos hommes aussi sont silencieux, guettant l'avion. Le blessé n'est plus à côté de moi. Un homme passe lentement, reculant avec son ventre collé au sol. Il me crie quelque chose qui ressemble à "retraite".

Quinze yards à ma droite, je vois Mac qui rampe lentement en arrière. Derrière lui, il traine un camarade blessé. Je le regarde avec admiration. Pauvre Mac! Il n'a pourtant pas l'air d'un héros. La peur est écrite sur son visage. Il s'obstine, s'approche du parapet petit à petit. Il est passé par dessus. Son bras tâtonne au-dessus des sacs pour prendre les pieds du blessé. Ça y est, il l'a. Il le tire dans la tranchée.

Je commence à ramper en arrière. Avec des mouvements lents et attentifs, je recule. Je ne ressens pas de la peur... plutôt le sentiment d'être pris en faute, comme un gosse qui vole des pommes dans un verger quand le fermier apparait. Faut pas qu'on m'attrappe...

Je recule. Quand je passe près du mort qui était tout à l'heure à mes côtés, j'étudie ses traits fascinés. Ses yeux sont fermés, ses traits vidés de sang et tirés. Je ne le reconnais pas, mais je sens que je devrais le reconnaître. Je me souviens. C'est le camarade qui était tellement impatient pour sa première attaque.

Me voici. Je saute dans la tranchée. Un cri de douleur est parti au dessous de moi. Un blessé est là, entouré de camarades qui essayent de l'aider. Ses cris fendent le coeur. Ses camarades le grondent doucement: "Voyons Dutch, voyons Dutch". Ils coupent son pantalon. Une cheville abimée apparait. Un mélange répulsif de chair, de tendons et d'os. Pourtant cela ne mémeut pas. C'est étrange comme l'on devient vite endurci.

J'aide à le porter dans une couverture. Je me demande si je crierais aussi pitoyablement si c'était moi qui étais blessé. Nous le plaçons sur un brancard et on l'emporte.

Dieu, que je suis fatigué.

En retournant à la tranchée, j'entends que l'on m'appelle. Un autre blessé est couché sur le côté. Son bras est bandé. Je m'approche de lui.

Il me dit qu'il ne peut pas respirer. Il me demande de le tourner sur son dos. J'appelle l'infirmier. Nous nous penchons vers lui et je le fais boire à ma bouteille. Je soulève son bras pour qu'il puisse mieux respirer mais il gémit en disant qu'il a une autre blessure à l'épaule. Nous coupons sa capote et voyons une plaie béante. On le panse. Bientôt lui aussi est emmené. Il est étrangement résigné et silencieux. Les mains de l'infirmier sont rouges de sang.

Dans les tranchées des hommes sont assis, découragés. Le combat

© Archivos Estatales, mecd.es

est par trop inégal. Pas assez d'armes. Au-delà du parapet, l'on peut voir les morts, immobiles. La nuit tombe.

*

Après la pluie de la nuit, le soleil apparait derrière les nuages et réchauffe un peu cette matinée glaciale. Pendant la nuit, nos morts ont été rapportés. Ils sont étendus à la partie arrière de la tranchée, dans des attitudes étranges et peu naturelles. L'un git, face au soleil, son poing crispé dans un salut antifasciste. Ces étranges traits de cire. Des poupées brisées.

Un jeune homme dit d'un ton entrecoupé: "Ils ont tué mon copain, ils ont tué mon copain".

L'on creuse des fosses. Lentement, tristement, nous y mettons les pauvres corps déchirés.

C'est fini. Le dernier homme git sous le sol. Il n'y a eu ni fanfares ni cérémonies. Quelques croix grossièrement taillées, quelques noms gravés sur des batons. Pas de fleurs, mais des branches d'oliviers couvrent les tombes.

Ils ont payé le prix. Le prix du manque d'unité, d'unité dans la lutte contre la barbarie, d'unité des partis ouvriers, d'unité des peuples.

Dans les tranchées, les hommes sont dans leurs postes, regardant sombrement par dessus les sacs de terre.

OLIVER GREEN

Suivons les carnets

Dimanche, 28 février.

"Nous nous déplaçons vers les premières lignes après le thé." (A. C.)

"Nous venons d'enterrer les morts. Il pleut." (B. E.)

"Il fait beau ce matin après une nuit pluvieuse. J'ai horriblement mal aux poumons. Je crois que je n'aurai pas dû venir ici, parce que seulement les hommes d'une constitution de fer peuvent tenir dans cette guerre. Je dois consulter le docteur bientôt, ou autrement je n'en ai pas pour longtemps. Nous avons attaqué de nouveau hier, et nous avons eu des pertes. Nous avons enterré des morts ce matin." (J. M.)

"Nous sommes toujours dans les premières tranchées. Pas d'action. Tout est tranquille. Nous serons relevés à 4 heures et demie." (A. C.)

© Archivos Estatales, mecd.es

"Nuit très froide. J'ai vu une liste des camarades que l'on croit morts et blessés. J'ai reçu des paquets de cigarettes anglaises. Le dîner était bon." (B. E.)

Mardi, 2 mars.

"Vers 8 heures, l'ennemi a essayé d'avancer. Nous les avons contenu, malgré que leur tir soit un enfer." (J. M.)

Mercredi, 3 mars.

"La première compagnie a été relevée aujourd'hui par un bataillon espagnol. Nous sommes là, mais nous espérons être relevés demain. (X.)

Jeudi, 4 mars.

"Nous sommes retirés des lignes après une nuit pluvieuse. La compagnie va à Morata pour un court repos. Nous avons reçu de la correspondance et des cigarettes de chez nous. Il y eut réunion du bataillon cette nuit. L'on a discuté plusieurs choses. Le rapport de Cunningham fut très bon." (B. E.)

Vendredi, 5 mars.

"Deuxième jour que la compagnie est en réserve. Le temps est meilleur. Bulger et d'autres sont sortis chercher le cadavre d'un camarade. Je connais ses traits mais pas son nom. Grand concert ce soir." (B. E.)

"Aujourd'hui pris un bain dont j'avais grand besoin et j'ai changé de vêtement. J'étais aussi plein de poux qu'un rat de fossé. Heureusement que le temps s'est remis au beau. Nous avons eu un concert au Bataillon qui était très bien." (J. M.)

"Tranquillité. Un concert a été organisé ce soir. Quelques belles voix. A 8 heures réunion. J'ai dû réprimander le camarade Bulger parce qu'il risque sa vie et celle des camarades sans nécessité. Bulger a admis la critique et a promis d'être plus attentif." (J. C.)

© Archivos Estatales, mecd.es

La visite de Harry Pollitt

Samedi 6 mars nous étions en relève dans une petite ville à cinq ou six kilomètres derrière les lignes. Le jour était ensoleillé. Quelqu'un murmura: "Pollitt est ici".

Nous ne nous attendions pas à cette visite. Pourtant des choses si inattendues arrivent en Espagne que nous le crûmes, presque.

Tout à coup, il fut là. Il descendait le petit sentier, entouré d'un groupe de camarade, Jack Cunningham lui expliquait quelque chose. Il causa avec des groupes d'hommes animés. Tous étaient un peu gênés et ne savaient trop que dire, mais leurs visages reflétaient un plaisir réel. Des photographies furent prises, et bientôt nous nous dirigeâmes tous vers le hall d'une maison pour entendre ce que Pollitt allait nous dire.

Bientôt le petit hall fut plein. Nous nous étions installés par terre, sur les rebords des fenêtres, debouts contre les murs, entassés dans tous les coins. Dehors dans le couloir, des hommes étaient montés sur des bancs et des caisses placées sous les fenêtres. Nous étions tous en proie à une grande émotion. Plusieurs d'entre nous avaient les larmes aux yeux.

Voici quelques unes de ses paroles:

"*Camarades: Il y a une trentaine d'années que je parle en public, mais jamais je n'ai parlé, avec une émotion et une tension pareille à celle d'aujourd'hui. Non! le fascisme ne sera pas victorieux en Espagne. La déroute du fascisme en Espagne est écrite avec le sang et le sacrifice des travailleurs du monde entier. D'Angleterre aussi!*

Vous, les camarades anglais, ici devant moi, vous ne pouvez pas vous rendre compte de votre action. Vous êtes trop près pour pouvoir apprécier le quart de ce que vous avez fait!

En Angleterre, le gouvernement parle de la "Non-intervention". Le Comité de Non-intervention, parle vaguement de patrouiller les frontières, mais, camarades, l'appui vient seulement des travailleurs indignés de ce que l'on refuse à la République Espagnole, l'achat légal d'armes, pour se défendre contre l'agression.

Je vous promets que, de retour en Angleterre, je ferai pression avec toute l'influence de l'organisation du parti communiste, pour faire une campagne plus forte que jamais, pour que le blocus soit levé.

Aujourd'hui la presse capitaliste prédit la prise de Madrid. Pendant

© Archivos Estatales, mecd.es

la guerre d'intervention en Russie, la presse capitaliste prédisait la chute de Pétrograd. Durant ces jours si sombres, les Blancs étaient aux portes de Pétrograd, et les travailleurs russes, affamés, mal vêtus, assiégés, étaient face à une armée bien disciplinée et bien armée; sur sept fronts, les prolétaires russes ont chassé l'ennemi, et aujourd'hui l'U. R. S. S. est le symbole du socialisme, de la liberté et de la paix.

Les fascistes font beaucoup de bruit, mais, la campagne pour l'unité populaire est de plus en plus forte. Le caractère et l'importance de nos meetings qui rassemblent une grande majorité de jeunes personnes, sont étonnants, et donnent les plus grands espoirs. Oui nous marchons vers l'unité!"

Il serait difficile de décrire les applaudissements qui accueillirent ces dernières paroles, et la ferveur avec laquelle l'Internationale fut chantée démontra jusqu'à quel point nous avions été touchés.

Suivons encore les carnets

Dimanche, 7 mars.

"J'ai dormi cette nuit. Le déjeuner—des cigarettes et du chocolat anglais. Angus a acheté et distribué des cigarettes américaines. Les camarades, lisent, contents." (B. E.)

Lundi, 8 mars.

"Journée sèche, mais froide. J'ai écrit chez moi. J'ai grondé deux "pochards". Reçu un télégramme d'Angleterre signé par des dirigeants du "Labour Party".

Mardi, 9 mars.

"Réveil à 4h.30 du matin. Nous montons en lignes. Nous marchons silencieusement. Il pleut très fort.

Cependant tout le monde est de bonne humeur et en bonne tenue. Nous prenons position dans les lignes de réserve. Nous avons reçu la

© Archivos Estatales, mecd.es

visite de l'éditeur des "New Masses" et quatre autres camarades américains. Le camarade Copeman et six autres reviennent de l'hôpital." (J. C.)

Mercredi, 10 mars.

"De nouveau en premières lignes. Il pleut. J'ai retrouvé une connaissance; un japonais. On rapporte les cadavres d'Antony Yates et d'un autre camarade que l'on n'a pas pu identifier, parce qu'il a été dehors trop longtemps. Le front est tranquille." (B. E.)

"Rien de nouveau aujourd'hui. Nous avons reçu l'ordre d'être prêts à 11h. du soir. La patrouille de cavalerie est sortie chercher des prisonniers." (J. M.)

"Matinée agréable. Peu de feu. Les obus tombent tout près de nos lignes. Nous recevons la visite du poète Stephen Spender. J'ai eu une surprise en lisant le "Daily Worker" du 4 mars. L'on y annonce ma mort... J'envoie deux télégrammes. Cinq soldats à Franco ont tenté de se rendre. On dit que l'ennemi est faible, mais décidé à attaquer. Nos hommes sont prêts et impatients." (J. C.)

Jeudi, 11 mars.

"Deux camarades sont venus des lignes fascistes. Il y en d'autres qui sont prêts à venir aussi. Nous faisons une souscription pour le Secours Rouge Espagnol." (B. F.)

"Mauvaise nuit, de la neige et je suis malade. Je me sens trop mal pour bouger ce matin. Deux avions ont volé au-dessus des lignes ennemies, et les ont bombardées. Nos canons ont bombardés aussi. Nous avons pris encore des prisonniers hier au soir. 17 avions fascistes nous ont survolés cette aprè-midi."

Vendredi, 12 mars.

"Nuit pluvieuse. Je ne me sens pas bien. Thé anglais. Avions au-dessus de nous. Un garçon espagnol de 15 ans est dans la tranchée. Il jure avoir 17 ans." (B. E.)

"Quel enfer de nuit. Les hommes ont un moral excellent, malgré le mauvais temps. Nous avons reçu l'ordre de ne pas tirer sur les déserteurs qui viennent des lignes fascistes."

© Archivos Estatales, mecd.es

Samedi, 13 mars.

"Nous sommes inondés. Nous crions des consignes. Nous chantons. Barrage intense, surtout sur le flanc gauche." (A. C.)

"C'est très émouvant d'entendre les hommes, trempés jusqu'aux os, chanter l'Internationale." (J. C.)

Dimanche, 14 mars.

"A l'aube il fait beau, mais froid. Après le déjeuner, l'ennemi a recommencé à tirer des obus et tout est normal... Nos tanks continuent à tirer sur l'ennemi." (J. M.)

"Il fait toujours froid. Nous avons dû changer de quartier général parce qu'il était inondé. Les camarades Bulger, Copeman et Lloyd construisent un autre abri de 9 heures à 11 heures du matin. Quand il fut terminé, il s'effondra et nous dûmes nous contenter de l'ancien." (J. C.)

Lundi, 15 mars.

"Le temps est beau. Pas beaucoup de feu. J'ai rencontré le camarade Hyndman que l'on emportait des lignes avec une blessure grave à la tête. Il souffrait beaucoup." (G. A.)

"Jack, notre commandant, est blessé au bras et au côté. La nouvelle a causé de grands regrets au bataillon. La Brigade nomme le camarade Copeman comme nouveau commandant de bataillon."

Une expédition fructueuse

(VECUE PAR TROIS ACTEURS DIFFERENDS)

Graham avait obtenu la permission de piloter Davies et moi dans les tranchées à notre gauche, pour nous montrer le théâtre des premières batailles. Il faisait très chaud cette après-midi là et Davies et moi venions de nous débarrasser de nos poux. Il faisait tellement chaud que nous ne portions pas nos chemises et nous ne prîmes pas nos fusils.

Nous suivîmes les lignes et à notre extrême gauche, nous vîmes des traces d'une forte lutte. Il y avait des cadavres dans les tranchées.

© Archivos Estatales, mecd.es

Nous continuâmes à remonter la ligne jusqu'à un endroit où il n'y avait plus de soldats.

Tout près de la tranchée inhabitée, les espagnols mangeaient tranquillement. De temps à autre quelques uns d'entre eux tiraient des coups de fusils vers l'ennemi.

Nous continuâmes jusqu'à un point. Nous rencontrâmes deux espagnols et un camarade du Bataillon Lincoln. L'américain nous demanda où nous allions, et nous lui répondîmes que nous avions un sauf-conduit pour visiter toute la ligne. Il nous répondit: "Ça va, mais avez-vous un sauf-conduit pour entrer dans les lignes fascistes?..." Il nous dit que les fascistes étaient dans cette ligne de tranchées, un peu plus loin. Nous crûmes qu'il plaisantait et nous nous apprêtâmes à continuer. Il insista pour nous en empêcher et dit: "Tenez, vous pouvez les voir". Nous nous munissons de fusils et montons sur un petit monticule pour mieux voir. Je vis là-bas un groupe d'hommes autour d'un feu. Je me demandais si je devais tirer ou non, et décidai de ne pas tirer jusqu'au moment ou nous serions sûrs que c'étaient des fascistes.

Nous les appelâmes du geste et de la voix (le camarade américain savait parler espagnol) et ils nous répondirent de même. Nous remarquâmes qu'ils ne faisaient pas le salut antifasciste.

J'étais maintenant convaincu, que nous avions à faire à des fascistes. Trois autres camarades et moi avançâmes dans la tranchée et eux aussi venaient vers nous. Comme j'étais sûr que c'étaient des fascistes, je tenais mon fusil préparé.

Davies était venu précédemment jusqu'à ce point où nous étions maintenant. Il y avait un mulet crevé dans la tranchée.

Nous étions face aux fascistes à une distance de dix yards, quand tout-à-coup le jeune espagnol que nous avions laissé derrière nous comme garde, nous cria: "No! no! compañeros", et nous fit signe de reculer. Nous retournâmes immédiatement à notre première position et au moment où nous y arrivions, les fascistes nous lancèrent une bombe. Dans la confusion qui suivit, Davies fut renversé et nous passâmes tous au-dessus de lui. Heureusement que c'était une bombe à mêche, ce qui nous donna le temps de nous éloigner. Nous étions maintenant plus ou moins convaincus que c'étaient des fascistes.

Que devions-nous faire? Nous décidâmes de nous retirer dans le bois d'oliviers derrière la tranchée et de nous approcher d'eux en décrivant un cercle. Les américains et quelques espagnols allèrent dans le bosquet et nous les suivîmes, mais dans une position plus rapprochée de la tranchée. Un espagnol avançait derrière nous et couvrait notre avance en lançant des bombes contre les fascistes. Il les lancait vraiment bien. Nous avançions en tirant. Ceci continua pendant assez longtemps,

© Archivos Estatales, mecd.es

jusqu'à ce que les fascistes commencent à répliquer avec des grenades différentes des nôtres. Ils les lançaient avec un bâton, qui se séparait de la grenade et tournoyait en l'air. Ceci nous permettait de localiser leur position. Ils ne pouvaient pas nous voir, et nous ne pouvions pas les voir non plus. Notre lanceur de grenades atteignit le repaire fasciste. Nous continuâmes à avancer d'olivier en olivier. Nous étions assez près maintenant et commencions à voir leurs mouvements. Mais ils commencèrent à tirer sur nous avec des mitrailleuses. La situation devenait intenable. Notre lanceur de grenades atteignit les mitrailleuses, ce qui lui donna le temps de se retirer. Graham et moi nous nous retirâmes aussi. Comme je me levai, une balle vint frapper le sol entre mes jambes. Dans ma hâte de m'éloigner, je perdais mon pantalon, ce qui rendait mes mouvements considérablement plus difficiles.

Je réussis finalement à rejoindre les deux autres et nous décidâmes de retourner aussitôt rendre compte de la position au camarade commandant Cunningham.

VIC SHAMMAH

*

Dans l'après-midi du 15 mars, un peu après 4 heures, nous reçûmes l'information que les fascistes rompaient nos lignes sur la gauche, nous nous y rendons et nous voyons en effet, qu'une partie de la tranchée est démolie et qu'un certain nombre de cadavres gisent dans le désordre.

Nous nous rendons compte aussi que les fascistes commencent à creuser et ont déjà traversé la partie de la tranchée qui était occupée par les camarades espagnols. Nous déclanchons un feu rapide. Nous lançons quelques bombes. Un fasciste curieux montre sa tête pour voir ce qui se passait. Le camarade Graham l'atteint. Nous lançons encore quelques bombes, et un autre fasciste curieux sert de cible à Graham. Un autre fasciste apparut et Graham rendit de nouveau service au prolétariat.

Mais tout-à-coup les tanks fascistes commencèrent à tirer sur nous et les projectiles tombèrent tout près de nous. Une balle vint se loger dans le talus, tout près de la tête de Graham. "Christ! c'était près, dit quelqu'un".

Nous reculâmes dans la tranchée pour chercher des grenades. A notre retour nous regardâmes de nouveau par-dessus le parapet, et sur le conseil du camarade Cunningham, nous rampâmes un peu plus près. Ceci nous permit de trouver un bon poste d'observation, duquel nous avions une vue meilleure. De là nous lançâmes des grenades et des bombes anti-tanks avec la régularité d'une mitrailleuse. Nous n'étions

© Archivos Estatales, mecd.es

toujours pas satisfaits de notre position. Nous décidâmes de changer en traversant par-dessus le parapet car étant donné la situation, on ne pouvait passer autrement.

Les camarades Reid, Cunningham et Graham passèrent, tandis que le camarade Copeman et moi les couvrions de nos grenades. La nouvelle position était bien meilleure, mais quand notre trio commença à tirer activement, une mitrailleuse fasciste les repéra et tira sur eux. Le commandant de notre bataillon, Jack Cunningham, culbuta par-dessus le parapet, blessé au bras et au côté. Le camarade Copeman l'aida à quitter la tranchée et les conduisit par-dessus les collines et les vallées à l'arrière.

Mais ce jour là nous avons diminué considérablement le nombre des fascistes en Espagne.

CHARLIE GOODFELLOW

*

Après que Shammah, Graham et moi fûmes retournés dans notre section et eussions fait notre rapport, Jack Cunningham, Fred Copeman, Charlie Goodfellow et quelques autres camarades retournèrent vers la gauche pour faire une reconnaissance de la position.

Shammah et moi retournâmes à nos abris. Notre chef de section, le camarade Cummings, demanda des volontaires pour retourner à gauche afin de creuser des tranchées.

Comme cette position offrait beaucoup d'intérêt, nous nous présentâmes immediatement. Une douzaine d'entre nous, avec des camarades du bataillon Franco-Belge retournâmes au point où notre action du matin avait eu lieu.

Arrivés au mulet crevé, nous commençâmes immédiatement à creuser une tranchée à angle droit avec la tranchée principale, et parallèle au secteur des fascistes. Je faisais la garde près d'un arbre vers lequel la nouvelle tranchée était dirigée. Il faisait très sombre, et nous ne pouvions être vus. Heureusement le feu ne blessa aucun de nous.

Après avoir creusé pendant une demi-heure, nous fumes relevés par les américains et nous nous reposâmes dans la tranchée principale. Nous étions tous très fatigués, mais il fallait monter la garde pendant que les autres travaillaient.

Plus tard nous creusâmes pendant une heure, au bout de laquelle nous fûmes relevés par un grand nombre d'hommes de la cavalerie qui creusèrent pendant le restant de la nuit.

A l'aube, la tranchée était plus ou moins terminée et un fort barrage de feu de fusil commença. La mitrailleuse que nous avions appor-

© Archivos Estatales, mecd.es

tée plus tôt, après avoir tiré quelques coups, se détraqua, et nous n'avions plus que les fusils, la distance étant trop grande pour lancer des grenades.

Le camarade Wattis commandait le groupe et il monta à une position hors de notre tranchée, dans le "no mans land" où un petit monticule faisait un abri. C'est là que le cam. Cunningham avait été blessé la veille. Nous améliorâmes cet abri, en creusant un peu et le cam. Wattis et un autre camarade, commencèrent à tirer.

Graham, le camarade des Philippines et moi allâmes en reconnaissance. Nous marchâmes à travers les bosquets d'oliviers jusqu'au côté opposé des tranchées fascistes et après avoir fait quelques observations de cette position, nous commençâmes à retourner sur nos pas. Malheureusement nous fûmes pris dans le feu d'un guetteur fasciste, et, comme nous étions incapables de le localiser, nous nous réfugiâmes derrière un abri de pierre, en même temps que quelques camarades espagnols. Nous ne pouvions pas quitter la position parce que le tir était très précis. Nous nous assimes et discutâmes sur ce que nous devions faire.

A notre grand soulagement, peu après, plusieurs de nos avions commencèrent à bombarder les fascistes et nous en profitâmes pour nous retirer un à un, à l'abri des oliviers proches. Nous étions à quelque distance de nos lignes et nous mimes quelque temps à y retourner.

Après avoir fait un rapport, je rejoignis Shammah, qui, me dit que le camarade à côté de lui avait été blessé et qu'un autre camarade avait été blessé aux côtés de notre camarade Wattis au poste de guetteur. Une balle avait traversé le béret du cam. Wattis et avait emporté une mèche de cheveux.

Tous les anglais étaient maintenant retournés à la compagnie, excepté nous trois, et Graham décida que lui aussi voulait retourner. Le camarade Wattis demanda à Shammah et à moi de rester au poste de guetteur, où un homme avait déjà été tué et deux autres blessés. Le camarade Wattis démontra un grand courage en restant à ce poste dangereux.

Nous primes notre position à côté de Wattis et d'un officier français et commençâmes de nouveau à faire feu sur l'ennemi, quand nous pouvions les apercevoir dans leurs tranchées. Nous leur causions énormement de pertes, particulièrement le camarade Wattis qui est un tireur excellent. Shammah était à côté de lui.

Je tirais depuis cinq minutes, quand l'officier français me demanda un fusil. Je lui donnai le mien et pris une position à ses côtés. Il était aussi un bon tireur et touchait un homme à chaque coup. Wattis était si content qu'il cria "Bravo" et en voyant que l'officier regardait de

© Archivos Estatales, mecd.es

son côté, il ajouta "Bis". Je m'approchai autant que possible du camarade français pour le voir tirer, et comme il se retournait pour faire feu de nouveau, une balle l'atteignit à la tête. La balle lui perça l'oeil et emporta une partie du visage. Sa cervelle se répandit sur moi. Je le saisis et l'étendis sur le sol. Je dis à Wattis qu'il était mort et il me dit de le traîner dans la tranchée. Mais, remarquant mon air de répugnance naturelle, il appela du renfort et nous aida a transporter le camarade. Entre temps, Shammah continuait à tirer pour nous couvrir.

Nous restâmes après cet incident dans la tranchée principale pendant quelque temps, et nous étions bien contents d'avoir un peu de répit, car nous étions bien fatigués et affamés.

D. R. DAVIES

Les dernières pages des carnets

Mardi, 16 mars.

"Le temps est beau quoique couvert. Le feu ennemi a changé de direction presque à angle droit. Il est dangereux d'aller chercher des vivres. Nous avons dû nous jeter à terre plusieurs fois quand nous apportions le diner aux lignes, les balles soulevaient la poussière à nos pieds.

Nous venons d'être témoins d'une lutte aérienne, après le bombardement de Chinchon par l'ennemi. Nos avions les ont chassés par dessus nos lignes, et, croyez-le ou ne le croyez pas, nous nous sommes mis à tirer sur eux quand ils volaient assez bas. Ceci était avant le thé. Rien d'autre qui soit intéressant." (J. M.)

"Le camarade Copeman et le général sont allés du côté de notre ligne qui est coupée. Les fascistes tiennent encore le côté exposé de cette position et nous, nous avons fait un feu intense sur eux avec nos tanks. Le temps est très beau. Il y a une concentration de feu de tanks à droite de notre ligne. Activité considérable pendant toute la journée."

Mercredi, 17 mars.

"C'est la St. Patrick. Notre section a été conduite à Morata pour se baigner et changer de vêtements. Nous avons eu un jour tranquille. Immédiatement avant notre arrivée une attaque a eu lieu. Nous avons

© Archivos Estatales, mecd.es

fait un feu intense et bombardé les fascistes le plus possible. Les fascistes se sont retirés en désordre, et ont été fauchés. Un certain nombre de fascistes ont tenté d'atteindre nos lignes, mais j'ai tué un marocain. Après deux heures de lutte, tout devint plus normal. Un de nos hommes a été blessé. Des fascistes qui avaient tenté de s'approcher de nos lignes ont été tués." (J. M.)

Matinée grise avec un peu de pluie... J'accompagne le camarade Copeman qui fait le tour des lignes et qui parle à toutes les sections à tour de rôle. Il fait un très bon exposé. Une nouvelle compagnie espagnole est incorporée au bataillon. Nous faisons connaissance avec nos nouveaux copains. Copeman mène les premiers en ligne. Journée tranquille sur le front. A minuit forte attaque à gauche. Tous nos gars sont prêts. L'attaque cesse, recommence et finalement cesse de nouveau. Une patrouille du bataillon Dimitroff se précipite dans notre tranchée. D'abord nos hommes les prennent pour des fascistes et manquent leur tirer dessus." (G. A.)

Jeudi, 18 mars.

"De nouveau, jour de pluie. Le déjeuner et puis l'ordre de monter un quart de mille. Nous sommes avec les américains et le bataillon espagnol... Percy se sent mal; il vient de s'endormir. Le goûter est très bon. Du café chaud, du fromage, du pain. La pluie cesse à 9 heures du soir. Nous avons dormi toute la nuit, nous en avions rudement besoin. Ceci est l'endroi le plus désagréable jusqu'à présent. Les avions ont de nouveau survolé." (J. M.)

"Il pleut toute la nuit. Matinée triste et humide. La première section du bataillon espagnol nous rejoint en première ligne. Matinée tranquille. Pluie fine. Dans l'après midi la section du camarade Boran est allée à Morata pour prendre un bain. Durant que le camarade Copeman est en ligne, nous recevons un coup de téléphone vers cinq heures disant que le camion où étaient les hommes s'est retourné et que quelque uns des hommes sont blessés. J'ai dû descendre à la hâte pour savoir s'il y en avait plusieurs de blessés. Dix hommes ont dû être soignés à Morata pour des blessures légères et cinq autres, plus gravement blessés ont été envoyés à l'hôpital de Colmenar. Le camarade Bulger, responsable du groupe n'a qu'un oeil au beurre noir, et des contusions. Le camarade McKissock est plus gravement blessé. Le camarade McAulay a le nez fracturé. Nuit tranquille." (G. E.)

© Archivos Estatales, mecd.es

Vendredi, 19 mars.

"Le jour commence par du beau temps, mais à 2.30 de l'après midi on dirait qu'il va pleuvoir." (J. M.)

"Peter et moi avons porté le déjeuner en ligne ce matin. Nous avons fait le tour des tranchées et avons causé avec les camarades. Peter a apporté 1.000 cigarettes et les a distribuées. Bert Williams a pris des photographies de quelques uns d'entre nous dans les tranchées. Tranquillité dans les lignes. Il pleut à l'heure du diner. Cela rend tout désagréable. En retournant aux lignes du front, nous voyons un de nos camions dans le fossé." (G. A.)

Samedi, 20 mars.

"Belle matinée, très tranquille dans les tranchées. Le cam. Copeman a arrangé un torpedo aérien (une espèce de mortier de tranchée). Nous sommes tous contents de savoir que Jock se porte mieux. Suis descendu après 4 heures. Tout est tranquille en ligne. Le mortier de tranchée a été essayé par la section de Dan McEwans. De bonne heure ce matin, le cam. Perzoff a été tué. Une balle au coeur. La balle est entrée par un créneau, ménagé dans les sacs de terre." (G. S.)

Dimanche, 21 mars.

"Matinée désagréable. Il pleut. Journée tranquille dans les lignes avec une forte pluie, qui devient plus forte encore pendant la nuit." (G. A.)

"Je dois écrire aujourd'hui la plus mauvaise nouvelle depuis que je suis en Espagne. A 3h.45, notre grand ami Marc a été tué par une balle perdue. Il est mort en 20 minutes. Je n'avais jamais senti pour personne une aussi grande affection en si peu de temps." (C. G.)

"La matinée est très froide et il pleut presque tout le jour. Un avion de bombardement ennemi est passé au dessus de nos lignes et a continué jusqu'à Chinchon où il a lancé quelques bombes. Nous avons vu beaucoup de fumée et des flammes. Vers 8 heures du soir Dan McEwans s'est blessé avec un de nos propres mortiers. Pas gravement. (J. M.)

"Cette nuit, tout le bataillon a chanté. Le cam. Reid avait sa guitare

© Archivos Estatales, mecd.es

dans la tranchée. Nous avons chanté jusqu'à 10 heures et demies. Nuit tranquille.

Il fait très froid dans la tranchée pendant la nuit." (G. N.)

Mardi, 23 mars.

"Aujourd'hui, des ordres ont été reçus de descendre dans la ligne, ce qui nous donne un meilleur champ de tir. Je ne me porte pas bien ces temps-ci, mais je dois résister encore un peu. Nous sommes en ligne depuis 41 jours sans relève. Un avion a volé au dessus de nous, mais n'a causé aucun dégat." (J. M.)

"Matinée très froide. Cam. Copeman est en mouvement depuis 4 heures et demie du matin. Nous occupons le secteur laissé libre par le bat. Franco-Belge. Aviation ennemie survole nos lignes dans la matinée et bombarde nos tranchées. Pas de pertes." (G. A.)

Mercredi, 24 mars.

"Allons en ligne de réserve pour trois jours. Ai écrit à ma femme et ma tante." (J. M.)

"Il fait froid mais le soleil brille. Tout est tranquille sur le front. Il y a une satisfaction générale parmi les camarades à cause des nouvelles du front de Madrid." (G. A.)

Jeudi, 25 mars.

"Belle matinée. J'ai pris un bon bain, j'en avais bien besoin. J. M. Il fait plus chaud. Très tranquille dans ce secteur. Cam. Copeman a dit quelques mots aux chefs et commandants de compagnie et secteurs. A parlé des messages de TSF captés. Indications d'une attaque ennemie attendue dans notre secteur. Fred a réuni les copains et leur a parlé de la nécessité de tenir la ligne à tout prix. Nous sommes bien situés pour écraser n'importe quelle attaque si nous sommes fermes. Après-midi et soirée tranquilles." (G. A.)

Vendredi, 26 mars.

"Vendredi saint. Journée tranquille dans les lignes. Le temps est magnifique. Le commandant a fait un grand nombre de conférences sur les nouvelles positions des mitrailleuses. Les camarades en réserve

© Archivos Estatales, mecd.es

organisent un club sportif. On a plusieurs prix pour les gagnants. Nous organisons un concert pour ce soir avec les américains. Dans l'après-midi, conférence avec les commissaires politiques. Le concert a été très réussi. Beaucoup de talents, beaucoup de bonne humeur. Les camarades Tapsell Brown et Donaldson arrivent pour le concert. Ils sont bien impressionés par le moral de nos camarades. Le concert se termine par l'Internationale et par des vivats que l'on a du entendre dans les lignes fascistes." (G. A.)

Samedi, 27 mars.

"Je vais dans la soirée voir Jock Cunningham à Tarancon. Son bras est dans une gouttière. La balle est toujours logée dans son flanc. Il est de bonne humeur et est en train de guérir. Nous couchons à l'hôpital." (G. A.)

Dimanche, 28 mars.

"Je quitte Tarancon après avoir visité le docteur Bradsworth, qui est aussi à l'hôpital. J'arrive au bataillon vers 10 h. 30. Les camarades dans les tranchées sont très occupés à faire des abris et à améliorer ceux qui existent déjà. Il y a plus de feu pendant la soirée que pendant plusieurs jours. L'ennemi lance des grenades. Pendant la nuit, fort feu d'artillerie à notre droite. Les camarades creusent dans la tranchée toute la nuit pour rendre la ligne plus droite. Un nouveau poste de mitrailleuses est installé." (G. A.)

Lundi, 29 mars.

"Belle matinée. Très tranquille en ligne. Rencontre dans la ligne avec les camarades irlandais qui sont dans le bat. américain pour organiser un concert pour commémorer Connolly, ce soir. Vers le tard, le commandant du bat. Dimitrov vient chez nous et discute des questions militaires avec Fred. De 7 heures et demie à 10 heures le concert anglo-irlandais a lieu en commémoration de Connolly et de la semaine de Pâques. Courts discours de Headley et G. Brown. Très bon concert qui fait un bon effet sur tous les assistants. Il a été fait juste derrière le front. Pendant la nuit les postes avancés ont bêché et notre ligne est jointe avec Dimitrov. De nouveau grande attaque sur notre droite, durant une heure." (G. A.)

© Archivos Estatales, mecd.es

Mardi, 30 mars.

"Matinée sèche et froide. Grande tranquilité dans tout le secteur. L'on fait des efforts pour améliorer nos tranchées, les rendre plus profondes et plus habitables." (G. A.)

Mercredi, 31 mars.

"Belle matinée. De nouveau la ligne est tranquille. Le cam. Copeman fait un rapport sur des questions militaires, aux chefs de compagnies et de sections. Toute la ligne est extrèmement tranquille. Le travail de continuation des tranchées se fait la nuit. Fred, George et moi visitons les tranchées du Dimitrov sur leur invitation et dînons avec eux. Le professeur Haldane qui est dans la tranchée avec nous, nous accompagne. Soirée très agréable." (G. A.)

Jeudi, 1 avril.

"Le temps est très beau. Tranquillité dans les tranchées. Nous descendons dans la tranchée à minuit avec George Brown. Nous trouvons Jock Cunningham dans le bureau du bataillon. Nous restons à causer tard dans la nuit. Nous sommes réveillés par l'arrivée de l'intendant, retour de Valence. Il apporte 100.000 cigarettes, plusieurs paquets et des effets pour le bataillon." (G. A.)

Vendredi, 2 avril.

"Il fait plus froid avec pluies intermittentes. Je monte en ligne avec Jock. Quand nous arrivons, nous recevons la nouvelle que le camarade Harris a été tué d'une balle dans le cou. Jock est accueilli avec joie. Tout le monde veut lui serrer la main. Nous descendons avec Jock, vers l'heure du thé." (G. A.)

ILS CONTINUENT

Et maintenant nous les laissons. Ils sont encore dans les tranchées, ils remplissent encore la tâche qu'ils se sont imposée.

Ils sont fatigués et pensent souvent avec nostalgie à leur foyers et aux choses intimes et familières desquelles ils ont été séparés. Ils sont profondément humains, nos hommes. Ce ne sont pas des héros de roman... mais ce sont des héros quand même.

© Archivos Estatales, mecd.es

DES VISITES DE CAMARADES



Le camarade Ford du Comité Central Américain, sur notre front.



Accompagné du militant américain Minor que l'on voit derrière.



Le camarade Gallacher, membre du Comité éxécutif de l'Internationale Communiste.

© Archivos Estatales, mecd.es

DELEGACION DEL ESTADO
RECUPERACION DE DOCUMENTOS
SALAMANCA

XI

AU BATAILLON AMERICAIN "LINCOLN"

© Archivos Estatales, mecd.es
AE ARCHIVOS ESTATALES

© Archivos Estatales, mecd.es

Partant a l'assaut

Après avoir reçu du renfort, le 27 Février on se prépara pour une autre attaque contre les fascistes. On leur envoya un feu nourri de fusillade, de mitrailleuses et un barrage d'artillerie toute la matinée. Les fascistes ne répondaient pas. A midi, à peu près, on reçut l'ordre d'attaquer. Il faisait chaud. Nos groupes l'un après l'autre sautèrent le parapet. Les fascistes étaient à deux cent cinquante mètres. Les mitrailleuses ennemies commencèrent leur travail. Elles rasaient les sacs à terre tout le long de la ligne avec un "staccato" continuel. Un feu nourri nous venait des deux côtés. Les balles nous arrosaient avec l'effet d'une grande machine à riveter. Un feu croisé rendait toute avance impossible. D'autres groupes et d'autres sections suivirent. Bientôt les appels pour le secours se répétèrent avec insistance. Plusieurs camarades furent blessés en sortant des tranchées. Des camarades, nouveaux venus chargèrent comme un cyclone vers les fascistes. Plusieurs blessés retournèrent en se traînant vers les tranchées; plusieurs camarades furent tués dans la tentative.

Avant que le bataillon fut entièrement sorti de la tranchée, un camarade blessé retournait au parapet de la tranchée mais il était trop grièvement atteint pour qu'il puisse le franchir et se trouver en lieu sûr, il appela alors au secours. Paul Niepold, chef de section de la deuxième compagnie, l'entendit et immédiatement alla à son aide. Il souleva le corps blessé au-dessus du parapet et avec ses bras forts et musculeux, le saisit. Il tirait le camarade qui gémissait vers lui. Tout à coup une balle explosive atteignit Paul dans la poitrine et il tomba dans la tranchée. Il souleva sa tête dans un dernier geste et ses yeux doux envoyèrent un dernier salut à la classe ouvrière. Sa tête retomba sur ses épaules pour la dernière fois.

Robert Merriman, commandant de bataillon, pendant une charge reçut une balle à travers l'épaule droite et il fallut l'envoyer à l'hôpital. Il fallut se replier. Ce jour là les pertes avaient été nombreuses.

Un extrait du journal de Joseph F. Rehil raconte quelques incidents de la journée:

© Archivos Estatales, mecd.es

"On m'envoie avec d'autres camarades porter les provisions dans les tranchées, c'est à dire, eau, nourriture, munitions. J'apprends qu'on va attaquer aujourd'hui. Tous les copains sont au front. Les balles sifflent.

"Je n'aurais jamais cru qu'il y avait tant de balles au monde, et on dirait qu'elles passent toutes autour de moi.

"J'ai vu plusieurs camarades qu'on portait sur des brancards. La plupart d'entre eux sont Français ou Belges, ils ont été blessés à la tête, pendant qu'ils tiraient par dessus le parapet des tranchées. Des gens pleins d'énergie. Ils saluent de leurs poings levés leurs camarades pendant qu'on les transportent vers l'ambulance.

"On nous donne le signal d'avancer. Les Espagnols à notre droite avancent et se mettent à l'abri. Puis c'est nous. Je passe à côté de Jimmie, il sourit avec confiance et je lui tape sur l'épaule. Le feu des fascistes parait incessant. Ra, tat, tat, tat! Cela continue pendant des heures. Je vois un autre camarade qui était à bord du "Paris" avec moi. Son fusil chauffé par le tir continuel, était hors d'usage, le pauvre garçon pleurait. Je comprends ses sentiments. Comme moi il n'avait jamais vu un fusil auparavant.

"Comme il n'y avait pas de nourriture ou des munitions à monter, on retourne avec des brancards. La nuit tombe et il pleut très fort. Le poste d'ambulance est à une bonne distance, et le sentier qui y conduit est glissant et étroit. Nom de Dieu! Que c'est dangereux de porter les blessés le long de ce sentier. On fait de notre mieux pour éviter de les secouer. Ça continue pendant des heures. Je viens de retourner d'un voyage et voilà qu'il y en à un autre qu'il faut descendre.

"A cinq heures du matin finalement on s'endort—ou plutot—on tombe, épuisé."

ON DÉFEND LA LIGNE

Après le 27, toute la ligne s'occupa de consolider le terrain gagné. On avait empêché les fascistes d'obtenir le contrôle de la route Valence Madrid. On bâtit tout un système de tranchées en zig-zag avec des sacs à terre et des crêneaux.

Martin Hourihan, ex-instituteur d'école et matelot, succéda à Merriman au poste de commandement du bataillon.

Il y avait des échanges de coups de feu de mitrailleuses entre les deux camps sans interruption. On nous arrosait souvent de coups de mortier.

Le 14 Mars fut un jour d'une importance particulière pour le Ba-

© Archivos Estatales, mecd.es

taillon Lincoln et dans l'histoire de la 15ème Brigade. Ce jour là les fascistes firent une tentative désespérée pour briser nos lignes. Ils avaient concentré leur feu sur le bataillon Espagnol situé à notre gauche composé de troupes recemment arrivées au front. Le temps était morose. Il pleuvait par ondées. Les tanks de l'ennemi tirèrent dans nos tranchées et chargèrent vers les jeunes troupes. A cause du manque d'expérience, il y eut de la confusion chez eux et une partie des notres quittèrent les tranchées pour se mettre à l'abri derrière les collines. Les fascistes qui s'étaient aperçus ce qui venait de se passer se deversèrent dans les tranchées abandonnées. Les Américains réalisant la situation critique du moment attaquèrent sur leur gauche. Quelques Maures furent tués et les autres s'enfuirent. A l'extrême gauche les fascistes rèussirent à garder 150 mètres de nos tranchées.

J. Roberts Raven, qui était retourné au front quelques jours auparavant, à peine rétabli, d'une blessure reçue le jour de l'attaque du 23 février, fut un des premiers à courir vers la gauche où les ennemis entraient. Il fut grièvement blessé dans sa tentative héroïque pour repousser les fascistes. Cette lettre écrite depuis l'hôpital, à P. Cooperman, raconte l'histoire:

"Cher Coop:

"Je t'écris pour te faire savoir ce qui m'arriva après ton départ. J'avais parcouru à peu très 350 mètres de tranchées vides, ramenant tous les Espagnols que je pouvais rallier autour de moi. Puis je trouvais un canadien. Petit à petit les tranchées s'étaient remplies aux exhortations de "NO PASARAN". Tout à coup quatre soldats que nous croyions être des nôtres se mirent à nous tirer dessus. Par leurs casques on s'aperçut de notre faute. Ils cherchaient à nous capturer. On s'éloigna d'eux et on se retira à 30 mètres de là. Je pris quelques grenades. Mon camarade Canadien avait ouvert le levier de sa grenade et me l'avait passée, chose qu'il n'aurait pas dû faire. Cependant on s'avança à plat ventre vers les fascistes sous la protection du feu des Espagnols qui nous avaient rejoints et j'allais lancer ma grenade quand une contusion terrible me fit tomber, le visage déchiré par des éclats de bombe. Naturellement je laissais tomber ma grenade qui explosa me criblant les jambes de shrapnels.

"Mes camarades devaient s'être retirés. Je continuais à me trainer, aveugle, et passant sur toutes sortes d'obstacles en criant: "Camarade, camarade". Les mots ne peuvent pas décrire mon agonie, j'étais épuisé et obligé par surcroit de me trainer dans les tranchées étroites. Finalement je sentis quelqu'un près de moi et il me toucha, et à peu près une heure plus tard on me transportait à l'hôpital. Presque tous les

© Archivos Estatales, mecd.es

shrapnels furent retirés de mes jambes. On m'a extrait aussi les yeux. Leur condition était telle qu'on ne pouvait pas les réparer. Dis aux camarades que je crie "NO PASARAN" et que j'espère que nous n'avons pas perdu de tranchées."

*

Le 5 avril on retourna à l'attaque on défendant le mouvement de l'aile gauche. Les fascistes bombardaient nos positions avec des mortiers de tranchée, de l'artillerie lourde et des fusils à grenades. Un feu de mitrailleuse balayait le bord de nos tranchées et déchirait les sacs-à-terre. Un de nos tanks qui chargeait devant les bataillons fut mis hors d'usage par le feu ennemi. Le bataillon Garibaldi devait reprendre les tranchées qu'on avait perdu le 14 mars et faisait 150 prisonniers.

"Dave Jones, Commissaire politique intérimaire du bataillon, avait été blessé au bras pendant qu'il sauvait un camarade blessé. Les pertes de la journée avaient été legères.

"*Our Fight* (*Notre Lutte*), organe officiel de la Brigade, déclare que l'avance était un "succés stratégique".

DES JOURS MEILLEURS

Pendant qu'on se placait dans un secteur definitif du front, le besoin de diversion se fit sentir. Fredrick Lutz, nouveau commissaire politique, continua le travail interrompu par la blessure de Jones. On établit une cantine où l'on pouvait acheter des bougies, lampes électriques, matériel à écrire, etc. On organisa une bibliothèque avec des livres de Jack London, Sinclair Lewis, Fanie Hurst, John Dos Passos et plusieurs autres écrivains. On distribuait des revues. Il y avait des journaux pour satisfaire les besoins de presque tous les groupes de langue. On eut un coiffeur pour satisfaire les besoins d'hygiène de tout le monde. Un trou dans la terre assez profond pour garantir les copains des balles perdues et un camarade coiffeur avec un rasoir bien aiguisé, aida beaucoup à conserver un air de santé. Puis on acheta un appareil de T. S. F., trois haut-parleurs arrangés à des distances convenables donnaient les nouvelles du jour. Avec deux barres de fer et un morceau de toile forte on construisit l'emplacement pour notre journal mural. On nomma le journal, après que plusieurs noms eussent été suggerés par les camarades. Le nom fut *The Daily Mañana* ("Le Mañana Quotidien"). Le journal comprenait les nouvelles du jour, des coupures de journaux, des dessins et des caricatures crayonnées par des artistes locaux, lettres d'intêret, biographies de ceux qui étaient morts au front et les expériences écrites par les camarades eux-mêmes. De cette façon le journal mural non seulement donnait des nouvelles mais servait aussi

© Archivos Estatales, mecd.es

comme moyen d'expression pour les émotions humaines, et satisfaisait dans une certaine mesure les besoins intellectuels.

Un problème ennuyeux était celui de la vermine. Les poux grouillants se retranchaient dans nos habits et conduisaient une guerre civile entre eux. Qu'y a-t-il de plus embêtant que de la vermine faisant son nid sur votre corps? Naturellement une période d'épouillage suivit cette invasion.

Le docteur William Pike, médecin de New York, fit beaucoup pour nous maintenir en bonne santé.

Soixante treize jours de vie de tranchée, les meilleurs de nos camarades tués, l'artillerie qui nous poussait sous terre, les balles qui passaient sur nos têtes, batailles, travail, quelquefois la faim, voilà des choses auxquelles on n'étaient pas habitués à la maison. Malgré tout cela le bataillon tenait ferme.

Le 29 avril après plus de 75 jours, la XIVème Brigade, depuis longtemps attendue pour nous relever, arriva. Le bataillon Lincoln avec les autres bataillons de la Brigade furent transportés à Alcalá de Henares, ville natale de Miguel de Cervantes, le fameux auteur de "Don Quichotte".

Les avions fascistes visitaient cette ville presque chaque nuit et y lançaient des centaines de bombes. Des églises furent mises en miettes, et bien des maison dans le quartier ouvrier furent réduites en des monceaux de plâtres et de briques. On a fait cela pour terroriser la population. La plupart des tués furent des femmes et des enfants. Maintenant quand la nuit arrive des milliers de femmes et d'enfants cherchent refuge dans les galeries souterraines, dans la ville même, et à trois kilomètres à peu-près de la ville vont se mettre à l'abri dans les caves creusées dans les collines environnantes.

C'est à Alcalá qu'on célébra le Premier Mai, participant avec des milliers de soldats à une parade dans les rues. Les Américains se distinguèrent par l'ordre et la discipline dans laquelle ils marchèrent depuis les casernes, par la route principale et jusqu'à la Plaza San Diego. L'Infanterie était à la tête du cortège, puis venait la Compagnie des Mitrailleurs, suivie par une Compagnie d'Espagnols. Les derniers étaient les brancardiers, les infirmiers et le Corps Medical.

A la tête du cortège une énorme couronne avec un ruban rouge, venait, portée par un américain et par un espagnol. C'était en mémoire des camarades morts dans l'action. Le drapeau était porté entre deux fusils portés verticalement, des bâtons placés en travers faisaient un support solide. Au sommet une planche d'un demi-mètre de largeur peint avec les couleurs de la République: rouge, jaune, violet-avec l'inscription: "EN MEMORIA".

© Archivos Estatales, mecd.es

Par groupe les mitrailleurs trainaient cinq de leurs mitrailleuses qui avaient fait un travail fidèle au front. La première mitrailleuse était décorée des couleurs du Gouvernement, la deuxième était décorée en plusieurs couleurs. Une affiche sortait de la bouche du canon avec le mot d'ordre: "NOSOTROS PASAREMOS".

Dans toutes leurs actions les hommes du bataillon Lincoln se sont distingués par leur dévotion inébranlable à la cause qu'ils sont venus défendre en Espagne.

Ceci est l'histoire du bataillon Lincoln dans l'Armée Populaire espagnole. En marche vers une Espagne rendue libre pour les ouvriers, pour les paysans et pour les autres travailleurs, et qui offre une vision large pour le développement démocratique et vers les aspirations progressives du prolétariat. Dans la lutte pour un monde qui nait, les hommes du bataillon Lincoln ont fait leur part.

J. T.

Les combattants grecs

Parmi les hommes de différentes nationalités qui sont venus d'Amérique se joindre à notre bataillon il y eut un large contingent de travailleurs grecs.

Ils sont venus pour aider le peuple espagnol, mais aussi pour aider les peuples opprimés de leur propre pays, soumis aux fascistes; certains d'entre eux ont donné leur vie. Ils sont morts en braves.

Il y a eu John Tsironis, un crétois, qui avait vécu en Amérique pendant 25 ans. En 1917, il avait combattu dans l'Armée Américaine en France. Neuf ans plus tard il était devenu membre du parti communiste américain et y avait rempli plusieurs fonctions. En 1930 il avait été nommé organisateur du Bureau grec du district de New York. Il était aussi un des fondateurs de la fédération pro-Crète, une organisation des grecs nés en Crète.

Philip Papas, de 19 ans, né à New York, jeune communiste, était un membre dirigeant des associations des Jeunes Grecs de Spartacus, du New Star, un club athlétique grec. Il est tombé en Espagne.

George Karantjalis, né à Githion, Grèce, était un autre dirigeant du Club Spartacus à New York, et un membre du parti communiste américain depuis 1932.

Aggelos Pommany, né à Chypres, agé de 25 ans, un ouvrier métallurgiste et membre du parti communiste.

© Archivos Estatales, mecd.es

Spiridon Ambatelos, de 27 ans, né à Ceffalonia, Grèce, un ouvrier de l'alimentation et aussi membre du parti communiste.

Ceux-ci et plusieurs autres membres du contingent grec ont donné leur vie pour la liberté.

ANTHONY DOURIS

Deux irlandais: Hugh Bonar et Charles Donnelly

Hugh Bonar et Charles Donnelly qui avaient l'estime et l'affection de leurs camarades sont tombés.

La perte a été grande pour la section James Connolly, du bataillon Lincoln, mais la perte a été plus grande encore pour la classe ouvrière irlandaise. Ils représentaient l'union entre les intellectuels et les prolétaires irlandais, union que James Connolly et Padraio Pearse essayaient de créer, union qui s'est reflétée dans l'histoire glorieuse de la lutte de l'Irlande pour la liberté.

HUGH BONAR

Hugh Bonar, un solide irlandais, né il y a 34 ans dans le Comté de Donnegal, a servi vaillament dans l'armée républicaine irlandaise, pendant toute la période de guerre civile en Irlande.

Républicain ardent, Bonar détestait l'oppression et la tyrannie. Cette haine de l'injustice, et son amour pour la liberté l'avaient conduit en Espagne pendant l'hiver de 1936. Au bataillon Lincoln il a servi comme chef de groupe et plus tard comme chef de section.

Silencieux et modeste à l'extrême, Bonar restait solide comme un roc à travers le feu ennemi le plus intense, donnant du courage à tous ceux qui l'entouraient, par son exemple. C'était un bon soldat.

Il est tombé dans la bataille du Jarama, le 5 avril 1937 au cours d'une attaque.

CHARLES DONNELLY

Charles Donnelly, était né, il y a 26 ans, à Tyrone, Irlande. Jeune et brillant diplomé d'une Université, Donnelly était un des dirigeants du Congrés Républicain Irlandais. Il reconnaissait dans la lutte contre le

© Archivos Estatales, mecd.es

fascisme en Espagne, une prolongation de la lutte à laquelle il avait voué toute son intelligence, dans son pays.

La mort de cet intellectuel est un exemple et un défi pour ces intellectuels qui essayent encore d'échapper aux réalités d'un monde dans lequel la liberté doit encore être conquise.

PAUL BURNS et MICHAEL KELLY

Combattants canadiens

Selon un discours fait par le camarade Tim Buck, du P. C. Canadien, il y a quelque temps, les combattants canadiens antifascistes en Espagne sont au nombre d'à-peu-près... Un grand nombre de ceux-ci se sont joints aux rangs du "Lincoln Battalion" et ont lutté côte-à-côte avec leurs camarades américains contre les mercenaires de Franco.

Le parti communiste canadien a fait un grand sacrifice en laissant partir ces jeunes gens en Espagne. La pauvreté de la population du Canada a rendu impossible le départ d'un plus grande nombre de combattants, pour des raisons financières.

Plusieurs des canadiens qui ont lutté dans le Bataillon Lincoln sont tombés dans les batailles qui ont marqué la grande offensive fasciste sur le front du Jarama, vers la fin de février. Les pentes boisées des collines du Jarama sont tachées du sang des jeunes gens canadiens qui, avec leurs camarades américains, ont écrit la page d'histoire, qui marque le baptême du feu du Bataillon Lincoln.

Il serait trop long de noter leurs actes d'héroïsme individuel. Ceux-ci seront décrits dans un livre plus étendu que celui-ci. Qu'il nous suffise de dire que chacun des canadiens qui ont lutté avec le Bataillon Lincoln mérite les éloges de ceux qu'ils représentaient. Ces camarades représentaient le Canada géographiquement, et économiquement. Ils venaient de l'extrémité occidentale, comme Victoria, British Columbia, et du fond de l'Est, comme Nova Scotia. Ils comptaient dans leurs rangs des hommes de naissance étrangère, qui avaient fui au Canada pour échapper à la tyrannie de leurs pays opprimés et qui revenaient en Espagne pour défendre ces mêmes intérêts qui les avaient poussé à l'émigration. Les français-canadiens et les anglais-canadiens, ont formé un front uni contre l'ennemi commun, ce même ennemi qui avait tenté de les diviser dans le passé.

Les cadavres de plusieurs canadiens sont restés sur les collines es-

© Archivos Estatales, mecd.es

pagnoles. Ils sont morts pour une chose qui leur était sacrée. Ils ne voulaient pas mourir, ces jeunes hommes qui avaient une vision de l'avenir — mais ils sont morts quand même, parce qu'aucun idéal n'est atteint sans sacrifices.

H. GARNER

Le camarade Rudolfh Tieger

Je n'ai jamais connu le camarade Tieger intimement. Je l'ai vu pour la première fois le jour où l'on fit un appel de volontaires dans la deuxième compagnie du Bataillon Lincoln. Dans les rares moments où j'ai eu l'occasion de lui parler, j'avais été frappé par son intelligence très évidente, mais tout de même je sentais que je ne le connaissais pas à fond. Vaguement, j'avais l'impression qu'il savait agir et qu'il aurait agi; qu'il avait de l'énergie et qu'il comprenait les problèmes essentiels de l'humanité.

Le peu que nous connaissions de ce camarade n'est pas en proportion de sa valeur. Il était un membre militant du Parti Communiste dans la section 16, du syndicat des Garçons d'Hôtel, dans l'"American Fédération of Labor". Il fut un des premiers volontaires qui vinrent en Espagne, laissant femme et enfants, pour participer à la Guerre pour la vie et pour la liberté. Très vite il gagna le respect et l'admiration de tout le monde pas son dévouement à la cause commune.

Il trouva la mort le 27 Février d'une façon qui impressionna même ceux qui connaissaient déjà sa grande sincérité. N'écoutant que sa conscience, il quitta la tranchée dans laquelle il s'était réfugié après avoir été blessé, pour traverser le champ sous le feu des mitrailleuses afin d'aller à l'aide d'un camarade blessé.

R.

Le capitaine John Scott

Le camarade Inver Marlowe (qui écrivait sous le nom de John Scott) faisait partie du personnel du "NEW YORK DAILY WORKER" quand il partit avec le Bataillon Lincoln. Il fut tué dans la bataille du Jarama, au sud-est de Madrid.

Le camarade Marlowe était capitaine de la compagnie. Quand on reçut l'ordre d'avancer, il conduisit bravement ses hommes à la charge. Il tomba sous un feu terrible de mitrailleuses.

© Archivos Estatales, mecd.es

Inver Marlowe avait 29 ans. C'était un homme de figure martiale, grand, élégant, sérieux.

Nous sommes particulièrement fiers du Camarade Marlowe. Quoique n'étant pas américain (il n'avait vécu aux Etats-Unis que six mois), il insista pour rejoindre le Bataillon Lincoln. Inver venait d'Angleterre où il avait travaillé pour le "London Daily Worker". Mais pour le peu de temps qu'il vécut dans notre pays, il établit des amitiés étroites par son travail pour le "Daily Worker". Il préféra que son activité révolutionnaire qu'il allait continuer en Espagne fut conduite avec ses nouveaux amis et camarades.

Inver Marlowe venait d'une famille britannique de classe moyenne. Après son éducation en Angleterre, il alla aux Indes. C'est là qu'il apprit à haïr l'exploitation impérialiste britannique. Ses expériences personnelles sur l'impérialisme, le conduisirent dans le Parti Communiste de la Grande Bretagne.

Il servit pendant quelque temps comme correspondant parisien pour le "London Daily Worker", pendant les premiers jours de la formation du Front Populaire Français. Il écrivit aussi des articles sur les fronts populaires d'Espagne et de France pour le "New York Daily Worker". Il décida finalement de venir en Amérique afin d'étudier personnellement la situation du pays. Il travailla dans le département des nouvelles de l'étranger du "Daily Worker", se spécialisant dès le premier jour dans les nouvelles d'Espagne.

Pendant qu'il était aux Indes le camarade Marlowe reçut une instruction militaire importante. Il décida alors, que sa place devait être en Espagne. Ses connaissances politiques étaient de premier ordre, son expérience militaire très utile et son courage des plus grands. On lui donna la charge d'une compagnie dans le Bataillon Lincoln. C'est à ce poste d'honneur qu'il tomba.

(Reproduit du "New York Worker" du 10 Avril 1937.)

Le camarade "Liam" Tumilson

14 mars. A midi, après une lutte acharnée les forces s'équilibraient. Le combat était arrivé à un degrè d'intensité effroyable. Les troupes fascistes, aidées par les mortiers de tranchée, par des tanks et par une grêle soutenue de mousqueterie, se lancèrent vers les lignes républicaines, et, finalement, réussirent à percer notre ligne sur la gauche du Bataillon Lincoln.

© Archivos Estatales, mecd.es

La situation était dangereuse. Les mitrailleuses de notre ligne, à cause des conditions du terrain, et de la direction dans laquelle l'ennemi avançait, n'étaient pas encore entrées en action, sauf celles de l'extrême-gauche. Le Commandant, camarade Bill Tumilson, mieux connu en Irlande sous le nom de "Liam" était en train, à ce moment-là de vérifier la bonne marche de nos mitrailleuses et les lignes de communication avec le dépôt de munitions. Quand il fut informé de l'entrée de l'ennemi dans nos lignes il courut vers cette direction.

Arrivé sur la crête d'une petite colline d'où il pouvait voir le champ de bataille, il fut immédiatement de l'avis qu'il fallait placer là une série de mitrailleuses pour ouvrir un feu latéral sur l'ennemi. Il venait à peine de parler lorsqu'une balle fasciste l'atteignit au front. Il tomba sur la terre qu'il avait si bien défendue, juste au moment où l'aide allait arriver. Plusieurs camarades se lancèrent vers la tranchée envahie pour arrêter l'invasion. L'ennemi s'enfuit.

Le camarade Tumilson est enseveli dans les collines souriantes au dessus de la ville paisible de Morata. Sa mort fut une grande perte, non seulement pour la cause de la Démocratie Espagnole, mais aussi pour le mouvement ouvrier entier.

Comme protestant Irlandais il fit du bon travail pour l'union des ouvriers protestants et catholiques contre leur ennemi commun. Il avait été un des défenseurs héroïques de CONNOLLY HOUSE, à Dublin, quand les fascistes essayèrent en vain de brûler et détruire ce centre ouvrier en Irlande.

PATRICK R. MC LAUGHLIN

Rodolfo de Armas

Rodolfo de Armas, le jeune chef révolutionnaire cubain fut tué pendant l'action du 23 Février.

Jeune étudiant en médecine aux temps de la dictature de Machado sur le peuple cubain, il était l'esprit animateur dans toutes les luttes contre le régime fasciste. Plus tard, Fulgencio Batista, mit sa tête a prix.

Ce jeune homme, pour l'arrestation duquel un prix de 50.000 dollars avait été offert, est mort. Les fascistes vont être sans doute heureux de la mort de ce lutteur, mais ils connaitront notre rage et ils recevront leur punition, de nous, les héritiers de son idéal.

Rodolfo! La vision d'une Cuba libérée était la nôtre aussi. Ta vie n'a pas été sacrifiée en vain.

BIENVENUTO DOMINGUEZ

© Archivos Estatales, mecd.es

Avocats américains en Espagne

Avant de venir en Espagne, nous pratiquions notre profession d'avocats dans la ville de New York, où nous étions membres du Barreau. Le plus clair de notre travail consistait à défendre les droits des ouvriers et des minorités opprimées.

Nous étions membres du service juridique de l'international Labor Défense, qui, par le nombre de ses affiliés, rendait ce travail lègal.

Quelque temps avant notre arrivée en Espagne, nous avions adhéré à une nouvelle organisation d'avocats, la Guilde Nationale des Avocats.

Nous haissions la guerre, mais cependant on décida de venir en Espagne pour combattre le fascisme.

Quand on arriva, on fut heureux de voir que le Secours Rouge International, était au travail. On savait que chez nous la I. L. D. (Secours Rouge International des Etats Unis) avait envoyé un équipement médical au gouvernement Espagnol en même temps qu'on continuait l'agitation pour la libération de Tom Mooney et des Jeunes Nègres de Scottsboro.

Nous avons lutté contre le fascisme chez nous et maintenent nous luttons ici. Là-bas au Parquet, ici sur le champ de bataille.

MAX KRAUTHAMER MELVIN OFSINK

Les cubains dans la lutte pour la démocratie espagnole

En janvier, à la base du Bataillon Lincoln, à Villanueva de la Jara il arriva un nouveau contingent de Volontaires Américains, composé en grande partie de jeunes révolutionnaires Cubains. Comme chef militaire du groupe il y avait le jeune étudiant Rodolfo de Armas, qui avait organisé à New York la "Centuria Guiteras".

Quand le bataillon fut complèté, les cubains formaient la troisième section de la première compagnie, qui partit peu de temps après avec le Bataillon Lincoln pour le front du Jarama, où les hordes fascistes attaquaient furieusement, cherchant à isoler Madrid en coupant la route de Valence.

Après notre arrivée au Jarama, notre moral s'améliora après que

© Archivos Estatales, mecd.es

l'on constata que nos armes étaient aussi bonnes que notre commandement militaire. Encouragés et confiants, qu'avec le matériel nécessaire à notre disposition on serait vainqueur, on attaqua l'ennemi.

Notre groupe a perdu plusieurs camarades qui se sont distingués.

Parmi ces héros on peut mentionner les jeunes Cubains: Rodolfo de Armas, un brave garçon, plein de courage et d'énergie, qui mourut comme il le désirait, c'est-à-dire, en combattant contre l'ennemi; Rufo, Guijarro, Pedro Hernández, Pérez de García Maldonado, fils courageux de la classe ouvrière de Puerto Rico et de Castillo.

Mais Jarama fut infranchi.

JUAN LANDETA Y VALDIVIA

© Archivos Estatales, mecd.es



Les camarades américains utilisent une mule pour le ravitaillement.



Un tout jeune combattant américain au créneau d'un poste avancé.



© Archivos Estatales, mecd.es

XII

AU BATAILLON FRANCO-BELGE "6 FEVRIER"

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Angoisse... Courage...

Sept heures du matin! Grand branlebas dans nos lignes... L'Etat-Major a décidé que nous livrerions, dans le secteur de ..., une offensive pour essayer de rejeter l'ennemi. Minutes précieuses et angoissantes de la préparation de l'attaque.

Huit heures! Notre artillerie commence à ouvrir le feu. Nous entendons les détonations sourdes des canons et, au dessus de nos têtes, c'est un sifflement continuel d'obus. Ah! qu'est-ce qu'ils doivent prendre, les fascio!

Après un bon pilonnage d'artillerie, les hommes, le visage plus ou moins souriant pour masquer leur angoisse, attendent l'ordre d'ouvrir le feu.

—Eh, bien!, dit, à côté de moi, un loustic de Lyon, qu'est-ce qu'ils ont dû prendre comme dégelée, les salauds!

Et tout le monde approuve en rigolant. Soudain, un murmure vague s'élève dans les rangs, prend de l'intensité et, bientôt, l'on est fixé. Sur notre aile droite, les Américains sont sortis des tranchées et s'élancent à l'attaque.

—Ouvrez le feu!

L'ordre du Commandant s'élève, désiré et tant attendu. Et bientôt, une salve assourdissante de coups de fusil, de rafales de mitrailleuses crépitent à nos oreilles. Grisés par l'odeur de la poudre, les détonations, les ordres brefs et encourageants, les gars du Bataillon 6 Février qui, pourtant, ont déjà tant fait leurs preuves, donnent, une fois de plus le témoignage de leur vaillance et de leur vitalité.

Pendant 1 heure, un feu roulant va se continuer. Les hommes sont noirs de poudre, les fusils fumants et brûlants; dans l'air, plane un courant d'héroïsme et d'idéal. Tous ces hommes, qui ont abandonné femmes, enfants, parents, frères, sœurs et amis, dominés par cet amour de la liberté, par ce merveilleux idéal de la Révolution, tous ces hommes, dis-je encore une fois, sont prêts à donner leur sang pour l'emblème sacré, déjà si rouge pourtant, de la Révolution espagnole. On se regarde l'un et l'autre, on s'encourage mutuellement et, soudain,

© Archivos Estatales, mecd.es

l'instant solennel est arrivé. Derrière nous, le Commandant BLIN a lancé l'ordre suprême:

—Pour la Révolution et pour la Liberté, XVème Bataillon, en avant!

Nous nous ruons sur le parapet et, de suite, comme un mur mortel et infranchissable, le tac-tac sinistre des mitrailleuses ennemies se fait entendre.

Le premier, le camarade OLIVIERI, un vaillant petit niçois de ma section, s'écroule, une balle dans la tête. Et, les uns après les autres, je vois, l'âme déchirée par la douleur et la rage impuissante, mes camarades se tordre dans les spasmes de la souffrance sur le champ de carnage.

Le camarade CASSEVILLE, le fusilier-mitrailleur de ma section est là étendu devant moi; une balle l'a frappé dans la bouche, au moment même ou il me demandait des munitions pour son chargeur; un autre à deux mètres de moi, est mort foudroyé par une balle dans la tête; plus loin, sur ma droite, le camarade MILANO, la cuisse traversée par une balle, gémit de douleur et appelle ses amis, hélas! impuissants à lui porter secours.

Que de sang! Que de camarades morts encore, dans une abnégation magnifique et sublime, pour leur grand idéal!

Et, sur tous les fronts d'Espagne, des milliers ainsi sont morts pour la liberté du monde et l'avenir de l'Humanité.

--Camarades de la 2ème Compagnie du XVème Bataillon 6 Février, vous avez, une fois de plus, donné un exemple au monde de votre courage et de la hauteur de votre idéal.

Pour l'avenir, pour nos enfants, pous nous, vos frères d'arme; je vous salue; vous avez bien mérité de la Révolution. Nous vous vengerons et nous aurons la victoire.

HILDESHEIM
XVème Bataillon.

Notre Commissaire!

GALLI Honoré n'a que 24 ans.

Membre des jeunesses communistes, dans la région des Alpes-Maritimes, ses dons d'organisateur le font remarquer aussitôt. Un champ d'action vaste s'offre à lui. L'Espagne républicaine, trahie par une poignée de traîtres factieux, se débat contre ses agresseurs. Les premiers jours de Janvier 1937 le trouvent à Tarazona où il est nommé Commissaire politique du XVème Bataillon.

© Archivos Estatales, mecd.es

Dans les combats, en toutes circonstances, il est un animateur, découvrant en lui, antimilitariste acharné, les ressources indispensables pour conduire ses camarades à la victoire, en l'absence des autres chefs, blessés ou tués.

Depuis le 12 Février, le XVème Bataillon avait soutenu de rudes combats, surtout durant les trois journées qui suivirent cette date. Il en était sorti fort éprouvé, de nombreux camarades ayant versé leur sang pour arrêter la vague fasciste qui risquait de tout submerger.

Il fallait cependant établir des positions pour opposer une barrière infranchissable à une éventuelle offensive fasciste. Avec ce qui restait du bataillon, on harcela sans répit un ennemi désorienté par une telle résistance.

C'est au cours d'un de ces combats que GALLI, fut contraint, contre son gré, de quitter ses frères de lutte. Nous nous devons de relater ici, de facon succincte, les circonstances qui l'éloignèrent du bataillon.

Le 17 Février 1937, l'ordre est donné d'avancer coûte que coûte. Parmi les oliviers, on entend le sifflement des balles. On rampe, cherchant à se dissimuler le plus possible. La section CLAES, à l'aile gauche, s'immobilise. Prise entre deux feux d'une violence extrême, elle ne peut avancer ni même reculer.

GALLI veut se rendre compte de ce qui se passe. Il va en courant auprès du camarade BLIN, le Commandant de la Compagnie à laquelle appartient la section de CLAES, et s'informe. BLIN lui donne les explications nécessaires. Allongés côte à côte, à l'abri d'un petit talus, ils conversent pendant quelques minutes.

Un cri les interrompt brusquement; c'est un camarade qui vient d'être blessé qui l'a poussé. GALLI se soulève sur un coude, cherchant à voir où est le camarade blessé. Il n'en a pas le temps. Un choc sourd, son casque roule à terre, percé de part en part. Un trou béant à la tête par où s'écoule du sang qui lui inonde la figure. Pendant une dizaine de secondes, il perd connaissance. Ses premières paroles, en revenant à lui, sont: "Ne vous en faites pas, camarades, ce n'est rien!".

On veut le conduire au poste de secours, il refuse et s'en va en titubant. Tantôt à genoux, tantôt sur le ventre, il parvient au pied d'un olivier où il s'écroule.

Nous avons suivi, avec anxiété, toutes les péripéties de ce voyage qui nous a paru d'une longueur interminable.

Nous voyons LAGARDERE et LAYRE accourir et le ramasser. Ils le transportent hors du champ de tir. LAGARDERE est blessé, durant cette opération de sauvetage.

D'après les déclarations du camarade

BLIN

Commandant-adjoint du XVème Bataillon.

© Archivos Estatales, mecd.es

Emile

Il était arrivé avec nous à Tarazona de la Mancha. Rien ne le différenciait d'entre nous, si ce n'est l'air d'extrême jeunesse qui se dégageait de sa personne. Nous devions nous apercevoir, au bout de quelques jours qu'il avait une âme aussi noble que fortement trempée.

Cet adolescent imberbe devait nous conquérir par son intelligence et son esprit. Il s'appelait Schneiberg Emile. Militant dévoué du Parti Communiste roumain, il était venu en Espagne participer à la lutte contre le fascisme.

Ses connaissances militaires et politiques nous surprenaient. Nommé chef de section de la compagnie de mitrailleuses, son autorité ferme et tranquille rayonnait sur une grande partie du bataillon. Nous l'appelions Emile, en signe d'affectueuse amitié. Il avait une façon bien à lui de donner un ordre. Il savait ni brusquer ni vexer aucun de nous. Tous les volontaires l'adoraient sans exception.

En tant qu'instructeur militaire, il pouvait donner toutes les explications dont nous avions besoin. Durant nos discussions politiques, il intervenait toujours avec à-propos. Nul ne savait, comme lui, nous mettre d'accord sur un point litigieux. Même lorsque la discussion s'avérait ardue; il arrivait, avec une bonne grâce charmante, à aplanir toutes les difficultés. Nous l'aurions suivi jusqu'aux enfers, selon l'expression consacrée, s'il nous l'avait demandé.

Notre période d'instruction terminée, nous partîmes pour le front. Nous devions y arriver dans la soirée du 11 février. Pendant les trois premiers jours, les combats furent très meurtriers. Emile fit montre d'un courage et d'un sang-froid extraordinaires pendant toute cette période. Nous ne nous étions pas trompés en le jugeant comme nous l'avions fait à Tarazona. Le front devait encore développer en lui les qualités que nous lui avions découvertes avant d'y venir.

Tous ces combats avaient creusé des vides dans nos rangs. Notre commandant de bataillon, le camarade Fort, nous quittait le premier jour, blessé aux jambes. Huet lui succéda, pas pour longtemps. Il fut blessé peu après sa nomination. Blin fut blessé à son tour. Tout naturellement, Emile prit le commandement du bataillon, en prononçant avec simplicité et sans emphase cette phrase devenue légendaire: "Bataillon du "6 Février", à mon commandement!"

Dans la matinée du 21 février 1937, vers les dix heures, Emile s'en allait inspecter les premières lignes. Il voit les Maures en train de tra-

© Archivos Estatales, mecd.es

EMILE



Regretté Commandant du Bataillon "6 Février".

© Archivos Estatales, mecd.es

vailler à fortifier leurs positions. Il donne aussitôt des ordres en vue d'annihiler ces travaux. Il se dirige ensuite vers les endroits où sont postées nos mitrailleuses, nouvellement installées. Il règle le tir et s'informe des besoins des camarades.

Une balle fasciste passe au-dessus de sa tête et va se loger dans le tronc d'un olivier, placé à deux mètres derrière lui. Il sourit en disant: "Celle-là n'est pas pour moi!"

Trois de nos tanks arrivent; il faut leur donner des indications. Emile monte dans le premier pour diriger la manoeuvre. Nous suivons des yeux les évolutions des tanks. Bientôt, nous voyons redescendre Emile. Il va vers les deux autres tanks et leur explique ce qu'il faut faire. Satisfait, cette fois, il fait un salut amical aux tankistes et revient vers le poste de commandement. Les balles sifflent, il lui faut franchir une trentaine de mètres à découvert. Vingt mètres sont parcourus. Nous le voyons tomber lourdement sur le sol. "Ca y est", dit-il. Deux camarades espagnols qui se tiennent à proximité, vont le chercher en rampant et le traînent à l'abri. Son sang généreux coule à flots. Ils lui font un pansement sommaire. Hélas!, il est trop tard. Celui qui fut notre Emile, n'est plus. Sa mort, sitôt apprise, jette la consternation et la colère dans nos rangs. Nombreux sont ceux qui le pleurent. Il repose aujourd'hui au sein de cette terre d'Espagne que son sang a arrosée et rougie.

Il avait vingt quatre ans. Nous lui avons creusé une tombe dans un jardin où il reste parmi les fleurs.

D'après les déclarations de

CYRANO

15ème Bataillon "6 Février".

"Le boyau de la mort"

Le 21 février, vers dix heures du soir, nous sommes arrivés dans un secteur que nous ne connaissions pas. Notre section s'est efforcée de construire des positions capables d'arrêter la bête fasciste. De jour et de nuit, sans relâche, chacun de nous a fourni de gros efforts.

Un boyau était nécessaire pour atteindre le haut de la crête. Les meilleurs d'entre nous, au risque de leur vie, ont manoeuvré la pelle et la pioche.

Le travail était dangereux. A plusieurs reprises, j'ai mis en garde les camarades: "Vous, les grands, n'oubliez pas de vous courber le plus possible. Travaillez à genoux".

Malheureusement, Deneuilly, chef du 1èr groupe de la 2ème com-

© Archivos Estatales, mecd.es

pagnie, reçoit un coup mortel à la tête. C'était le matin, juste avant le jus. Nous nous trouvions tous un peu désemparés. La veille au matin, au départ de l'attaque, notre bon camarade Lainsalle avait succombé, touché, lui aussi, à la tête.

La minute d'émotion passée, nous avons repris rageusement notre travail avec, au coeur, une haine décuplée contre ceux qui avaient tué nos deux camarades. Je continuais à prodiguer des conseils de prudence.

Coup sur coup, nous avons eu à déplorer la mort d'un camarade mitrailleur, venu pour voir l'emplacement le meilleur pour sa pièce, qui, atteint à la tête, s'est écroulé devant nous. Le camarade Toutain, presqu'en même temps, tombe à son tour, frappé à la tête.

Le bilan de cette terrible matinée a été de trois volontaires de notre section tués.

Mais en revanche, ce fameux boyau, dénommé pas tous "Le boyau de la mort", a, depuis, servi à venger les nôtres.

MARCEL LANTEZ
Commandant de la 2ème Compagnie.
15ème Bataillon.

Roder

Le Bataillon du 6 Février peut s'enorgueillir à juste titre d'avoir eu des hommes de la trempe de RODER.

RODER était chef de la Première Section de la Compagnie de Mitrailleuses, mais en fait, était le commandant de la Compagnie de Mitrailleuses. Depuis le 11 février il avait participé à tous les combats affrontés par les camarades du Bataillon. Mais alors que la plupart de ceux-ci, disparaissaient successivement du front, étant blessés ou tués, on eut dit que les balles fascistes étaient incapables de l'atteindre.

Il semblait invulnérable. Au cours des attaques il faisait montre d'un courage exemplaire. Il avait le mépris le plus absolu de la mort; toujours aux endroits les plus périlleux, ce diable d'homme trouvait le moyen d'en échapper sans une éraflure.

Après ces journées de luttes, les fascistes, obligés de reculer sur des positions plus avantageuses pour assurer leur défense, nous avions mis à profit ce moment de répit pour fortifier les positions récemment conquises. RODER avait procédé lui-même à l'installation des mitrailleuses, choisissant judicieusement les emplacements et veillant avec un soin jaloux à ce que chacune d'elles fonctionnât parfaitement.

Au matin du 21 février, il partait en tournée d'inspection. Arrivé

© Archivos Estatales, mecd.es

au lieu dit la "Murette", à la pièce où nous nous trouvions, il s'accroupit auprès de nous pour discuter de la situation présente.

La discussion terminée, et sur le point de nous quitter pour poursuivre son inspection, il se lève, va au crèneau, et à l'aide de ses jumelles observe les positions ennemies. Deux secondes plus tard il est touche à la poitrine et s'écroule sans un cri. Une balle explosive venait de le blesser mortellement. Nous regardions, impuissants, ce corps allongé. Cela nous paraissait impossible que RODER soit tué. Nous nous étions accoutumés à cette idée que rien ne pourrait détruire cette force de la nature. Maintenant il gisait, inerte. Les brancardiers, appelés en hâte, devaient nous ôter tout espoir. RODER était mort. Aujourd'hui encore quand nous parlons de lui, nous ne pouvons croire que sa disparation soit définitive. Son esprit est demeuré vivant en nous, il nous guide dans les combats actuels et nous guidera jusqu'à la victoire.

D'après les déclarations des camarades
GUILLOT et DOLLE
de la C. M. XVème Bataillon.

Une évacuation difficile

Les bombes tonnent, la mitraille crépite, les balles pleuvent. Les fascistes en cette journée de février, attaquent! Il est midi. Nous attendons la soupe. Les salauds! Ils nous ont empêché de manger. Immédiatement je reçois l'ordre d'occuper avec ma section, un boyau avancé. A peine ai-je le temps de placer mes hommes, que ceux-ci tirent avec entrain. L'un d'entre eux le camarade Ripol, de la première compagnie attire mon attention. Son calme en face du danger est réconfortant. Rien ne peut le distraire de son créneau. A de rares intervalles, il crie à ses voisins: "Courage, camarades, "ils" ne passeront pas!" Un mètre me sépare de lui; je veux le féliciter, Trop tard. Il chancelle, une balle fasciste vient de transpercer sa poitrine. Allongé sur le sol, il crache du sang. Il n'a pas perdu connaissance; sur son visage se lit une colère sans bornes. La fusillade semble augmenter. Il faut l'évacuer au plus tôt. Le boyau est étroit, et bondé de camarades.

On nous fait passer un brancard. Nous y déposons notre camarade, puis, par-dessus nos têtes, de mains en mains, nous le dirigeons vers l'arrière. Va! Brave Ripol. Nous, nous restons pour te venger!

TERSOU
Première Section, première Compagnie.
15ème Bataillon.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le fusil-mitrailleur

Nous sommes à l'aube du 27 Février 1937. Un temps pluvieux et maussade nous rend soucieux. Depuis hier au soir, nous savons que, ce matin, nous devons attaquer. Les dernières dispositions sont prises. Les camarades qui sont en premières lignes sont joyeux.

Au poste de Commandement, nous recevons deux fusils-mitrailleurs. Le Commandant me demande si je connais des camarades à qui on puisse confier ces fusils. Un nom se présente immédiatement à mon esprit, Fernand CASSEVILLE. Nous avons quitté Paris ensemble. Durant tout le voyage, il a exprimé devant moi, à plusieurs reprises, le désir de devenir possesseur d'un fusil mitrailleur. Nous le faisons appeler et lui remettons cette arme précieuse. Je l'accompagne jusqaux premières lignes. Nous devisons paisiblement. Le moment de l'attaque approche. Il me remet un papier sur lequel il a noté le nom et l'adresse de son frère en me disant: "Si toutefois, il m'arrivait quelque chose de fâcheux, préviens-le". L'intonation de sa voix m'impressionne. Je ne le lui montre pas. Je lui donne une bourrade amicale en le raillant doucement: "Prends bien soin de ton fusil, tu peux sauver la vie de nombreux camarades". Sois tranquille je ferai de mon mieux. Nous nous séparons. Dix minutes se passent. L'attaque est déclanchée. Je reviens, attiré invinciblement vers l'endroit de la tranchée d'où doit sortir mon camarade. Il m'apercoit.

—Regarde bien, tu vas voir comment on se sert d'un fusil mitrailleur.

Nous nous étreignons d'un dernier regard. Ca y est; ils sont partis. Le parapet franchi, ils courent en s'abritant derrière les oliviers. Cinq mètres, dix mètres, vingt mètres. L'avance se poursuit, irrésistible. Je suis des yeux mon grand ami que j'ai fini par aimer comme un frère. Il s'accroupit en enfonçant dans la terre le support de son arme. Il tire imperturbablement, comme à l'exercice.

Son courage tranquille, sous la rafale des balles fascistes, entraine ses camarades. Il est 8h45'. Deux minutes qui m'ont paru des heures, se sont écoulées depuis le départ de la vague d'assaut. CASSEVILLE est allongé près d'un olivier, sa main droite étreint farouchement son cher fusil. Son corps est immobile, de cette immobilité sereine que, seule, peut donner la mort. Vers la tombée de la nuit, les brancardiers vont le chercher. Une unique balle l'a touché à la face. Il n'a pas

© Archivos Estatales, mecd.es

souffert, la mort a été charitable, elle l'a surpris en plein combat sans qu'il s'en rende compte. Ses traits gardent une expression heureuse.

Fernand CASSEVILLE, volontaire de la liberté, appartenant au Bataillon du 6 Février, 2° Compagnie, 3° Section, n'est plus. Mais son souvenir restera éternellement inscrit dans l'histoire des peuples qui luttent pour le bonheur et la liberté.

SACCO
Commissaire politique

L'infirmier

Durant la journée du 27 février 1937, les actes de bravoure et d'héroïsme furent nombreux.

Les relater tous, parait difficile. Il existe cependant une catégorie de combattants sans armes, qui rendent de grands services, et dont on parle peu, héros obscurs de cette guerre que nous faisons contre le fascisme. Ce sont nos infirmiers et brancardiers qui se dépensent sans compter. Un de ceux-ci, le camarade BLANC, se fit remarquer à maintes reprises au cours de cette journée. Beaucoup de camarades furent blessés pendant ces combats qui durèrent une grande partie de cette journée. Le service Sanitaire était débordé. Sans prendre de repos, sans manger, ils sont partout où on a besoin d'eux. Le camarade cité plus haut ne boude pas à la besogne. Sous la mitraille il va, apportant ses soins à ceux dont l'état réclame sa présence secourable.

Vers les quatre heures de l'après-midi, faisant une tournée au lieu dit le "boyau de la mort" il voit par le crênau un camarade blessé qui a participé à l'attaque et qui gît à cinq ou six mètres de là, entre les lignes. Il n'écoute que la voix de sa conscience antifasciste. Il faut tirer le camarade de là avant qu'il ne soit trop tard. Il enjambe le parapet et va en rampant auprès du blessé. Le mitrailleuse ennemie tire par rafales, il n'en a cure. Il essaye de le ramener dans le boyau, impossible. Il le panse sur place et le réconforte avec un peu de cognac. Il l'encourage par quelques bonnes paroles, et s'en revient lentement avec l'intention bien arrêtée, de revenir le chercher dans un moment d'accalmie. Les fascistes ne lui donnent pas le temps de mettre ce projet à éxécution. Nous le voyons s'abattre contre le parapet auprès de notre mitrailleuse. Une balle bient de la frapper au cou. Nous nous hâtons de le tirer de ce mauvais pas, car exposé comme il l'est, il risque d'attraper une autre balle. Avec mille difficultés, nous parvenons enfin à le ramener dans le boyau, à l'abri du feu ennemi. Lui qui a soigné et

© Archivos Estatales, mecd.es

transporté tant de camarades, le voici dans la même situation, qu'eux qui ont eu recours à ses bons services.

Bientôt, placé sur un brancard, il est emporté dans un endroit plus tranquille. Nous devons rendre hommage au camarade BLANC, pour son courage et son abnégation. Ses faits et gestes furent un exemple pour tous ses camarades qui regrettent tous son départ, et tout en faisant des voeux de prompt rétablissement, souhaitent le voir revenir au plus tôt parmi eux.

D'après les déclarations des camarades

PIERRE

du Service Sanitaire, et

S. ILLANES

de la 2ème section, 2è Compagnie, 15ème Bataillon.

La tranchée du "Mulet Crevé"

Le secteur est calme. Après la violente fusillade d'hier au soir, le silence presqu'absolu qui s'appesantit sur nous, aujourd'hui 5 mars 1937, nous parait surnaturel. Nous nous entretenons avec BLIN et MAZOU des derniers événements de la nuit.

Un petit vent aigrelet fait frissonner les feuilles d'oliviers. Il est 4 heures de l'après-midi; en ce début de mars, le soleil, semblable à un convalescent, fait de très rares apparitions.

Du fond de notre gourbi où nous nous tenons accroupis sur des couvertures humides, nous voyons passer les gars de notre bataillon du 6 Février. Ils flânent, les mains aux poches, désoeuvrés. Sans fusil, le milicien ressemble à un chômeur. Certains d'entre eux se groupent, discutent. Les échos de leurs conversations parviennent jusqu'à nous. C'est un Marseillais qui a la parole. Son verbe est sonore et son langage coloré.

—"Maintenant que nous sommes fortifiés dans nos tranchées, nous n'avons plus à nous en faire; les fascistes peuvent tirer tant qu'ils voudront, on s'en fout!"

—C'est pour ça qu'hier au soir, quand ça tapait si dur, tu n'arrêtais pas de tirer; réplique un de ses pays.

—Voulez-vous que je vous dise une bonne chose, mes camarades, vous discutez tous comme des carafes. Le meilleur moyen d'en finir avec ceux d'en face, c'est de foncer en avant et de leur casser la gueule.

© Archivos Estatales, mecd.es

C'est un des plus vieux de notre bataillon qui vient de prononcer ces fortes paroles.

La discussion s'éternise. BLIN, notre Commandant-adjoint de bataillon, s'énerve: "Dis donc, LAGARDERE, va dire à ces bavards qu'ils rejoignent leurs lignes au plus tôt et qu'ils nous foutent la paix!"

LAGARDERE, un de nos agents de liaison, se dirige vers le groupe: —Camarades, le Commandant vous fait dire de regagner vos lignes et de ne pas stationner ici; le coin est repéré par une mitrailleuse fasciste et vous risquez de dérouiller.

—Est-ce que tu nous prends pour des fillettes?—répond un camarade. En ce moment le secteur est tranquille; c'est déjà bien assez d'y être quand ça barde. Tu sais bien qu'on n'est pas des gars à se dégonfler et qu'en cas de coup dur, nous sommes toujours solides au poste. C'est pas comme les copains d'a côté qui viennent de perdre 600 mètres de tranchées.

Les mines s'assombrissent à cette nouvelle.

Quelqu'un s'élance: —Ne dis donc pas de bêtises, camarade, tu parles d'une chose sans savoir au juste ce que tu dis.

—Dis tout de suite que je suis un c... C'est pas seulement moi qui le dis, c'est tout le bataillon.

C'est vrai, depuis ce matin, des rumeurs parcourent les tranchées. Les fascistes auraient lancé une attaque sur notre aile gauche et seraient parvenus à percer notre front. Cette nouvelle nous parait invraisemblable. Nous rejoignons MAZOU, le Commissaire politique, qui a fini par convaincre les récalcitrants qu'ils aient à s'éloigner du poste de Commandement.

Je demande à BLIN: —Crois-tu que pareille chose soit possible? —Hé, il n'y a pas de fumée sans feu; je crois que nous ferions bien d'y aller voir.

MAZOU, consulté, acquiesce: —Allons-y, dit-il, simplement. Ils me regardent tous les deux, cherchant mon approbation:

—O. K.

Nous prévenons notre commandant, le camarade FORT, de notre départ pour le secteur soi-disant abandonné. A grandes enjambées, nous filons sous les oliviers.

Nous voici, après un quart d'heure de marche, sur le secteur américain. Nous nous dirigeons vers une cahute construite au pied d'un olivier. Nous y trouvons le Commandant VANDENBERGHE allongé sur des couvertures, tout perclus de rhumatismes. Il ne peut remuer ni pieds, ni pattes. Coucher dans la boue ne lui réussit pas.

—Hello! boy, comment va cette santé?

—Exécrablement. Je me nourris exclusivement de citrons.

© Archivos Estatales, mecd.es

—As-tu connaissance des bruits qui circulent, selon lesquels le front serait crevé sur une assez grande longueur? tranche BLIN.

—Oui, j'ai eu vent d'une certaine histoire de ce genre; mais, moi-même n'ai pu m'en rendre compte. J'ai envoyé une patrouille de ce côté-là, elle ne m'a rapporté que des renseignements confus, d'après lesquels je n'ai pu tirer aucune conclusion. En tout cas, si ces bruits devenaient réalité, nous risquerions fort d'être pris de flanc et notre position deviendrait critique.

—C'est justement cette crainte que je partage, qui nous fait aller là-bas. Nous verrons nous-mêmes de quoi il retourne.

Nous prenons congé de VANDENBERGHE qui nous regarde partir d'un air d'envie.

*

Les tranchées américaines, fort bien aménagées, nous offrent leur refuge. Voici les tranchées espagnoles. De rudes combats ont dû avoir lieu ici. Des monceaux de douilles parsèment le sol. MAZOU qui me précède, se retourne brusquement: "Regarde donc le joli petit tank fasciste.

En effet, sur notre gauche, à une cinquantaine de mètres de là, un tank portant les couleurs de la monarchie est arrêté. Pressant le pas, nous arrivons à proximité de l'engin meurtrier.

Il est percé de balles anti-tanks Sa carapace, malgré son épaiseur, n'a pu résister à l'effet destructeur de ces "petites merveilles". On peut suivre à la trace le chemin qu'il a parcouru. Les premières lignes franchies, il a cherché à atteindre les positions de soutien. Ca devait être sa dernière expédition.

Maintenant, il est là, impuissant, un peu à la façon de ces grands squales que la tempête rejette au rivage. Nous l'examinons en toute tranquillité. BLIN prononce, en guise d'oraison funèbre: —En voilà un qui ne nous fera plus ch...! MAZOU et moi ne pouvons qu'opiner.

*

Les camarades espagnols qui occupent les tranchées, nous saluent joyeusement: Salud! Compañeros! Au fur et à mesure que nous avancons, nous acquérons de nouvelles preuves que, ces derniers jours, la lutte a été chaude dans ce secteur. Des caisses de munitions éventrées jonchent le sol.

Des grenades sont placées un peu partout, dans des trous aménagés à cet effet. Un coude brusque nous arrête, un groupe de volontaires obstrue le passage. Au milieu de ce groupe, nous reconnaissons le commandant anglais CUNNINGHAM, accompagné de Copeman et de deux

© Archivos Estatales, mecd.es

agents de liaison. Ils se renseignent. Ils sont venus dans le même but que nous.

La décision est prise d'aller tous ensemble jusqu'aux positions tenues par la Brigade LISTER. A quelque distance de là, la tranchée est interrompue sur une longueur d'environ 20 mètres. Le sol est rocheux, la pioche n'a pu l'entamer. Les sacs à terre manquent pour élever un parapet. Il faut passer cependant. CUNNINGHAM passe le premier, en courant et en se courbant le plus qu'il peut. L'un après l'autre, nous franchissons cet endroit malsain. Les balles fascistes sifflent à nos oreilles. Heureusement, elles passent un peu haut, aucun de nous n'est touché. De nouveau, nous progressons, nous écrasons des pieds en nous excusant. Des rires fusent.

Allons! l'atmosphère est à l'optimisme. Nous commencons à douter que quelque drame se soit joué plus loin. CUNNINGHAM, à ce moment, nous fait des signes d'appel. Il nous attend à une espèce de carrefour où aboutit la tranchée d'où nous venons. Là, se trouve un embranchement qui va dans trois directions. BLIN demande par quelle tranchée il faut se diriger. D'un geste laconique, un volontaire nous l'indique. Nous constatons qu'ici les hommes sont plus clairsemés. De plus, ils paraissent fatigués et accablés.

Bientôt, nous parvenons dans des tranchées absolument vides. Pas tout à fait cependant, un corps de volontaire tué, repose en travers de la tranchée. Un peu plus loin, gît le corps d'un autre volontaire. Nous nous regardons, un peu émus par cette atmosphère de tristesse et d'abandon. MAZOU résume l'impression générale: —C'est une drôle de bagarre qui a dû se dérouler ici.

A partir de là, notre progression se fait plus lente et plus prudente. Cent mètres sont parcourus ainsi. Soudain, CUNNINGHAM qui conduit notre groupe, se plaque au sol et se retourne vers nous, un doigt en travers de la bouche. Nous nous taisons. L'instinct du chasseur s'est réveillé en nous. Nous entourons CUNNINGHAM qui chuchote: —Ils sont là!— Avec circonspection, nous inspectons les alentours. Des bruits de conversation entremêlés de coups de pioches et de pelles, nous parviennent. A nous sept, nous possédons cinq revolvers et deux fusil. Les fascistes travaillent d'arrache-pied, nous voyons la terre voler; ils ne nous ont pas apercus.

Des grenades anti-tanks sont à la portée de nos mains. BLIN, le Commandant anglais et un agent de liaison en prennent une dizaine. Notre avance se poursuit. Nous sommes obligés de nous arrêter. Le cadavre d'un mulet bouche entièrement la tranchée. Tout près du mulet git encore un cadavre de camarade.

Revolvers en mains, fusils en arrêt, nous nous concertons. La si-

© Archivos Estatales, mecd.es

tuation est grave. D'après notre estimation, les fascistes sont une centaine. Convient-il de déceler notre présence en tirant sur eux? Je dis qu'il est inutile d'attirer l'attention sur nous et qu'il conviendrait de prévenir immédiatement l'Etat-Major de ce que nous avons constaté. Je regrette presqu'aussitôt d'avoir formulé une telle opinion. Une réprobation se lit dans le regard de chacun de mes camarades. J'en rougis jusqu'à la racine des cheveux. J'ai l'impression d'avoir proféré une incongruité.

—Déjà, un agent de liaison, accroupi derrière le mulet crevé vise et tire dans la direction des positions fascistes. CUNNINGHAM et BLIN, des grenades plein les poches, montent sur le parapet. Ils bombardent nos ennemis sans prendre le temps de respirer. L'ardeur de la lutte leur fait perdre la notion du danger. Ils sautent par-dessus le mulet, là où la tranchée fait un coude, pour se rapprocher encore plus des fascistes. Je vois la tête de BLIN qui dépasse le parapet. Cinq minutes se passent.

Il m'interpelle: —Allez! viens avec nous. Nous allons reprendre la tranchée qu'ils occupent.

A mon tour de le considérer avec commisération. Il n'insiste pas. Il revient vers MAZOU qui se tient à mes côtés. Encore tout bouillant de la gymnastique à laquelle il vient de se livrer, il dit: —File en vitesse chercher des grenades et préviens l'Etat-Major de ce que nous avons vu.

MAZOU part remplir la mission qui vient de lui être donnée. BLIN va retrouver CUNNINGHAM. Je le suis. Des balles sifflent à nos oreilles, nous sommes repérés. BLIN, qui a déjà oublié MAZOU, me dit: —Tu devrais aller téléphoner pour qu'on nous envoie du renfort! Que voilà donc des paroles raisonnables. En m'en allant, je remarque que nos camarades espagnols se sont rapprochés de nous. Je croise leur lieutenant. Ca tombe bien, il me connait et il parle le français. Une aubaine! —Peux-tu m'indiquer où se trouve le téléphone? —Je t'accompagne, me répond-il. Il pourra me servir d'interprète. Je mets vingt minutes à obtenir la communication. On se croirait à Paris. Réflexion faite, je téléphone à notre commandant. Je le mets au courant de la situation. Il va s'occuper de faire le nécessaire. De ce côté-là, c'est paré; Bueno! Retournons voir ou en sont les choses au "Mulet crevé". Venant dans notre direction, voici une caravane. Des hommes transportent un brancard.

Arrivés à notre hauteur, je me penche pour voir le blessé. —Nom de Dieu! c'est le commandant CUNNINGHAM.

Il halète doucement. Du sang coule de son bras. Je serre les poings. Voici justement Copeman. Je m'enquiers de la gravité de la blessure. Il me rassure. La balle, après avoir traversé le bras, a pénétré dans le

© Archivos Estatales, mecd.es

côté de la poitrine. Ses jours ne sont pas en danger. Je n'en écoute pas davantage. Je cours comme un dératé.

Que sont devenus BLIN et les autres camarades?

J'arrive, essouflé, au "Mulet crevé". Plus personne! Que s'est-il passé? J'interroge les camarades espagnols. Mon charabia les laisse indifférents. Que faire? Je reviens. Le lieutenant espagnol est là, au carrefour. Je lui demande de faire avancer ses hommes le plus qu'il pourra, quoique ce secteur ne soit pas le sien. Les morts?, qu'il les fasse enlever au plus tôt. J'ajoute qu'il communique à ses hommes que des renforts vont arriver. Je me mets en route pour regagner nos lignes. La nuit est tout-à-fait tombée, à présent; une nuit noire où on ne voit rien. Dans les tranchées, avancer devient laborieux.

Lorsque j'arrive, je trouve le poste de commandement en effervescence. Tout le monde est là. On m'accable de questions. C'est une avalanche. Et moi qui viens pour savoir du nouveau! Le tintamarre un peu calmé, j'apprends que BLIN, au moment où CUNNINGHAM était blessé, faisait une reconnaissance à quelque distance. Il ne peut me donner aucune précision sur cet incident. Je fais un rapport circonstancié au Commandant FORT. J'ai à peine commencé à manger qu'un ordre de l'Etat-Major arrive, demandant que l'on prélève dix hommes par bataillon, pour aller en renfort dans la tranchée du "Mulet crevé". Notre bataillon, exceptionnellement, doit en envoyer quinze. Les hommes désignés se groupent auprès du poste de commandement. En route! Pour mon compte, je termine mon repas interrompu. Je pars aussitôt après avec deux officiers d'Etat-Major. Il est 11 heures du soir, je me retrouve sur le théâtre de nos exploits de l'après-midi. Un détachement de cavalerie nous a précédé. Le Commandant ALLOCA est en conversation avec BLIN. Ils discutent sur les moyens à employer afin d'agir avec le maximum d'efficacité. On décide de creuser un boyau, de manière à ne pas être pris en enfilade pas les fascistes. Il faut faire vite pour qu'au matin les hommes puissent occuper ces nouvelles positions.

Les travaux commencent immédiatement. Une idée me trotte par la tête. Je veux savoir s'il existe une liaison entre nous et la Brigade Lister. On me donne une patrouille et nous voilà partis. Pendant cinq heures, nous patrouillons. Le Commandant espagnol nous donne tous apaisements en ce qui concerne la liaison. Elle fonctionne. A notre retour, nous apprenons que BLIN est remplacé par ALLOCA qui prend le commandement du détachement. Le jour ne va pas tarder à se lever. Déjà on distingue à l'horizon une lueur imprécise et blafarde. Nous cassons la croûte parmi un va-et-vient incessant. Tout le monde est joyeux. Maintenant on voit plus clair. Une animation pleine de gaîte emplit la tranchée. On reconnait les positions, on cherche à voir les fascistes.

© Archivos Estatales, mecd.es

L'atmosphère déprimante qui, hier, régnait ici, a fait place à un optimisme débordant.

Le boyau, commencé la nuit, est terminé sur une cinquantaine de mètres. Il est déjà occupé par le détachement de la cavalerie.

Le "jus" arrive. Il est bien accueilli. Il fait frisquet, un peu de boisson chaude regaillardit.

Nos braves gars du XV^{ème} Bataillon sont là, au grand complet. Nous discutons de la situation. Elle apparait confuse. Où sont exactement les fascistes? Quelles positions occupent-ils? Comme pour nous donner une réponse, une rafale de balles passe au-dessus de nos têtes. Une chance! nul d'entre nous n'est touché.

En un clin d'oeil, tous sont aux créneaux. Le Commandant ALLOCA, son second ROBERT et moi-même devons recommander la prudence. Nos camarades ont ouvert un feu d'enfer; ils se tiennent jusqu'à mi-corps au-dessus du parapet pour tirer.

CHAFFARDON, de la 2^{e} Compagnie, est monté tout debout sur le parapet. Nous nous égosillons à lui crier de descendre. En vain; il ne veut rien entendre. Ceux de la cavalerie en font autant, c'est contagieux. Soudain, CHAFFARDON lâche son fusil et se courbe en deux. Il doit être blessé; mais où? Je suis bientôt fixé. Une balle a traversé son bras, un peu au-dessous de l'épaule. Il ne se plaint pas, bien qu'il soit très pâle. Un infirmier le panse aussitôt. Je lui dis au revoir en le raccompagnant vers le poste de secours. Je rejoins le XV^{ème} Bataillon. Je rends compte au Commandant FORT des dispositions qui ont été prises durant la nuit. Je relate, par le menu, toutes les péripéties que nous avons vécues. Sur ces entrefaites, arrive un agent de liaison qui vient nous annoncer que CALTOT, de la 2^{e} Compagnie, vient d'être tué d'une balle à la tête.

Pauvre CALTOT! il n'y a pas deux heures, je plaisantais encore avec lui. Il faisait partie de la patrouille qui était venue m'accompagner dans mes pérégrinations nocturnes. Tout à l'heure, avant que je le quitte, il m'avait dit: —Dis aux copains du ravitaillement qu'il n'oublient pas la soupe; s'ils ont du pinard de trop, qu'ils pensent à nous. —Je l'avais rassuré en lui disant que j'allais faire le necessaire. Une victime de plus à mettre à l'actif des fascistes. "Tant pis si la lutte est cruelle, après la pluie le temps est beau".

C'est LAGARDERE qui fredonne la Jeune Garde.

Il a raison, nous ne devons pas pleurer nos morts, nous avons autre chose à faire. Je suis éreinté, j'ai dû accomplir 25 kms. depuis hier au soir. J'essaie de me remémorer les diverses phases de cette nuit mémorable, le sommeil me gagne sans que je m'en rende compte.

Le lendemain, je me rends à nouveau en compagnie de CYRANO

© Archivos Estatales, mecd.es

au "Mulet crevé". Je constate, en arrivant, de grandes améliorations. En plus du 1° boyau, on en a encore amorcé un autre dans lequel on a placé une pièce de mitrailleuse servie par une équipe de notre XV^{ème} Bataillon. Je m'entretiens un moment avec ALLOCA. Les fascistes ont tenté une sortie, mais la riposte a été dure, ils n'ont pas insisté. Nous avons a déplorer la perte de six camarades blessés ou tués. Nous en sommes là de notre conversation, quand CYRANO s'approche de moi et me chuchotte à l'oreille: "Il y a un copain de la cavalerie qui cherche quelques volontaires pour aller obstruer la tranchée à une trentaine de mètres d'ici, afin que les fascistes ne tentent pas un coup de main cette nuit. Veux-tu me donner l'autorisation d'y aller?" Vas-y! mais sois prudent. Il fait grand jour et les fascistes sont à cent mètres de nous.

Ils se munissent de bombes à dynamite avec, chacun, une cigarette allumée à la bouche. L'un après l'autre, ils enjambent le parapet, juste au dessus du "Mulet crevé". Nous attendons un quart d'heure; les fascistes n'ont pas dû les apercevoir, on n'entend aucun coup de feu. Une explosion formidable, aussitot suivie de sept autres, font trembler les parois de notre trancliée.

Nous attendons avec un peu d'anxieté le retour de ces braves. Au bout de vingt cinq minutes nous voyons réapparaitre le chef de patrouille, suivi à peu de distance par CYRANO et les trois autres camarades. Je pousse un soupir de soulagement. PAOLETTI, le chef du détachement du bataillon s'approche de moi: "Alors, et cette relève elle vient ou elle vient pas!" Je lui explique qu'il est impossible en ce moment de la faire, nous ne pouvons dégarnir notre secteur pendant deux ou trois heures. Les fascistes peuvent attaquer à tout instant, il faut pouvoir parer à ce danger. Je lui promets de tout faire pour qu'ils soient relevés demain matin. Encore une mauvaise nuit à passer et ce sera fini. Cet argument ne l'a pas beaucoup touché, il s'en va en hochant la tête.

Retour au P. C. du Bataillon. Le Commandant FORT me dit qu'il a fait envoyer du cognac aux gars du détachement. Bonne idée, ils auront moins froid. Je lui demande s'il est possible qu'ils soient relevés demain.

Il n'a pas d'ordre de l'Etat-Major, mais il pense que demain soir la relève sera possible.

Malgré qu'il me l'aie défendu, je relate l'exploit de CYRANO...

LAGARDERE ronge son frein. Depuis l'arrivée du bataillon au front, exactement depuis le 11 février, CYRANO et LAGARDERE ne se sont jamais quittés.

Ils sont tous les deux agents de liaison. Des éclats de voix s'enten-

© Archivos Estatales, mecd.es

dent-ils? Y-a t'il un échange d'aménites où l'on se traite de tous les noms d'oiseaux? Il n'y a pas à chercher, ce sont nos deux lascars qui se livrent à une joute oratoire homérique. Sitôt qu'ils sont en contact, il y a friction, mais si l'un arrive alors que l'autre est absent ce sont des alarmes inquiètes. Où est-il? Où peut-il être? Il ne lui est rien arrivé au moins? Tous deux d'une bravoure égale, n'ayant peur de rien, allant au danger comme on va à la promenade. Voilà, rapidement esquissés, nos agents de liaison. Sitot que mon récit prend fin, LAGARDERE soupire: "C'est toujours les mêmes qui vont où il y a de la distraction". Puis se tournant de mon côté: —Est-ce que tu retournes là-bas demain? Bien sûr. —Alors emmène moi. —Demande au Commandant FORT s'il veut t'autoriser à venir. —Hein! Commandant FORT vous voulez bien que j'aille avec le commissaire politique?

—Hé! oui- vas-y et ne nous casses plus les pieds!

Ah! quel coup d'oeil vainqueur à CYRANO.

*

Trois nuits et deux jours de tranchées, en état continuel d'alerte presque sans dormir, voilà de quoi rendre hargneux le plus doux des hommes.

Le détachement qui est au "mulet crevé" m'assaille dès mon arrivée. Et cette relève? Encore un peu de patience camarades, vous serez relevés ce soir.

"Vous aurez du repos et vous pourrez remettre votre cahier de sommeil à jour." Les gars de la mitrailleuse creusent leur boyau avec beaucoup de peine, le sol est rocheux et la pioche l'entame difficilement. Il faut pourtant que cela soit fait. C'est une nécessité vitale. La mitrailleuse est braquée dans son créneau, prête à entrer en action. Au dessus de nos têtes, les balles sifflent sans discontinuer. Nous avons l'impression d'être pris entre deux feux. BARBELONNET, le chef de pièce, pense que les fascistes ont repéré la mitrailleuse et qu'ils s'acharnent sur cet endroit. LAGARDERE depuis cinq minutes fait le coup de feu, avec une jubilation intense. De temps en temps il s'écrie: "Je les vois, les chameaux".

Je lui recommande la plus grande prudence. Il hoche la tête affirmativement et lâche son coup de fusil. Auprès de lui se trouve un des pourvoyeurs de la pièce, MELHENE qui, pris de contagion tire comme un sourd. Sa haute taille lui permet de tirer du milieu du boyau, par dessus les sacs à terre. Un de ceux-ci vient de tomber, LAGARDERE l'empoigne á deux mains et le repose sur les autres; une seconde après

© Archivos Estatales, mecd.es

le sac est percé comme une écumoire: Les salauds! ils esquintent nos sacs tout neufs! Un choc sourd, une plainte MELHENE s'écroule à mes pieds; il a un trou à la gorge par où le sang s'écoule à flots, je cours chercher les infirmiers. ALLOCA me retient quelques instants. Lorsque je reviens MELHENE posé sur un brancard est emporté par deux brancardiers. Les yeux sont vitreux et son teint est livide. Je lui serre la main au passage. Il n'en réchappera pas. Il nous avait été envoyé de le cavalerie. Le destin a voulu qu'il soit blessé à mort auprès de ses anciens camarades. ALLOCA me dit: "C'est dommage, c'était un brave." Il faut songer à s'en retourner, je ne reviendrais sans doute plus par ici, la situation est désormais stabilisée. Les positions sont fortifiées, plus de surprises à redouter, les fascistes seront mis dans l'obligation de déguerpir dans deux ou trois jours s'ils ne veulent pas être pris au piège.

Je quitte à regret ces lieux où j'ai connu des moments d'action violente. Du sang de nos camarades a arrosé ce petit espace de terrains d'une si grande importance stratégique. La lutte en Espagne est faite de milliers de petits épisodes tels que celui qui vient de se dérouler ici. Avec une cinquantaine d'hommes nous avons réussi à enrayer l'avance de l'ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Gloire et honneur aux camarades des Brigades Internationales. Avec de tels héros, la victoire ne peut échapper au peuple espagnol.

ETIENNE SACCO
Commissaire Politique.

Le tableau inachevé!

Avoir le goût de la peinture, posséder une âme d'artiste, sentir qu'on peut fixer sur la toile certaines visions fugitives de ce vaste kaléidoscope qu'est l'actuelle guerre d'Espagne, et se heurter à des difficultés matérielles qui vous empêchent de mettre ce projet à exécution, voilà de quoi attrister l'artiste peintre le plus optimiste. C'était pourtant le cas de notre camarade MONNIER, chauffeur au bataillon, "6 Février". Il avait tenté plusieurs fois de se procurer ce qui lui était nécessaire pour satisfaire sa passion. En vain. Aussi errait-il comme une âme en peine?

Un jour, ô bonheur!, un camarade, mis au courant des causes du marasme intérieur qui rendait notre ami si morose, lui procura une adresse où il pourrait acheter, disait-il, pinceaux, palettes couleurs, toiles, châssis, etc.

© Archivos Estatales, mecd.es

Transporté de joie, il ne pensa plus qu'á une chose, devenir au-plus vite, possesseur de ce matériel depuis longtemps convoité.

Il demande l'autorisation de se rendre à l'adresse indiquée. Accordée. A son retour, nous n'avons nul besoin d'attendre qu'il ait quitté son volant pour connaître le résultat de ses démarches. Sa mine triomphante nous indique assez qu'il a réussi. Il met aussitôt son trésor en lieu sûr.

La première exaltation passée, il savoure en silence le plaisir rare de contempler fréquemment la source de ses plaisirs futurs.

Les jours passent, nous ne lui voyons manifester aucune hâte à étaler sa peinture. Les toiles sont vierges, les tubes de couleur intacts. Un poète a dit: "Tout bonheur que la main n'atteint pas, est un rêve".

Muni de son attirail, il se met en route dans l'après-midi du 18 avril 1937. Arrivé en premières lignes il choisit un emplacement propice d'où il puisse commodèment croquer une scène typique du front, digne de perpétuer un des aspects de cette lutte que nous menons contre le fascisme. Là, dans un renfoncement de la tranchée, est installée une mitrailleuse. La mitrailleuse joue sur notre secteur, un rôle immense. Elle est, pourrait-on dire, la reine des batailles. MONNIER tombe en arrêt devant elle. Vite, il installe son chevalet, la toile, fixée sur un châssis, est prête. Le croquis est rapidement tracé.

Pris tout entier par son travail, il n'accorde aucune attention aux détonations produites par les balles explosives qui éclatent au-dessus de la tranchée. La mitrailleuse est repérée par les fascistes. Le tableau avance; déjà s'ébauche le sujet, quelques camarades curieux l'entourent donnant leur apprèciation au fur et à mesure que s'étalent sur la toile les couleurs aux teintes vives. De temps à autre, il se recule, cligne un œil, juge la perspective, puis, d'une touche légère, rectifie ou souligne un détail.

Le crépuscule, imperceptiblement, commence à étendre son voile d'ombre sur la tranchée resplendissante sous les feux du soleil couchant. Plus que quelques retouches définitives et son oeuvre sera terminée. Satisfait, il se lève pour juger l'ensemble, l'espace de quelques secondes, il garde une position méditative. Une balle explosive à cet instant précis ricoche sur la plaque de protection de la mitrailleuse. MONNIER porte les mains à son visage, elles sont pleines de sang. De nombreux éclats ont pénétrés dans la poitrine, les bras, les joues et les yeux. On se précipite pour lui porter secours. Le médecin, mandé en toute hâte, ne peut se prononcer sur la gravité des blessures concernant les yeux. On l'évacue sur le champ. Il réclame avec insistance son tableau, avec les accents d'une mère ayant égaré sa progéniture. Nous nous posons la question, va-t-il perdre la vue? Cruelle alternative pour un artiste,

© Archivos Estatales, mecd.es

chez qui la fonction visuelle constitue son unique raison de vivre. Nous ne savons que dire devant tant de malchance.

Heureusement, les docteurs de Madrid ont sauvé la vue à MONNIER.

Il a regagné son poste. Le tableau est resté inachevé.



Notre intendant Brûlé !

Le lieutenant André Brûlé était venu en Espagne, poussé par ses convictions antifascistes. Profondément républicain, il n'appartenait à aucun parti politique. Aimant la liberté, il tenait le fascisme pour l'oppresseur de toutes les libertés. La lâche agression de Mussolini et Hitler contre le peuple espagnol désarmé l'avait ému au-delà de toute expression.

Abandonnant une situation qui lui permettait de vivre largement, sans souci du lendemain, Brûlé fait une demande, d'engagement pour venir en qualité de volontaire dans les rangs des Brigades Internationales. Il arrive en Espagne fin décembre 1936.

© Archivos Estatales, mecd.es

Lorqu'on forme le Bataillon "6 Février", on le nomme intendant du Bataillon. Ses qualités d'administrateur le font estimer par tous ses camarades. Pendant trois mois il s'acquitte à la satisfaction de tous, de sa mission. Mais cette vie un peu retirée lui pèse, il demande comme une faveur de monter en ligne avec ses camarades. Le temps passe, il fait état de ses connaissances militaires pour hâter le moment où il pourra aller au front.

Enfin le 6 avril 1937, il obtient gain de cause. Il est nommé commandant adjoint du Bataillon.

Le lendemain, il fait une tournée d'inspection dans un poste avancé en compagnie du commandant Fort, qui le précède. Un coude de la tranchée se présente, une rafale de mitrailleuses s'abat sur cet endroit.

—Baisse-toi!, crie Fort à son compagnon. Il ne reçoit aucune réponse; il retourne sur ses pas, à peine a-t-il contourné la tranchée qu'il apercoit Brûlé affalé contre la paroi. Le sang coule à flots d'une large blessure qu'il porte à la tête. Fort se penche, mais se rend compte aussitôt que son camarade est mortellement touché. Brûlé ouvre les yeux, il reconnait son frère de lutte, il a à peine le temps de murmurer dans un souffle: "Ce n'est rien, continue!" Il expire dans les bras de son camarade bouleversé.

Cet antifasciste sincère repose aujourd'hui dans un petit cimetière de campagne, auprès d'autres héros des Brigades Internationales tombés comme lui pour la défense de la Liberté!

D'après les déclarations du camarade
FORT
Commandant le Bataillon "6 Février".

Lettre de France

Lettre adressée au camarade Ford, commandant le 15ème Bataillon du "6 Février", par la veuve du camarade Belloti, en réponse à une lettre envoyée par le commandant Ford pour la prévenir de la mort glorieuse de son mari.

Marseille, 24 avril 1937.

Cher camarade et commandant:

J'ai reçu votre lettre, par laquelle, vous me confirmez la mort de mon cher Silvio.

Hélas! je voudrais être courageuse, mais malgré l'effort que je fais sur moi même, mon désespoir et ma douleur sont immenses. Oui,

© Archivos Estatales, mecd.es

commandant, vous me vantez les qualités de mon grand Silvio, je les connais et je suis fière d'être la femme de cet homme qui s'est donné tout entier, pour la liberté des peuples.

Je souffre, j'en suis fière, je n'ai plus dans le coeur qu'un seul désir: "Le venger!"

J'ai un enfant, mon devoir de mère me retient ici, mais je comprends que sans ça, ma place est là-bas en Espagne, pour remplacer mon cher disparu, et pour donner jusqu'à là dernière goutte de mon sang pour le venger. Je compte sur vous, commandant et avec les camarades du 15ème Bataillon, je suis sûre que vous saurez venger la mort de mon mari.

Mon chagrin est sans limites, je pleure, mais mes larmes ne seront jamais assez abondantes pour pleurer cet homme que j'aimais avec toute l'ardeur de ma jeunesse et que j'ai considéré comme le plus bon, le plus grand, le plus noble des hommes. Je voudrais si c'est possible, savoir le jour qu'il est mort, où il a été frappé, et sur quel front.

Commandant, vous me demandez de vous dire ce qu'il me faut pour moi et pour mon enfant, je ne suis pas riche, je voudrais toujours avoir la force de travailler pour élever ma fille comme l'eut désiré son père, mais je ne vous demande rien de ce qui est matériel, je veux seulement compter sur vous pour venger mon Silvio chéri. Si c'est possible, je voudrais aussi que son corps soit envoyé ici. J'espère que la guerre sera vite finie et que j'aurai l'honneur de vous voir pour parler de mon cher mari.

J'espère aussi de tout mon coeur, que nous aurons la victoire, que le fascisme sera complétement écrasé à Madrid, que le sang de tous les héros tombés sur le front de la Liberté sera vengé. Dites aux camarades du 15ème Bataillon et principalement à ceux de la première Compagnie, que la femme de Belloti dans sa douleur, est fière de son mari, et qu'elle est sûre qu'ils sauront le venger. Faites-moi la grâce de m'écrire en me donnant des détails sur sa mort, dites-moi où est actuellement son corps. Dans l'attente, recevez, avec ma fille, mes salutations fraternelles, communistes, révolutionnaires.

RINA BELLOTI

© Archivos Estatales, mecd.es



Le commandant Fort observe, Laudebat est derrière lui.



Quelques combattants français et belges avec leur commandant.

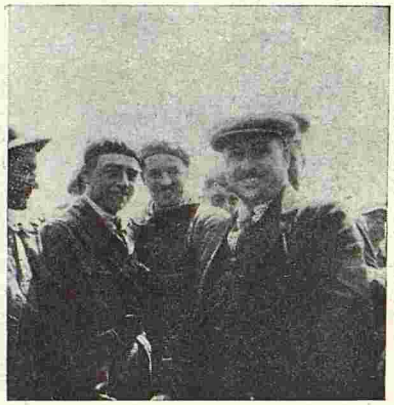


Belges, français et espagnols.



Un groupe de camarades. Derrière, Mazou.

© Archivos Estatales, mecd.es



Le camarade Gitton, secrètaire du Parti Communiste Français, en visite dans les tranchées de la Brigade.



En compagnie du Ct. Copic il se désaltère, car les combattants lui ont offert dans un quart, un peu de "vino".

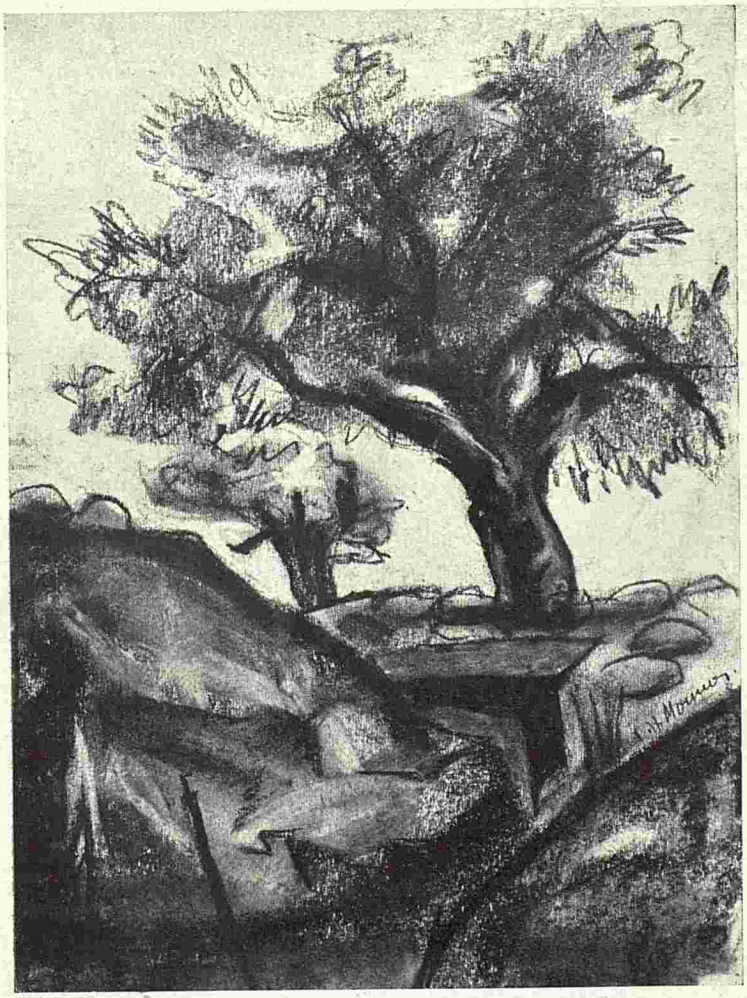


Notre camarade Grandel, capitaine organisateur du service du courrier, enquête auprès des combattants sur la marche de ce précieux service.

© Archivos Estatales, mecd.es



Monnier en conversation avec Fort.



Un dessin de Monnier.

© Archivos Estatales, mecd.es

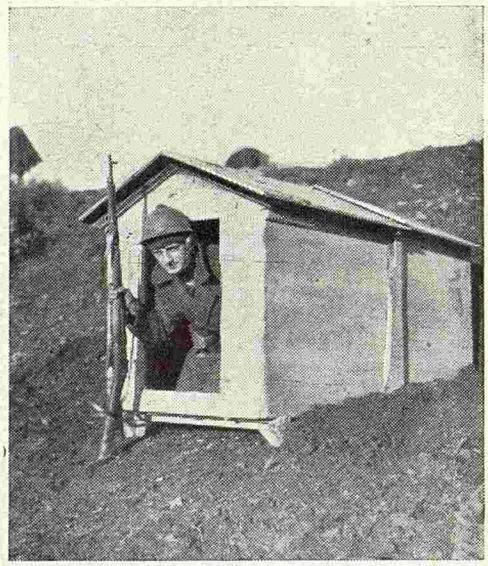
AGENTS DE LIAISON



Dans les tranchées de "Dimitroff".



Lagardère agent de liaison.



Marcel, agent de liaison ingenieux, a trouvé une habitation originale.

© Archivos Estatales, mecd.es

XIII

AU BATAILLON «DIMITROFF»

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Les gars du Bataillon Dimitroff sur le Front de Jarama

Au début de février la XVème Brigade dans laquelle se trouve le Bataillon Dimitroff reçoit le baptême du feu. Sa tâche consistait à arrêter l'avance de l'ennemi lequel avait déjà pris le pont de San Martín de la Vega, manoeuvre qui lui permetait de faire passer de l'autre côté du fleuve Jarama le gros de ses forces.

Sur le secteur de San Martín de la Vega-Arganda les fascistes avaient concentré dans les premiers jours du mois de février vingt à trente milles hommes avec l'intention de couper la route de Madrid à Valence et aussi d'isoler Madrid de son arrière.

Notre Brigade avait une tâche extrêmement difficile, défendre le front Sud et Nord de la route de San Martín de la Vega à Morata où les fascistes avaient attaqué le plus fortement.

A gauche de la route de San Martín de la Vega se trouvait le Bataillon anglais, à droite de la route le Bataillon Franco-Belge, et à la droite de celui-ci se trouvait le Bataillon Dimitroff.

Les trois premiers jours ont vu les batailles qui furent considérées par les chefs militaires comme les plus grandes et les plus sanglantes de toutes les batailles de cette guerre en Espagne.

Pendant ces trois jours, et autour de la route de San Martín de la Vega sur les hauteurs entre la station du chemin de fer et du fleuve Jarama les attaques fascistes se succèdaient. A ces attaques nos unités répondaient par des contre-attaques... Il est vrai que les fascistes avaient avancé ces jours-là au nord de Pingarrón de deux à deux kilomètres et demi à l'est du Jarama, mais les difficultés de cette avance étaient telles que les fascistes se voyaient obligés de renoncer à leurs plans, c'est à dire prendre la vallée du fleuve Tajuña et la route de Madrid à Valence.

Des milliers de morts et de blessés étaient le prix que les fascistes avaient été obligés de payer cette audace.

Dans ces batailles sur le fleuve Jarama le 14ème Bataillon qui

© Archivos Estatales, mecd.es

porte le nom du plus courageux des lutteurs antifascistes, le camarade Dimitroff, a montré un excellent exemple d'héroïsme et d'endurance. Sans nourriture et sans eau, parce que notre intendance n'était pas encore bien organisée, les volontaires du Bataillon Dimitroff ont enduré les attaques fascistes et ont répondu merveilleusement par des contre-attaques.

A quelques pas des positions du Bataillon Dimitroff, les cadavres fascistes étaient nombreux.

Se trouvant affaiblis devant la résistance magnifique, pendant ces trois jours, les fascistes se sont vus obligés de cesser leur avance, et de ce jour nous avons passé sur ce front de Jarama à des batailles de tactique militaire de positions. Comme le Bataillon Dimitroff avait montré dans les premiers jours de lutte un exemple digne de tout éloge, passant à la lutte de positions il se montra aussi résistant.

Le Bataillon Dimitroff a fait des tranchées de grande valeur militaire.

Par sa discipline, par son endurance, par ses tranchées parfaites, le Bataillon Dimitroff est un des meilleurs de la Brigade.

Avec des camarades espagnols qui ont été envoyés à ce Bataillon, les "Dimitrovistes" ont toujours entretenu une bonne et franche camaraderie.

Pendant 77 jours, les gars de ce Bataillon avec toute la XVème Brigade sont restés au front, en première ligne.

Déjà, ce seul cas témoigne du moral extraordinaire de la Brigade.

Dans l'Histoire des Guerres Modernes il est rare de trouver des exemples de resistance pareille.

Seules des troupes avec un tel moral peuvent donner un tel exemple.

Grâce à une telle endurance, l'arrière a pu préparer et organiser en toute tranquilité les nouveaux contingents de l'Armée Populaire espagnole; qui donnera le coup mortel au fascisme.

Parlant de toutes ces luttes splendides que le Bataillon Dimitroff à mené à bien, il est de notre devoir de nous rappeler, de nos excellents commandants, commissaires politiques, et volontaires qui ont arrêté la horde fasciste.

En premier lieu il faut se rappeler du camarade Grebenareff, le commandant sans peur du Bataillon Dimitroff, tombé en héros en avançant à la tête de son Bataillon contre les positions ennemies.

Dans ces batailles le camarade Slava Ticky, commissaire politique, s'est conduit courageusement et grièvement blessé, le 14 février.

A côté du camarade Ticky et dans la même bataille le camarade Kobilasc a fait ses preuves de même que les camarades Knesle et Kogan qui sauvèrent le camarade Ticky des mains des fascistes sauvant en

© Archivos Estatales, mecd.es

outre des mitrailleuses. La tenue courageuse du commissaire politique de la première Compagnie le camarade Arsenovitch blessé le 18 février fut aussi très remarquée.

Le camarade Ruzicka, commandant de la première Compagnie, blessé au mois de mars, et le camarade Gmrcka, commandant de la Compagnie espagnole blessé en avril, ont aussi donné de bons exemples de courage.

Il est extrêmement difficile de choisir et faire ressortir les meilleurs, là où tous sont parmi les meilleurs.

La belle tenue des étudiants yougoslaves de Prague qui sont venus en Espagne échanger leurs livres contre des fusils et des mitrailleuses pour la défense de la Culture, de la Paix et du Progrès, est aussi à citer.

Voilà seulement quelques noms de la longue liste des volontaires du Bataillon Dimitroff.

Ils sont entourés d'une pleïade de vrais héros, qui ont pendant 77 jours monté la garde sur le front de Jarama.

Aujourd'hui le Bataillon Dimitroff se trouve rajeuni par des nouveaux volontaires venus continuer la tradition de lutte des premiers jours. Ils sont venus compléter les places vacantes de ceux qui sont tombés dans les batailles glorieuses, ils sont venus donner le coup mortel au fascisme, et aider le peuple espagnol dans sa lutte pour la Liberté!

V. COPIC
Commandant la XVème Brigade.

Un Commandant de Compagnie

Le grand-père Puka est un des représentants du peuple albanais dans les Brigades Internationales, et un de nos chefs les plus aimés. Ni ses 56 ans accomplis, ni ses deux blessures sur les autres fronts d'Espagne, n'ont pu l'empêcher de venir chez nous. Avec son expérience de vieux vétéran il a su démontrer son habileté de combattant. Déjà en 1908 il prend part au mouvement libéral des "jeunes-turcs" avec Enver-pacha, où il démontre sa grande valeur.

En 1918 il prend part à la révolution russe, et en 1920 il revient en Turquie.

Il lutte dans l'armée de Kemal-pacha, qui, en récompense, lui don-

© Archivos Estatales, mecd.es

ne une charge très élevée. Mais notre grand-père (comme il dit) a fait une "béssa" (1) à Lenine.

Par cette "béssa" il est obligé de quitter la Turquie, sa femme et ses quatre enfants.

Pour cette "béssa" il est venu lutter en Espagne.

Nous crions avec fierté et affection: Vive notre grand-père Puka! Qu'il résiste dans toutes nos luttes pour la paix, le progrès et la liberté, et qu'il revienne après notre victoire auprès de sa femme et de ses enfants, heureux d'avoir tenu sa "béssa" albanaise.

Matee Bachitch

Parmi les responsables militaires du Bataillon Dimitroff, un des plus en vue est certainement le camarade MATEE BACHITCH.

De la même lignée que les GREBENAREFF et les ARSENOVITCH il jouit d'une grande popularité auprès des camarades de la première Compagnie dont il est le commandant.

Doué d'une force herculéenne, il est brave jusqu' à la témérité. Son audace au devant du danger, stupéfia les plus courageux. Voilà brièvement tracé, le portrait de ce combattant, qui a forcé l'admiration de son entourage.

Adoptant la tactique de Grebenareff et d'Arsénovitch, sa seule ambition est d'être en avant de ses hommes au moment des attaques. Il a participé à tous les combats, depuis le 12 février 1937 sans recevoir une égratignure.

Mineur de son état, il a fui sa Serbie natale, pour courir au secours du vaillant peuple espagnol, lâchement agressé par Hitler et Mussolini. Au cours de la journée du 10 mars 1937 il fait le tour de son secteur, dont il inspecte les positions. Il vérifie l'emplacement des mitrailleuses, il aime plaisanter, parfois même il joue des farces innocentes à ses compagnons de lutte. Il est quatre heures de l'après midi, il vient de terminer sa tournée dans les lignes.

Adossé a la paroi de la tranchée il s'entretient de la situation avec deux autres camarades. On le voit tout à coup porter les mains à sa poitrine. Une balle ennemie vient de le frapper. Il se raidit, ses camarades s'empressent pour le soutenir, il se dégage en pretextant que ce n'est rien. Ils insistent et finissent par le convaincre qu'il faut se laisser panser. Il accepte à contre-coeur. Pansé sommairement, on

(1) Béssa: Promesse de fidélité traditionnelle, la plus sacrée du peuple albanais.

© Archivos Estatales, mecd.es

veut l'accompagner jusqu'au poste de secours. Il se fâche et refuse catégoriquement. Il serre la main à tous ceux qu'il trouve sur son passage, et s'en va lentement. Au revoir! BACHITCH, tache de guérir rapidement. Au revoir!, les gars, je veux être avec vous pour le jour de l'ultime attaque.

D'après les déclarations du camarade
RADOUNOVITCH
Commissaire Politique 1ère Compagnie Bataillon Dimitroff.

Salut à Dimitroff par le Bataillon qui porte son nom à l' occasion du Premier Mai

Cher camarade Dimitroff.

Pour le jour International du Travail, le Premier Mai, nous, combattants, commandants et commissaires du Bataillon International qui porte ton nom, t'envoyons notre salut de lutte antifasciste.

Nous avons lutté et continuerons à lutter dans les rangs de notre Bataillon, contre le fascisme espagnol et international, nous venus de plus de dix pays, espagnols, italiens, croates, serbes, tchècoslovaques, bulgares, polonais et autres.

Malgré les langues différentes et les pays lointains qui nous ont séparés jusqu'à notre arrivée en Espagne, nous nous comprenons les uns les autres et nous vivons fraternellement. Le même enthousiasme, la même idée, le même but nous unissent: annihiler le fascisme, pour une Espagne libre et indépendante.

Les moments les plus importants dans l'histoire de notre Bataillon sont les jours de la bataille du Jarama, en février, quand nous étions mal équipés, sans préparation militaire. Les fascistes nous ont attaqué par l'air et par terre, sans cesser, durant plusieurs jours et nuits, sans nous laisser un moment de répit. Malgré tout, nous avons contre-attaqué sans interruption, les forces supérieures des fascistes et interventionnistes.

Plusieurs des camarades les plus braves sont tombés en héros dans ces jours mémorables, et parmi eux notre premier commandant, le camarade Grebenareff.

Dans ces batailles, qui nous ont couté si cher, nous avons réussi à contenir l'avance des fascistes dans le secteur le plus important du front Centre, et nous sommes arrivés à construire des fortifications solides que les fascistes ne pourront jamais prendre s'ils nous attaquaient de nouveau. Nos tranchées sont des vipères venimeuses pour

© Archivos Estatales, mecd.es

l'ennemi. Lá où vont les "dimitrovistes" les fascistes ne peuvent pas sauver leur peau.

Nous sommes dans les tranchées sans repos depuis plus de deux mois, à 80 ou 100 mètres de l'ennemi; pourtant, ceci n'a pas affaibli notre esprit de lutte et notre capacité combative.

Nous avons transformé nos combattants, qui n'avaient aucune préparation militaire, en une force solide, qui effraye l'ennemi. Nous sommes convaincus que notre victoire n'est pas loin.

Pour terminer, nous te promettons, vaillant camarade et guide, que le Bataillon qui a l'honneur de porter ton nom glorieux sera toujours un des premiers dans l'Armée Populaire espagnole, par sa discipline, son organisation et son héroïsme, et pourra servir d'exemple à toute l'Armée victorieuse.

Salut des combattants antifascistes de tout le Bataillon.

Front du Jarama, 27 avril 1937.

Lettre de la femme du camarade Keremedjiern, de Belgique

... Mon cher Raino!

J'espère que ma lettre te portera un peu de joie, beaucoup d'amour, et peut-être un petit peu de courage. Je sais très bien que pour vaincre les envahisseurs, les bourreaux fascistes sans scrupules qui prétendent opprimer le monde, il faut avoir beaucoup de courage. Non seulement il y a vous, les défenseurs héroïques de la Liberté, qui sacrifiez vos vies dans cette lutte, mais il y en a beaucoups d'autres qui donnent tout ce qu'ils peuvent donner, pour aider à mener à bien cette lutte.

Voilà, chez nous il y a une section de femmes communistes. J'y suis allée. Pour le moment tout notre travail est pour l'Espagne.

Nous faisons des tricots, et réparons les habits pour les refugiés. Nous collectons pour l'Espagne, etc., je suis bien sûre que tu seras content de savoir que je ne suis plus une "inutile", comme tu me l'as d'ailleurs reproché.

Mais ce que je fais est si peu, que je voudrais faire cent fois plus, Mon cher et bien aimé, tu trouveras à ton retour une femme complètement changée. Je m'occupe toujours de vous tous.

J'ai acheté une carte d'Espagne sur laquelle je suis tous vos combats et vos progrès.

Je suis toujours avec vous. Je suis fière de toi et je désire te rendre le plus heureux possible.

Ta *Janine,* qui t'aime beaucoup.

© Archivos Estatales, mecd.es

Lettre d'un père à son fils combattant en Espagne

(*De Yougoslavie.*)

... Cher fils!

Je ne te reproche rien pour le pas décisif que tu as fait, parce que je sais que tu n'es plus un enfant, et que tu as dû bien réfléchir.

Il est trop tôt pour apprécier, déjà, les conséquences de cette guerre. Maintenant que tu t'es décidé, sois courageux, lutte bravement, et garde toi bien "Idi mudro, ne pogini ludo" (1).... Tu sais bien ce que signifie ton attitude pour nous. Pour ce qui concerne la police, elle ne sait pas où tu te trouves, car nous gardons le secret, tu t'en doutes!

Monsieur P... t'a écrit à Prague, mais au retour de sa lettre, il m'a demandé où tu étais.

Tu peux t'imaginer dans quel embarras je me trouvais. Il m'a conseillé de te chercher, parce que ta bourse ne sera pas envoyée à Paris, mais à Prague.

Je lui ai dit que peut-être, sur un moment de colère tu étais parti en Espagne.

Il m'a répondu fort courroucé, que si tu avais fait "cette bêtise" tu perdrais ta bourse.

Nous nous sommes ensuite tus, nous abimant chacun dans nos pensées...

Ta destinée et la mienne sont maintenant claires. Garde toi bien dans la tranchée, ne lève pas la tête sans nécessité.

Ne bois pas d'alcool, parce que ceux qui ne boivent pas, résistent mieux et plus facilement au froid et à toutes les souffrances physiques.

Quand vient le moment du repos, repose toi. Que le sort te donne la force de résister à toutes les fatigues et te fasse revenir sain et sauf.

Vive le peuple espagnol libre!

Vive vos courageux dirigeants!

Reçois les bons baisers de ton père et ta mère.

(*Ici la signature et en dessous.*)

Cher frère!

Sois courageux et garde-toi.

Bonne chance! Ta soeur qui t'aime beaucoup,

LEUKA
Jeune fille de 17 ans.

---

(1) Vers épique serbe signifiant: Combattez tenacement, ne mourez pas en vain!!!

© Archivos Estatales, mecd.es

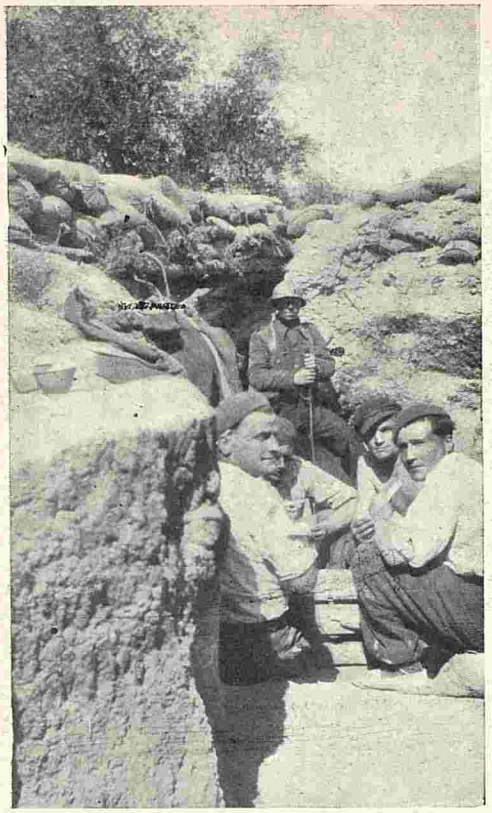


Les musiciens-combattants américains, sont pleins d'allègresse.



Dans les lignes, le commandant et le commisaire de la Brigade chantent avec les miliciens.

© Archivos Estatales, mecd.es



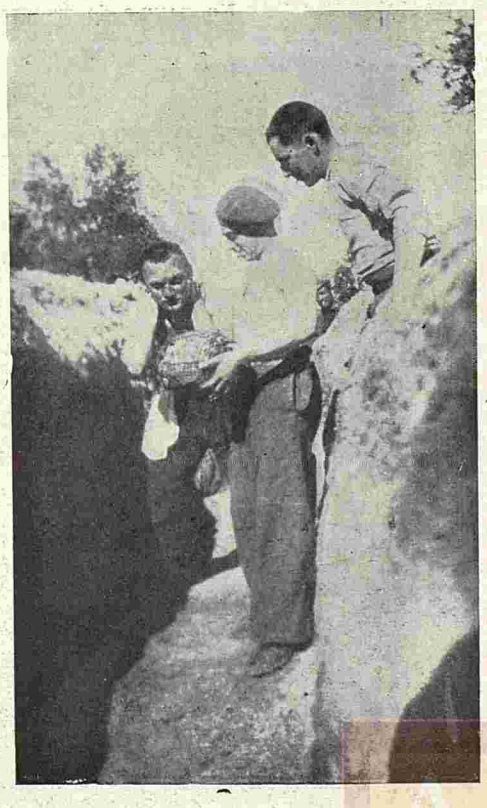
Une partie de cartes.



Ce barbier n'est pas de Séville.



La barbe...



... et la toilette.

© Archivos Estatales, mecd.es



Un groupe de camarades du Bataillon "Dimitroff".



Réunion culturelle.

© Archivos Estatales, mecd.es

XIV

AVEC NOS CAMARADES ESPAGNOLS

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Le sang nouveau

En mars, la soudure, entre les Brigades Internationales et les jeunes forces espagnoles, se fait sans à-coups.

A la XVème Brigade, les 21ème et 24ème Bataillons espagnols, viennent apporter leur énergie juvénile et neuve. Le miracle s'accomplit. Pour la première fois dans l'histoire des peuples, des hommes de toutes nationalités, de toutes tendances, de tous tempéraments, psychologiques ou physiologiques, s'unissent étroitement, fraternellement, pour opposer à l'ennemi commun, leurs milliers de volontés, leur courage, leur conscience d'hommes libres. Dans les tranchées, une réception chaleureuse, concentrée à cause de la proximité des lignes fascistes, accueille ces nouveaux frères.

On donne des conseils techniques aux arrivants, on les installe, on partage avec eux tous ces mille petits riens que l'on possède; bref, un mélange intime se produit, qui, balayant tous les préjugés et les fausses théories de la différenciation des races, fait présager pour un avenir rapproché, la fusion totale et forte de toutes les races du monde entier.

Le Commissariat Politique de la XVème Brigade a salué par les termes suivants la venue de nos camarades espagnols;

C'est avec une joie profonde que nous, les antifascistes de la XVème Brigade, saluons l'arrivée parmi nous des 21ème et 24ème Bataillons de l'Armée Populaire républicaine.

Depuis le mois de février nous tenons tête aux forces fascistes internationales, nous avons dans les combats, perdu des camarades qui peuvent être cités comme des exemples d'héroïsme et d'abnégation prolétarienne. Nous avons subi bien des souffrances, bien des maux, mais nous avons toujours tenu et notre devise a été celle de l'heroïque peuple d'Espagne. "No pasarán."

Notre courage a été le complément de notre discipline volontairement consentie, c'est elle qui a permis à notre Brigade de mériter ce titre "la Brigade qui ne recule pas". Grace à elle, nous avons pu renou-

© Archivos Estatales, mecd.es

veler en Espagne les exploits héroïques des volontaires de 1789-1793 en France.

Nous sommes certains maintenant, avec l'activée des 21ème et 24ème Bataillons de l'Armée Populaire, d'aller toujours plus en avant sur la route de la victoire. Ces contingents représentent pour nous les résultats obtenus par un travail acharné et, malgré les difficultés énormes désormais surmontées dans l'organisation de l'Armée Populaire antifasciste, le commandement unique a permis cela.

Avec vous, camarades espagnols, nous allons pouvoir obtenir cette cohésion et cette liaison si nécessaire entre nos Brigades Internationales et l'Armée Populaire d'Espagne, nous saurons écraser le fascisme bestial qui veut nous imposer la guerre, la famine et l'esclavage et nous assurerons dans le monde entier, pour les masses laborieuses, le pain, la paix et la liberté. Nous voulons faire nôtre la parole si juste prononcée par un leader espagnol: "*Nous sommes mariés avec la victoire et nous n'en divorcerons jamais.*"

LE COMMISARIAT POLITIQUE.

Faits héroïques de la Deuxième Compagnie du 17 Bataillon de la XV^{ème} Brigade Internationale

5 avril 1937. Une heure dix minutes...

On donne l'ordre de sauter par dessus les tranchées pour déclancher une attaque contre les positions ennemies. Au bout de cinq minutes les hommes se trouvent à vingt mètres de l'ennemi.

Pendant cette action il faut citer le fait d'héroïsme du camarade JOSE PALACIO, lieutenant de la Compagnie, qui montrant à ses hommes un courage et un enthousiasme extraordinaires allait devant eux, jusqu'à arriver à se placer très près des tranchées ennemies.

Un autre exploit est dû au camarade JUAN RUBI SOLER, qui au bout de deux minutes après l'ordre, était près des barbelés ennemis tâchant d'avancer en enlevant les poteaux. A ce moment il se rendit compte qu'il avait oublié les grenades à main et sans penser au grand danger qui le menaçait, retourna à la tranchée y chercher les munitions et se rendit au même endroit qu'il occupait auparavant.

Le camarade CANDIDO NOGUERA OBEDA, sergent, faisant office de 2° officier, lutta à côté de JOSE PALACIO avec le même courage et abnégation.

© Archivos Estatales, mecd.es

MANUEL PEREZ AROCA et JOSE NOQUERA RUBIO, sautèrent la tranchée sans hésiter pour sauver la vie d'un camarade qui venait d'être blessé et le conduisirent au poste sanitaire. TOMAS ESTEVE VIDAL, caporal, fut frappé mortellement au moment où il entrainait ses camarades à l'assaut des parapets ennemis.

GINES SANDOVAL ALCARAZ, blessé mortellement quant il sautait les tranchées par un obus ennemi.

FERNANDO VICTORIANO DE REYES qui par son élan se porta à 15 mètres de l'ennemi. Ce brave camarade ne fut pas fait prisonnier grâce à son sang froid, car il tira deux fois sur deux fasciste qui venaient le surprendre, les tuant tous les deux. FERNANDO retourna dans nos tranchées vers les cinq heures du soir.

PASCUAL BERNAL HERRERO qui arriva très près des tranchées fascistes, fut blessé à la main. Son fusil fut apporté dans nos lignes par le brave camarade déjà nommé JUAN RUBI SOLER.

Finalement nous citerons JUAN VALERA FERNANDEZ qui avançait à côté du camarade RUBI quand il fut blessé à la main droite.

D'après les informations du camarade commissaire politique de la Compagnie,
FRANCISCO RUIZ

Faits héroïques de la Quatrième Compagnie du 21ème Bataillon

Le 14 mars 1937 fut le premier jour de combat de cette Compagnie.

Ce combat eut lieu sur notre flanc gauche à l'endroit où se terminent nos tranchées pour se lier avec celles d'une autre Brigade.

L'ennemi avait tenté de se pousser vers l'aile gauche, pour nous surprendre et nous attaquer par derrière. S'il avait atteint cet objectif cela aurait pu être dangereux pour nos lignes et aurait pu faciliter une avance ennemie de peut être plusieurs kilomètres.

Se rendant compte du danger nos camarades criaient "NO PASARAN" en même temps qu'ils tiraient avec décision et bravoure, animés du désir de se voir libérés de l'esclavage et d'arriver à une ère de paix, de travail et d'émancipation sociale.

Tous les camarades qui composaient la Compagnie surent s'acquitter de leurs tâches sans hésitations, mais parmi eux quelques uns sont dignes d'être mentionnés à part.

RAMON SUAREZ MORENO, tomba victimes des balles fascistes.

© Archivos Estatales, mecd.es

TORCUATO RUIZ ARANDA, camarade héroïque qui voyant tomber son compagnon et se trouvant à cinq mètres de distance de l'ennemi, combattait avec courage pour tâcher d'aider son camarade sans se préoccuper qu'il pourrait lui arriver le même sort. Un projectile fasciste tua ce vaillant défenseur de la Liberté.

Pendant toute la nuit et le jour suivant, la lutte se continua même avec un plus grand élan, car la violence du combat devenait plus grande à mesure que le temps s'écoulait.

Durant la nuit, froide, d'une obscurité totale telle qu'on n'y pouvait voir à deux mètres, nos camarades, fatigués par les combats, sortaient des rangs volontairement pour monter la garde dans les tranchées qui, emplies d'eau, étaient transformées en ruisseaux.

Le jour se leva et l'ennemi montrant son désespoir, étant donné son impuissance, attaquait avec plus d'énergie, mais était toujours repoussé.

Tous nos camarades, au cri de "NO PASARAN", redoublaient de courage contre les fascistes traîtres de Franco.

A ce moment-là, l'ennemi, qui avait réussi à se pousser vers l'aile gauche, essayait de nous faire prisonniers, en nous entourant; mais grâce à notre décision et en faisant la sourde oreille aux fausses paroles qu'il nous adressait. ("Venez avec nous, nous sommes le Bataillon Galindo"), il ne réussit pas et fut repoussé.

A l'aide des grenades à main, lancées par nos vaillants lutteurs, nous lui fimes goûter la saveur de l'échec.

Ce jour-là, la quatrième Compagnie eut ses combats les plus durs sur le front du Jarama.

Il faut citer le fait héroïque réalisé par le camarade PEDRO, vaillant compagnon et brave lutteur, qui paya son courage au prix de son sang généreux. Il se trouvait avec son camarade GABRIEL AGUILERA, assurant le guet dans un des postes avancés les plus dangereux. Pendant le service PEDRO fut tué et GABRIEL blessé, donnant leur rouge sang pour la Liberté. Sur le brancard GABRIEL levait son poing et criait de toutes les forces de ses poumons percés, "NO PASARAN", "NO PASARAN".

ANTONIO MUÑOZ ZAMORA, un autre excellent camarade qui, plein de courage, animait ses camarades pendant la bataille, en même temps qu'il chantait "L'Internationale".

Notre Capitaine, qui était toujours à côté de nous, dirigeant la lutte avec le Commissaire Politique de la Compagnie transmettait les ordres.

Le Commissaire FRANCISCO MEDINA, jeune, lutteur courageux, quand l'ennemi se trouvait tout près des tranchées s'opposait au recul des camarades en leur disant de tenir jusqu'à la victoire. Quand il se rendit compte que nos hommes devenaient de plus en plus rares, il partit

© Archivos Estatales, mecd.es

demander des renforts aux camarades du flanc droit. Il devait franchir 35 mètres environ de terrain découvert. Il repassa plusieurs fois cet endroit dangereux pour montrer aux camarades comment on devait faire pour ne pas être touché par les balles des fusils mitrailleurs de l'ennemi. Au cours d'un de ces passages il dut faire du plat ventre pour éviter de tomber frappé par les projectiles fascistes.

Ce ne fut pas seulement l'unique occasion où il fut protége par la chance. Quand il vit qu'un de nos tanks ne repérait pas bien l'objectif, il traversa le champ, évitant les dangers de la bataille pour lui indiquer l'endroit sur lequel il devait tirer. Il frappa plusieurs fois à la portière du tank jusqu'à ce que l'artilleur ouvrit et rectifia le tir, contribuant ainsi au triomphe dans ce combat.

Tandis que le Commissaire traversait le champ, les camarades ANTONIO FERNANDEZ MACHADO et ANGEL MESAS SALDAÑA ouvraient le feu, protégeant ainsi la sortie.

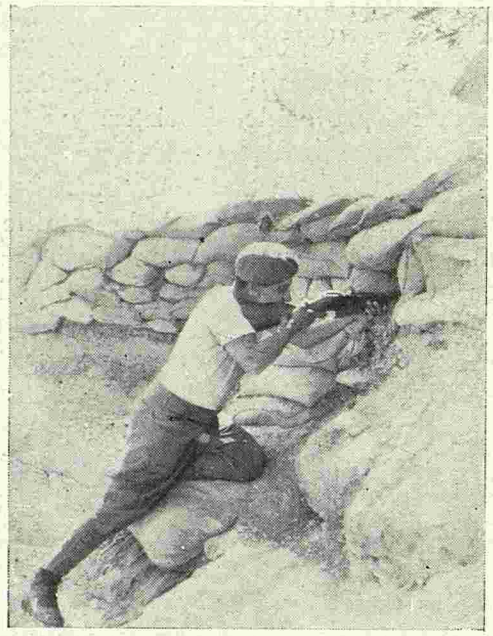
Deux véritables héros qui auraient pu s'abstenir de participer à l'action sortirent volontaires pour contribuer à l'exécution de la tâche du camarade Commissaire. Ces deux camarades, malgré leur excessive jeunesse, se comportèrent comme des braves et méritent que leurs noms figurent dans l'Histoire en lettres d'or.

RAMON, petit agent de liaison, âge de 14 ans qui courait parmi les cadavres de l'ennemi sans faire attention au danger, sous une furieuse pluie de balles rompant avec son petit corps la barrière de feu ennemie, ne cessa d'apporter des munitions. Dans ce travail il fut aidé par le petit MANUEL CANO.

Lutte d'épopée, lutte d'honneur pour la quatrième Compagnie du 21ème Bataillon. Camarades lutteurs, votre nom sera retenu par l'Histoire.

D'après l'information des camarades de la Compagnie.

© Archivos Estatales, mecd.es







© Archivos Estatales, mecd.es



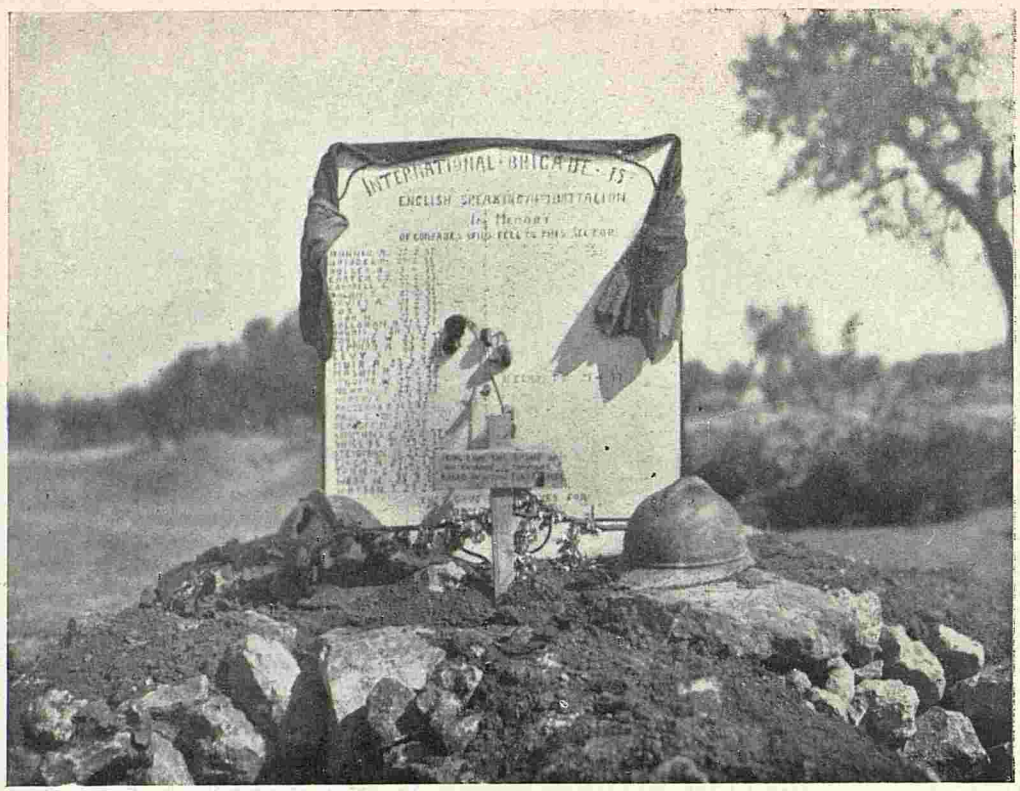


Groupes de combattants espagnols.



L'Orchestre de la 15ème Brigade.

© Archivos Estatales, mecd.es





Le Bataillon anglais salue ses hêros disparus.

© Archivos Estatales, mecd.es



Aux obsèques du Capitaine Brûlé du Bataillon "6 Février".

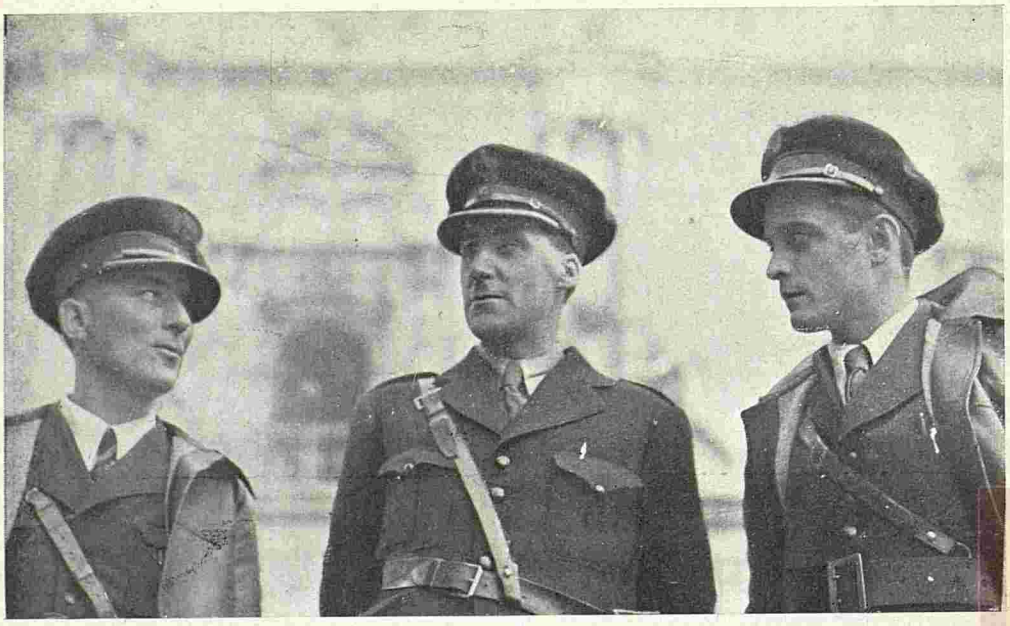


Les camarades anglais rendent hommage à ceux qui sont tombés.

© Archivos Estatales, mecd.es



L'heure de la relève. Le Lt. Colonel Dumont, commandant la 14ème Brigade que l'on voit tout à gauche vient prendre contact avec l'Etat Major de la 15ème Brigade.



Au centre: notre camarade AITKEN.

© Archivos Estatales, mecd.es

XV

VERS LES ULTIMES BATAILLES

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

Un court répit et la Brigade continue son devoir !

Une longue file de camions emporte loin du front la XVème Brigade. Sur les routes bordées de grands arbres, des chants retentissent, éveillant les échos dans les campagnes paisibles, traversées par le convoi.

Après soixante-quinze jours de front la Brigade va s'accorder un peu de détente.

Tout au long du chemin, les yeux s'émerveillent à contempler le vaste horizon des prairies et des collines lointaines bleutées par un léger brouillard.

Pour quelques jours le regard ne sera plus enfermé entre les parois des tranchées étroites surmontées de sacs-à-terre.

Hier déjà, la Compagnie italienne du Bataillon Dimitroff s'est séparée de la Brigade. Elle vogue maintenant vers son nouveau destin.

Moment émouvant que cette séparation. Aux chants de la "Bandiera Rossa" et de l'"Internationale" dans un ordre impeccable, nos compagnons de lutte ont défilé, drapeau au vent. Beaucoup (parmi eux qui partaient et nous qui restions) avions l'oeil humide, au souvenir des batailles livrées ensemble sur ces crêtes arrosées du sang de nos frères.

Mais aujourd'hui, ces pensées passent au second plan, le soleil, le ciel bleu, font éclater une joie enfantine parmi les gars qui vont au repos.

L'air est empli de leurs cris, ils saluent gaiment les paysans qui, interrompant pour quelques instants leur travail, leur répondent en levant le poing:

—¡Salud, compañeros!

Un clocher apparaît au loin; sur les bas-côtés de la route la circulation des piétons est plus dense. Les saluts deviennent ininterrompus jusqu'à l'entrée de la ville. Enfin voici les faubourgs; depuis longtemps on s'était déshabitué de voir des magasins, des rues, des places, des maisons habitées par d'authentiques civils...

Pourtant ici et là, la guerre a laissé son empreinte. Les avions fas-

© Archivos Estatales, mecd.es

cistes ont bombardé cette ville tranquille. Quelques maisons détruites de fond en comble, attestent la violence criminelle de cet acte de banditisme. Les églises même n'ont pas été épargnées par ces modernes pirates de l'air.

Sur une grande place voici les casernes. "Terminus! Tout le monde descend!", crie un loustic. Dans un joyeux brouhaha, ils dégringolent des camions avec tout leur barda, fusils et couvertures.

Bientôt, ils se répandent dans les rues animées, engageant la conversation avec les habitants. Ils sont un peu dépaysés de se retrouver dans une ambiance qu'ils avaient fini par oublier.

Quelques-uns, à l'esprit pratique et prévoyant ont acheté de larges chapeaux de paille, en prévision des coups de soleil, qui les font ressembler à des pêcheurs à la ligne.

D'autres, le plus grand nombre, ont pris d'assaut les bazars et ont raflé, en échange de leurs pesetas, tous les jouets.

Dans les rues, c'est une distribution générale à la gent enfantine. Chaque marmot est pourvu d'un joujou qu'il admire triomphalement.

Les rudes combattants des Colones Internationales se sont transformés en d'innombrables pères Noëls.

Quelques uns même ont bu un coup de trop. C'est mal, mais c'est vrai.

A la nuit tombante, tous regagnent leurs cantonnements, harassés mais contents. Demain c'est la veille du 1.º Mai, il faut procéder à une sérieuse toilette et nettoyer ses effets. en vue de fêter dignement cette journée internationale des travailleurs.

Dès les premières heures de la matinée, les gars s'affairent. Après d'abondantes ablutions, c'est l'heure du coiffeur. Soigneusement rasés, coiffés, dans des uniformes décrottés ils sont méconnaissables. La journée se passe en promenades, beaucoup profitent de cette tranquilité pour mettre leur correspondance à jour.

... ...

1.º Mai 1937.—La Brigade astiquée comme un sou neuf attend, dans ses divers cantonnements, l'heure de défiler.

Les Bataillons reçoivent l'ordre de départ. La population accourue fait la haie, et les acclame au passage. La ville est en fête, elle résonne de vivats. Des diffuseurs installés sur la grande place, déversent puissament des flots d'harmonie et des chants révolutionnaires, repris en choeur par les combattants de la Liberté et par les citadins.

Des jeunes filles, vêtues de robes printanières apportent une note fraiche et pleine de gaité dans cette atmosphère remplie d'optimisme.

© Archivos Estatales, mecd.es

Dans la cour des casernements, après le défilé a lieu une prise d'armes.

Les commandants de Bataillon et le commandant Copic prennent d'abord, tour à tour la parole. Ils s'expriment en véritables soldats de l'Armée Populaire. "Les nécessités de la guerre, imposées par le fascisme international font un devoir à chaque membre des Brigades Internationales de se maintenir dans un bon état physique et moral. La XVème Brigade a prouvé amplement depuis son arrivée au front que lorsque la volonté de vaincre est bien ancrée dans l'homme elle décuple ses forces. La guerre n'est pas terminée, mais déjà on pressent la victoire sur le fascisme, grâce à la discipline et à la conscience prolétarienne hautement comprises par chaque élément incorporé dans les rangs des Brigades Internationales."

Aitken et Barthel tirent les leçons de cette journée. "Dans le monde entier, les travailleurs magnifient et fêtent ce jour, symbole de paix et de travail. En U. R. S. S. cent soixante-dix millions d'êtres n'oublient pas qu'ici en Espagne les meilleurs fils de la classe ouvrière mondiale sont à l'avant garde de la lutte pour un avenir meilleur comme celui qu'ont sû bâtir les combattants de l'Union Soviétique. En Italie, Allemagne, le 1.º Mai signifie pour les ouvriers l'espoir de la revanche future sur ceux qui les oppriment momentanément".

Barthel, commissaire politique de la Brigade, appelé à d'autres fonctions salue la Brigade avant de la quitter. Il dit tout le regret qu'il éprouve à se séparer de ses vaillants camarades avec qui il a lutté depuis le début jusqu'à cette dâte. Il dit aussi tout le plaisir qu'il ressent d'être remplacé, pour continuer sa tâche, par le camarade Aitken, jusqu'ici commissaire politique du Bataillon anglais.

Le camarade Aitken salue à son tour la Brigade à la fin de son discours. Il est assuré dit-il de rencontrer à la Brigade la même sympathie et la même estime dont il a joui jusqu'ici auprès des camarades de son Bataillon.

De longs applaudissements accueillent tous ces discours et la dislocation a lieu tout aussitôt.

Il n'y a pas eu d'autres changements à l'Etat-Major.

Le camarade Schmitt, Commissaire politique du génie, dont nous avons relaté la blessure est revenu à la Brigade où il a maintenant une responsabilité militaire; il se révéle un bon lieutenant.

Le Capitaine Stepanovitch attaché à l'État-Major de la Brigade, qui fut blessé durant les premiers jours de combats, à lui aussi repris son poste qu'il occupe avec tant de compétence et de dévouement.

A la Brigade, sauf le départ de la compagnie italienne, rien de nouveau dans sa formation.

© Archivos Estatales, mecd.es



Tombés pour la Liberté...



Debouts pour la Liberté!

© Archivos Estatales, mecd.es

Presque semblable à ce qu'elle était, avec un nombre plus restreint, mais mieux trempé, elle est repartie au front.

Elle est entrée, cependant, dans une phase nouvelle. Un sang riche et nouveau vient la revivifier, il lui est apporté par les nouvelles recrues espagnoles. Une transformation s'opére dans la Brigade.

Peu à peu sa physionomie subit un changement dans sa composition, imperceptible au début mais qui va en grandissant avec le temps.

L'Armée Populaire espagnole se forge au feu des combats. Les internationaux et leurs frères espagnols se mêlent intimement pour ne plus former qu'un bloc uni, fraternel et invincible.

Les volontaires internationaux se sont entièrement intégrés dans la jeune Armée ardente et combattive de la nouvelle Espagne.

Combattant tous pour une même cause, ils livreront les ultimes batailles qui leur donneront la victoire et leur assureront la liberté et la paix.

Echos du monde

Le monde laborieux est inquiet, indigné, bouleversé, en écoutant les cris des victimes du fascisme, assassinées sur la terre d'Espagne.

Dans la Brigade, pour le combat antifasciste, des travailleurs de toutes les nations sont unis.

Mais les peuples restent divisés.

Quand parfois la pensée des combattants internationaux, quittant le champ de bataille se porte sur le monde, ils sont douloureusement étonnés.

—Notre exemple ne servira-t il donc pas?

Pourtant les efforts sont tendus vers l'union, qui doit sauver l'Espagne et l'Humanité.

Le 6 *octobre* 1936, l'Internationale Communiste a proposé à l'Internationale Ouvrière Socialiste une réunion commune.

Cette dernière, hélas a refusé!

Le 25 *octobre* 1936, les camarades Thorez et Cachin ont renouvelé cette proposition.

Hélas, encore sans résultat!

Le 7 *novembre* 1936, puis le 28 *décembre* 1936, puis le 11 *mars* 1937, à l'occasion de la Conférence Internationale de Londres, puis le *Premièr Mai* 1937, l'Internationale Communiste, persévérant, a conjuré

© Archivos Estatales, mecd.es

l'Internationale Socialiste, d'abandonner son opposition à l'union internationale.

Des appels semblables sont aussi partis d'Espagne, de l'Union Générale des Travailleurs, en *novembre* 1936, le 19 janvier 1937, le 12 *février* 1937, par la voix de Pascual Thomas.

Trois fois hélas, les forces restent divisées!

Le désir, la volonté d'union, partent des masses populaires de tous les pays.

Ne vaincra t'on pas enfin les résistances cruelles qui encombrent le chemin de l'unité? Il est grand temps!

Des rangs de la Brigade qui remonte au feu, des voix mâles mais jeunes, douloureuses mais fortes, inquiètes mais résolues, s'élèvent. Le chant de Pottier résonne en toutes langues!

... Groupons-nous et demain,

L' Internationale sera le genre humain!...

J. B.

Mai 1937.

© Archivos Estatales, mecd.es

CONCLUSION

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

"PASAREMOS"

Au moment ou nous écrivons ces dernières lignes, la XVème Brigade ajoute de nouvelles pages héroïques à son histoire.

Mais est-ce à dire qu'il s'agisse d'une Brigade exceptionnelle?

Non point!

Nous ne sommes pas imprégnés d'un "esprit de corps" aussi stupide que celui de l'armée bourgeoise pour tomber dans cet aveuglement.

Toutes les autres Brigades Internationales dans la courageuse et grande Armée Populaire espagnole se sont comportées aussi vaillamment.

On ne peut donc tirer une conclusion isolée concernant la seule XVème Brigade.

C'est du rôle historique de l'ensemble des combattants internationaux de la Liberté en Espagne qu'il faut parler en conclusion.

Ils ont formé cette digue vivante contre laquelle sont venus se briser les flots immondes et furieux de la barbarie hitléro-mussolinienne.

Ils ont aidé la République espagnole à constituer l'Armée de la Victoire antifasciste.

Hier c'était "No pasarán". Ils ne passeront pas!

Aujourd'hui c'est "Pasaremos". Nous passerons!

Mais nous l'avons déjà dit, ce n'est là qu'un aspect de leur grande action.

L'autre aspect se dégage lui-même de ces pages.

Tandis que les démocraties étiolées palabraient sur la non-intervention et que les faux amis des peuples retardaient l'unité syndicale et l'unité politique internationales, des travailleurs venus de tous les coins du monde et de tous les horizons politiques de l'antifascisme, combattaient au coude à coude pour la liberté

Pour se montrer digne de ces combattants, dans le monde entier, tous les partisans de la Liberté doivent marcher vers l'unité.

Vive le courageux peuple espagnol!

Vive la solidarité internationale!

Vive le Front Populaire mondial de la Liberté et de la Paix!

J. B.

© Archivos Estatales, mecd.es

TABLE DES MATIERES

Pages.

Préface 3

Première Partie: LE REMPART CONTRE L'AGRESSION

I.—*Le coup du Père François*..... 11
II.—*L'arrivée des combattants internationaux*..... 17
III.—*La XVème Brigade au feu*..... 41
IV.—*Echos du monde*..... 109

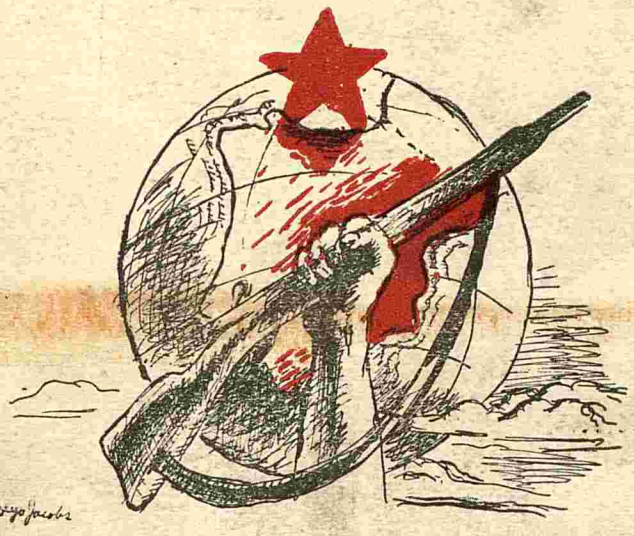
Deuxième Partie: 78 JOURS DE FRONT

V.—*Sur les positions de combat*..... 119
VI.—*A l'Etat - Major*..... 131
VII.—*Commissaires politiques*..... 143
VIII.—*Unités et Services*..... 161
IX.—*Veille d'attaque*..... 197
X.—*Au Bataillon anglais*..... 215
XI.—*Au Bataillon "Lincoln"*..... 239
XII.—*Au Bataillon Franco - Belge*..... 255
XIII.—*Au Bataillon "Dimitroff"*..... 285
XIV.—*Avec nos camarades espagnols*..... 297
XV.—*Vers les ultimes batailles*..... 309

Conclusion: "PASAREMOS" 317

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es



© Archivos Estatales, mecd.es